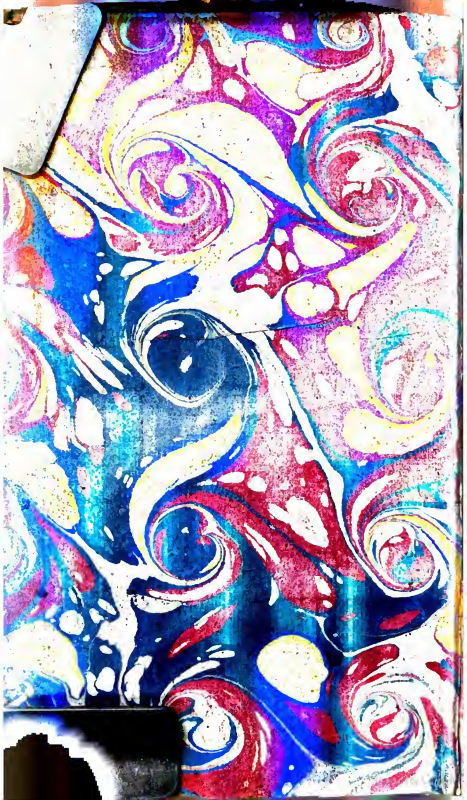
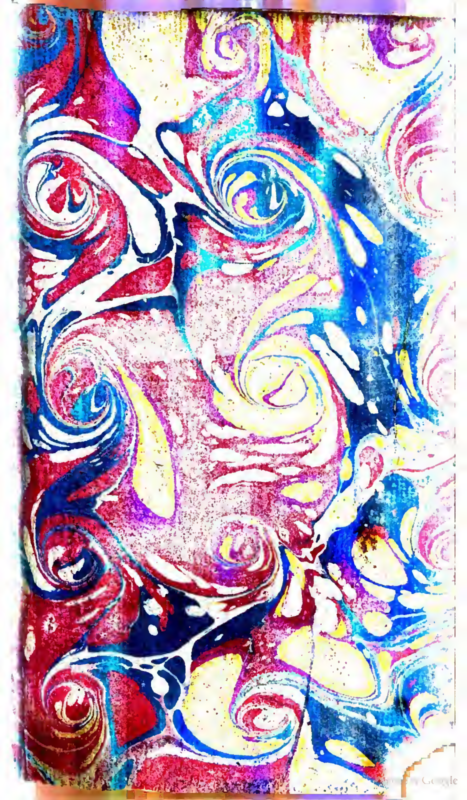


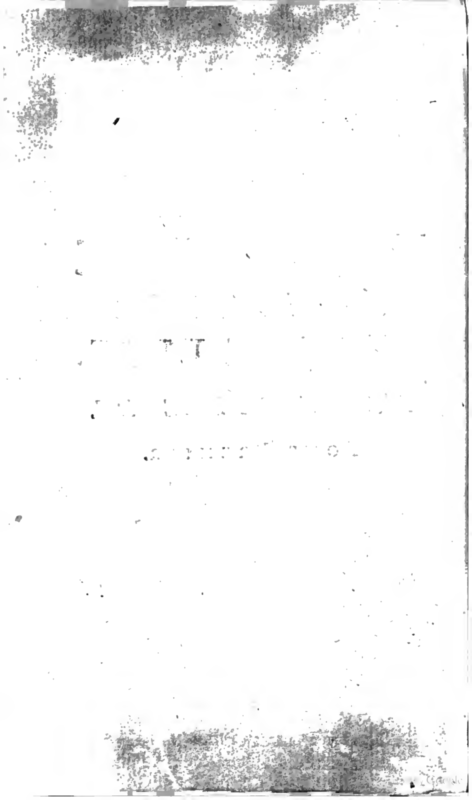




HISTOIRE ROMAINE DE TITE LIVE.

TROISIEME DECADE.

TOME PREMIER.



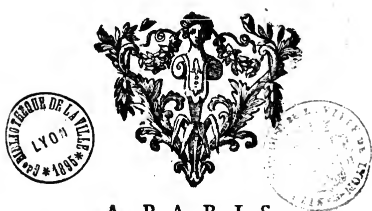
HISTOIRE ROMAINE DE TITE LIVE,

CONTENANT

L'Histoire de la Seconde Guerre Punique :

Traduite en François par M. GUERIN, *ancien Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris.*

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez LOUIS DUPUIS, Libraire, ruë Saint Jacques, près la ruë Saint Severin, à la Fontaine d'Or.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PREFACE.

COMME T. LIVE, en commençant cete partie de ses ouvrages, n'a pas craint d'avancer que la guerre d'Annibal contre les Romains étoit la plus mémorable qu'on eût jamais faite, je ne ferai pas difficulté d'assurer que l'histoire qu'il en donne est le plus beau morceau qu'on ait jamais écrit en ce genre. Car si on en juge par les événements qui y sont racontés, batailles sanglantes, républiques & monarchies ébranlées ou abbattuës, Généraux & Rois vaincus, tués, ou chargés de chaînes ; il n'y en eut jamais de plus célebres, ni de plus intéressants. Si on considere les héros & les capitaines qui ont été les instruments de tant de grandes révo-

lutions, les Fabius, les Marcellus, les Emiles, les Scipions, & tant d'autres du côté des Romains; & de celui des Carthaginois, Annibal, qui seul les a tous soutenus, exercés & souvent vaincus, avant de leur ceder; on n'en trouve point ailleurs qui les surpassent, ou même qui leur soient comparables. A l'égard de la beauté du stile & de la force de l'éloquence, personne n'a égalé T. Live en ce genre. Il est quelquefois étendu dans ses récits, souvent serré dans ses harangues; mais on le trouve toujours ou concis sans obscurité, ou diffus sans ennui. Que dirai-je maintenant de toutes les vertus morales, civiles & militaires? l'amour de la patrie, le désinteressement, la grandeur d'ame, la valeur, la sagesse, la bonne conduite, la religion même? Où les vit-on jamais placées dans un plus beau jour, & attachées à des faits plus éclatants, & plus capables de

les graver dans la mémoire ? Je puis ajouter que les vices opposés, la perfidie, l'avarice, la trahison, l'orgueil, l'ignorance, ou la témérité, ne contribuent pas moins que les vertus mêmes, quoique d'une façon differente, à donner du plaisir aux hommes, ou à les instruire, ce qui doit être la seule fin du lecteur, aussi-bien que de l'historien. Voilà les raisons qui m'avoient engagé, dès le temps que j'enseignois publiquement, à traduire, préférablement aux autres, cette partie, à laquelle je comptois m'en tenir, & qu'on peut d'ailleurs regarder comme un tout séparé, & indépendant du reste. Mais comme il m'est resté assez de loisir, depuis que j'ai quitté la profession, j'ai continué à traduire les autres parties de cet excellent écrivain, que j'ai expliqué publiquement pendant plus de trente années. Je compte même que la premiere Décade,

qui contient la naiſſance & les premiers accroiſſements de Rome, & par où il étoit à propos de commencer l'impreſſion, ſuivra de ſi près celle que je donne ici, qu'on ne s'appercevra preſque pas que j'aye renverſé l'ordre naturel de cette hiſtoire.

Au reſte, il eſt bien certain que c'eſt dans la lecture de ces ſortes d'écrits que les hommes peuvent & ſe corriger & s'inſtruire, en s'occupant agréablement. Il n'y a que le vrai qui frappe, & qui faſſe des impreſſions durables. Il y a bien de la difference entre les héros réels de l'hiſtoire, & les perſonnages imaginaires qu'on nous offre dans ces brochures dont on recommence à inonder Paris, depuis quelques années. Je ne parle pas ici de ces drames de l'une & de l'autre eſpece, qu'on met ſur le théâtre depuis trente ou quarante ans, dans leſquels Racine & Moliere, s'ils revenoient, ne

reconnoîtroient plus les mœurs qu'ils ont dépeintes dans leurs piéces, & dont ils prendroient les personnages pour des gens d'un autre monde que celui qu'ils ont habité de leur vivant. Je parle de ces romans doucereux, qui pleuvent, pour ainsi dire, de toutes parts, dont les avantures sont presque toujours les mêmes, sous differents noms, & où on ne trouve que des leçons de pusillanimité, de foiblesse, & souvent de libertinage & d'impiété: ouvrages aussi infortunés pour l'invention & pour la conduite, quoiqu'ils ne manquent pas quelquefois de stile, que contraires à la vérité, à l'honnêteté publique, & à la religion.

Quelque mauvais en tous sens que soient ces écrits, ils ne laissent pas de trouver des acheteurs. Les personnes oisives de l'un & de l'autre sexe, se repaissent de ces

aliments vuides & empoisonnés ; pour lesquels ils négligent une nourriture plus solide & plus salutaire. Par là, le goût des bonnes choses s'altere peu à peu, l'esprit se gâte, & le cœur se corrompt.

Mon dessein n'est pas d'étendre indifferemment à tout le monde cette espece de contagion. Les personnes qui ont non-seulement de la piété, mais seulement de la raison, sçavent s'en préserver, & laissent ces lectures à ceux dont le discernement est aussi équivoque que la religion & les mœurs.

Et rien ne prouve davantage combien il seroit aisé de ramener les hommes à l'étude des bons livres, que le succès étonnant des écrits historiques de M. R. qui sont aujourd'hui dans toutes les bibliothéques, & entre les mains de tout le monde, & ne sont pas moins estimés chez les peuples

voisins, où ils sont étrangers, qu'en France, où ils ont pris naissance. Par quel enchantement a-t'il mérité une approbation si universelle? Ce n'est pas assurément parce qu'il flatte les passions de ses lecteurs. La seule raison d'un si grand succès, c'est qu'on y voit par tout dominer le vrai encore plus que le beau; que par tout il joint au plaisir que causent les faits & les évenements bien circonstanciez, des réflexions judicieuses, par lesquelles il inspire le respect de la religion & des loix, & apprend d'une façon douce & insinuante, les devoirs de l'honnête homme & du Chrétien, dans tous les états de la vie. Ce sont là les ouvrages qui, comme dit Horace, réunissent tous les suffrages en leur faveur, enrichissent les Libraires, passent les mers, & acquierent à leurs Auteurs une réputation immortelle.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. . .

Hic meret æra liber Sosiis; hic & mare transit,

Et longum noto scriptori prorogat ævum.

Mais laissons cette sortie & cette digression, pour dire un mot des regles qu'il me semble qu'on doit suivre dans la traduction, quoique d'autres en ayent déja parlé avant moi. Car j'ai remarqué dans presque toutes les traductions de Latin en François que j'ai lûës, deux défauts opposés. Les uns, pour s'attacher trop servilement aux expressions & aux tons de leur original, donnent dans un latinisme qui ne convient nullement au génie de notre langue, & sont presque toujours étrangers, pour ainsi dire, dans leur propre pays. Tels ont été à peu près *Vigenere* & *Duryer*, les plus connus des traducteurs de T. Live; outre que le premier n'est presque plus intelligible, l'autre étoit capable de

mieux faire, ſi travaillant pour le beſoin, plus que pour l'honneur, il n'eût pas renverſé l'ordre du *ſat citò, ſi ſat benè*, de Quintilien. D'autres, au contraire, ſe donnent trop de licence, s'écartent dans leurs propres idées, & ſans s'en appercevoir, alterent la penſée de leur modele, ou quelquefois ne la rendent point du tout. Tel a été entr'autres D., long-temps eſtimé par-delà ſon mérite, comme on l'a reconnu depuis. Il y a un milieu à prendre entre ces extrêmités. Il n'eſt jamais permis de s'éloigner de l'eſprit de ſon auteur; mais on eſt ſouvent forcé de quitter ſes tours pour en prendre qui ſoient plus conformes au François. Il faut quelquefois fondre de longues phraſes, en ſorte qu'il n'y reſte preſque plus rien de la tournure & de l'arrangement du Latin, quoiqu'on y conſerve tout le fond de la penſée. Il y a des occaſions où on ne peut ſe diſpen-

ſer de ſacrifier des beautés qu'il eſt impoſſible de rendre en notre langue, mais que l'on compenſe par les équivalents qu'elle fournit. Il eſt même à propos dans certains cas d'adoucir, de changer, de tranſpoſer, ou même de ſupprimer entierement des idées acceſſoires, qui n'auroient aucun agrément en François, ſi on les préſentoit telles qu'elles ſont dans le Latin. Par là, loin de défigurer ſon original, on le pare: on ne lui fait rien perdre de ſon caractere & de ſon génie, ſinon qu'on l'habille à la Françoiſe. Car de toutes les regles, une des plus eſſentielles, à mon avis, c'eſt d'écrire ſans affectation & ſans contrainte, de façon qu'il paroiſſe au lecteur que l'ouvrage a été compoſé originairement en François. Mais pour réuſſir dans ce travail, il faut encore connoître à fond les propriétés des deux langues. Celui qui n'eſt verſé que dans l'une ou

dans l'autre, ne ſçauroit jamais donner une bonne traduction. J'ajoute que le ſtile hiſtorique doit être ſimple ſans baſſeſſe, élevé ſans enflure, nombreux même juſqu'à un certain point, coulant, naturel, aſſez approchant de la converſation des gens qui ont l'eſprit orné ; enfin également éloigné de la diction pompeuſe & preſque théâtrale de quelques écrivains modernes, & de l'expreſſion enjouée, &, peu s'en faut, galante & romaneſque de quelques autres.





HISTOIRE
DE LA
SECONDE GUERRE
DE CARTHAGE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Annibal passe en Espagne. Il attaque Sagonte contre la foi d'un traité, & prend cette ville alliée du peuple Romain, & la ruine. Les Romains envoyent des Ambassadeurs aux Carthaginois pour se plaindre de cette infraction ; & sur le refus qu'ils font de donner satisfaction, leur déclarent la guerre. Annibal passe les Pyrenées ; & traversant la Gaule, malgré les peuples de cette nation qui s'opposent à lui, il arri-

re au pié des Alpes. Il passe ces montagnes avec des peines & des fatigues inconcevables, de la part des lieux & des habitans, qu'il est souvent obligé de combattre. Il entre en Italie, & défait les Romains auprès du Thesin, dans un combat de Cavallerie. C'est dans cette action que Pub. Scipion qui commandoit les Romains, est blessé & tiré du danger par son fils âgé alors de 15 ans, celui-là même qui depuis fut surnommé l'Africain. Annibal bat une seconde fois les Romains auprès de Trebie, & souffre infiniment lui & son armée au passage de l'Apennin. Cn. Cornelius Scipion défait les Carthaginois en Espagne, & fait Hemnon leur Général prisonnier.



UOIQUE ce ne soit ici qu'une partie & une suite de mon Ouvrage, il me doit cependant être permis d'assurer, comme font la plûpart des Auteurs dans la Préface qu'ils mettent à la tête de leur Histoire, que la Guerre que j'entreprens d'écrire, & que le peuple Romain soutint pendant 16 ans contre les Carthaginois commandés par Annibal, est la plus mémora-

ble qui fut jamais, & la plus fertile en grands évenements. Car jamais deux nations si opulentes & si belliqueuses ne mésurerent leurs forces & leurs courages : & elles étoient alors parvenuës au plus haut dégré de leur puissance. D'ailleurs elles employoient l'une contre l'autre des artifices & des talents qui ne leur étoient pas inconnus, mais qu'elles avoient déja mis en usage dans la premiere guerre ; & les succès furent tellement variés, & la fortune si inconstante entre ces deux peuples, que celui qui demeura vainqueur par l'évenement, fut le plus souvent exposé au péril de succomber. L'animosité qui les portoit à se détruire l'un l'autre, étoit encore au-dessus de leurs forces ; les Romains étant indignés de voir, que des vaincus eussent l'audace de reprendre les premiers des armes qui leur avoient si mal réüssi ; & les Carthaginois voulant absolument se venger de l'orguëil insupportable & de l'avarice excessive des Romains. On ajoute à ces circonstances un trait singulier. On dit, qu'un jour qu'Amilcar faisoit un sacrifice pour se rendre les dieux favorables dans la guerre qu'il alloit porter en Espagne, après avoir heureusement ter-

Grandeur de la seconde guerre Punique.

miné celle d'Afrique, son fils Annibal se jetta à son col, & le conjura, en lui faisant mille caresses, de le mener avec lui à l'armée; & que ce général charmé de voir de si belles dispositions dans un enfant de neuf ans, le prit entre ses bras, & que l'ayant placé près des autels, il le fit jurer, en mettant la main sur la victime, qu'il se déclareroit l'ennemi des Romains, dès qu'il seroit en âge de porter les armes. Ce courage altier ne pouvoit se consoler de la perte de la Sicile & de la Sardaigne. Il étoit persuadé que les Carthaginois avoient cedé aux Romains la premiere de ces provinces, par un désespoir trop précipité; & se plaignoit que ces vainqueurs, également injustes & intéressés, non contents de leur avoir enlevé l'autre pendant les troubles de l'Afrique, avoient encore eu la dureté de leur imposer un nouveau tribut.

Annibal jure une haine immortelle aux Romains.

Agité de ces réflexions qui ne lui laissoient aucun repos, il n'eut pas plutôt fait la paix avec les Romains, que pour rélever les forces abbattuës de Carthage, il fit pendant cinq ans la guerre en Afrique; & ensuite pendant neuf ans en Espagne. Et dans ces deux

expéditions, il se conduisit de façon, qu'il étoit aisé de voir, qu'il méditoit dans son ame un projet plus grand & plus hardi, que celui qu'il exécutoit actuellement. Et en effet, s'il eut vêcu plus long-temps, il auroit bien-tôt porté lui-même en Italie la guerre qu'Annibal y porta dans la suite, & qui ne fut différée que par sa mort trop tôt arrivée; & la trop grande jeunesse de son fils. Asdrubal fut à la tête des affaires pendant le temps qui se passa entre la mort du pere & la majorité du fils. Amilcar ayant remarqué en lui un heureux naturel, se l'étoit attaché dès sa plus tendre jeunesse, par des voies, à ce qu'on dit, peu conformes à l'honnêteté: & dans la suite il lui avoit fait épouser sa fille: ensorte qu'aidé de son propre mérite & du crédit immense que la faction Barcine avoit parmi le peuple & dans l'armée, il se rendit le maître du gouvernement, malgré les efforts que les grands firent pour l'empêcher. Cet Asdrubal étoit plus propre à négocier, qu'à faire la guerre; & ne fut pas moins utile à sa patrie par les alliances que sa dextérité lui fit ménager avec de nouvelles nations dont il sçut gagner les chefs, que s'il eut rem-

Mort d'Amilcar, à qui Asdrubal succede.

porté plusieurs victoires par la force des armes. Mais il ne trouva pas plus de sureté dans la paix, qu'il auroit pu faire dans la guerre. Il fut tué par un esclave, dont il avoit fait mourir le maître. Ce barbare fut aussi tôt pris, & puni par les supplices les plus affreux. Mais la douceur de la vengeance l'emporta tellement sur la rigueur des tourmens, qu'on le vit rire au milieu des bourreaux qui le déchiroient. Les Romains connoissant l'adresse qu'Asdrubal avoit pour gagner les peuples, avoient fait avec lui un nouveau traité, dont les principales conditions étoient: que l'Hebre serviroit de borne aux deux empires; & que les Sagontins, placés dans le milieu, demeureroient neutres, & vivroient libres & indépendans.

Mort d'Asdrubal,

Après la mort d'Asdrubal, les soldats porterent aussi-tôt Annibal dans la tente du général; & d'un consentement unanime le choisirent, tout jeune qu'il étoit, pour les commander en sa place: & le peuple ne fit aucune difficulté d'approuver leur choix. Il avoit à peine atteint l'âge de quatorze ans, qu'Asdrubal avoit écrit à Carthage, pour demander qu'on le lui envoyât à l'armée.

Annibal a la place d'Asdrubal,

Et l'affaire ayant été mise en délibération dans le sénat, la faction Barcine, qui souhaitoit lui voir remplir la place d'Amilcar son pere, avoit appuyé de tout son crédit le dessein d'Asdrubal. D'un autre côté, Hannon, chef de la faction opposée, avoit fait tous ses efforts pour le retenir dans la ville. Il « paroît, dit-il alors, que la demande « d'Asdrubal est juste; & je ne suis ce- « pendant pas d'avis qu'on la lui accor- « de. Une proposition si ambiguë ayant attiré sur lui les yeux & l'attention de toute l'Assemblée ; Asdrubal, « continua-t-il, s'étant dévoüé à « Amilcar dès son enfance, semble « avoir raison d'exiger de son fils la « même complaisance. Mais il ne nous « convient pas de permettre à notre « jeunesse de se livrer au caprice & « à la passion de nos commandans. « Craignons-nous qu'un fils d'Amil- « car n'imite pas assés-tôt l'ambition « tyrannique de son pere? Craignons- « nous d'être trop tard les esclaves du « fils, après avoir vû le gendre pren- « dre, après la mort de son beau-pere, « le commandement de nos armées, « comme un bien héréditaire dans la « même famille? Mon avis est, que «

» nous devons retenir ce jeune homme
» dans la ville, pour y apprendre la sou-
» mission & l'obéïssance qu'il doit aux
» loix & aux magistrats ; de peur que
» cette légere étincelle n'allume un
» jour quelque grand incendie. Les plus gens de bien étoient du sentiment d'Hannon : mais comme il arrive d'ordinaire, le plus grand nombre l'emporta sur la plus saine partie. Annibal fut donc envoyé en Espagne : & dès qu'il parut dans l'armée, il attira sur lui les yeux & la faveur de tous les soldats. Les vétérans surtout croyoient voir revivre en lui Amilcar leur ancien général, tant ils lui trouvoient de ressemblance pour la taille, pour l'air & les traits du visage, pour l'ardeur & la vivacité qui brilloit dans ses yeux. Mais bientôt ses propres qualités, plus que le souvenir de son pere, furent le motif de leur affection & de leur estime. Effectivement jamais un même caractére ne fut plus propre que le sien à deux choses aussi opposées que le paroissent être l'obéïssance & le commandement. C'est pourquoi on avoit de la peine à décider de qui il étoit plus aimé, du général ou de l'armée. Par la même raison Asdrubal le préféroit à tout au-

Caractere d'Annibal.

tre officier, lorſqu'il étoit queſtion d'exécuter quelque deſſein qui demandoit de la vigueur & du courage : & les ſoldats n'avoient jamais plus de confiance, que quand ils marchoient ſous ſa conduite. Perſonne n'avoit plus de valeur que lui lorſqu'il falloit s'expoſer au péril : perſonne n'avoit plus de préſence d'eſprit dans le péril même. Il n'y avoit point de travail qui pût laſſer ſon corps ou abattre ſon courage. Il ſupportoit également le froid & le chaud. Le plaiſir n'avoit point de part à ſes repas toujours réglés ſur les ſimples beſoins de la nature. Il accordoit à ſon repos, qui n'étoit attaché ni au jour, ni à la nuit, les heures qui lui reſtoient après qu'il avoit terminé toutes ſes affaires ; & il n'attiroit point le ſommeil par la molleſſe de ſon lit, ou par le ſilence. On le vit ſouvent dormir ſur la dure, enveloppé dans une caſaque de ſoldat, au milieu des ſentinelles & des corps de garde, malgré le bruit des armes & les cris tumultueux de l'armée. Il ne ſe diſtinguoit point de ſes égaux par la magnificence de ſes habits, mais par la bonté de ses armes & de ſes chevaux. Il l'emportoit ſur tous les autres, ſoit qu'il fallût combattre à pié, ou à

cheval, toujours le premier sur le champ de bataille, & le dernier dans la retraite. De si grandes qualités se trouvoient jointes en lui à des vices qui n'étoient pas moins grands : une cruauté inoüie, une perfidie plus que carthaginoise ; point de vérité, point d'égard pour sa parole, ni pour ses sermens ; point de crainte ni de respect pour les Dieux, point de réligion. Avec ce mélange de vices & de vertus, il servit trois ans sous Asdrubal, s'appliquant avec une exactitude infinie à voir faire aux plus habiles, & à pratiquer lui-même dans l'occasion, tout ce qui peut former un grand capitaine.

Annibal fait dessein d'assiéger Sagonte.

Au reste, dès qu'il se vit à la tête des armées, il regarda l'Italie comme son département : Et pour avoir un prétexte d'y porter au plûtôt la guerre, de peur que la mort ne le prévînt, comme Amilcar son pere, & son beaufrere Asdrubal ; il résolut d'aller assiéger Sagonte, ne doutant point que les Romains ne se mîssent en devoir de défendre cette ville. Cependant, pour garder encore quelques mesures en apparence, il fit passer ses troupes dans le païs des Olcades, nation située près de l'Hébre, du côté des Carthaginois,

ſans être cependant dans leur dépendance ; afin qu'il parût que c'étoit ſans deſſein, & par une ſuite naturelle de ſes conquêtes, après avoir ſoûmis les peuples qui étoient entre d'eux, qu'il avoit été engagé à former le ſiege de Sagonte. Il prit d'abord Carteia, ou Althea, ville opulente & la capitale du païs, & en abandonna le pillage à ſes ſoldats. Les autres villes beaucoup moins fortes, pour éviter un pareil traitement, lui ouvrirent leurs portes, & s'obligerent à lui payer un tribut. Après ces premieres expéditions, qui avoient enrichi ſes troupes, il les remena à Carthagene, pour y paſſer l'hiver. Ce fut là qu'il acheva de gagner l'affection des citoyens & des alliés, par la profuſion avec laquelle il leur partagea le butin, & la fidélité qu'il obſerva, en leur payant exactement la ſolde qui leur étoit dûë pour les ſervices paſſés. C'eſt pourquoi, dès le commencement du printemps, afin de pouſſer plus loin ſes conquêtes, il paſſa dans le païs des Vaccéens, où il prit par force les villes d'Arbacale & d'Hermandique. La premiere ſe défendit aſſez long-tems, ſoûtenuë de la valeur & de la multitude de ſes habitans. Mais

Il attaque les Vaccéens.

ceux d'Hermandique s'étant joints avec ceux des Olcades qu'Annibal avoit chaſſés de leur païs la campagne précédente, ſoulevèrent les Carpetans, & leur firent prendre les armes, pour défendre la cauſe commune : En ſorte qu'ayant attaqué Annibal auprès du Tage, à ſon retour du païs des Vaccéens, ils mirent d'abord le déſordre dans ſon armée trop chargée de butin, pour être en état de ſe défendre librement. Annibal évita d'en venir aux mains. Mais s'étant campé ſur le bord du fleuve, il le paſſa à gué, dès que les ennemis ceſſerent de le harceler : & s'étant retranché aſſez loin de la rive, pour laiſſer aux ennemis la liberté de le paſſer après lui, il ordonna à ſa cavalerie de les attaquer, auſſi-tôt qu'ils ſeroient entrés dans l'eau. Il rangea ſon infanterie en bataille ſur le bord ; & mit quarante éléphants à l'avant-garde pour la couvrir. L'armée des Carpetans, avec ceux des Olcades & des Vaccéens qui s'étoient joints à eux, étoit de cent mille hommes, & pouvoit accabler les Carthaginois, ſi le combat s'étoit donné en raſe campagne. Mais emportés par leur férocité naturelle, & fiers de leur nombre & de

la crainte apparente des ennemis ; persuadés d'ailleurs que la riviere qui les séparoit, étoit le seul obstacle qu'ils eussent à surmonter, pour vaincre ; après avoir poussé de grands cris, il se jetterent pêle-mêle dans le fleuve, sans attendre l'ordre de leurs généraux. Cette précipitation donna un grand avantage sur eux à la cavalerie qu'Annibal avoit fait entrer dans l'eau. Car les fantassins Espagnols ayant peine à se soutenir au milieu du courant, dans les endroits même où ils avoient pié, étoient aisément renversés par les chevaux des Carthaginois affermis par leur propre poids, quand les Cavaliers, qui agissoient également de près & de loin, n'auroient fait que les pousser au hazard, sans se servir de leurs armes. La plupart se noyerent dans les gouffres du fleuve ; quelques-uns ayant été portés malgré eux du côté où étoient les ennemis, furent écrasés par les éléphants. Ceux qui s'étoient le moins avancés, voyant la défaite de leurs compagnons, regagnerent aussi-tôt le rivage. Mais avant qu'ils se fussent remis de leur frayeur, & se fussent réünis en un corps, Annibal étant entré dans le fleuve à la tête de son infanterie ;

Il défait les Vaccéens, & les autres nations qui s'étoient jointes à eux.

les disperſa facilement : & ayant ravagé tout le païs, obligea auſſi les Carpetans de ſe ſoumettre. Il ne reſtoit plus au-delà de l'Hebre que la ville de Sagonte qui n'eut pas reconnu la domination des Carthaginois.

Annibal n'étoit pas encore en guerre avec les Sagontins, mais pour avoir un prétexte de la leur déclarer, il ſema la diviſion entr'eux & les Turdetans leurs voiſins, appuyant ſous main ces derniers ; dans le temps qu'il ſe donnoit pour arbitre d'un démêlé dont il étoit lui-même l'auteur. Mais les Sagontins perſuadez qu'il cherchoit moins à les accommoder, qu'à les ſoumettre, envoyerent des députés à Rome, pour demander du ſecours contre un ennemi qui les menaçoit aſſez ouvertement. P. Cornel. Scipion & T. Sempronius Longus, conſuls de cette année, leur donnerent audience dans le ſénat. Après qu'ils eurent expoſé leur commiſſion, on prit l'avis des ſénateurs, qui fut d'envoyer des ambaſſadeurs en Eſpagne, avec ordre de prendre connoiſſance de l'affaire, & de ſommer Annibal, ſuppoſé que la plainte des Sagontins fût bien fondée, de laiſſer en repos les alliés du peuple Romain. S'il

Les Sagontins envoyent des Ambaſſadeurs à Rome.

P. Cor. Scipion, & T. Semp. Longus, Conſuls. An. de Rome 534.

n'obéïssoit pas, ils avoient ordre de passer à Carthage, & de dénoncer au sénat de cette république, les plaintes des Sagontins, & le refus qu'Annibal avoit fait d'y satisfaire. Les ambassadeurs n'étoient pas encore partis de Rôme, lorsqu'on y apprit qu'Annibal avec toutes ses forces, assiégeoit Sagonte, bien plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. On mit tout de nouveau l'affaire en délibération dans le sénat. Les uns étoient d'avis qu'on ordonnât aux consuls de passer l'un en Espagne, & l'autre en Afrique, & d'attaquer les ennemis par mer & par terre. D'autres vouloient qu'on tournât toutes les forces de la république contre l'Espagne & contre Annibal. Les plus modérés opinoient qu'on devoit attendre le retour des ambassadeurs qui devoient aller en Espagne avant d'entreprendre une guerre de cette importance. Ce sentiment, qui paroissoit le plus sûr, l'emporta sur les deux autres. On fit donc partir aussi-tôt Pub. Valerius Flaccus & Q. Bæbius Tamphilius, qu'on chargea de se rendre à Sagonte auprès d'Annibal, & de-là à Carthage, s'il refusoit de lever le siége de cette ville; & de demander qu'Annibal lui-même fût

Ambassadeurs Romains envoyés à Carthage.

livré aux Romains, pour avoir violé le traité qu'on avoit fait après la premiere guerre.

Pendant que les Romains perdoient le temps à délibérer & à ordonner des ambassades, Annibal pressoit le siége de Sagonte avec toutes ses forces. Cette ville, la plus opulente de toute l'Espagne, étoit située au de-là de l'Hébre, environ à mille pas de la mer. On dit que ses habitants étoient originaires de l'isle de Zante; & qu'ils avoient bâti cette ville en Espagne avec le secours de quelques Ardeates, qui s'étoient joints à eux. Au reste, une situation favorable, & qui leur procuroit tous les avantages de la terre & de la mer, une multitude innombrable d'habitants, une discipline exacte dans le gouvernement de leur état, jointe à des principes d'honneur & de droiture, dont ils donnerent des preuves, en périssant, plutôt que de renoncer à l'amitié des Romains; tout cela leur avoit acquis en peu de temps des richesses immenses, & une puissance qui les mettoit en état de tenir tête à tous les états voisins. Annibal étant entré sur leurs terres, ravagea toute la campagne: & ayant partagé son armée en trois corps, atta-

qua la ville par autant de côtés tout à la fois. Un angle du mur dominoit sur une vallée plus étenduë & plus unie que tout le terrein d'alentour. Ce fut par cet endroit qu'il fit approcher ses galleries, pour être en état d'attacher le bélier. Ils avançoient d'abord assés facilement: mais à mesure qu'ils approchoient de la muraille, ils trouvoient de plus grandes difficultés; outre qu'ils étoient en butte aux traits qu'on leur lançoit du haut d'une tour fort élevée, & que ce côté du mur plus exposé que les autres étoit aussi plus fortifié; & qu'un grand nombre de soldats choisis défendoient avec plus de force & de valeur la partie de la ville où les ennemis faisoient le plus d'efforts pour s'en rendre maîtres. Ainsi les Sagontins firent d'abord pleuvoir une grêle de fleches & de traits sur les travailleurs d'Annibal, qui ne paroissoient point impunément à découvert. Mais bien-tot ne se contentant pas de les menacer du haut de leurs murailles & de leur tour, ils oserent même faire des sorties sur eux pour détruire leurs ouvrages; & dans toutes ces actions, il ne périssoit pas moins de Carthaginois que de Sagontins. Mais lorsqu'Annibal lui-même,

Les Sagontins se défendent vigoureusement.

Annibal est blessé.

en s'approchant du mur avec peu de précaution, eût été bleſſé aſſés dangereuſement d'un coup de javeline à la cuiſſe, ſes gens furent ſi effrayés du péril qu'il avoit couru, que peu s'en fallut qu'ils n'abandonnaſſent entierement leurs travaux.

Les combats furent interrompus pendant quelques jours, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'Annibal fût guéri de ſa bleſſure : mais on employa tout ce temps à travailler à de nouvelles batteries. C'eſt pourquoi il ne fut pas plutôt en état d'agir, que la ville fut attaquée tout de nouveau avec plus de vigueur qu'auparavant, & par différents côtés tout à la fois ; de ſorte qu'il y avoit à peine aſſés d'eſpace pour placer toutes les machines qu'on faiſoit agir en même tems. On pouſſa les mantelets plus avant, & on commença à attacher le bélier. Annibal, dont on dit que l'armée étoit compoſée de cent cinquante mille hommes, avoit aſſés de monde pour ſuffire à tout. Mais les aſſiégés avoient bien de la peine à réſiſter à tant d'ennemis, & à repouſſer tant d'aſſauts, qui ne leur laiſſoient pas le tems de ſe reconnoître. Le bélier avoit déja fait à la muraille plu-

ſieurs ouvertures, dont quelques-unes s'étant réünies laiſſoient la ville à découvert. Trois tours étoient tombées avec tout ce qu'il y avoit de mur de l'une à l'autre. Une bréche ſi conſidérable fit croire aux Carthaginois qu'ils alloient être maîtres de Sagonte. Mais comme ſi la muraille eût été une barriere pour les deux partis, elle ne fut pas plutôt tombée, qu'ils coururent avec une ardeur égale, les uns pour forcer la ville, & les autres pour la défendre. Cette action n'avoit point l'air de ces combats tumultuaires qui ſe livrent pendant le ſiége des villes, à l'occaſion d'un aſſaut, ou d'une ſortie. C'étoit une bataille dans les formes, ſoutenuë par les deux armées rangées, comme en plaine, entre les ruines des murs, & dans l'eſpace étroit qui ſéparoit les maiſons de la ville. D'un côté l'eſpérance, & de l'autre le déſeſpoir anime les courages: les Carthaginois ſe perſuadant que, pour peu qu'ils faſſent d'efforts, ils ſe rendront maîtres de la ville; & les Sagontins oppoſant aux aſſiégants leurs corps, en la place de leurs fortifications ruinées; perſonne ne lâchant pié, de peur de voir occupé par l'ennemi le terrein qu'il auroit abandon-

né. Ainsi, comme ils combattoient avec beaucoup de chaleur & d'animosité, & resserrés dans un espace fort étroit, tous les coups qu'ils portoient étoient autant de blessures ou de morts. Les Sagontins se servoient d'une espece de javeline qui se lançoit avec la main, & qu'ils nommoient *Phalarique*. Le bois qui lui servoit de manche étoit oblong, & rond par tout, excepté vers le bout d'où sortoit le fer, qui étoit quarré, comme dans la demie pique. Ils enveloppoient cette partie de chanvre enduit de poix. Le fer avoit trois pieds de long, & pouvoit percer tout à la fois les armes & le corps de celui contre qui on le lançoit. Mais quand il seroit demeuré attaché au bouclier, sans pénétrer jusqu'au corps, il ne laissoit pas de causer beaucoup de frayeur; car comme on le jettoit tout allumé, & que le mouvement l'embrasoit encore davantage, le soldat qui en étoit frappé laissoit tomber ses armes, & demeuroit exposé sans défense aux coups suivans.

La victoire balança long temps entre les deux partis. Mais une résistance inespérée ayant augmenté le courage & les forces des Sagontins; & les Carthaginois se regardant comme vaincus,

par la seule raison qu'ils n'étoient pas victorieux, les premiers jetterent tout d'un coup de grands cris, & repousserent les assiégans jusques dans les bréches : puis les voyant incertains & chancellans, ils les chasserent encore de là, & les obligerent enfin de prendre tout à fait la fuite, & de se retirer dans leur camp. Sur ces entrefaites, Annibal apprit que les ambassadeurs étoient prêts d'arriver dans son armée. Mais, pour les empêcher d'y entrer, il envoya au devant d'eux jusqu'à la mer, & leur fit dire qu'il n'y auroit pas de sureté pour eux à le venir trouver, en passant à travers tant de nations féroces, & qui avoient les armes à la main : & que pour lui, occupé d'une entreprise si importante, il n'avoit pas le temps d'entendre des ambassadeurs. Il jugea bien que sur le refus qu'il faisoit de les écouter, ils ne manqueroient pas de s'en aller droit à Carthage. C'est pourquoi il écrivit aux chefs de la faction Barcine de se tenir sur leurs gardes, & de faire tous leurs efforts pour rendre inutiles ceux que la faction opposée pourroit faire en faveur des Romains.

Annibal refuse d'écouter les Ambassadeurs Romains.

Ainsi ces ambassadeurs ne réüssirent pas mieux à Carthage qu'à Sagonte,

excepté qu'ils eurent audience dans le sénat. Le seul Hannon prit la défense du traité. Mais le silence qu'on prêta à son discours, fut plutôt un effet de l'autorité que son rang lui donnoit dans l'assemblée, que du plaisir qu'on avoit » à l'entendre.

Harangue d'Hannon contre Annibal.

Ce n'est pas d'aujour» d'hui, leur dit-il, Messieurs, que je » vous ai avertis de ce que vous aviez » à craindre de la race d'Amilcar ; & » que je vous ai conjurez par les dieux » arbitres & témoins des traitez, de ne » point confier le commandement de » vos soldats à quiconque seroit sorti » de cette famille odieuse. Les mânes » d'Amilcar ne peuvent demeurer en » repos : & tant qu'il restera à Carthage » quelqu'un du sang & du nom de » Barca, vous ne devez point compter » sur l'observation des traitez & des » alliances. Malgré mes avis salutaires, » vous avez envoyé dans votre armée » un jeune ambitieux, qui brulant du » désir de régner, ne voit point d'autre » moyen de parvenir à ses fins, que de » vivre entouré de légions, & d'exciter » toujours guerre sur guerre. Par là, » vous avez allumé vous-mêmes l'incen» die qui vous consume, au lieu de tra» vailler à l'éteindre. Vos troupes assié-



gent aujourd'hui Sagonte contre la foi « du traité : mais bientôt les armées ro- « maines assiégeront Carthage, sous la « conduite des mêmes dieux qui les « ont déja vengés dans la premiere « guerre. Je voudrois bien sçavoir quel « est le motif de votre confiance. Est- « ce que vous ne connoissez pas vos « ennemis ? Ne vous connoissez-vous « pas vous-mêmes ? & ne sçavez-vous « pas quelle est la fortune des deux na- « tions ? Et cependant avant de se dé- « clarer aujourd'hui, ils vous envoyent « comme alliés, & pour des alliés, des « ambassadeurs que votre grand géné- « ral n'a point admis dans son camp. « N'est-ce pas violer le droit des gens, « que de refuser aux ambassadeurs d'un « peuple allié, une audience qu'on ac- « corderoit à ceux d'une nation enne- « mie ? Pour eux, peuvent-ils donner « une plus grande marque de modéra- « tion, que de venir ici, munis d'un « traité, vous demander réparation de « tant d'injures ? Ils veulent bien sup- « poser que le conseil public de Car- « thage n'a point de part à l'outrage : « & c'est pour cette raison qu'ils exi- « gent qu'on leur livre Annibal, com- « me le seul coupable. Mais plus ils «

» font paroître de patience & de retenuë dans le commencement, plus je » crains qu'ils ne soient inéxorables, » quand ils auront une fois pris les armes pour se venger. Souvenez-vous » du mont Erix : souvenez-vous des » isles Egathes. Remettez vous devant » les yeux les maux que vous avez » soufferts, & les pertes que vous avez » faites pendant 24 ans par mer & par » terre. Et vous n'aviez pas pour lors » à votre tête un jeune téméraire comme Annibal, mais son pere Amilcar lui-même, cet autre Mars, comme l'appellent ses partisans. Pourquoi donc avez-vous été vaincus ? » c'est que les dieux vouloient venger » l'outrage que les Romains avoient » reçû de nous en Italie, auprès de » Tarente ; comme ils vengeront celui » que nous leur avons fait en Espagne, » en assiégeant Sagonte. Oüi, ce sont » les dieux qui vous ont punis : & » quand on auroit pu douter d'abord » de quel côté venoit l'injure, ils ont » voulu que l'événement, comme un » juge équitable, décidât la question, » en accordant la victoire au parti qui » avoit la justice de son côté. C'est » contre les murailles de Carthage,
qu'Annibal

qu'Annibal fait avancer aujourd'hui « ses tours & ses mantelets. Ce sont les « murailles de Carthage qu'il bat à « coups de bélier. Je souhaite que ma « prédiction soit fausse : mais je pré- « vois que les ruines de Sagonte retom- « beront sur nos têtes, & qu'il nous « faudra soutenir contre les Romains « la guerre que nous aurons entreprise « contre ceux de Sagonte. Vous voulez « donc qu'on livre Annibal aux Ro- « mains, dira quelqu'un. Je sçai bien « que l'inimitié qui a toujours été en- « tre son pere & moi peut me rendre « suspect, & ôter à mon sentiment « une partie de l'autorité qu'il devroit « avoir dans l'assemblée. Mais je ne « vous dissimulerai pas que je me suis « réjoui de la mort d'Amilcart, par- « ce que s'il eût vécu plus long-tems, « nous serions déja aux prises avec les « Romains. A l'égard de son fils, je le « hais & le déteste comme la furie & le « flambeau de cette guerre ; & non- « seulement je suis d'avis que pour ex- « pier la rupture du traité, on le livre « aux Romains, comme ils le deman- « dent ; mais quand ils ne nous som- « meroient pas de le faire, je vous con- « seillerois de le transporter aux extré- «

» mités de la terre & de la mer, si loin » que jamais son nom ne pût fraper » nos oreilles, ni troubler le repos de » notre république. Mon sentiment est » donc, que vous décerniés trois am» bassades. La premiere, pour aller sur » le champ à Rome, faire satisfaction » au sénat. La seconde, pour déclarer » à Annibal, de votre part, qu'il ait à » retirer ses troupes de devant Sagon» te, & le mettre lui-même en la » puissance des Romains. Vous char» gerés la troisiéme, de dédommager » les Sagontins des pertes qu'ils ont » faites pendant que leur ville a été as» siégée.

Le sénat de Carthage se déclare pour Annibal.

Tous les sénateurs étoient tellement dans les interêts d'Annibal, qu'aucun d'eux ne fut obligé de prendre la parole pour répliquer à Hannon. Bien loin qu'on approuvât son avis, on lui reprocha d'avoir parlé contre le fils d'Amilcar avec plus de violence & d'animosité que Valerius même chef des ambassadeurs Romains. Ainsi toute la réponse qu'on leur fit, fut que ce n'étoit point Annibal, mais les habitans de Sagonte, qui avoient donné lieu à la guerre : & que les Romains auroient grand tort, s'ils préfe-

roient cette nation aux Carthaginois, les plus anciens de leurs alliés. Pendant que les Romains perdoient le tems à envoyer des ambassades, Annibal n'étoit occupé que du succès de son entreprise. Comme il vit que ses soldats étoient fatigués par les travaux & les combats qu'ils avoient essuyés sans relâche, il leur accorda quelques jours de repos ; ayant cependant pris la précaution de disposer quelques troupes pour la conservation des mantelets & des autres ouvrages. Pendant ce tems-là il animoit leurs courages, en leur représentant l'orgueil insupportable des ennemis, & en leur promettant de grandes récompenses. Mais quand il eut déclaré publiquement qu'il leur accorderoit tout le butin qui se trouveroit dans la ville, après qu'ils l'auroient prise, ils témoignerent tant d'ardeur d'en venir aux mains, que si on leur eût donné aussi-tôt le signal, il sembloit que rien n'eût été capable de leur resister. Les Sagontins de leur côté n'employerent pas à se reposer le tems que les attaques cesserent de la part des Carthaginois. Mais sans faire eux-mêmes aucune sortie, ils passerent les jours & les nuits à refaire un

nouveau mur à l'endroit où l'ancien étoit abbattu, & laissoit la ville exposée. Les ennemis revinrent bien-tôt à la charge, & attaquerent la ville en plus grand nombre & avec plus de chaleur que jamais. En sorte que les assiegés étourdis par les cris qui retentissoient de toutes parts, ne sçavoient de quel côté ils devoient se tourner pour la défendre. Annibal lui-même encourageoit les siens de la voix & de la main à l'endroit où il faisoit avancer une tour mouvante plus élevée que toutes les fortifications de la ville. Et par le moyen des arbalêtes & autres machines qu'il avoit disposées à tous les étages de cette tour, ayant tué ou renversé à coups de pierre & de javelots tous ceux qui défendoient la muraille, il crut que le moment étoit venu où il alloit se rendre maître de la ville. C'est pourquoi il envoya 500 Africains avec des outils propres à sapper le mur par le pié. Ils n'eurent pas de peine à réussir. Car les pierres n'étoient pas liées ensemble avec la chaux & le ciment, mais enduites de simple mortier de terre, selon l'ancien usage. Chaque coup de pic faisoit une breche beaucoup plus large que la place

où il avoit frappé, & des compagnies entieres entroient dans la ville par ces ouvertures. Ce fut en cette occasion qu'ils s'emparerent d'une éminence où ils firent transporter leurs machines & qu'ils entourerent d'un mur, pour avoir dans la ville une espece de forteresse qui dominât au-dessus de la ville même. Les Sagontins à leur tour bâtirent un nouveau mur dans la partie interieure de la ville qui n'étoit pas encore au pouvoir de l'ennemi. Les deux partis se fortifient ou se retranchent à l'envi, & ils sont souvent obligés d'en venir aux mains. Mais les assiegés à force de reculer & de se retrancher en-dedans, voyent leur ville diminuer de jour en jour. Ils commençoient même à manquer de vivres, la longueur du siége ayant consumé toutes leurs provisions, sans aucun espoir de secours étranger, les Romains, leur unique esperance, étant trop éloignés, & tout le pays d'alentour étant au pouvoir de l'ennemi. Ils étoient réduits à cette extrémité lorsqu'Annibal leur donna le tems de respirer un peu, ayant été obligé de marcher promptement contre les Carpetants & les Oretans qui venoient de reprendre les armes. Ces

deux peuples irrités de la rigueur avec laquelle on faisoit des levées dans leur pays, s'étoient soulevés, & avoient même arrêté les officiers d'Annibal. Mais surpris de la diligence de ce général, ils rentrerent aussi-tôt dans le devoir.

La vigueur des assiegeants ne se rallentit point pendant cette expédition. Maherbal fils d'Himilcon, qu'Annibal avoit laissé pour commander en sa place, travailla, avec tant d'ardeur, que les deux partis ne s'apperçurent presque pas de son absence. Cet officier eut l'avantage dans tous les combats qu'il livra aux Sagontins, & battit leurs murailles de trois béliers tout à la fois avec tant de furie, qu'Annibal à son retour eut le plaisir de les voir entierement ruinées. Il fit donc avancer son armée contre la citadelle même. Les assiegés la défendirent avec beaucoup de valeur, mais ne purent empêcher l'ennemi d'en prendre une partie. Les affaires des Sagontins étoient en cet état, lorsqu'Alcon l'un de leurs citoyens, & un Espagnol nommé Alorcus leur donnerent quelqu'esperance d'obtenir la paix d'Annibal. Le premier, sans consulter ses compatriotes,

paſſa de nuit dans le camp des aſſiegeants, ne déſeſperant pas de fléchir Annibal par ſes prieres & par ſes larmes. Mais comme il vit que ce général vainqueur & irrité étoit inſenſible à tout, & qu'il ne lui propoſoit que des conditions très cruelles, devenant tranſfuge d'interceſſeur qu'il étoit, il reſta dans le camp des Carthaginois, aſſurant à Annibal qu'il en couteroit la vie à quiconque oſeroit propoſer aux Sagontins une pareille capitulation. Or Annibal vouloit qu'ils fiſſent aux Turdetans la ſatisfaction qu'ils exigeoient; qu'ils lui livraſſent ce qu'ils avoient d'or & d'argent, & que ſortant de leur ville, ſans armes, ils allaſſent habiter le pays qu'il leur aſſigneroit. Comme Alcon ſoutenoit que les Sagontins ne ſe ſoumettroient point à ces loix; Alarcus, qui ſervoit alors dans l'armée d'Annibal, mais qui étoit hôte & ami des Sagontins, ne fut pas de ſon ſentiment. Perſuadé au contraire, que quand on a perdu tout le reſte, on perd auſſi le courage, il ſe fit fort de faire accepter aux Sagontins les conditions que leur propoſoit Annibal. Etant donc paſſé chez les aſſiegés, il livra ſes armes

aux sentinelles, & demanda qu'on le conduisît au préteur de Sagonte. Il y fut suivi d'une foule de peuple de toute espece, qu'on fit écarter pour lui donner audience dans le sénat. Il y parla en ces termes : Si Alcon votre » citoyen, après s'être ingeré de de- » mander des conditions de paix à » Annibal, avoit eu assez de courage » pour vous rapporter celles qu'il lui » avoit dictées, il auroit été inutile » que j'entreprisse ce voyage, que je ne » fais aujourd'hui même ni comme » déserteur, ni comme député d'An- » nibal. Mais comme il est resté par- » mi les ennemis ou par sa faute ou » par la vôtre ; par la sienne, s'il a » feint mal à propos de vous craindre ; » par la vôtre, si on ne peut vous dire » la vérité sans péril ; j'ai bien voulu » faire cette démarche comme votre » ancien ami & votre hôte, afin de ne » vous pas laisser ignorer les moyens » qui vous restent encore d'obtenir la » paix & de vous sauver. Et ce qui doit » vous faire juger que votre seule con- » sideration me fait agir, c'est que je » ne vous ai fait aucune proposition » tant que vous avez été en état de » vous défendre par vous-même, ou

Alarcus conseille aux assiegés de demander la paix.

que vous avez esperé d'être secouru «
par les Romains. Mais voyant qu'ils «
vous ont entierement abandonnés, «
& que vous ne pouvez plus compter «
sur vos murailles, ni sur vos armes, «
je vous propose une paix que la né- «
cessité doit vous faire accepter, quel- «
que fâcheuse qu'elle puisse être d'ail- «
leurs. Et si vous voulez qu'elle réus- «
sisse, il faut que vous en écoutiez les «
conditions en vaincus, comme An- «
nibal vous les propose en vain- «
queur: il faut que vous regardiez «
comme un gain tout ce qu'on vous «
laisse, & non pas comme une perte «
tout ce qu'on vous ôte, puisque à la «
rigueur tout appartient au victorieux. «
Il veut que vous abandonniez une «
ville à moitié ruinée, & dont il est «
presqu'entierement le maître. Mais «
il vous rend vos campagnes, & vous «
laisse la liberté d'en bâtir une nou- «
velle, à l'endroit qu'il vous désigne- «
ra. Il vous ordonne de lui apporter «
tout votre or & tout votre argent, «
tant public que particulier. Mais il «
vous donne la vie & la liberté, à «
vous, à vos femmes & à vos enfans, «
pourvû que vous sortiez de Sagonte «
sans armes. Voilà les loix que vous «

» dicte un ennemi vainqueur, & que
» la néceſſité veut que vous acceptiez,
» quelque triſtes qu'elles ſoient. Pour
» moi je ne doute pas qu'il ne rabbatte
» beaucoup de la dureté de ces condi-
» tions, quand vous lui aurez témoi-
» gné une ſoumiſſion ſans réſerve.
» Mais quand il faudroit les obſerver à
» la rigueur, ne vaudroit-il pas mieux
» que vous priſſiez ce parti, que de vous
» laiſſer égorger à la vûë de vos fem-
» mes & de vos enfants, & que d'ex-
» poſer des perſonnes ſi cheres à tou-
» tes les indignités que le vainqueur
» ſeroit en droit de faire ſouffrir aux
» vaincus? Quand Alarcus eut ceſſé
de parler, les premiers du ſénat ſe ſé-
parerent d'avec le peuple, qui étoit ac-
couru en foule pour l'entendre : & ſans
lui donner aucune réponſe, ils firent
porter tout l'argent du treſor public,
& tout celui qu'ils avoient chez eux,
dans un feu qu'ils avoient fait allumer
exprès dans la place publique ; & la
plûpart ſe précipiterent eux-mêmes au
milieu des flammes.

Une réſolution ſi déſeſperée avoit
déja jetté la conſternation dans toute
la ville, lorſqu'on entendit du côté de
la citadelle un fracas qui ne donna pas

moins d'effroi. Il étoit excité par la chûte d'une tour que les ennemis battoient depuis long-tems. Une cohorte de Carthaginois étant entrée brusquement par l'ouverture qu'elle laissa en tombant, fit avertir Annibal que la ville n'avoit plus de défense de ce côté-là. Ce général, sans perdre un moment, l'attaqua avec toutes ses forces, ordonnant à ses soldats de tuer tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Cet ordre étoit cruel. Mais l'évenement fit connoître qu'il étoit nécessaire. Car à quoi auroit servi le ménagement qu'on eût eu pour des furieux & des desesperés, qui ou s'étant enfermés dans leurs maisons, s'y brulerent avec leurs femmes & leurs enfants ; ou ayant pris les armes pour se défendre, ne les quitterent qu'en perdant la vie ?

On trouva dans la ville un très-grand butin. Et quoique les habitans eussent à dessein gâté & ruiné tout ce qu'ils avoient de plus beau & de plus magnifique, & que le vainqueur irrité eut fait main basse sur les vaincus, sans aucune distinction d'âge ni de sexe, & qu'on eut abandonné tous les prisonniers aux soldats ; Annibal ne laissa pas

de tirer une somme d'argent très-considerable de la vente des effets qui se trouverent, & d'envoyer à Carthage une grande quantité de meubles rares & précieux. Quelques auteurs rapportent que le siége de Sagonte dura huit mois ; & qu'Annibal, après s'être rendu maître de cette ville, alla passer le quartier d'hyver à Carthagene, avec ses troupes ; & qu'étant parti de cette ville au milieu du printemps, il arriva en Italie après cinq mois de marche. Si ce qu'ils disent est vrai, il est impossible que ce soient les consuls Pub. Corn. & Tib. Sempronius à qui les Sagontins envoyerent des ambassadeurs au commencement du siége de leur ville ; & qui ont combattu pendant leur magistrature contre Annibal, l'un auprès du Thesin, & tous deux ensemble long tems après proche de Trebie. Il faut absolument ou qu'Annibal ait employé à ses expeditions moins de temps qu'ils ne disent, ou que le siége de Sagonte ait fini, & non commencé, avec le consulat de ces deux commandants *. Car on ne peut pas rejetter le combat de Trebie au consulat de Ser-

* Polybe dit positivement que le siége de Sagonte finit, quand ils entrerent dans le consulat.

vilius, & de Flaminius qui fit la cérémonie de son inauguration à Rimini : puisqu'il est constant que ce fut le consul Sempronius qui après la bataille de Trebie, vint à Rome pour présider aux assemblées ; & qu'après avoir fait nommer consuls Servilius & Flaminius, il retourna joindre son armée dans ses quartiers d'hyver.

La prise de Sagonte allarme les Romains.

Les ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Carthage étoient à peine revenus à Rome pour y annoncer les hostilités d'Annibal & des Carthaginois, qu'on y apprit la prise & la ruine de Sagonte. Une nouvelle si affligeante excita dans le cœur des sénateurs divers mouvements en même-temps ; la compassion pour des alliés si indignement traités, la honte de ne les avoir pas secourus, le desir de se venger des Cathaginois, la crainte du péril qui les menaçoit eux-mêmes : & comme si l'ennemi eut déja été à leurs portes, ils s'agitoient inutilement, sans prendre aucune résolution salutaire. Ils consideroient qu'ils n'avoient jamais « eu affaire à un ennemi plus belli- « queux & plus redoutable ; & que « les Romains n'avoient jamais été si « peu aguerris qu'ils l'étoient alors. «

» Que ce qui s'étoit passé entre eux & » les habitans de Sardaigne, de Corse, » de l'Istrie & de l'Illirie, & les Gau- » lois même, pouvoit être regardé » comme un exercice pour leurs trou- » pes, plûtôt que comme une guerre » dans les formes. Au lieu qu'Anni- » bal étoit à la tête d'une armée de » soldats véterans, accoutumés depuis » 23 ans à combattre & à vaincre, » parmi les nations les plus belliqueu- » ses de l'Espagne, sous la conduite » d'un général des plus braves & des » plus entreprenants. Qu'après les avoir » rendus encore plus fiers & plus har- » dis par la prise de la ville la plus » opulente de toute l'Espagne, il pas- » soit l'Hébre, traînant après lui les » nations les plus belliqueuses de la » province, qui étoient venuës se ran- » ger sous ses drapeaux. Que les Gau- » lois, toujours avides de combats, » grossiroient encore son armée, quand » il passeroit sur leurs terres. Qu'ils se » verroient obligés de combattre con- » tre tous les peuples de l'univers, sous » les murailles de Rome, & pour le sa- » lut de Rome même.

Il y avoit déja quelque temps que les départemens des consuls étoient

reglés. Ce fut alors qu'on leur ordonna de tirer au sort. L'Espagne échût à Scipion, & à Sempronius l'Afrique avec la Sicile. Le sénat fixa à six légions le nombre des soldats Romains qui serviroient cette année; & laissa à la discretion des consuls le nombre des alliés qu'ils y voudroient joindre. Mais ils eurent ordre de ne rien épargner, pour avoir une flotte des plus fortes & des mieux équipées. On leva parmi les citoyens Romains 24000 hommes d'infanterie, & dix-huit cent cavaliers. L'infanterie des alliés étoit de 40000 hommes, & leur cavalerie de 4000. On mit en mer 220 galeres à cinq rangs de rames, & vingt galliotes. Après ces préparatifs on assembla le peuple, afin qu'il portât une loi pour autoriser la guerre qu'on entreprenoit contre les Carthaginois. Puis on décerna des processions par la ville, & des prieres publiques dans les temples, pour obtenir la protection des dieux pendant la guerre que le peuple Romain venoit d'ordonner. On donna à Sempronius deux légions romaines, composées chacune de 4000 hommes de pié, & de 300 chevaux, 16000 fantassins, & 1800 cavaliers des alliés:

160 galeres & 12 galliotes. Ce fut avec ces forces de terre & de mer qu'on envoya Sempronius en Sicile, avec ordre de paſſer en Afrique, ſuppoſé que ſon collegue fut en état avec les troupes qui lui reſtoient, d'empêcher Annibal d'entrer en Italie. Car on donna à ce dernier des forces moins conſiderables, parce qu'on envoyoit en même-temps dans la Gaule le préteur L. Manlius avec une armée aſſez nombreuſe. On diminua ſur-tout à Scipion le nombre des vaiſſeaux, Annibal qui venoit en Italie par terre, ne paroiſſant pas fort à craindre en cette partie. On ne lui laiſſa que 60 galeres, avec deux légions romaines, & de la cavalerie à proportion : quatorze mille piétons & 1600 chevaux des alliés. On envoya dans la Gaule, avant même qu'on attendît les Carthaginois de ce côté là, ſous la conduite de Manlius, deux légions romaines, avec 600 cavaliers qui en faiſoient ordinairement partie, dix mille piétons, & mille cavaliers alliés.

Après qu'on eut pris à Rome toutes ces meſures, le ſénat jugea à propos, pour n'avoir rien à ſe reprocher, d'envoyer en Afrique, avant de com-

encer la guerre, des ambassadeurs
l'on choisit exprès parmi ceux que
ur âge & leur rang rendroit plus re-
ommandables. On chargea de cette
ommission Q. Fabius, M. Livius,
. Emilius, C. Licinius, & Q. Bæ-
ius. Ils devoient demander au sénat
le Carthage si c'étoit par son ordre
qu'Annibal avoit assiegé Sagonte ; &
s'ils en convenoient, comme il y avoit
apparence, déclarer la guerre au peu-
ple de Carthage de la part de celui de
Rome. Dès qu'ils furent arrivés à Car-
thage, & qu'ils eurent obtenu audien-
ce, Fabius, sans autre préliminaire,
exposa la commission dont il étoit
chargé. Alors un des premiers de la
ville & du sénat prenant la parole ;
Vos premiers ambassadeurs, dit-il, «
en demandant qu'on vous livrât An- «
nibal, sous prétexte qu'il avoit assié- «
gé Sagonte de son propre mouve- «
ment, nous avoient bien fait con- «
noître votre orgueil & votre empor- «
tement. Cette seconde ambassade est «
plus moderée en apparence, mais «
elle est dans le fond plus injuste & «
plus violente encore que la premie- «
re. Vous n'en vouliez d'abord qu'à «
la personne d'Annibal : aujourd'hui «

Ambassadeurs envoyés à Carthage.

» vous attaquez tous les Carthaginois, » à qui vous voulez arracher l'aveu de » leur faute, pour leur en demander » sur le champ la réparation. Pour moi » il me semble que la question n'est » pas de sçavoir si Annibal, en assié- » geant Sagonte, a agi par lui-même, » ou par notre commandement; mais » si cette entreprise étoit juste ou non. » La premiere question n'interesse que » nous. Il n'appartient qu'à nous de ju- » ger notre citoyen, & d'examiner s'il » a entrepris la guerre de lui-même, » ou par nos ordres. Tout ce que vous » pouvez discuter ici avec nous, se » borne à sçavoir si le siége de Sagonte » est une contravention au traité. Ain- » si, puisque vous voulez qu'on mette » de la difference, entre les entreprises » que les généraux font de leur chef, » & celles où ils ne font qu'obéir à » leurs superieurs: J'avouë que le con- » sul Lutatius a fait avec nous un » traité, dans lequel il y a une clause » qui met les alliés des deux peuples à » couvert de toute insulte. Il n'y est » pas dit un mot des Sagontins, qui » alors n'étoient pas encore vos alliés. » Vous me répondrez, sans doute, que » dans le traité que vous fîtes quelque

temps après avec Asdrubal, les Sagontins sont expressément nommés. « J'en conviens. Mais à cette objection je n'ai autre chose à répondre « que ce que vous m'avez appris vous-mêmes. Vous avez prétendu que vous « n'étiez point tenu d'exécuter le premier traité de Lutatius, parce qu'il « n'avoit point été confirmé par le « peuple & le sénat de Rome. Et c'est « par cette raison qu'on en a fait un « second, qui a été ratifié par ces deux « ordres : à la bonne heure. Mais si les « traités de vos généraux ne vous engagent point, à moins que vous ne « les ayez approuvés, celui qu'Asdrubal a fait avec vous sans nous consulter, n'a pû nous engager non plus. « Ainsi cessez de parler de Sagonte & « de l'Hébre, & enfantez enfin le « projet que vous tenez depuis si longtemps renfermé dans votre sein. « Alors Fabius ayant relevé les extrémités de sa robe : Je vous apporte ici, « leur dit-il, la paix & la guerre, choisissez celle que vous aimerez le « mieux. Tous les sénateurs répondirent sur le champ avec une fierté égale à celle du Romain, qu'il leur donnât lui-même celle qu'il voudroit.

Déclaration de guerre par un trait vraiment romain.

Fabius alors laissa retomber le bas de » sa robe, & dit qu'il leur laissoit la » guerre. Hé-bien, répliquerent-ils, » nous la recevons avec joye, & nous » la ferons d'aussi bon cœur que nous » l'avons reçûë.

Fabius en leur déclarant si nettement la guerre, crut avec tout le sénat qui l'avoit envoyé, agir en romain, beaucoup plus, que si, comme eux, il se fût amusé à de vaines subtilités ; sur tout après la ruine & la prise de Sagonte. Car s'il eût aimé à disputer de paroles, il auroit bien pû répliquer au sénateur carthaginois, qu'il avoit tort de comparer le premier traité de Lutatius avec celui d'Asdrubal ; puisqu'il étoit expressément marqué dans celui de Lutatius, qu'il n'auroit de force qu'autant qu'il auroit été approuvé par le peuple romain : au lieu qu'il n'y avoit aucune exception semblable dans celui d'Asdrubal ; & que ce dernier avoit été confirmé par un silence de tant d'années du vivant d'Asdrubal même ; que depuis sa mort on n'y avoit fait aucun changement. Après tout, quand on s'en feroit tenu au traité de Lutatius, les Sagontins étoient suffisamment compris dans les termes généraux d'al-

liés des deux peuples; cette clause n'énonçant pas ceux qui l'étoient alors, & n'exceptant point ceux qui pourroient le devenir dans la suite. Or les deux peuples s'étant réservé là-dessus une entiere liberté pour l'avenir, étoit-il juste ou qu'ils n'admissent aucune nation dans leur alliance, quelque service qu'ils en eussent reçû, ou qu'ils ne protegeassent pas celle qu'ils y auroient admise? Tout ce que les Romains & les Carthaginois pouvoient exiger réciproquement les uns des autres, c'est qu'ils ne chercheroient point à se débaucher leurs alliés: & que s'il se trouvoit quelque peuple qui voulût passer du parti des uns à celui des autres, il ne seroit point reçû.

Les Ambassadeurs Romains passent en Espagne.

Les ambassadeurs de Rome, selon l'ordre qu'ils en avoient reçû en partant, passerent de Carthage en Espagne, & parcoururent toute cette province, pour tâcher d'attirer les peuples dans l'amitié des Romains, ou au moins pour les détourner de celle des Carthaginois. Les Bargusiens qu'ils visiterent les premiers, n'étant pas contents des Carthaginois, les reçurent avec beaucoup de bienveillance; & leur exemple fit naître à la plûpart des

nations qui ſont au-delà de l'Hébre le deſir de paſſer dans un nouveau parti. Ils s'adreſſerent enſuite aux Volſciens. Mais la réponſe qu'ils en reçurent s'étant répanduë dans toute l'Eſpagne, fit perdre aux autres peuples l'inclination qu'ils pouvoient avoir de s'allier
» avec les Romains. N'êtes-vous pas
» honteux, leur dit le plus ancien de l'aſſemblée où ils eurent audience,
» de demander que nous préferions
» votre amitié à celle des Carthagi-
» nois, vous qui avez fait paroître
» beaucoup plus de cruauté, en aban-
» donnant vos alliés, les Sagontins,
» qu'Annibal leur ennemi, en aſſie-
» geant leur ville, & en la ruinant
» de fond en comble? Je vous con-
» ſeille d'aller chercher des amis dans
» les pays où le déſaſtre des Sagon-
» tins n'eſt point encore connu. Les
» ruines de cette malheureuſe ville
» ſont pour tous les peuples d'Eſpagne
» une leçon triſte à la vérité, mais ſa-
» lutaire, qui doit leur apprendre à ne
» point ſe fier aux Romains. Après ce diſcours on leur ordonna de ſortir ſur le champ des terres des Volſciens. Ils ne furent pas mieux traités des autres nations de cette province à qui ils s'a-

dresserent. Ainsi ayant inutilement parcouru toute l'Espagne, ils passerent dans la Gaule.

Ils passent dans la Gaule.

Les peuples de cette contrée ont coutume de venir aux assemblées tout armés : ce qui offrit d'abord aux yeux des Romains un objet assez effrayant. Ce fut bien pis encore, lorsqu'après avoir vanté la gloire & la valeur des Romains, & la grandeur de leur empire, ils eurent demandé aux Gaulois de ce canton, de refuser le passage sur leurs terres & par leurs villes, aux Carthaginois, qui portoient la guerre en Italie. Car il s'éleva dans toute l'assemblée un si grand murmure accompagné d'éclats de risée, que les magistrats & les anciens eurent bien de la peine à calmer l'impetuosité de la jeunesse : tant il parut qu'il y avoit de sottise & d'impudence en même-temps, de demander aux Gaulois, que pour épargner l'Italie, ils se chargeassent eux-mêmes d'une guerre dangereuse, & exposassent leurs terres au pillage, pour conserver celles d'autrui. Le tumulte étant enfin appaisé, le plus ancien répondit aux ambassadeurs, que les Gaulois n'avoient jamais reçû ni « des Romains aucun service, ni des «

» Cartaginois aucune injure, qui dût
» les engager à prendre les armes pour
» les uns contre les autres. Qu'ils ap-
» prenoient au contraire que les Ro-
» mains chassoient des confins de l'Ita-
» lie ceux des Gaulois qui vouloient
» s'y établir : ou que s'ils les y souf-
» froient, ils leur faisoient payer tri-
» but, en les outrageant encore de di-
» verses façons. Ils ne furent pas traités plus favorablement dans tout le reste de la Gaule. Et les Marseillois furent les seuls qui les reçurent comme hôtes & comme amis. Ces alliés aussi attentifs que fidéles, apprirent aux Romains tout ce qu'ils avoient interêt de sçavoir, après s'en être informés eux-mêmes avec beaucoup de soin. Ils leur firent entendre qu'Annibal avoit déja pris les devants, pour s'assurer de l'amitié des Gaulois. Mais que cette nation féroce & avide d'argent, ne lui demeureroit attachée, qu'autant qu'il auroit soin de gagner les chefs à force de présents. Ayant ainsi parcouru les differentes contrées de l'Espagne & de la Gaule, ils arriverent à Rome, immédiatement après que les consuls furent partis pour leurs provinces; & trouverent tous les citoyens occupés de

la

la guerre, qu'ils alloient avoir ſur les bras, perſonne ne doutant plus qu'Annibal n'eût déja paſſé l'Hebre.

Ce général après la priſe de Sagonte, étoit allé paſſer le quartier d'hyver à Carthagene, comme nous l'avons déja dit. Ce fut là qu'il apprit tout ce qui s'étoit paſſé à ſon ſujet, tant à Carthage qu'à Rome. Ainſi ſe regardant non-ſeulement comme le chef, mais encore comme l'auteur de la guerre, il diſtribua ou vendit ce qui lui reſtoit de butin. Et perſuadé qu'il n'avoit point de temps à perdre; après avoir aſſemblé les ſoldats eſpagnols: Je crois, leur dit-il, mes amis, que « vous voyez bien vous-mêmes, qu'a- « près avoir pacifié toute l'Eſpagne, le « ſeul parti que nous avons à prendre, « ſi nous ne voulons pas quitter les « armes & congedier nos armées, c'eſt « de porter la guerre ailleurs. Car le « ſeul moyen de procurer à ces na- « tions-ci les avantages de la paix & de « la victoire, c'eſt de marcher contre « des peuples dont la défaite nous « puiſſe acquerir de la gloire & des « richeſſes. Mais comme nous allons « entreprendre une guerre éloignée, « & qu'il peut arriver que nous ne «

Diſcours d'Annibal à ſes ſoldats.

» reviendrons pas si-tôt dans notre pa-
» trie; si quelques-uns de nous ont en-
» vie d'aller voir leur famille & ce
» qu'ils ont de plus cher, je leur en
» donne la permission. Vous vous ras-
» semblerez aux premiers jours du
» printemps, afin que sous la protec-
» tion des Dieux nous allions com-
» mencer une guerre qui nous com-
» blera de gloire & de biens. Ce congé qu'il leur accorda de lui-même leur fit plaisir à tous, parce qu'ils avoient déja un desir extrême de revoir leurs parents, dont ils prévoyoient qu'ils alloient être éloignés plus que jamais. Le repos dont ils jouirent pendant tout l'hyver, placé entre les travaux qu'ils avoient déja soufferts, & ceux qu'ils devoient essuyer dans la suite, rendit à leurs corps & à leurs courages, toute la vigueur dont ils avoient besoin pour exécuter de nouvelles entreprises. Ils se trouverent au rendez-vous dès le commencement du printemps. Annibal ayant fait la revûë des differentes nations qui composoient son armée, retourna à Gadès, * où il fit à Hercule les sacrifices ausquels il s'étoit engagé, & lui en promit de nouveaux, en cas qu'il réussit dans ses des-

* *Aujourd'hui Cadis.*

ſeins. Mais n'étant pas moins occupé du ſoin de défendre ſes citoyens, que de celui d'attaquer ſes ennemis, il réſolut de laiſſer en Afrique des forces aſſez conſiderables, pour la mettre à couvert contre les entrepriſes des Romains, en cas qu'ils priſſent le parti d'y faire des deſcentes par mer, tandis qu'il traverſeroit l'Eſpagne & la Gaule, pour ſe rendre par terre en Italie. Pour cet effet il fit faire des levées en Afrique & en Eſpagne, ſur tout de frondeurs & de gens de trait. Mais il voulut que les Africains ſerviſſent en Eſpagne, & les Eſpagnols en Afrique, perſuadé qu'ils vaudroient mieux dans un pays étranger que dans le leur propre, ſur tout ayant contracté par cet échange, une obligation réciproque de ſe bien défendre. Il envoya en Afrique 13850 piétons armés de boucliers legers, & 870 frondeurs des iſles Baleares, avec 1200 cavaliers de differents pays. Il mit une partie de ces troupes en garniſon dans Carthage, & diſtribua le reſte dans l'Afrique. En même-temps, il ordonna qu'on levât dans les differentes villes de la province 4000 hommes de jeuneſſe choiſie, qu'il fit conduire à Carthage,

autant pour y servir d'ôtages, que pour défendre la ville.

Il ne crut pas devoir négliger l'Espagne, d'autant plus qu'il étoit informé que les ambassadeurs de Rome avoient fait tous leurs efforts pour engager les principaux de cette province dans leurs interêts. Il chargea Asdrubal son frere, homme hardi & entreprenant, de la défendre, & lui donna pour cet effet des forces tirées la plupart de l'Afrique; sçavoir 11850 piétons Africains, 300 Liguriens, 500 frondeurs Baleares. A ces secours d'infanterie il ajouta 350 cavaliers Libypheniciens, 1800 tant Numides que Maures, de ceux qui habitent le long de l'Ocean, & 200 Ilergetes, nation Espagnole. Et afin qu'il n'y manquât aucun des secours qu'on employe par terre, il y joignit 14 élephants. Et comme il ne doutoit pas que les Romains n'agîssent sur un élement où ils avoient remporté la victoire dans la premiere guerre, il lui donna pour défendre les côtes cinquante galeres à cinq rangs de rames, deux à quatre rangs, & cinq à trois. Mais il n'y avoit que 32 galeres à cinq rangs, & les cinq qui en avoient trois, qui fussent

fournies des mariniers & des rameurs qui leur convenoient par rapport à leurs formes.

De Gadès il revint à Carthagene ; & s'étant mis à la tête de son armée, il passa près d'Etoüisse & s'avança vers l'Hebre & les côtes maritimes. Ce fut là qu'il apperçut en songe, à ce qu'on rapporte, un jeune homme d'une figure & d'une taille au-dessus de l'humaine, & qui se disoit envoyé par Jupiter, pour conduire Annibal en Italie. On ajoute qu'il lui ordonna de le suivre, sans détourner la vûë de dessus lui pour la porter ailleurs. Qu'en effet il le suivit d'abord avec un respect mêlé d'un peu de frayeur, sans tourner les yeux d'aucun autre côté. Mais qu'ensuite ne pouvant résister à une curiosité si naturelle aux hommes, sur tout dans les choses défenduës, il tourna la tête pour voir quel pouvoit être l'objet dont on lui avoit interdit la vûë. Qu'alors il apperçut un serpent d'une grandeur énorme, qui se rouloit entre des arbrisseaux qu'il renversoit à droit & à gauche avec un grand fraças. Qu'en même-temps le tonnere commença à gronder, accompagné d'un orage épouvantable. Qu'enfin ayant

Vision d'Annibal.

demandé ce que signifioit ce prodige, on lui répondit qu'il présageoit la désolation de l'Italie. Mais qu'il continuât sa route, sans chercher un plus grand éclaircissement, sur un évenement que les destins vouloient tenir caché.

Encouragé par cette vision, il passa l'Hebre avec son armée partagée en trois corps, ayant pris la précaution d'envoyer des gens devant avec des présents, pour s'assurer de l'affection des Gaulois, par le pays desquels il lui falloit nécessairement passer ; & en même temps pour sonder le passage des Alpes. Il passa l'Hebre avec 90000 hommes d'infanterie & 12000 de cavalerie. Il soumit en chemin faisant les Ilergetes, les Bargusiens, les Ausetans, & les Lacetans, qui habitent au pié des monts Pyrenées. Il donna à Hannon le gouvernement de cette contrée, afin d'être le maître des défilés qui séparent l'Espagne d'avec la Gaule. Il lui laissa pour garder ces passages & contenir les habitans du pays, 10000 fantassins & 1000 cavaliers. Dès que l'armée fut entrée dans les Pyrenées, & que ces peuples barbares connurent que c'étoit aux Ro-

mains qu'Annibal alloit faire la guerre; trois mille Carpetans déferterent & reprirent la route de leurs pays, effrayés de la longueur du chemin & de la hauteur des Alpes, qu'ils se représentoient comme insurmontables, encore plus que des périls de la guerre. Annibal vit bien qu'il ne gagneroit rien s'il entreprenoit de les retenir par la douceur : & craignant d'aigrir encore les esprits féroces des autres, s'il employoit la force ; il usa de politique, & congedia outre ce nombre, plus de sept mille soldats à qui il s'étoit apperçû que cette guerre ne plaisoit pas davantage, feignant que c'étoit aussi par son ordre que les Carpetans s'étoient retirés.

Mais craignant que s'il differoit davantage, l'oisiveté ne fût pour ses soldats une occasion de se mutiner, il entra dans les Pyrenées avec le reste de ses troupes, & alla camper auprès de la ville d'Illibere. Les Gaulois sçavoient bien que c'étoit à l'Italie qu'en vouloit Annibal. Mais apprenant en même-temps qu'il avoit soumis par la force plusieurs peuples d'Espagne au delà des monts Pyrenées, & qu'il avoit laissé de fortes garnisons dans leur pays

pour les tenir en bride; la crainte de se voir asservis comme eux, les fit courir aux armes : & ils s'assemblerent en assez grand nombre auprès de Ruscinon. Annibal en étant averti, craignit le retardement qu'ils pouvoient apporter à son passage, beaucoup plus que la force de leurs armes. C'est ce qui l'obligea d'envoyer des députés aux petits Rois du pays pour leur demander une entrevûë. Il leur donna le choix, » ou de le venir trouver auprès d'Illi» bere où il étoit campé, ou de souf» frir que lui-même il s'approchât de » Ruscinon, afin que la proximité fa» cilitât leurs entretiens. Que pour lui » il les recevroit avec beaucoup de » joye dans son camp, & ne balance» roit pas un moment à les aller trou» ver dans le leur, s'ils l'aimoient » mieux. Que les Gaulois devoient le » regarder comme un hôte, & non » comme un ennemi; & qu'à moins » qu'ils ne l'y forçassent, il ne tireroit » point l'épée qu'il ne fut arrivé en » Italie. Voilà ce qu'il leur fit entendre par ses députés. Mais leurs princes eux-mêmes étant venus sur le champ le trouver à Illibere, ils furent si charmés de la bonne réception qu'il leur

fit, & des présents qu'ils reçûrent de lui, qu'ils laisserent à son armée toute la liberté dont elle avoit besoin pour traverser leur pays, en passant à côté de Ruscinon.

Pendant ce temps-là les Romains croyoient à peine qu'il eût passé l'Hébre, quoique les députés des Marseillois leur eussent donné avis de sa marche : mais les Boiens s'imaginant déja le voir en-deçà des Alpes, se souleverent d'abord, & engagerent les Insubriens dans la même revolte, irrités contre les Romains, bien moins à cause des anciennes injures qu'ils prétendoient en avoir reçûës, que de celle qu'ils leur avoient faite tout récemment, en établissant le long du Pô dans la Gaule Cisalpine, les colonies de Gremone & de Plaisance. Il prirent donc brusquement les armes ; & s'étant répandus dans ce même territoire, ils jetterent dans tout le pays tant de consternation & d'effroi, que non-seulement les gens de la campagne, mais même les Triumvirs C. Lutatius, Caius Servilius, & T. Annius, qu'on avoit envoyés de Rome pour partager ces campagnes, ne comptant pas assez sur les murailles de Plaisance, se refu-

gierent à Modene avec beaucoup de précipitation. Lutatius étoit constamment de ce nombre. Quelques historiens mettent Q. Acilius & Caius Herennius à la place de C. Servilius & de T. Annius. D'autres leur substituent P. Cornelius Asina & C. Papyrius Mason. Les auteurs sont encore partagés au sujet de l'injure que la république reçut des Boiens. Les uns disent qu'ils outragerent les ambassadeurs qu'on avoit envoyés de Rome pour se plaindre de leur soulevement. D'autres, qu'ils se jetterent sur les Triumvirs, dans le tems qu'ils mesuroient les terres pour en faire la distribution. Que ces officiers s'étant retirés dans Modene pour éviter la mort, les Gaulois les y assiegerent sur le champ. Mais que cette nation peu expérimentée dans les siéges, & peu propre à souffrir long-temps les fatigues de la guerre, feignit de vouloir traiter de la paix, & que ses chefs ayant attiré les magistrats romains à une entrevûë, ces derniers ne furent pas plutôt arrivés au lieu où elle devoit se faire, qu'ils se virent arrêtés non-seulement contre le droit des gens, mais encore contre la parole qu'on venoit de leur donner pour quel-

ques heures de tréve ; les Gaulois ſoutenant qu'ils ne les mettroient point en liberté, qu'on ne leur eût rendu leurs ôtages. Le préteur Manlius qui ſe trouvoit alors dans le pays à la tête d'une armée, n'eut pas plûtôt appris le péril où ſe trouvoient les députés de Rome, auſſi-bien que la ville de Modene, & la garniſon qui la défendoit, que ne conſultant que les mouvemens de ſa colere, il fit marcher ſes troupes vers cette ville, ſans avoir pris aucune précaution pour ſa ſureté. Le chemin par où il lui falloit paſſer étoit rempli de broſſailles & d'arbriſſeaux incultes. S'étant engagé dans ce défilé, avant d'avoir fait reconnoître les lieux, il tomba dans une embuſcade, où il perdit une grande partie de ſes gens, & eut bien de la peine à ſe ſauver lui-même avec le reſte. Dès qu'il eut gagné la plaine, il campa. Et les Gaulois déſeſperant de le pouvoir forcer dans ſes retranchemens, ceſſerent de le harceller : ce qui fit reprendre courage à ſes ſoldats, malgré la perte qu'ils venoient de faire. Il ſe mit donc en marche tout de nouveau, & ne rencontra point d'ennemis tant que ſes troupes marcherent à découvert. Mais

dès qu'elles se furent engagées dans les bois, les Gaulois revinrent à la charge ; & ayant attaqué l'arriere garde, mirent le désordre dans toute l'armée, tuerent 800 soldats, & prirent huit drapeaux. Dès que les Romains furent sortis des bois & des défilés, ils n'eurent plus rien à craindre de la part des Gaulois, qui cesserent dès-lors de les incommoder. Ainsi ils continuerent leur marche en toute sûreté, par des lieux découverts, jusqu'à ce qu'enfin ils arriverent à Tanete, bourgade située sur les bords du Pô. Ils s'y retrancherent. Et subsistant aisément des vivres qui leur venoient par la riviere, ou qui leur étoient fournis par les Gaulois * Brixiens, ils résisterent pendant quelque temps aux efforts de leurs ennemis, dont le nombre se multiplioit de jour en jour.

Dès qu'on eut appris à Rome qu'à la guerre qu'on étoit à la veille d'avoir contre les Carthaginois, se trouvoit encore joint le soulevement des Gaulois, les sénateurs envoyerent au secours de Manlius, le préteur C. Acilius, avec une légion romaine & 5000 alliés, que le consul avoit levés tout récem-

* Ceux de Bresse.

ment. Et comme les ennemis s'étoient retirés au bruit de la marche d'Acilius, il arriva à Tanete ſans aucun obſtacle de leur part. P. Cornelius ayant levé une nouvelle légion pour remplacer celle qu'on avoit envoyée avec le préteur, partit auſſi-tôt de Rome. Et ayant paſſé avec ſes ſoixante galeres le long des côtes de l'Etrurie, de la Ligurie & des monts Saliens, il arriva à Marſeille, & campa auprès de la premiere des embouchures par où le Rhône ſe décharge dans la mer; ayant encore aſſez de peine à ſe perſuader qu'Annibal eût déja paſſé les Pyrenées. Mais ayant ſçu qu'il étoit même ſur le point de paſſer le Rhône, il fut quelque temps incertain du lieu où il iroit à ſa rencontre. Et voyant que ſes ſoldats n'étoient pas encore bien remis des fatigues de la navigation, il ſe contenta d'envoyer à la découverte trois cent cavaliers choiſis, guidés par des Marſeillois, & des Gaulois tirés des troupes auxiliaires de leur nation; avec ordre d'approcher des ennemis autant qu'ils le pourroient ſans s'expoſer, & de bien obſerver leur marche, leur nombre & leur contenance. Annibal ayant ou contenu par la crainte,

ou gagné par des présents tous les autres habitans de cette contrée, étoit arrivé jusques dans le pays des Volques, nation puissante. Elle habite le long du Rhône, sur l'une & l'autre rive. Mais désesperant de pouvoir défendre contre les Carthaginois celle par où ces étrangers arrivoient dans leur pays; afin de leur opposer le fleuve comme un rempart, ils passerent avec tous leurs effets à l'autre bord, & se mirent en devoir de leur disputer le passage par la force des armes. Tous les autres peuples qui habitent le long du Rhône, & sur tout ceux sur les terres desquels Annibal étoit campé, souhaitoient ardemment de le voir de l'autre côté du fleuve, afin d'être délivrés d'une si grande multitude de soldats qui les affamoient. Ainsi il les engagea facilement à force de présents, à ramasser tout ce qu'ils avoient de barques, & à en construire même de nouvelles. En très-peu de temps on rassembla une très-grande quantité de barques & de petits batteaux faits à la hâte & sans beaucoup de façon, pour la commodité des habitants, quand ils avoient à traverser d'un bord à l'autre pour leur commerce. Les Gaulois,

Annibal aux bords du Rhône.

pour en augmenter le nombre, creusoient des troncs d'arbres : & les soldats d'Annibal animés par leur exemple, par l'abondance de la matiere, & la facilité du travail, fabriquoient des canaux informes, ne se mettant pas en peine de la régularité, pourvû qu'ils pussent aller à l'eau, & leur servir à passer de l'autre côté avec leur bagage.

Stratagême d'Annibal.

Annibal avoit tout ce qui lui étoit nécessaire pour le passage. Mais le grand nombre des ennemis, tant infanterie que cavalerie, qui gardoient l'autre bord, l'embarrassoient. Pour lever cet obstacle, il ordonna à Hannon fils de Bomilcar, de partir à la premiere veille de la nuit avec une partie de l'armée, de remonter vers la source du Rhône pendant un jour entier, de le passer ensuite le plus secrettement qu'il pourroit, au premier endroit facile, & enfin de faire faire à ses gens un long circuit, en s'approchant des ennemis, pour les venir attaquer en queuë, quand il en seroit temps. Des Gaulois qu'il lui donna pour guides lui firent faire une marche d'environ 25 milles ; au bout de laquelle ils lui montrerent un passage au-dessus d'une pe-

tite isle que forme le fleuve en se partageant ; ce qui fait qu'en cet endroit il est moins profond & plus aisé à traverser. Là ils couperent du bois, & construisirent à la hâte des batteaux, avec lesquels ils passerent hommes, chevaux, armes & bagages. Les Espagnols sans faire tant de façon, ayant mis leurs habillements dans des outres, s'étendirent sur leurs boucliers, & se rendirent ainsi à l'autre bord. A l'égard des troupes qu'Hannon conduisoit, ayant passé le fleuve sur des radeaux, elles camperent sur le bord, & y resterent un jour entier, pour se délasser des fatigues d'une marche nocturne, & du travail qui l'avoit suivie; leur chef étant très attentif à bien exécuter les ordres d'Annibal. Le lendemain ils partirent de ce lieu, & firent connoître à Annibal par le moyen d'une épaisse fumée qu'ils éleverent en l'air, qu'ils étoient passés, & qu'ils approchoient. Ce général, pour profiter de l'occasion, donna aussi-tôt ordre aux siens de se mettre dans l'eau. L'infanterie avoit déja préparé les barques dont elle avoit besoin. Les vaisseaux d'une plus grande masse transportoient les cavaliers, tandis que leurs

Il passe le Rhône.

chevaux, qu'ils tiroient par la bride du haut de la poupe, nageoient à côté. Et cette espece de flotte rompant l'impetuosité du courant, facilitoit la traverse des petites barques, qui passoient au-dessous. Annibal avoit pris la précaution d'embarquer d'autres chevaux tout bridés & tout équipés, pour être en état d'agir dès qu'ils seroient arrivés à la rive opposée.

Les Gaulois les reçûrent avec beaucoup de fierté, dès qu'ils se présenterent pour gagner le rivage; poussant des hurlements & des cris épouvantables, accompagnés d'une espece de chant, selon leur coutume. Ils frappoient de leurs boucliers sur leurs casques, & menaçoient de loin les Carthaginois, en leur présentant leurs javelots, qu'ils faisoient briller à leurs yeux. Mais malgré ces bravades, ils étoient effrayés eux-mêmes du grand nombre de barques qu'ils avoient en face, du bruit horrible des flots, & des cris divers des nautonniers, & des soldats, tant de ceux qui faisoient de grands efforts, pour surmonter la rapidité de l'eau, que de ceux qui de l'autre bord, animoient leurs compagnons. Ils étoient déja assez embarrassés de leur

figure, lorſqu'ils entendirent les cris menaçants des ſoldats d'Hannon, qui s'étoient déja emparés de leur camp, & qui venoient fondre ſur eux par derriere : dans le même temps qu'une multitude beaucoup plus grande les preſſoit par devant, à meſure que les ſoldats ſortoient en foule de leurs barques. Les Gaulois voyant qu'au lieu de repouſſer les Romains, ils étoient eux-mêmes accablés de toutes parts, prirent le parti de ſe retirer chacun de leur côté dans leurs villages & dans leurs bourgs, avec beaucoup de tumulte & d'effroi. Annibal fit paſſer tout à ſon aiſe le reſte de ſes troupes, & ſe campa de l'autre côté du Rhône, bien perſuadé qu'il n'avoit plus rien à craindre de la mauvaiſe volonté des Gaulois. Les auteurs parlent diverſement des moyens dont on ſe ſervit pour paſſer les éléphants. Quelques-uns diſent que le plus furieux de ces animaux, qu'on avoit raſſemblés ſur le rivage, ayant été irrité à deſſein par ſon conducteur ; celui-ci ſe jetta à la nage dans le Rhône, comme pour éviter ſa colere ; & que la bête le pourſuivant à travers des eaux, attira après elle tout le reſte de la troupe,

Moyens mis en uſage pour paſſer les éléphants.

qui ayant perdu pié, fut entraînée jusqu'à l'autre bord par la seule rapidité du fleuve. Mais d'autres assurent qu'on les fit passer sur des radeaux. Ce dernier moyen étant le plus facile & le plus naturel, est aussi le plus vraisemblable. Ils étendirent du bord vers le milieu du fleuve, une barque longue de deux cent piés, & large de cinquante; & pour la tenir immobile dans cette situation, & empêcher que le courant ne l'obligeât à se rabbattre le long du rivage, ils la fixerent avec des cables très-forts qu'on avoit attachés à la partie superieure. Ensuite ils la couvrirent de terre, afin de lui donner la forme d'un pont; & que les éléphants y marchassent aussi hardiment que sur la terre. A cette premiere barque on en joignit une seconde aussi large, mais longue seulement de 100 piés, & propre à passer la riviere. Lorsque les éléphants précedés de leurs femelles avoient traversé la barque immobile comme un chemin ordinaire, & qu'ils étoient entrés dans la seconde, on délioit les cordages qui les tenoient foiblement attachées l'une à l'autre: & la moindre étoit aussi-tôt remorquée par de legers batteaux jus-

qu'à l'autre bord. Les éléphants ne craignoient rien tant qu'ils marchoient sur la premiere barque, comme sur un pont. Ils commençoient à s'agiter lorsque la seconde en étant séparée, les emportoit dans le courant. Alors se pressant les uns les autres, & se ramassant tous vers le milieu, pour éviter la vûë des eaux qui les effrayoit, ils causoient beaucoup de tumulte, jusqu'à ce qu'enfin la crainte même du péril les obligeoit à se tenir tranquiles. Quelques-uns même à force de se trémousser, tomberent dans la riviere. Mais résistant à l'impétuosité des flots par leur seule pesanteur, après avoir renversé leurs gouverneurs, ils regagnerent tous le bord, en trouvant à force de tâtonner, les endroits où ils pouvoient avoir pié.

Pendant que les éléphants passoient le Rhône, Annibal avoit envoyé 500 Numides vers le camp des Romains, pour examiner le nombre de leurs soldats, & découvrir leurs desseins, s'il étoit possible. Les 300 cavaliers que Scipion avoit détachés de l'embouchure de ce fleuve pour aller aussi à la découverte, rencontrerent cet escadron: & ces deux partis se livrerent un com-

bat plus acharné & plus ſanglant qu'on ne devoit l'attendre d'un ſi petit nombre. Preſque tous furent bleſſés. Le nombre des morts fut à peu près égal de part & d'autre. Et ce ne fut qu'après une réſiſtance opiniâtre, que les Numides épuiſés prirent la fuite, & abandonnerent aux Romains une victoire, qu'ils étoient peut-être ſur le point de leur ceder eux-mêmes. Il reſta ſur la place du côté des victorieux 160 ſoldats, tant Romains que Gaulois. Les vaincus y en laiſſerent plus de 200. Cette action qui fut tout à la fois & le commencement de cette guerre & le préſage de l'évenement, fit juger que ſi les Romains avoient à la fin l'avantage, au moins acheteroient-ils bien cher la victoire. Ceux qui échapperent du combat retournerent rendre compte à leurs généraux de ce qui s'étoit paſſé. Scipion ne ſçavoit quel parti prendre, ſi ce n'eſt de regler ſes démarches ſur celles de l'ennemi. Annibal de ſon côté étoit en doute, s'il devoit aller juſqu'en Italie ſans combattre, ou en venir aux mains avec le premier ennemi qu'il trouveroit en ſon chemin. Il fut tiré de cette incertitude par Magalus roi des Boiens, &

Un parti de Romains défait un parti de Carthaginois: heureux préſage pour la fin de la guerre.

chef d'une ambassade qui lui fut envoyée par cette nation. Car après lui avoir promis qu'il lui serviroit de guide; & que lui & les siens partageroient tout le péril avec les Carthaginois; il lui conseilla de ne point donner bataille, jusqu'à ce qu'il fut arrivé en Italie, afin d'attaquer cette province avec toutes ses forces. Ses soldats craignoient à la vérité l'ennemi, n'ayant pas encore oublié les succès de la premiere guerre. Mais la longueur du chemin, & le passage des Alpes, dont la renommée leur avoit donné une idée terrible, les effrayoit encore davantage.

Annibal, sur l'avis des Gaulois, s'étant déterminé à suivre sa route jusqu'en Italie, assembla ses soldats. Et comme il avoit apperçu en eux quelque refroidissement, il employa pour relever leur courage abbattu, tantôt les reproches, tantôt les éloges.

Annibal rassure ses soldats effrayés.

» Qu'ayant jusqu'à ce jour affronté » avec eux les plus grands périls, il » avoit de la peine à comprendre, d'où » venoit la terreur qui s'étoit tout d'un » coup emparée de leurs esprits. Que » depuis tant d'années qu'ils servoient » sous son pere, sous Asdrubal, &

ſous lui-même, ils avoient toujours «
été ſuivis de la victoire. Que tout «
récemment ils avoient refuſé de ſor- »
tir de l'Eſpagne, qu'ils n'euſſent «
ſoumis à la puiſſance des Carthagi- «
nois toutes les terres & les nations «
qui ſont enfermées entre les deux «
mers. Qu'enſuite indignés de ce que «
les Romains demandoient qu'on li- «
vrât à leur fureur & à leur vengean- «
ce tous ceux qui avoit participé à la «
réduction de Sagonte, ils avoient «
paſſé l'Hébre dans le deſſein de dé- «
livrer l'univers de leur tyrannie, & «
d'effacer juſqu'au nom d'un peuple «
ſi orgueilleux. Qu'alors aucun d'eux «
n'avoit trouvé le chemin trop long, «
quoiqu'ils ſe propoſaſſent de paſſer «
du couchant à l'orient. Que mainte- «
nant qu'ils avoient fait la plus gran- «
de partie du chemin, qu'ils avoient «
paſſé les Pyrenées au milieu des na- «
tions les plus féroces; qu'ils avoient «
traverſé le Rhône, & domté les flots «
impétueux d'un fleuve ſi rapide à la «
vûë de tant de milliers de Gaulois, «
qui leur en avoient inutilement diſ- «
puté le paſſage; maintenant qu'ils «
étoient campés au pié des Alpes, «
dont le côté oppoſé à celui qu'ils «

» avoient en face, faisoit partie de
» l'Italie; ils manquoient de force &
» de courage, lorsqu'ils étoient sur le
» point d'entrer dans le pays ennemi.
» Quelle image s'étoient-ils formée
» des Alpes! Qu'il convenoit que ces
» montagnes étoient fort élevées. Mais
» quand elles surpasseroient en hau-
» teur les Pyrenées, il n'y avoit assu-
» rément point de terres qui touchas-
» sent le ciel, & qui fussent insurmon-
» tables au genre humain. Ce qu'il y
» avoit de certain, c'est que les Alpes
» étoient habitées, qu'elles étoient
» cultivées, qu'elles nourrissoient des
» hommes & d'autres animaux à qui
» elles avoient donné la naissance.
» Que les ambassadeurs mêmes des
» Gaulois qu'ils voyoient devant leurs
» yeux, n'avoient point d'ailes quand
» ils les avoient passées pour les venir
» trouver. S'ils prétendoient qu'un pe-
» tit nombre de gens pouvoit bien s'y
» ouvrir un chemin; mais qu'elles
» étoient insurmontables à des armées
» entieres; il leur répondroit que les
» ancêtres de ces mêmes Gaulois,
» avant de s'établir en Italie, où ils
» étoient étrangers, les avoient sou-
» vent passées en toute sûreté, avec
une

une multitude innombrable de fem- «
mes & d'enfants, avec qui ils alloient «
chercher de nouvelles demeures. «
Pouvoit-on dire qu'il y eût rien «
d'inacceſſible pour des ſoldats qui ne «
portoient que leurs armes? Si pour «
prendre Sagonte ils avoient eſſuyé «
toute ſorte de travaux, & s'étoient «
expoſés à toute ſorte de périls pen- «
dant huit mois; quel obſtacle de- «
voit les arrêter, lorſqu'il étoit que- «
ſtion de prendre Rome la maîtreſſe «
de l'univers? Les Gaulois avoient «
bien pû prendre cette ville : & les «
Carthaginois déſeſperoient d'en ap- «
procher. Qu'ils cédaſſent donc en «
courage & en réſolution à une nation «
qu'ils avoient tant de fois vaincuë «
depuis peu de jours; ou qu'ils con- «
tinuaſſent de marcher, juſqu'à ce «
qu'ils fuſſent campés entre le Tibre «
& les murailles de Rome. «

Voyant que ſon diſcours les avoit raſſurés, il leur ordonna de prendre de la nourriture & du repos, afin d'être en état de continuer leur chemin. Dès le jour ſuivant, il quitta les bords du Rhône, & entra bien avant dans les terres de la Gaule; non que ce fût le plus court chemin pour arriver au pié

des Alpes: mais parce qu'il comptoit que plus il s'éloigneroit de la mer, moins il feroit expofé à rencontrer les Romains, avec qui il ne vouloit pas en venir aux mains, qu'il ne fût arrivé en Italie. En quatre jours de marche il arriva en un lieu qu'on appelle l'Ifle. On donne ce nom à certaine étenduë de pays, que * la Saone & le Rhône enferment entre eux, lorfqu'ils fe font réünis, après avoir coulé quelque temps féparés, au fortir des Alpes, où ils prennent leur fource, à quelque diftance l'un de l'autre. Les Allobroges n'en font pas éloignés. Cette nation qui ne le cede à aucun peuple de Gaule, ni en réputation, ni en puiffance, étoit alors partagée en deux factions. Deux freres en difputoient la fouveraineté. L'aîné des deux nommé Brancus, après avoir été quelque temps fur le trône, en avoit été chaffé par fon cadet, qui y avoit moins de droit, mais qui avoit plus de force que lui, étant foutenu par la jeuneffe du pays, qui s'étoit foulevée, & avoit pris les armes en fa faveur. Le hazard amena fort à propos Annibal, pour être le juge & l'arbitre de ce démêlé. Lorfqu'il eut

* On croit que c'eft plutôt l'Ifere.

pris connoissance de l'affaire, il rendit le royaume à l'aîné, conformément à l'intention du sénat & des principaux. Pour reconnoître ce bienfait, ce prince lui fournit abondamment des vivres & des vêtements, dont il avoit un extrême besoin, pour se mettre à couvert contre le froid insupportable qui se fait sentir dans les Alpes. Après avoir rendu la paix aux Allobroges, il ne prit pas le plus droit chemin pour se rendre au pied des Alpes; mais tournant sur la gauche, il entra dans le pays des Tricastins. De là passant sur les confins des Vocontiens, il alla chez les Tricoriens, sans trouver aucun embarras jusqu'à la Durance. Cette riviere qui descend aussi des Alpes, est la plus difficile de toute la Gaule à traverser. Car quoiqu'elle roule une grande quantité d'eau, cependant elle ne porte pas batteau : parce que n'étant point assez resserrée dans ses rives, elle change souvent de lit, & s'en forme quelquefois plusieurs en même-temps: ce qui fait qu'on y trouve à tout moment de nouveaux gués & de nouveaux gouffres, & que l'infanterie même a beaucoup de peine à la passer; outre que les pierres graveleuses qu'elle

Passage de la Durance.

entraîne avec ses eaux, ne laissent aucune place où on puisse poser sûrement le pié : & étant pour lors extrêmement grossie par les pluyes qui étoient tombées en abondance, elle causa beaucoup de désordre parmi les troupes d'Annibal, qui s'embarrassoient encore elles-mêmes par leur empressement & par leurs cris.

Pub. Corn. Scipion cherche Annibal.

Il y avoit trois jours qu'Annibal avoit quitté les bords du Rhône, lorsque Scipion s'en approcha avec son armée partagée en trois corps, dans le dessein de lui livrer bataille. Mais voyant qu'il étoit décampé de ce lieu, & qu'il ne lui étoit pas aisé d'atteindre un ennemi qui avoit tant d'avance sur lui, il rentra dans ses vaisseaux, persuadé d'ailleurs qu'il étoit plus sûr & en même temps plus facile pour lui, de le combattre à la descente des Alpes, où il étoit assuré de le rencontrer. Mais pour ne point laisser l'Espagne, que le sort lui avoit donnée pour département, privée du secours qu'elle attendoit de Rome, il envoya son frere Corn. Scipion, avec la plus grande partie de son armée; & le chargea non-seulement de défendre les anciens alliés des Romains, & d'en atti-

rer de nouveaux dans leur parti, mais encore de faire tous ses efforts pour chasser de cette province Asdrubal, que son frere Annibal y avoit laissé pour la conserver aux Carthaginois. Pour lui, avec le peu de troupes qu'il garda, il retourna à Gênes, dans le dessein de défendre l'Italie avec l'armée qui étoit restée sur le Pô.

Annibal ayant passé la Durance, se rendit par terre au pié des Alpes, sans être aucunement troublé par les Gaulois de cette contrée. Mais quoique la renommée accoutumée à grossir les objets, eut déja fait aux Carthaginois, comme on l'a dit, une image affreuse de ces lieux ; cependant lorsqu'ils envisagerent de près ces montagnes, dont le sommet touche presque aux cieux, les neiges dont elles sont couvertes en tout temps, les rochers inaccessibles qui servent de retraite aux habitants hideux eux-mêmes à voir, & conservant à peine la figure d'hommes, les troupeaux de toute espece transis & glacés ; tous les corps enfin, tant animés qu'insensibles, également pénétrés par le froid excessif qu'y causent des glaces éternelles ; ils sentirent tout de nouveau leurs courages s'abbattre

Passage des Alpes, où Annibal est exposé à de grands périls.

& leur frayeur redoubler. Lorſque les Carthaginois commencerent à s'avancer ſur les premieres hauteurs, ils apperçurent ces montagnards perchés ſur la cime de leurs rochers. Ce fut un bonheur pour Annibal. Car s'ils euſſent pris le parti de lui dreſſer des embuches, en ſe tenant cachés dans les vallées les plus obſcures, ils auroient pû cauſer beaucoup de dommage à ſon armée, & peut-être la ruiner entierement. Il fit faire alte à ſes ſoldats; & apprenant qu'il n'y avoit point de paſſage par cet endroit, il campa au milieu de mille précipices, dans la vallée la plus étenduë qu'il put trouver, après avoir commandé aux Gaulois qui lui ſervoient de guides, de s'aboucher avec ces montagnards, dont le langage & les mœurs n'étoient pas fort differentes des leurs. Par ce moyen il apprit que le défilé n'étoit gardé que pendant le jour par les habitants, qui ſe retiroient chacun dans leurs cabanes, dès que la nuit étoit venuë. Dès le matin il s'avança vers les ſommets, faiſant mine de les vouloir franchir de jour, & à la vûë des barbares. Mais quelque temps après il s'arrêta tout d'un coup, feignant d'être occupé de tout autre deſ-

ſein, que de celui qu'il avoit dans l'eſprit. Et ayant ainſi paſſé le jour entier, il campa dans le même lieu, & s'y retrancha. Dès qu'il vit que les habitants avoient abandonné cette éminence, il fit allumer une grande quantité de feux, comme s'il eut voulu reſter là avec toute ſon armée. Mais y ayant laiſſé ſes bagages avec la cavalerie & la plus grande partie de l'infanterie; il ſe mit lui-même à la tête des plus braves, paſſa avec eux le défilé, & s'empara des mêmes ſommets que les montagnards avoient abandonnés. A la pointe du jour, il ſe mit en marche, & le reſte de l'armée commença à le ſuivre. Ces barbares, au ſignal qu'on avoit coutume de leur donner, ſortoient déja de leurs forts, pour aller prendre leur poſte ſur leurs rochers, lorſqu'ils apperçurent une partie des Carthaginois au deſſus de leurs têtes, tandis que les autres étoient en marche. Ces deux objets les firent reſter quelque temps interdits & incertains de ce qu'ils devoient faire. Mais quand ils virent les Carthaginois engagés dans ces paſſages étroits, le trouble qu'ils ſe cauſoient eux-mêmes par de vains empreſſements, ſur tout la

difficulté qu'ils avoient de conduire leurs chevaux à travers ces especes de précipices ; persuadés que pour peu d'efforts qu'ils fissent de leur côté, ils les déferoient entierement, ils fondirent tout d'un coup sur eux de dessus leurs roches, & de differents côtés, accoutumés qu'ils étoient à courir légerement à travers les lieux les plus rudes & les plus escarpés. Ce fut alors que les Carthaginois eurent à lutter tout à la fois, & contre les assauts des ennemis, & contre la difficulté des lieux; sans compter qu'ils se nuisoient encore davantage les uns aux autres, par les efforts que chacun faisoit pour sortir le premier du péril. Rien ne les incommodoit davantage dans leur marche, que les chevaux effrayés de tant de cris divers des hommes & des animaux, que les échos de ces bois & de ces vallons renvoyoient encore plus affreux. Et s'ils venoient par hazard à tomber & à se blesser, les efforts qu'ils faisoient souvent en vain pour se relever, renversoient avec beaucoup de fracas & les valets qui les conduisoient, & les fardeaux dont ils étoient chargés. Dans ce désordre, plusieurs bêtes de somme avec ce qu'elles por-

toient, & quelques ſoldats mêmes tout armés, tomberent dans les précipices qui étoient à droit & à gauche. Quelqu'horrible que fut un tel ſpectacle, Annibal ordonna à ſes gens de s'arrêter, pour ne point augmenter leur trouble & leur embarras. Et craignant de paſſer inutilement avec le reſte de l'armée, ſi les bagages qui étoient bien loin derriere demeuroient à la merci des ennemis, il fondit ſur eux d'un lieu élevé. Il les mit en fuite du premier choc ; & jetta en même-temps quelque conſternation parmi les ſiens, qui ſe raſſurerent auſſi-tôt qu'ils virent que la fuite des barbares avoit laiſſé les chemins libres. Ils paſſerent tous le défilé, ſans être troublés par les ennemis qui demeurerent depuis ce temps-là dans un grand ſilence. De là il alla s'emparer du principal fort de tout le pays, & de quelques villages d'alentour qui en dépendoient. Et avec le bétail qui s'y trouva en abondance, il nourrit ſon armée trois jours entiers, pendant leſquels il fit beaucoup de chemin, profitant de la retraite des montagnards que leur premiere défaite avoit conſternés, & de la facilité des paſſages moins rudes & moins

escarpés qu'auparavant.

Il arriva ensuite dans un canton assez peuplé pour un pays de montagnes. Ce fut là qu'on employa pour le perdre, non la force ouverte, mais un moyen dont il sçavoit si bien user lui-même, la fourberie & les embuches. Les anciens de la nation & les seigneurs des petits châteaux du canton le vinrent trouver avec un air de soumission & de bonne volonté. Ils lui dirent que le malheur de leurs compatriotes avoit été pour eux une leçon utile, qui leur apprenoit à préferer l'amitié des Carthaginois à leur haine. Qu'ils étoient prêts à lui obéir en tout. Qu'ils lui fourniroient des vivres & des guides. Et pour lui prouver qu'ils agissoient de bonne foi, ils lui offrirent des ôtages. Annibal sans trop compter sur leurs promesses, ne voulut cependant pas les rebuter, de peur qu'ils ne se déclarassent ouvertement contre lui. Il leur fit une réponse obligeante : & ayant accepté leurs ôtages, & les vivres qu'ils avoient eux-mêmes fait conduire dans le chemin, il se mit en marche, & suivit leurs guides, non d'une maniere négligente, comme on feroit parmi des amis & des alliés,

mais avec beaucoup de circonſpection & de défiance. Il avoit mis à l'avant-garde les éléphants & la cavalerie. Il marchoit enſuite lui-même avec l'élite de ſon infanterie, obſervant toutes choſes avec beaucoup d'attention & d'inquiétude. Lorſqu'ils furent arrivés dans un chemin beaucoup plus étroit, commandé d'un côté par une haute montagne, les barbares ſortant tout d'un coup d'une embuſcade, vinrent les attaquer par devant & par derriere, les accablant de traits de près & de loin, & roulant ſur eux de deſſus les hauteurs des rochers énormes. L'arriere-garde étoit preſſée plus vivement que le reſte, & par un plus grand nombre d'ennemis. Annibal fit avancer contre eux ſon infanterie en bataille. Et l'on vit bien alors que s'il n'eût pas pris ce parti, il auroit reçû dans ce paſſage un échec très-conſidérable : puiſque malgré ſa prévoyance, il ſe vit à la veille d'être entierement défait. Car dans le temps qu'il heſitoit à faire entrer ſon armée dans ces chemins étroits, parce qu'il n'avoit point laiſſé de renfort à l'infanterie par derriere, comme il en ſervoit lui-même à la cavalerie ; les barbares profiterent

de ce moment d'incertitude pour prendre les Carthaginois en flanc : & ayant séparé la queuë d'avec la tête de l'armée, s'emparerent du chemin qui étoit entre l'une & l'autre ; en sorte qu'Annibal passa une nuit sans sa cavalerie & ses bagages.

Le lendemain les montagnards revinrent à la charge, mais avec beaucoup moins de chaleur que la veille. Ainsi les Carthaginois se rassemblerent en un corps, & passerent ce détroit, où ils perdirent plus de bêtes de charge que de soldats. Depuis ce temps-là les barbares parurent en plus petit nombre, venant fondre par pelottons, plutôt comme des voleurs, que comme de veritables ennemis, tantôt sur l'arriere-garde, tantôt sur les premiers rangs, selon que le terrein leur étoit favorable, ou que les Carthaginois eux-mêmes leur donnoient occasion de les surprendre, en s'éloignant trop de la tête de l'armée, ou en demeurant trop loin derriere. Les éléphants qu'on avoit mis à l'avant-garde, traversoient ces routes âpres & escarpées avec beaucoup de lenteur. Mais d'un autre côté, par tout où ils paroissoient, il mettoient l'armée à couvert

de l'insulte des barbares, qui n'osoient approcher de ces animaux, dont la figure & la grandeur étoit nouvelle pour eux. En neuf jours de marche les Carthaginois arriverent au sommet des Alpes, après avoir traversé des routes la plupart inaccessibles, & s'être souvent égarés, ou par la faute de leurs guides, ou par les fausses conjectures de ceux d'entr'eux, qui se défiant de la bonne foi de ces étrangers, choisissoient eux-mêmes le chemin qu'ils s'imaginoient les devoir conduire en Italie. Annibal passa deux jours sur ce sommet, où il laissa reposer ses soldats, fatigués d'une si longue marche, & des combats qu'ils avoient eus à soutenir. Pendant ce temps-là un grand nombre de bêtes de somme qui étoient tombées parmi ces rochers, revinrent au camp, après avoir suivi l'armée à la piste. Ils n'avoient pas encore commencé à respirer après tant de maux soufferts, qu'ils se virent encore accablés par une chûte effroyable de neiges, qui ne manque jamais d'arriver vers le coucher des pleiades. Les soldats partirent cependant de là dès le matin du troisiéme jour. Et comme ils marchoient lentement par des chemins

couverts de neige, ayant le découragement & le désespoir peints sur leurs visages, Annibal se mit à leur tête, & leur ordonna de s'arrêter sur un promontoire fort élevé, d'où on pouvoit porter sa vûë de tous côtés au loin & au large : & de là il leur montra l'Italie, & les plaines que le Pô arrose de ses eaux jusqu'au pié des Alpes. C'est
» en ce moment, ajouta-t'il, que vous
» vous ouvrez non-seulement l'Italie,
» mais Rome même. Vous ne trouve-
» rez plus aucun obstacle à surmonter
» dans votre route. Un ou deux com-
» bats au plus vous rendront maîtres
» & possesseurs de l'Italie, de sa for-
» teresse & de sa capitale. Depuis ce temps-là, ils continuerent leur chemin sans que les ennemis entreprissent rien contre eux, sinon qu'ils leur enleverent quelque leger butin, quand ils en trouverent l'occasion. Mais ils éprouverent beaucoup plus de difficultés qu'ils n'avoient fait en montant, parce que si du côté de l'Italie la descente des montagnes est plus courte, elle est aussi beaucoup plus roide & plus escarpée. Presque partout le terrein est glissant, sans aucune pente, & plus semblable à un préci-

pice qu'à un chemin : en sorte que pour peu qu'ils vinssent à trébucher, ils ne pouvoient se retenir, & tomboient les uns sur les autres, hommes & chevaux.

Quelque temps après ils rencontrerent une route beaucoup plus étroite, tracée légerement dans un roc si escarpé & si rude, que les soldats sans armes & sans bagages, avoient encore bien de la peine à le descendre, en tâtonnant & en s'accrochant des piés & des mains aux ronces & aux brossailles qui croissoient à l'entour. Ce passage presqu'insurmontable de lui-même, l'étoit devenu encore davantage par un éboulement de terre arrivé tout récemment dans l'espace d'environ mille pas. Les cavaliers s'étant arrêtés comme des gens qui ne trouvent plus de chemin, apprirent à Annibal étonné de ce qui pouvoit les retenir, qu'ils avoient devant eux un rocher absolument insurmontable. Lorsqu'il se fut avancé pour examiner la chose par lui-même, il ne douta point d'abord qu'il ne lui fallût faire un long circuit, & ouvrir à son armée une route toute nouvelle, par des lieux impraticables, où l'on ne voyoit point de traces qui

marquât qu'aucun mortel y eût jamais passé. Mais il ne lui fut pas possible d'exécuter une pareille entreprise. Car comme il étoit tombé une médiocre quantité de neige fraîche par dessus la vieille qui avoit eu le temps de s'endurcir, ils passoient aisément par dessus celle qui étoit nouvelle, molle & peu profonde. Mais quand elle se fut fonduë sous les piés de tant de milliers d'hommes & de chevaux, il leur fallut marcher avec une peine inconcevable sur une glace nuë & glissante par elle-même, mais encore plus par la fonte qui venoit de se faire, & par la pente du terrein, où il n'étoit pas possible de poser sûrement le pié. Ils tomboient donc à chaque instant. Et s'ils se servoient pour se retenir de leurs mains ou de leurs genoux, ce soutien-là même venant à leur manquer, ils étoient renversés une seconde fois, & ne trouvoient ni arbrisseaux ni racines à quoi ils pussent s'accrocher. Les bêtes de somme demeuroient étenduës sur la glace, & se rouloient dans la neige fonduë. Il arrivoit même quelquefois qu'en faisant de grands efforts pour se relever, & appuyant le pié fortement sur la glace, après l'avoir rom-

puë, elles y demeuroient comme enchaînées, sans pouvoir remuer de la place.

Enfin Annibal ayant inutilement fatigué les hommes & les animaux, fut obligé de camper en cet endroit, après avoir écarté avec des peines infinies une quantité prodigieuse de neige. Il vit bien que le rocher qu'il avoit abandonné étoit le seul chemin qui le pût conduire au bas des Alpes. Mais il falloit nécessairement le rompre & l'ouvrir, ce qui ne pouvoit s'exécuter qu'avec des travaux incroyables. Pour cet effet il fit abbattre par ses soldats une grande quantité d'arbres qu'on entassa les uns sur les autres autour du rocher. On y mit le feu : & le vent qui souffloit l'ayant allumé avec beaucoup de violence, les pierres échauffées par un si grand embrâsement, furent encore amollies par le vinaigre qu'on y versa en abondance. On y fit ensuite, avec des coins de fer des ouvertures qu'on eut soin de conduire obliquement pour trouver une pente plus douce, par où on pût faire descendre non-seulement les chevaux, mais encore les éléphants. Ce travail les occupa pendant quatre jours. Les bêtes de charge mouroient de faim, ne trouvant point à paître sur

des sommets steriles, où la neige couvroit même le peu d'herbages qui pouvoit y croître. Annibal trouva au dessous des côteaux moins rudes, des forêts moins inaccessibles, des vallons arrosés par des ruisseaux, des lieux enfin plus dignes de servir d'habitation aux hommes. Il y demeura trois jours, tant pour faire reposer ses soldats, épuisés par tant de fatigues, que pour y faire paître sa cavalerie, qui n'étoit pas en meilleur état. De là il entra dans des plaines où le climat lui sembla plus doux, aussi bien que le génie des habitants.

Il arrive en Italie.

Ce fut ainsi qu'il arriva en Italie, après avoir employé quinze jours à traverser les Alpes, & cinq mois à faire tout le chemin depuis Carthagene. Les auteurs ne sont pas d'accord entre eux sur le nombre de soldats qu'Annibal avoit avec lui, quand il arriva en Italie. Ceux qui lui en donnent le plus le font monter à cent mille hommes d'infanterie, & vingt mille de cavalerie. Ceux qui lui en donnent le moins se bornent à vingt mille fantassins & six mille cavaliers. Je m'en rapporterois, plus qu'à tout autre, à L. Cincius Alimentus, qui se dit avoir

été prisonnier d'Annibal, s'il s'expliquoit plus clairement sur ce nombre. Mais sans distinguer les troupes qu'Annibal avoit par lui-même de celles qui se joignirent à lui sur sa route, il écrit qu'avec les Gaulois & les Liguriens, ce général amena en Italie 80000 hommes d'infanterie, & 10000 de cavalerie. Puis il ajoute qu'il a oüi dire à Annibal lui-même, que depuis qu'il eût passé le Rhône jusqu'à ce qu'il arrivât en Italie, où il se rendit en passant, au sortir de Gaule, par le pays des Tauriniens, il avoit perdu 36000 soldats, & un grand nombre de chevaux & d'autres bêtes de somme. Il est bien plus vrai-semblable, comme quelques Auteurs l'assurent, qu'Annibal ne se vit à la tête d'une si grande armée, que par le concours des nations qui prirent son parti après qu'il fut descendu des Alpes, à mesure qu'il s'avançoit en Italie. Cette opinion étant constante entre tous les écrivains, je suis étonné qu'on ne convienne pas du lieu par où il passa les Alpes ; & qu'on croye communément que ce fut par le sommet appellé Pennin ; & que ce furent les Carthaginois, en latin *Pœni*, qui lui donnerent ce nom. Cæ-

lius au contraire dit que ce fut par celui de Cremone. Mais ces deux sommets l'auroient conduit non chez les Tauriniens, mais chez les Gaulois Libiques ou Libyens, à travers les monts Salassiens. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable que ces passages ayent été ouverts en ce temps-là du côté de la Gaule ; puisque les routes qui conduisoient sur le Pennin étoient alors occupées par des peuples demi-germains. Et si l'étimologie dont on vient de parler faisoit impression sur quelqu'un, il est aisé de le détromper, en lui apprenant que ce n'est pas du passage des Carthaginois que le Pennin a pris son nom, mais d'un temple ou d'un dieu ainsi nommé, & adoré sur ces hauteurs par les Veragres qui les habitent.

Quand Annibal, en sortant de Gaule, passa chez les Tauriniens, cette nation étoit en guerre contre les Insubriens, ce qui lui fut très-favorable dans un temps où il étoit à la veille de se voir aux prises avec les Romains. Il auroit pû secourir l'un de ces deux peuples contre l'autre. Mais il ne put faire prendre les armes à ses soldats, qui ne sentirent jamais davantage les maux

qu'ils avoient soufferts, que dans ce temps-là-même, où ils commençoient à respirer. Après avoir essuyé tant de fatigues, avoir supporté tant de disette, avoir croupi si long temps dans la fange & dans la bouë; ils étoient ravis de s'abandonner au repos & à l'abondance, & de faire reprendre un air de propreté à leurs corps sales & presque méconnoissables. Par cette même raison le consul Cornelius n'eut pas plûtôt débarqué à Pises, & reçû des mains de Manlius & d'Atilius les troupes qu'ils avoient commandées avant lui, qu'il se hâta de gagner les bords du Pô, dans l'empressement où il étoit d'en venir aux mains avec un ennemi recru & harassé: quoique les soldats qu'il commandoit lui-même fussent tout nouvellement levés, & encore étourdis de l'échec honteux qu'ils avoient reçus de la part des Gaulois. Mais quand il arriva à Plaisance, Annibal étoit déja décampé du pays des Tauriniens, après avoir pris de force Turin la capitale de la contrée, qui refusoit de le recevoir comme ami. En sortant de ce pays, il étoit bien persuadé que les Gaulois qui habitent le long du Pô se joindroient à

lui dès qu'ils le verroient sur leurs terres, quand ils auroient été incertains auparavant du parti qu'ils avoient à prendre. Et en effet ils étoient dans la disposition de le faire d'eux-mêmes, sans qu'il fût obligé de les y contraindre, quand ils furent surpris par l'arrivée de Scipion. Déja les armées étoient en présence, & les deux généraux à leur tête, se connoissant encore assez peu, mais déja prévenus d'une estime réciproque l'un pour l'autre. Car le nom d'Annibal étoit célebre chez les Romains dès devant le siége de Sagonte. Et Annibal jugeoit du mérite de Scipion, par le choix qu'on avoit fait de sa personne, pour commander les Romains contre lui. Ce qui avoit encore augmenté cette admiration mutuelle, c'est que Scipion avoit renoncé au commandement de l'armée d'Espagne, & quitté la Gaule pour venir à la rencontre d'Annibal en Italie ; & qu'Annibal avoit été assez hardi pour former le dessein de passer les Alpes, & assez heureux pour l'exécuter. Cependant Scipion prévint Annibal en passant le Pô devant lui ; & s'étant campé près du Tesin, il parla ainsi à ses soldats, pour les animer

à bien combattre. Je me dispenserois de parler, soldats, si je rangeois en bataille l'armée que j'avois avec moi dans la Gaule. Car quelle nécessité y auroit-il d'exhorter, ou une cavalerie qui a vaincu celle des ennemis avec tant de valeur auprès du Rhône : ou des légions avec lesquelles j'ai poursuivi pendant si long temps un ennemi, qui en fuyant devant moi, & en refusant la bataille, se reconnoissoit vaincu par avance ? Mais comme cette armée que le sénat & le peuple romain ont destinée pour l'Espagne, y fait présentement la guerre sous mes auspices, & sous les ordres de mon frere; comme je suis volontairement revenu dans l'Italie, afin de vous donner un consul pour chef, lorsque vous combattriez contre Annibal & les Carthaginois; enfin comme nous ne nous connoissons point encore assez, il est à propos que je vous entretienne au moins en peu de mots, pour connoître vos dispositions, & vous informer des miennes. Et premierement, afin que vous sçachiez de quoi il est aujourd'hui question, vous allez combattre, soldats, contre des

Harangue de Scipion à ses soldats.

» gens que vous avez vaincus par terre
» & par mer dans la premiere guerre,
» à qui vous avez fait payer tribut pen-
» dant vingt ans, & ſur qui vous avez
» conquis la Sicile & la Sardaigne,
» pour récompenſe de vos travaux.
» Vous apporterez donc, vous & eux,
» dans cette bataille, les diſpoſitions
» qui ne manquent point de ſe trou-
» ver dans les vainqueurs & dans les
» vaincus. Et s'ils en viennent aux
» mains aujourd'hui, c'eſt qu'ils ne
» peuvent plus éviter le combat. A
» moins qu'on ne s'imagine que leur
» confiance eſt augmentée, depuis
» qu'ils ont vû périr les deux tiers de
» leur armée dans le paſſage des Al-
» pes : puiſqu'en effet il leur en reſte
» beaucoup moins qu'ils n'en ont per-
» du. Vous me direz, peut-être, qu'ils
» ſont en petit nombre à la vérité,
» mais qu'ils ſont pleins de vigueur,
» & que rien ne peut réſiſter à leur va-
» leur & à leur force. Ce ſont des fi-
» gures, des ſpectres, ou plûtôt des
» ombres d'hommes ; des gens affoi-
» blis, uſés, & preſque entierement
» anéantis par le froid & la faim qu'ils
» ont ſoufferte, par les rochers & les
» précipices, contre qui ils ont été
obligés

obligés de lutter ; par les pluyes, les « neiges, les glaces, & toutes les inju- « res du ciel & de la terre, qui se sont « réunies pour les accabler. Leurs nerfs « sont retirés, sans mouvement & sans « ressort, leurs armes émoussées & « rompuës, leurs chevaux estropiés & « boiteux. Voilà la cavalerie, voilà « l'infanterie que vous avez à combat- « tre. Vous aurez affaire à des restes « d'ennemis, & non pas à des enne- « mis véritables. Et tout ce que je « crains, c'est qu'il ne paroisse que ce « sont les Alpes qui ont vaincu Anni- « bal, avant que vous en vinssiez aux « mains avec lui. Mais les dieux en ont « ainsi ordonné. Comme ils ont été « les premiers outragés, il étoit juste « que sans le secours des hommes, ils « commençassent les premiers la « guerre contre un peuple & un chef « parjures & violateurs des traités. Ils « ne nous ont laissé, à nous qui n'a- « vons été offensés qu'après eux, que « l'honneur de porter les derniers « coups, & les plus faciles. Vous ne « m'accuserez pas, sans doute, d'exa- « gerer. Vous ne devez pas croire que « je vous parle ainsi pour vous animer, « & que mes pensées sont bien diffé- «

„rentes de mes paroles. N'avois-je pas „la liberté d'aller en Eſpagne avec „mon armée, comme j'en avois le „deſſein en partant de Rome? Ne „ſçavois-je pas que dans cette pro- „vince mon frere m'aideroit de ſes „conſeils, & partageroit avec moi les „travaux & les dangers! Ne ſçavois-je „pas que la guerre que j'aurois à y „ſoutenir étoit moins importante que „celle ci, & le général que j'aurois en „tête moins illuſtre que ſon frere An- „nibal! Toutes ces réflexions ne m'ont „pas empêché de ſortir de mes vaiſ- „ſeaux ſur le bruit de ſa marche, lorſ- „que je paſſois le long des côtes de la „Gaule, & de venir camper ſur les „bords du Rhône, après avoir envoyé „trois cent cavaliers pour le reconnoî- „tre. Je l'ai vaincu dans un combat de „cavalerie. C'eſt la ſeule occaſion que „la fortune m'ait offerte juſqu'ici de „l'attaquer. Pour ſon infanterie, „n'ayant pû la joindre par terre, à „cauſe de ſa marche précipitée, qui „avoit tout l'air d'une fuite, je ſuis ren- „tré dans mes vaiſſeaux: & après avoir „fait avec toute la diligence poſſible, „un grand circuit de terres & de mers, „je l'ai enfin joint au pié des Alpes.

Croira t'on que je cherche à éviter "
un ennemi si redoutable, & que je "
ne l'ai rencontré ici que par hazard "
& contre mon attente ? ou que je le "
suis à la piste, que je le harcelle & "
l'oblige malgré lui à combattre ? Je "
suis ravi d'éprouver si depuis vingt "
ans la terre a tout d'un coup enfanté "
de nouveaux Carthaginois ; ou si ce "
ne sont pas les mêmes, qui ont com "
battu auprès des isles Egates, & à "
qui vous avez donné la liberté de "
se retirer du mont Erix, où vous les "
teniez enfermés, en payant une ran- "
çon modique, & proportionnée à "
l'estime que vous faisiez d'eux. Il "
est bon de sçavoir si cet Annibal est, "
comme il s'en vante lui-même, le ri- "
val & l'imitateur d'Hercule ; ou le "
vassal, le tributaire & l'esclave du "
peuple romain. Car ce sont là les ti- "
tres que son pere lui a laissés en "
mourant. Et en effet, si les furies "
vangeresses du crime qu'il a commis "
en ruinant Sagonte, ne l'agitoient "
pas, il tourneroit assurément les "
yeux, sinon sur sa patrie vaincuë, au "
moins sur sa famille, sur son pere "
Amilcar, & sur les traités qu'il a si- "
gnés de sa main. "Peut-il avoir ou- "

„ blié que cet Amilcar, pour obéir aux
„ ordres de notre consul, retira ses
„ troupes du mont Eryx, qu'il reçut
„ en frémissant de colere & de rage,
„ les loix humiliantes que nous impo-
„ sâmes à Carthage vaincuë, qu'il fut
„ obligé de renoncer à la Sicile, &
„ convint de payer tribut au peuple
„ romain? C'est pourquoi je voudrois,
„ soldats, que vous fissiez paroître en
„ ce combat, non-seulement le courage
„ qui ne vous a jamais manqué contre
„ des ennemis ordinaires; mais enco-
„ re une espece de colere & d'indigna-
„ tion, comme si vous voyiez vos es-
„ claves prendre tout d'un coup les ar-
„ mes contre vous. Nous pouvions, si
„ nous l'eussions voulu, les faire mou-
„ rir de faim, comme les plus miséra-
„ bles de tous les hommes, lorsque
„ nous les tenions investis sur le mont
„ Eryx. Nous pouvions faire passer
„ notre flotte victorieuse en Afrique;
„ & en peu de jours, & sans beaucoup
„ d'efforts, détruire Carthage leur ca-
„ pitale. Ils nous ont demandé pardon
„ de leur faute: nous l'avons accordé.
„ Nous les avons délivrés de la pri-
„ son; nous avons fait la paix avec
„ des vaincus. Nous les avons pris sous

notre protection, lorsqu'ils se trou-" voient pressés par les peuples d'Afri-" que avec qui ils étoient en guerre." Pour tous ces bienfaits, ils viennent" attaquer notre patrie sous la condui-" te d'un jeune insensé. Et plût aux" dieux que nous n'eussions à combat-" tre aujourd'hui que pour la gloire, &" non pour notre salut ! Il ne s'agit" pas ici comme autrefois, de sçavoir" à qui demeurera la possession de la" Sicile & de la Sardaigne, mais de" perdre ou de conserver l'Italie. Nous" n'avons point derriere nous d'autre" armée, qui puisse prendre notre pla-" ce, si nous sommes vaincus. Il n'y" a point d'autres Alpes qui puissent" arrêter l'ennemi, & nous donner le" temps de mettre sur pié de nouvel-" les troupes. C'est ici qu'il nous faut" faire les derniers efforts, comme si" nous combattions sous les murailles" mêmes de Rome. Que chacun de" vous s'imagine qu'il défend non-seu-" lement sa personne, mais encore cel-" le de sa femme & de ses enfants. Et" ne vous occupez pas seulement de" vos familles, mais de temps en temps" faites réflexion que le sénat & le" peuple romain ont les yeux attachés"

» sur vos armes & sur vos bras; & que » la fortune de Rome & de tout l'em» pire dépend uniquement de votre » courage & de votre vigueur.

Annibal employe les actions, avant les paroles, pour encourager les siens.

Tel fut le discours du consul romain. Mais Annibal crut devoir employer les actions avant les paroles, pour exciter le courage des siens. Il rangea son armée en cercle, comme pour un spectacle. Et ayant placé dans le milieu les prisonniers qu'il avoit faits dans les montagnes; il fit jetter à leurs piés des armes à la Gauloise; offrant à ceux qui voudroient s'en servir, & qui sortiroient vainqueurs d'un combat singulier, la liberté, des armes & un cheval, pour récompense. Tous se présenterent à l'envi: & Annibal leur ayant ordonné de tirer au sort pour sçavoir ceux qui seroient admis, chacun d'eux souhaitoit ardemment être favorisé de la fortune. A mesure que le nom de quelqu'un d'eux étoit tiré, il se jettoit avidement sur les armes qui étoient exposées à leurs yeux, & sautoit de joye à la maniere de son pays, au milieu de ses compagnons, qui le félicitoient de son bonheur. Et pendant l'action même, on jugeoit aisément à la contenance, non-seulement des au-

tres montagnards, mais des ſoldats mêmes d'Annibal, qu'ils n'eſtimoient pas moins heureux ceux qui recevoient généreuſement la mort, que ceux qui ſortoient vainqueurs du combat.

Annibal après quelques combats de ces barbares, un contre un, congédia ſes ſoldats, ravi de les voir dans des diſpoſitions ſi favorables. Puis les ayant aſſemblés une ſeconde fois, il leur parla en ces termes. Si vous jugez de « votre condition, ſoldats, comme « vous avez fait il n'y a que quelques « heures de celle de vos priſonniers, la « victoire eſt à nous. Ne croyez pas que « mon intention ait été de vous don- « ner un ſpectacle, plûtôt qu'une vé- « ritable idée & une image parfaite de « votre ſituation. Et je ne ſçai ſi la for- « tune ne vous a pas mis dans une né- « ceſſité plus preſſante que ces barba- « res; & ſi les chaînes dont elle vous a « chargés, ne ſont pas plus péſantes « que celles que nous leur faiſons por- « ter. Nous ſommes enfermés à droit « & à gauche par les deux mers, ſans « avoir aucun vaiſſeau, pas même pour « nous ſauver ſi nous ſommes vaincus. « Nous avons devant nous & autour « de nous le Pô, plus grand & plus «

Harangue d'Annibal à ſes ſoldats.

,, rapide que le Rhône même : & derriere nous les Alpes, que nous avons
,, eu tant de peine à passer lorsque nous
,, avions encore toute notre vigueur &
,, toutes nos forces. Ainsi le premier lieu
,, où nous avons rencontré l'ennemi, doit
,, être témoin de notre victoire ou de
,, notre mort. Et la même fortune qui
,, nous a mis dans la nécessité de combattre, promet à notre victoire des
,, récompenses si grandes, que les
,, hommes ne sçauroient ni en imaginer, ni en attendre de plus considerables des dieux mêmes. Quand
,, nous ne devrions recouvrer par notre valeur que la Sicile & la Sardaigne, qui ont été enlevées à nos peres, ce seroit un motif assez puissant pour nous engager à bien faire
,, notre devoir dans la bataille. Mais
,, la victoire nous rendra les maîtres
,, des trésors immenses que tant de
,, conquêtes & de triomphes ont acquis
,, aux Romains, & des Romains euxmêmes. Prenez donc les armes avec
,, la protection des dieux, & dans la
,, vûë des glorieuses récompenses que
,, je vous propose. Il y a assez longtemps que vous faites la guerre sur
,, les montagnes stériles de la Lusita-

nie & de la Celtiberie, sans trouver " d'autre butin que quelques trou- " peaux, pour payer tant de travaux " & de périls, où vous vous êtes ex- " posés. Il est temps que vos cam- " pagnes deviennent utiles : il est temps " que vous vous enrichissiez, après " avoir traversé tant de fleuves & de " montagnes, au milieu des nations " féroces, qui avoient pris les armes " pour vous arrêter. Aussi c'est en ce " lieu que la fortune a fixé le terme de " vos travaux & de vos services, aussi- " bien que la récompense qui leur est " duë. Et ne vous imaginez pas que la " victoire soit aussi difficile à rempor- " ter, que le nom de votre ennemi est " célebre. Il est arrivé plus d'une fois " qu'une nation pour laquelle on n'a- " voit que du mépris, a livré de san- " glantes batailles : & souvent les peu- " ples & les Rois les plus illustres ont " été vaincus sans effort. Car à moins " qu'on ne se laisse éblouir par le vain " éclat du nom Romain, en quoi vos " ennemis vous sont-ils comparables ? " Pour ne point parler de vingt cam- " pagnes que vous avez terminées " avec autant de courage que de bon- " heur, vous êtes venus jusqu'ici des "

,, colomnes d'Hercule, des bords de
,, l'océan, & des extrémités de la ter-
,, re, malgré la résistance des nations
,, fieres & belliqueuses de l'Espagne &
,, de la Gaule ; toujours accompagnés
,, de la victoire. Vous combattrez
,, contre des soldats nouvellement
,, levés, trompés, vaincus & mis
,, en fuite cette campagne même par
,, les Gaulois : contre des troupes qui
,, ne connoissent point encore leur gé-
,, néral, & ne sont point connuës de
,, lui. Car pour moi, qui suis presque
,, né, qui ai du moins été élevé dans la
,, tente de mon pere, le plus grand gé-
,, néral de son temps ; qui ai dompté
,, les Espagnes & les Gaules, qui ai
,, vaincu les habitans des Alpes, & ce
,, que j'estime encore davantage, les
,, Alpes mêmes ; je croirois me désho-
,, norer, si je me comparois à ce capi-
,, taine de six mois, qui vient d'abandon-
,, ner son armée, pour commander des
,, troupes inconnuës. Car je suis bien
,, persuadé que si on faisoit disparoître
,, les étendards, & qu'on lui montrât les
,, Carthaginois & les Romains, il ne
,, distingueroit pas ceux dont il est le
,, général & le consul. Ce que je re-
,, garde comme un grand avantage,

soldats, c'est qu'il n'y a personne de « vous sous les yeux de qui je n'aye fait « plus d'une fois quelque exploit glo- « rieux ; & à qui je ne puisse raconter « à mon tour les belles actions qu'il a « faites, & dont j'ai moi-même été le « témoin. Je marche donc avec des « soldats que j'ai mille fois loüés & « mille fois récompensés, & dont j'ai « été le nourrisson avant que je fusse « leur chef; contre un général & des « troupes qui ne se connoissent pas en- « core. De quelque côté que je tourne « les yeux, je ne vois que des gens « pleins de confiance & de résolution. « Des fantassins qui ont joint à la va- « leur une longue expérience; des ca- « valiers de toute espece, tirés des na- « tions les plus guerrieres: des alliés « d'une fidélité inviolable: & vous, « mes compatriotes, qui allez com- « battre pour venger Carthage, & sa- « tisfaire le plus juste ressentiment. « C'est nous qui allons chercher nos « ennemis jusque dans le cœur de l'I- « talie : & votre valeur est autant au- « dessus de celle des Romains, que « l'aggresseur a d'avantage sur celui « qui ne se défend que par nécessité. « L'indignité avec laquelle ils nous «

» ont traités doit nous inspirer le désir
» d'une juste vengeance. Ils ont de-
» mandé qu'on nous livrât à eux, tous
» tant que nous sommes, qui avons
» assiégé & pris Sagonte, dans le des-
» sein de nous faire souffrir les suppli-
» ces les plus horribles & les plus hon-
» teux. Cette nation, la plus cruelle &
» la plus orgueilleuse qui soit dans l'u-
» nivers, fait tout dépendre de sa vo-
» lonté & de son caprice. Elle nous
» prescrit ceux avec qui nous devons
» faire la guerre, & ceux avec qui nous
» devons vivre en paix. Elle nous ren-
» ferme dans les bornes étroites de
» certains fleuves & de certaines mon-
» tagnes qu'elle nous défend de paf-
» ser; tandis qu'elle n'observe pas elle-
» même celles qu'elle s'est imposées.
» Gardez-vous bien de passer l'Hébre:
» gardez-vous bien d'inquiéter les Sa-
» gontins. Sagonte est située sur les
» bords de ce fleuve. Ne faites pas un
» seul pas de ce côté-là. C'est donc
» peu que vous m'ayiez enlevé mes
» plus anciennes provinces, la Sicile
» & la Sardaigne? Vous voulez enco-
» re me chasser de l'Espagne. Et si j'ai
» la complaisance de vous l'abandon-
» ner, vous passerez jusqu'en Afrique.

Que dis-je, vous y passerez ? Com- «
me s'ils n'avoient pas donné pour dé- «
partement aux consuls de cette an- «
née l'Espagne & l'Afrique. Non, «
nous ne devons plus regarder com- «
me notre bien & notre héritage, «
que ce que nous pourrons conserver «
par la force des armes. Ceux-là peu «
vent être lâches & timides, qui ont «
des ressources, & qui ont laissé der- «
riere eux des terres & des pays sou- «
mis à leur puissance, où ils puis- «
sent se retirer en toute sûreté après «
leur défaite. Pour vous, c'est une «
nécessité que vous ayez du courage : «
c'est une nécessité que vous vous ar- «
miez d'un généreux désespoir ; & «
que ne mettant aucun milieu entre la «
victoire & la mort, vous battiez ici «
vos ennemis ; ou, si la fortune refu- «
se de vous seconder, vous perdiez la «
vie dans le combat, plutôt que dans «
la fuite. Si vous êtes bien pénétrés «
de ces sentimens, je vous le dis en- «
core, la victoire est à nous. Les dieux «
n'ont point donné aux hommes de «
motifs plus puissants pour les exciter «
à vaincre. «

Lorsque par des discours aussi pathétiques les deux généraux eurent allumé l'ardeur du combat dans le cœur

des soldats, les Romains jetterent un pont sur le Tesin, & pour le garder, y bâtirent un fort. Pendant qu'ils étoient occupés à cet ouvrage, Annibal détacha Maharbal avec huit cent cavaliers Numides, pour aller piller les terres des alliés du peuple Romain. Il leur ordonna sur tout d'épargner celles des Gaulois, & de ne rien oublier pour attirer leurs chefs dans son parti. Scipion ne vit pas plutôt le pont achevé qu'il fit passer son armée dans le territoire des Insubriens, & campa à cinq mille de Vichemvies. Annibal, qui n'en étoit pas éloigné, rappella promptement Maharbal & ses cavaliers: & persuadé qu'il ne pouvoit jamais prendre trop de précautions pour disposer ses soldats à la bataille qui se préparoit, il les assembla tout de nouveau, pour leur déclarer les récompenses qu'ils devoient attendre de leur valeur. Il promit à ceux qui voudroient accepter ce parti, des terres en Italie, en Afrique, ou en Espagne à leur choix; avec une exemption entiere de tout impôt, pour eux & pour leurs enfants. Qu'il donneroit de l'argent à ceux qui l'aimeroient mieux. Que ceux des alliés qui voudroient devenir citoyens de Carthage, en auroient la li-

Récompenses promises par Annibal.

berté. A l'égard de ceux qui préféreroient le lieu de leur naissance à tout autre établissement, il feroit leur condition si avantageuse, qu'ils ne voudroient pas changer d'état avec aucun de leurs compatriotes. Il étendit son attention & sa libéralité jusqu'aux esclaves qui se trouvoient dans l'armée. Il s'engagea à leur donner la liberté, & de rendre à leurs maîtres deux esclaves pour un. Et afin qu'ils ne doutassent point de l'exécution de ces promesses, il prit un agneau de la main gauche, & un caillou de la droite. Et en cet état, s'adressant à Jupiter & aux autres Dieux, il les pria, s'il manquoit à sa parole, de l'immoler à leur vengeance, comme il alloit lui-même leur immoler cette victime. Après cette priere, il fendit la tête de l'agneau avec le caillou pointu qu'il avoit à la main. Alors les soldats regardant les Dieux comme garands des promesses d'Annibal, & persuadés que le seul délai de la bataille en pouvoit retarder l'accomplissement, demanderent tous, d'une commune voix, qu'on les menât à l'ennemi.

On ne voyoit pas regner parmi les Romains tant de confiance & tant de

joye. Sans parler des autres raisons qu'ils avoient de craindre, ils étoient encore effrayés par des prodiges tout récens. Un loup étoit entré dans leur camp, & après avoir déchiré à coups de dents ceux qui se trouverent sur son chemin, il s'étoit sauvé lui-même sans recevoir aucune blessure. Et un essein d'abeilles s'étoit venu abbattre sur un arbre, à l'ombre duquel on avoit dressé la tente du général. Scipion, pour détourner ces mauvais présages, fit les sacrifices ordinaires. Et étant parti avec la cavalerie & les frondeurs, pour aller examiner de plus près le camp d'Annibal, il rencontra Annibal lui-même, qui s'étoit aussi avancé avec sa cavalerie pour le reconnoître. Ils ne se voyoient pas d'abord; mais la marche de tant d'hommes & de chevaux ayant élevé une poussiere plus épaisse, ils ne douterent point que ce ne fût l'ennemi qui s'approchoit. Ils s'arrêterent de part & d'autre pour se préparer au combat. Scipion plaça à l'avant-garde les frondeurs & la cavalerie des Gaulois; & au corps de bataille, les Romains avec l'élite des alliés. Annibal mit les cavaliers Numides aux deux aîles, & ceux qui se servoient de mors;

Bataille du Tesin.

dans le milieu. A peine avoit-on jetté les premiers cris, que les frondeurs de Scipion s'enfuirent & se mêlerent à la seconde ligne. Aussi-tôt la cavalerie des deux partis commença un combat, qui demeura assez long-temps douteux. Mais le désordre s'étant mis parmi les cavaliers, à l'occasion des fantassins qui se mêlerent dans leurs rangs, plusieurs tombant de leurs chevaux effrayés, ou sautant eux-mêmes en-bas, lorsqu'ils voyoient les leurs plier ; le combat commençoit à passer de la cavalerie à l'infanterie ; lorsque les Numides ayant fait un petit circuit, vinrent attaquer les Romains par derriere. Ce mouvement acheva de les déconcerter. Leur consternation fut encore augmentée par la blessure de Scipion, qui eût été pris ou tué, si son fils, âgé au plus de quinze ans, ne fût accouru, & ne l'eût tiré des mains des ennemis. C'est à ce jeune Romain qu'est réservé l'honneur de terminer cette guerre à l'avantage & à la gloire de sa patrie. C'est lui qui recevra le nom glorieux d'Africain, après qu'il aura remporté une victoire célébre sur Annibal & les Carthaginois, sous les murailles même de Carthage. Cepen-

Le jeune Scipion sauve son pere.

dant ceux qui prirent la fuite avec le plus de précipitation, furent les frondeurs, que les Numides avoient attaqués les premiers. Une troupe de cavaliers bien ſerrés ayant reçû le conſul parmi eux, & le couvrant non-ſeulement de leurs armes, mais encore de leurs corps, le remenerent juſques dans le camp, d'un pas qui avoit plutôt l'air d'une retraite honorable, que d'une fuite honteuſe. Cælius donne l'honneur d'avoir ſauvé le conſul à un eſclave Ligurien. Pour moi, j'aime bien mieux que ce ſoit ſon fils qui ait fait une ſi belle action : & en effet le plus grand nombre des hiſtoriens l'ont ainſi rapporté ; & la tradition s'en eſt conſervée juſqu'à nous.

Scipion vaincu auprès du Teſin ; & eſt ſauvé par ſon fils.

Tel fut le premier combat des Romains & des Carthaginois. Et l'on jugea dès lors que la cavalerie d'Annibal étoit ſuperieure à celle de la république ; & que pour cette raiſon, les Romains devoient éviter les vaſtes plaines qui ſont entre le Pô & les Alpes. C'eſt pourquoi dès la nuit ſuivante, Scipion ayant ordonné à ſes ſoldats de plier ſécrettement bagage, il s'éloigna du Teſin, & gagna promptement les rives du Pô, dans le deſſein de faire paſſer

ce fleuve à ses troupes sans désordre, & sans être poursuivi des ennemis, par le moyen des radeaux dont on s'étoit déja servi, & qui n'avoient pas encore été détachés. Ils arriverent à Plaisance avant qu'Annibal sçût qu'ils étoient décampés d'auprès du Tesin. Il se mit aussi-tôt à les poursuivre, & fit prisonniers six cent hommes qu'il trouva encore en-deça du fleuve, & qui n'avoient pas fait assez de diligence pour passer de l'autre côté. Il n'arriva pas assez tôt pour passer sur le même pont, que le courant avoit emporté, dès qu'on avoit détaché du bord les barques qui étoient aux extrémités. Cælius écrit que Magon avec la cavalerie d'Annibal & l'infanterie Espagnole, passa aussi-tôt le fleuve à la nage; & qu'Annibal fit passer le reste de son armée par des gués qu'il trouva en remontant vers sa source, après avoir disposé les éléphants de suite dans toute sa largeur, pour soutenir & diminuer l'impétuosité du courant. Ceux qui connoissent la nature de ce fleuve, s'en rapporteront difficilement à lui. Car il n'est pas vrai-semblable que les cavaliers ayent pû surmonter la rapidité de ses flots, sans perdre leurs chevaux ou

leurs armes; quand on conviendroit que tous les Espagnols l'avoient déja passé avec leurs outres; & il auroit fallu faire un long circuit, & y employer bien du temps, pour trouver, en remontant, des gués propres à passer une armée chargée de bagage & de butin. Ceux-là sont plus croyables, qui disent qu'on fut deux jours à trouver un endroit où l'on pût placer un pont de batteaux; & que ce fut par là que Magon étant passé le premier avec la cavalerie légere des Espagnols, alla en un jour joindre les ennemis auprès de Plaisance : pendant qu'Annibal, après avoir donné audience aux ambassadeurs des Gaulois, au-delà du fleuve, faisoit passer son infanterie & ses bagages. Peu de jours après il campa, & dès le lendemain, il présenta la bataille aux ennemis.

Les Gaulois désertent du camp des Romains.

La nuit suivante, les troupes auxiliaires des Gaulois s'étant soulevées contre les Romains, causerent cependant dans leur camp plus de désordre que de mal. Environ deux mille fantassins & deux cent cavaliers de cette nation, après avoir tué ceux qui gardoient les portes, se refugierent dans le camp d'Annibal. Ce général les re-

rent avec beaucoup de bienveillance ; & leur ayant promis de grandes récompenses, il les renvoya chacun dans leur pays, avec ordre d'engager leurs compatriotes dans ses interêts. Scipion regarda ce meurtre commis par les Gaulois, comme le signal d'une révolte générale. Il ne douta point qu'après s'être portés à cet excès de perfidie, ils ne courussent aux armes comme des furieux. C'est pourquoi, malgré la douleur que lui causoit encore sa blessure, il partit secrettement dès la quatriéme veille de la nuit suivante ; & s'étant avancé du côté du fleuve Trebie, il alla camper sur des éminences, où il n'étoit pas facile à la cavalerie d'aborder. Sa retraite ne fut pas si secrette qu'auprès du Tesin. Ainsi Annibal ayant envoyé après lui premierement les Numides, ensuite toute sa cavalerie, auroit infailliblement défait son arriere-garde, si les Numides, emportés par l'avidité du butin, ne se fussent jettés dans le camp que les Romains venoient d'abandonner. Pendant qu'ils fouillent par tout, sans rien trouver qui soit capable de les dédommager du temps qu'ils perdent, l'ennemi leur échappe des mains. En ef-

fet, ils apperçurent aussi-tôt les Romains occupés à se retrancher au-delà du fleuve qu'ils avoient eu tout le temps de passer : & tout leur avantage se borna à tuer un petit nombre de traîneurs qu'ils trouverent encore de leur côté. Scipion ne pouvant plus supporter la douleur que lui causoit l'agitation du chemin, & croyant devoir attendre son collégue, qu'il sçavoit avoir été rappellé de Sicile, choisit le long du fleuve le lieu où il crut pouvoir séjourner avec le plus de sûreté, & s'y retrancha. Annibal n'étoit pas campé loin de là. Mais si la victoire qu'il avoit remportée sur la cavalerie des Romains lui donnoit de la joye ; la disette qui augmentoit tous les jours dans une armée obligée de marcher par un pays ennemi, sans trouver aucunes provisions préparées sur sa route, ne lui donnoit pas moins d'inquiétude. C'est ce qui l'obligea d'envoyer un parti du côté de Clastidium, où les Romains avoient fait un grand amas de blés. Celui qu'il avoit chargé de cette expédition, tenta d'abord de s'en rendre maître par la force. Mais Dasius de Brindes, qui commandoit dans cette place, ayant offert de la lui livrer

pour de l'argent, il accepta la proposition de ce traître : & il n'en couta à Annibal que * quatre cent pieces d'or, pour acheter de quoi nourrir ses troupes, pendant tout le temps qu'il demeura aux environs de Trebie. Il traita favorablement la garnison qu'on lui avoit livrée avec la place, afin de se donner dans le commencement la réputation d'un genéral plein de clémence.

Ce qui se passe en Sicile ou aux environs.

Pendant qu'on faisoit la guerre par terre aux environs de Trebie, le consul Sempronius, en continuant les expéditions de ceux qui avoient commandé la flotte avant lui, la faisoit par terre & par mer, aux environs de la Sicile & des autres isles voisines de l'Italie. De vingt galeres à cinq rangs de rames que les Carthaginois avoient mises en mer, pour aller ravager les côtes de l'Italie, neuf gagnerent les isles de Lipari, & huit celle de Vulcain. Les trois autres furent emportées dans le détroit par un coup de vent. Le roi Hieron, qui pour lors étoit par hazard à Messine, où il attendoit le consul, les ayant apperçuës, envoya douze galeres, qui les

* Que quelques-uns évaluënt à 6000 liv. de notre monnoye.

prirent sans peine, & les amenerent dans le port de cette ville. On apprit des prisonniers qu'on fit sur ces vaisseaux, qu'outre la flotte de vingt galeres dont ils avoient fait partie, il y en avoit une autre de trente-cinq bâtiments de même espece, qui venoient en Sicile pour solliciter les anciens alliés des Carthaginois. Qu'ils croyoient que cette seconde flotte étoit principalement destinée à faire la conquête du Promontoire & de la ville de Lilybée. Mais qu'elle avoit été poussée vers les isles Egates par la même tempête, qui les avoit dispersés eux-mêmes. Le Roi écrivit sur le champ à M. Emilius, préteur de Sicile, pour lui apprendre ces nouvelles, & l'avertir qu'il veillât à la conservation de Lilybée. Le préteur envoya aussi-tôt des lieutenants & des tribuns à Lilybée, & dans les villes du voisinage, avec ordre de tenir leurs soldats dans le devoir, & de conserver sur tout Lilybée, où étoient renfermées les provisions & les machines qui étoient nécessaires pour la guerre. On publia un Edit, qui enjoignoit aux matelots, & aux soldats qui devoient servir sur mer, de faire cuire des vivres pour dix jours, de les porter

porter dans leurs vaisseaux, & de s'embarquer dès le moment qu'on leur en donneroit le signal. On commandoit à ceux qui faisoient sentinelle sur les côtes, de veiller exactement, & de donner avis de l'arrivée de la flotte ennemie, dès qu'ils l'appercevroient en mer. Ainsi quoique les Carthaginois eussent reglé leur course de façon qu'ils pussent arriver à Lilybée avant le jour, on les vit cependant d'assez loin, parce que la lune étoit claire, & qu'ils venoient à hautes voiles. Dans un même instant, les sentinelles donnerent leur signal : on courut aux armes dans la ville, & les vaisseaux furent remplis de matelots & de soldats. Ces derniers furent partagés, en sorte que les uns combattissent de-dessus les galeres, pendant que les autres défendroient les murs & les portes de la ville. Les Carthaginois, de leur côté, voyant que les ennemis étoient sur leurs gardes, ne voulurent point entrer dans le port avant le jour. Ils passerent le reste de la nuit à plier leurs voiles & à disposer leurs vaisseaux pour le combat. Dès que le jour parut, ils se retirerent en pleine mer, afin d'avoir assez d'espace pour agir eux-mêmes, & de laisser aux

ennemis la liberté de ſortir du port. Les Romains ne refuſerent point la bataille, fiers de l'avantage qu'ils ſe ſouvenoient d'avoir remporté ſur les Carthaginois, à peu près dans le même lieu, & comptant ſur le nombre & la valeur de leurs ſoldats. Lorſque les deux flottes furent en pleine mer, les Romains ſe mirent tout de bon en devoir de meſurer leurs forces avec celles des Carthaginois. Ceux-ci au contraire tâchoient d'éviter le combat, employoient la ruſe au lieu de la force, & laiſſoient la diſpute à la légereté des vaiſſeaux, & non à la valeur & aux armes des ſoldats. Effectivement ils avoient beaucoup plus de gens propres à manœuvrer qu'à combattre : & à l'abordage on voyoit paroître ſur leurs galeres bien plus de matelots que de ſoldats. Cette difference ayant diminué leur confiance, & augmenté celle des Romains, ils prirent bien-tôt la fuite, laiſſant au pouvoir des ennemis ſept de leurs vaiſſeaux, avec dix-ſept cent priſonniers, tant nautonniers que ſoldats ; parmi leſquels ſe trouverent trois Carthaginois de la premiere nobleſſe. La flotte des Romains ſe retira ſaine & ſauve, à l'exception d'une ſeule

Les Carthaginois défaits ſur mer, auprès de Lilybée.

galere, qui fut percée, & regagna cependant le port avec les autres. La nouvelle de ce combat n'avoit pas encore été portée à Messine, lorsque le consul Sempronius y arriva. En entrant dans le port, il trouva le roi Hieron qui venoit au-devant de lui, avec une flotte bien équipée. Ce prince étant passé de son bord à celui du consul, lui témoigna la joye qu'il avoit de le voir arrivé heureusement avec sa flotte & son armée, lui souhaita toute sorte de bon succès en Sicile ; & ensuite lui fit connoître l'état de l'isle, & les entreprises des Carthaginois. Enfin il lui promit que dans un âge avancé il serviroit les Romains avec le même zéle & le même courage, dont il leur avoit donné des preuves dès sa jeunesse. Qu'il fourniroit gratuitement des vivres & des habits aux légions; & à ceux qui servoient sur la flotte, soldats & matelots. Que les ennemis en vouloient à Lilybée & aux autres villes maritimes: & qu'il étoit à craindre qu'ils ne fussent secondés d'un grand nombre de Siciliens, attirés par l'amour de la nouveauté. Le consul, sur ces avis, croyant n'avoir point de temps à perdre, partit pour Lilybée,

accompagné d'Hieron & de sa flotte. Mais dès qu'ils furent un peu avancés en mer, ils apprirent le combat qui s'étoit donné près de cette ville, & la défaite des Carthaginois. Le consul renvoya le roi Hieron avec sa flotte, dès qu'il fut arrivé à Lilybée ; & ayant recommandé au préteur qu'il y laissa, de veiller à la sureté des côtes, il fit voile du côté de Malthe, qu'il sçavoit être au pouvoir des Carthaginois. Dès qu'il parut, on lui livra Amilcar, fils de Gisgon, qui commandoit la garnison, & environ deux mille soldats dont elle étoit composée. Par le même moyen il demeura maître de la ville & de toute l'isle. Quelques jours après il revint à Lilybée, où lui & le préteur vendirent à l'encan tous les prisonniers qu'ils avoient faits, excepté les personnes d'une naissance distinguée. Et voyant que la Sicile n'avoit plus rien à craindre de ce côté-là, il passa aux isles de Vulcain, où l'on publioit que la flotte des Carthaginois étoit à la rade. Mais il n'y trouva pas un seul ennemi. Ils étoient partis de là, pour aller piller les côtes d'Italie. Et après avoir ravagé la * Calabre, ils portoient

Sempronius reprend Malthe.

* Ou le territoire d'Hyppone.

la consternation jusqu'à Rome même. Le consul, en retournant en Sicile, apprit la descente & les ravages de la flotte ennemie : & reçut en même-temps des lettres du sénat, qui en lui donnant avis de l'arrivée d'Annibal, lui ordonnoient de revenir promptement au secours de son collégue. Partagé en tant de soins differens, il commença par embarquer son armée, & lui ordonna de se rendre à Rimini par la mer supérieure. Il envoya Sextus-Pomponius son lieutenant, avec vingt-cinq galeres au secours de la Calabre, & de toute la côte maritime d'Italie. Il laissa au préteur M. Emilius une flotte complette de cinquante galeres. Pour lui, après avoir mis la Sicile en état de se défendre, il côtoya l'Italie avec dix vaisseaux, & vint aborder à Rimini, où il prit son armée, avec laquelle il alla joindre son collégue auprès de Trebie.

Sempronius est rappellé en Italie.

Ainsi les deux consuls, & toutes les troupes de la république, se trouvoient réunies pour faire tête à Annibal : & l'on jugeoit aisément que l'empire étoit absolument sans ressource, si ces forces ne suffisoient pas pour le défendre. Mais les deux consuls ne s'accordoient

pas. Scipion découragé par la défaite de sa cavalerie, & par la blessure qu'il avoit reçuë dans le combat, vouloit tirer les affaires en longueur : au lieu que Sempronius, qui avoit encore tout son courage & toute sa vigueur, ne pouvoit souffrir qu'on parlât de temporiser. Tout le pays qui est entre le Pô & Trebie étoit alors habité par des Gaulois. Et cette nation infidelle partagée entre deux peuples si puissants, sans trop s'attacher à l'un ou à l'autre, attendoit pour prendre son parti, que la fortune se fût déclarée. Les Romains n'étoient pas trop fâchés de cette neutralité des Gaulois. Mais Annibal leur reprochoit qu'il n'étoit venu en Italie qu'à leur priere, & pour les délivrer du joug des Romains. Ainsi piqué de leur indifference, & en même-temps pour avoir dequoi nourrir ses soldats, il détacha deux mille fantassins & mille cavaliers, la plupart Numides, quelques-uns Gaulois, & leur ordonna de ravager tout leur pays, jusqu'aux bords du Pô. Les Gaulois n'étant pas en état de se défendre par eux-mêmes, se déclarerent alors contre les auteurs de leur malheur, pour ceux par qui ils esperoient d'être protegés.

Ils envoyerent des ambaſſadeurs aux conſuls, pour les prier de ſecourir une nation qu'on ne maltraitoit que pour la punir de ſon trop grand attachement au parti des Romains. Scipion ne jugeoit pas les conjectures convenables pour accorder aux Gaulois les ſecours qu'ils demandoient; outre qu'il les en croyoit indignes, à cauſe de la perfidie encore toute récente des Boiens, quand on voudroit oublier toutes leurs infidélités paſſées. Sempronius au contraire prétendoit, que le meilleur moyen de contenir les alliés dans le devoir, étoit de défendre ceux qui les premiers auroient eu beſoin du ſecours des Romains. Alors, malgré l'oppoſition de ſon collégue, il fit paſſer la riviere à ſa cavalerie, à mille piétons, & à tout ce qu'il avoit de gens de trait, & leur ordonna de mettre les terres des Gaulois à couvert du pillage des Carthaginois. Ces troupes ayant rencontré les ennemis épars ſans ordre par la campagne, la plupart chargés de butin, & courant de tous côtés avec beaucoup de ſécurité, fondirent tout d'un coup ſur eux; & en ayant tué une partie, mirent les autres en fuite, & les obligerent de regagner leur camp

avec beaucoup d'effroi & de consternation. Les Romains furent repoussés d'abord par ceux qui en sortirent en grand nombre. Mais ayant reçu du renfort, ils rétablirent une seconde fois le combat, qui étant demeuré quelque temps incertain, se termina de façon que les deux partis s'en attribuerent l'avantage, mais les Romains avec un peu plus d'apparence que les ennemis. Mais le consul sur tout publioit qu'il avoit remporté une victoire complette. Il étoit transporté de joye, lorsqu'il s'imaginoit avoir vaincu l'ennemi avec la partie de l'armée qui avoit été défaite sous les ordres de son collégue.

Combat de cavaleriedont la victoire est disputée.

Sempronius reproche à Scipion sa lenteur, & veut combattre.

Que par là il avoit rendu aux soldats le courage & la confiance qu'ils avoient perduë. Que Scipion étoit le seul qui voulût éviter ou differer la bataille. Que plus malade de l'esprit que du corps, il redoutoit les armes des ennemis, par lesquelles il se souvenoit qu'il avoit été blessé. Mais qu'il ne falloit pas que cette langueur passât dans les autres par une dangereuse contagion. Car enfin quelle raison pouvoit-on avoir de differer? attendoit-on un troisiéme consul, ou une nouvelle armée? Que les Carthaginois étoient campés

dans le cœur de l'Italie, & presque à la vûë de Rome. Qu'ils ne se proposoient plus, comme auparavant, d'ôter aux Romains la Sicile & la Sardaigne, qui avoient été enlevées à leurs peres; ou la partie de l'Espagne qui est en-deçà de l'Hébre : mais de les chasser eux-mêmes de leur patrie, & de la terre où ils avoient reçu la naissance & l'éducation. Ah ! quelle « douleur, s'écrioit-il, pour nos peres, « accoutumés à combattre aux envi- « rons de Carthage, s'ils nous voyoient, « nous qui sommes leur sang; s'ils « voyoient les deux consuls, avec les « deux armées consulaires, renfermés « dans leur camp; & tremblants à la « vûë de ces mêmes ennemis, qu'ils « ont vaincus tant de fois ! tandis « qu'Annibal s'est emparé de tout le « pays qui est entre les Alpes & l'A- « pennin. Tels étoient les discours qu'il tenoit à son collégue malade, sans lui laisser un moment de repos. Telles étoient les harangues qu'il faisoit aux soldats assemblés autour de sa tente. Il avoit encore d'autres raisons de se hâter. La proximité des assemblées consulaires, la crainte de voir passer le commandement à de nouveaux chefs,

& l'esperance de faire tomber sur lui seul la gloire d'avoir terminé la guerre pendant l'infirmité de son collégue. Ainsi quoique Scipion fut d'un avis contraire, il ordonna aux soldats de se préparer à combattre.

Quand Annibal consideroit la situation des ennemis, & les mesures qu'ils avoient à prendre pour leur sûreté, il désesperoit de les attirer au combat, n'y ayant point de parti qui fût plus contraire à leurs véritables interêts. Mais d'un autre côté, connoissant par la renommée d'abord, puis par lui-même, le caractere emporté de l'un des consuls, devenu encore plus fougueux par l'avantage qu'il croyoit avoir eu sur ses fourageurs ; il se croyoit à la veille de la bataille. De son côté il faisoit tous ses efforts pour l'accelerer ; pendant que les soldats ennemis étoient sans expérience ; pendant que le plus habile des deux généraux etoit hors d'état d'agir, & que les Gaulois étoient encore pleins d'ardeur & de courage, ne doutant point qu'ils ne se rallentissent insensiblement, à mesure qu'il les éloigneroit de leur pays. Pour ces raisons, & autres pareilles, esperant que les enne-

mis en viendroient bien-tôt aux mains, ou qu'il les y contraindroit, s'ils ne se présentoient pas d'eux-mêmes; il envoya pour examiner leur contenance, des espions Gaulois, beaucoup plus propres à ce ministere, parce qu'ils servoient dans les deux armées. Ils lui rapporterent que les Romains se disposoient à donner bataille; & sur le champ il songea aux moyens de leur dresser quelque piége.

Il y avoit entre les deux armées un ruisseau, dont les bords étoient assez élevés, & couverts d'herbes marécageuses & de brossailles, telles qu'il en croît dans les terres incultes. Il examina le lieu par lui-même: & y ayant apperçu des cavités assez profondes pour cacher même de la cavalerie: Voilà votre poste, dit-il à son frere Magon. Choisissez-moi dans toute la " cavalerie & toute l'infanterie, cent " hommes de chaque sorte, & me venez " trouver avez eux à la premiere veille " de la nuit. A présent, allez-vous-en, & " faites prendre à vos gens de la nourri- " ture & du repos. Magon ne manqua " pas de se présenter avec son monde à l'heure marquée. Je vois, dit alors Annibal, l'élite de mes troupes. Mais "

Annibal dresse des embûches aux Romains.

,, comme je veux que vous soyez en état
,, de vous soutenir par le nombre, aussi-
,, bien que par le courage; allez, braves
,, soldats, & me choisissez, chacun dans
,, votre espece, neuf hommes qui vous
,, ressemblent. Magon vous montrera le
,, poste où vous devez vous mettre en
,, embuscade. Vous aurez affaire à des
,, ennemis qui n'ont aucune connoissan-
,, ce de ces ruses de guerre. Après avoir donné ces ordres à Magon, il commanda à la cavalerie Numide de passer le fleuve à la pointe du jour, & d'aller caracoller jusqu'aux portes du camp ennemi, d'engager les Romains au combat, en lançant des traits contre les sentinelles, de se retirer ensuite après avoir commencé l'escarmouche, & de les attirer par cette fuite simulée jusqu'au-delà du fleuve. Pour ce qui est des autres officiers de cavalerie & d'infanterie, il leur ordonna de faire manger leurs soldats, & ensuite de leur commander de monter à cheval, & de prendre leurs armes; & en cet état les tenir prêts à commencer le combat dès qu'on leur donneroit le signal. Sempronius, au premier mouvement des Numides, envoya d'abord contre eux cette cavalerie qui le rendoit si fier;

puis six mille piétons, & enfin fit avancer toutes ses troupes dans l'endroit où il avoit déja médité de les poster pour livrer une bataille qu'il désiroit avec tant d'empressement. Par hazard ce jour-là il faisoit un brouillard très-froid, & il tomboit beaucoup de neige, comme il a coutume d'arriver entre les Alpes & l'Apennin ; sans parler de la proximité des fleuves, qui refroidissent encore cette contrée. Et comme le consul avoit fait sortir les hommes & les chevaux avec beaucoup de précipitation, sans leur avoir fait prendre aucune nourriture, ni leur avoir donné aucun préservatif contre les injures du lieu & de la saison ; ils étoient transis d'un froid qui devenoit encore plus piquant à mesure qu'ils approchoient de la riviere. Mais lorsqu'en poursuivant les Numides, qui avoient lâché pié à dessein de les attirer, ils furent entrés dans l'eau jusqu'à la poitrine; la pluye de la nuit précédente l'ayant extrêmement grossie, tous leurs membres furent tellement saisis & pénétrés de froid, qu'ils avoient bien de la peine à tenir leurs armes ; outre qu'ils mouroient de faim, étant sortis à jeun, & le jour

étant déja bien avancé.

Pendant ce temps-là, les ſoldats d'Annibal avoient allumé des feux devant leurs tentes, & s'étoient frottés tous les membres de l'huile qu'on avoit diſtribuée par compagnies, pour ſe les rendre plus ſouples. Et ayant pris de la nourriture tout à leur aiſe, ils ne ſçurent pas plutôt que les Romains avoient paſſé l'eau, qu'ils prirent leurs armes, & s'avancerent pleins de confiance & de force pour les combattre. Annibal mit aux premiers rangs les frondeurs & les ſoldats armés à la légere, ce qui faiſoit environ huit mille hommes; & après eux l'infanterie armée de toutes piéces, en quoi conſiſtoient ſes principales forces. Il jetta dix mille cavaliers ſur les deux aîles, qu'il fortifia encore de ſes éléphants, diſtribués également à la droite & à la gauche. Le conſul voyant que les Numides, en faiſant tout d'un coup volte-face, menoient rudement ſes cavaliers, devant qui ils avoient d'abord feint de fuir, fit ſonner la retraite; & les ayant rappellés, les reçut au milieu de ſon infanterie. Son armée étoit compoſée de dix-huit mille Romains, de vingt mille alliés du nom latin, & de quel-

ques troupes auxiliaires des Manceaux, les seuls Gaulois qui fussent demeurés fidéles. Ce fut avec ces forces que les Romains en vinrent aux mains pour la seconde fois avec les Carthaginois. Les Baleares comencerent le combat; mais comme ils avoient de la peine à soutenir l'effort des légions, Annibal fit promptement avancer ses chevaux-légers, ce qui fit que la cavalerie des Romains plia d'abord. Car outre qu'elle n'étoit composée que de quatre mille hommes, la plupart fatigués, & qu'elle avoit affaire à dix mille hommes tous frais; elle se vit encore accablée d'une grêle de traits lancés par les frondeurs: pour comble de malheur, les éléphants qu'on avoit répandus sur les deux aîles, s'étant avancés, causerent une déroute générale, ayant effrayé les chevaux par leur masse énorme, & par une odeur insupportable, à laquelle ils n'étoient pas accoutumés. La cavalerie du consul n'auroit pas cédé en valeur à celle d'Annibal, si elle avoit eu autant de force. Mais les Carthaginois étoient venus au combat après s'être fortifiés par une bonne nourriture, au lieu que les Romains n'y avoient apporté que des corps affa-

més, épuisés de fatigues, & transis de froid. Cependant leur courage leur auroit tenu lieu de tout, s'ils n'avoient eu affaire qu'à l'infanterie. Mais les frondeurs ayant mis en fuite la cavalerie du consul, commencerent à les attaquer en flanc à coups de traits: & les éléphants étoient entrés jusques dans le corps de leur bataille. Enfin Magon étant tout d'un coup venu fondre, avec la cavalerie Numide, sur ceux de l'arriere-garde, dès qu'ils eurent passé au-delà du lieu où il s'étoit mis en embuscade, jetta parmi eux le désordre & la consternation. Accablés de tant de maux tout à la fois, ils tinrent cependant ferme, & résisterent pendant un temps considerable, sur tout aux éléphants, contre leur esperance & celle des Carthaginois. Les Velites, à qui on avoit donné cette commission, les mettoient premierement en fuite, en leur lançant des traits longs & pointus; & ensuite les suivoient par derriere, & les piquoient par dessous la queuë, où la chair plus tendre qu'ailleurs, est aussi plus susceptible de blessures.

Annibal voyant ces bêtes effrayées & prêtes à se jetter sur les siens, les fit

fortir du corps de la bataille, & les pouffa vers l'aîle gauche contre les Gaulois qui fervoient dans l'armée des ennemis. Les Gaulois prirent auffi-tôt la fuite ; & ce fut là ce qui acheva la déroute des Romains. Comme ils étoient inveftis de toutes parts, & obligés de faire face en tous fens, environ dix mille hommes réfolurent, voyant qu'ils ne pouvoient fe fauver autrement, de s'ouvrir un chemin à travers le centre de l'armée ennemie, compofé des Africains & des troupes auxiliaires des Gaulois. Et en effet ils percerent malgré eux, après en avoir fait un grand carnage. Mais ne pouvant paffer la riviere pour retourner dans leur camp, ni diftinguer, à caufe de la pluye, de quel côté ils porteroient du fecours à leurs compagnons, ils s'en allerent tout d'une traite jufqu'à Plaifance. Depuis ce temps-là, plufieurs autres, à leur exemple, fe firent un paffage au milieu des ennemis. Ceux qui prirent leur route du côté du fleuve, furent ou engloutis dans fes gouffres, ou opprimés par les Carthaginois, dans le temps qu'ils héfitoient à s'y jetter. Quelques-uns s'étant difperfés par la campagne, fe ren-

Bataille de Trebie perduë par les Romains.

dirent à Plaisance, en suivant à la piste ceux qui y étoient arrivés les premiers. Il s'en trouva à qui la crainte de tomber entre les mains des ennemis donna la hardiesse de se jetter dans le fleuve ; & l'ayant traversé, ils retournerent dans le camp. Une pluye mêlée de neige, jointe à la rigueur insupportable du froid, fit périr un grand nombre d'hommes & de chevaux, & presque tous les éléphants. La riviere arrêta la poursuite des vainqueurs, qui revinrent dans leur camp si transis & si glacés, qu'ils ressentirent beaucoup moins la joye que donne la victoire. C'est pourquoi dès la nuit suivante, ceux qui étoient restés à la garde du camp, & ceux qui s'étoient sauvés de la bataille, passerent le fleuve Trebie, sans que les ennemis s'en apperçûssent, à cause d'une violente pluye qui tomboit avec grand bruit. Peut-être même qu'épuisés de travail, & la plupart couverts de blessures, ils feignirent de ne s'en pas appercevoir. En sorte que se tenant en repos, ils donnerent à Scipion le temps de se retirer à Plaisance avec ses troupes, d'où il se rendit à Cremone en passant le Pô, afin de ne point accabler une seule colonie des

quartiers d'hyver de deux armées.

La nouvelle de cette défaite causa tant d'effroi dans la ville, que les citoyens croyoient à chaque instant voir arriver l'armée victorieuse devant leurs murailles, sans avoir aucune ressource pour les défendre. Ils disoient qu'après la défaite de Scipion, auprès du Tesin, ils avoient rappellé Sempronius de Sicile, & lui avoient ordonné de venir au secours de son collégue. Mais après la défaite des deux consuls & des deux armées consulaires, quels autres chefs, quelles autres légions pouvoient-ils opposer à l'ennemi vainqueur ? Dans le temps qu'ils faisoient de si tristes réflexions, Sempronius arriva à Rome, ayant passé hardiment à travers les cavaliers ennemis, épars de tous côtés dans la campagne pour faire du butin, par un effet de son bonheur plutôt que de sa prudence, puisqu'il ne pouvoit raisonnablement esperer de leur cacher sa retraite, ou de leur résister, s'il tomboit entre leurs mains. Il tint les assemblées consulaires : c'étoit ce qui pressoit alors davantage. Et après y avoir fait nommer Cn. Servilius pour la premiere fois, & C. Flaminius pour la seconde, il re-

Consternation des citoyens à Rome.

tourna dans ses quartiers d'hyver. Mais les Romais n'y étoient pas même en sureté, les Numides portant par tout le ravage & la désolation. D'ailleurs les Celtiberiens & les Lusitaniens, encore plus à craindre que les Numides, pénétroient dans tous les lieux où la cavalerie ne pouvoit passer. Ainsi les vivres leur étoient coupés de toutes parts, excepté ce qui leur venoit par des barques qui remontoient le Pô. Les Romains avoient auprès de Plaisance une place remplie de provisions, défenduë par de bonnes fortifications, & par une garnison assez considérable. Annibal, dans l'espérance de s'emparer de ce fort, partit avec une partie de sa cavalerie & de ses soldats armés à la légere. Il l'attaqua de nuit. Mais quelque précaution qu'il eût prise pour tenir sa marche secrette, afin d'emporter plus facilement la place, il ne put tromper la vigilance des sentinelles. La garnison fut avertie de son arrivée ; & tout d'un coup poussa de si grands cris, qu'ils furent entendus jusqu'à Plaisance. Ainsi le consul arriva dès le point du jour avec sa cavalerie, après avoir ordonné aux légions de le suivre rangées en bataillon quarré.

Avant qu'elles fussent arrivées, la cavalerie en vint aux mains de part & d'autre. La blessure qu'Annibal reçut dans cette action ayant effrayé ses gens, & donné du courage aux Romains, il fut obligé d'abandonner cette entreprise. Après quelques jours de repos, sans attendre que sa playe fût entierement fermée, il partit pour aller attaquer Victumvies. C'étoit un fort que les Romains avoient construit pendant la guerre des Gaulois. Il s'y étoit établi un marché assez considérable par le concours des habitants de cette contrée, & de ceux des provinces voisines : & la crainte d'être pillés par les coureurs d'Annibal avoit alors obligé la plupart des gens de la campagne de s'y refugier avec leurs effets. Une grande multitude de ces sortes de gens, animée par l'exemple de ceux qui s'étoient si bien défendus auprès de Plaisance, prit les armes, & vint hardiment au-devant des Carthaginois. Ils se mêlerent dans le chemin avec les gens d'Annibal, combattant par pelotons plutôt qu'en bataille rangée. Mais comme d'un côté c'étoit une multitude confuse, qui agissoit sans discipline & sans commandement ; & de l'autre,

un général qui comptoit ſur la valeur de ſes ſoldats, comme eux-mêmes étoient aſſurés de ſa capacité ; trente-cinq mille hommes furent aiſément défaits & mis en déroute par un bien plus petit nombre. Le lendemain la place ſe rendit & reçut garniſon ennemie. Ceux du fort eurent ordre de mettre bas les armes. Ils n'eurent pas plutôt obéi, qu'Annibal commanda aux ſiens de les traiter comme des gens qui ont été pris d'aſſaut. Tous les excès de cruauté, d'orgueil & d'avarice ; tous les outrages dont les hiſtoriens ont cru devoir inſtruire la poſterité, furent exercés ſur ces malheureux. Telles furent les expéditions d'Annibal pendant l'hyver.

Le froid étoit ſi violent, qu'Annibal donna à ſes gens quelque temps pour ſe repoſer après tant de peines. Et dès qu'il lui parut à des indices encore douteux que le printemps approchoit, il les tira des quartiers d'hyver pour les conduire dans l'Etrurie, à deſſein de gagner cette nation par la douceur, ou de la ſoumettre par la force, comme il avoit fait les Gaulois & les Liguriens.

Paſſage de l'Apennin.

En paſſant l'Apennin, il fut attaqué d'un orage ſi effroyable, que ce qu'il

avoit souffert dans le trajet des Alpes lui parut être peu de chose en comparaison. Un vent affreux, mêlé de pluye, leur donnoit dans le visage avec tant de violence, qu'ils ne pouvoient éviter ou d'abandonner leurs armes, ou d'être renversés, s'ils vouloient résister à sa furie. Ils s'arrêterent. Mais comme il leur faisoit perdre la respiration, ils lui tournerent le dos, & demeurerent quelque temps dans cette posture. Alors l'horrible fracas du tonnerre & les éclairs qui accompagnoient ses coups épouvantables, leur ôtant tout à la fois l'usage des yeux & des oreilles, ils demeuroient interdits & pénétrés de frayeur. Enfin la pluye cessa. Mais par cette même raison, le vent s'étant élevé avec encore plus de force, ils furent obligés de camper dans le même lieu où la tempête les avoit surpris. Ce fut pour eux une nouvelle fatigue, aussi accablante que la premiere. Car ils ne pouvoient ni développer leurs tentes, ni les poser, le vent les leur arrachant des mains, ou les enlevant de leur place. Et dans le même temps, l'eau que le vent avoit élevée s'étant épaissie sur le sommet des montagnes, il tomba une si grande quantité de

neige & de grêle, qu'abandonnant un travail inutile, ils se jetterent tous par terre, accablés sous le poids de leurs tentes & de leurs vêtemens, plutôt qu'ils n'en étoient couverts. Le froid qui suivit devint si âpre & si piquant, que les chevaux, aussi-bien que les hommes, firent pendant long-temps d'inutiles efforts pour se relever d'une chûte si déplorable, leurs nerfs s'étant tellement roidis, qu'il leur étoit impossible de les plier. Enfin lorsqu'à force de s'agiter & de se mouvoir, ils eurent repris un peu de courage, on commença à allumer des feux de distance en distance, la plupart demandant à leurs compagnons un secours, qu'ils n'étoient pas en état de se procurer eux-mêmes. Annibal demeura deux jours en cet endroit comme assiégé; & il n'en sortit qu'après avoir perdu un grand nombre d'hommes & de chevaux, avec les sept éléphants qui lui étoient restés après la bataille de Trebie.

Etant descendu de l'Apennin, il retourna sur ses pas, & alla camper à dix mille de Plaisance. Le lendemain il vint chercher l'ennemi avec douze mille hommes d'infanterie & cinq mille de

cavalerie. Sempronius qui étoit déja revenu de Rome, ne refusa pas le combat. Et ce jour-là les deux armées n'étoient éloignés l'une de l'autre, que d'une lieuë. C'est pourquoi dès le jour suivant, elles marcherent avec une ardeur égale à un combat qui fut longtemps disputé, & où les deux partis eurent alternativement l'avantage l'un sur l'autre. Dès le premier choc, les Romains furent tellement supérieurs aux Carthaginois, qu'après les avoir mis en fuite, ils les poursuivirent jusques dans leur camp, & tâcherent même un moment après de s'en emparer. Mais Annibal ayant mis aux portes un petit nombre de soldats pour en défendre l'entrée, ordonna aux autres de se tenir bien serrés dans le milieu, jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal d'en sortir pour aller attaquer les ennemis. Il étoit environ trois heures après midi, lorsque Sempronius fit sonner la retraite, ayant inutilement fatigué ses soldats, & désesperant de pouvoir forcer les Carthaginois. Dès qu'Annibal se fût apperçu de la retraite des Romains, il ordonna à sa cavalerie de sortir à droite & à gauche, & de courir sur eux, pendant qu'il sortiroit lui-

Sempronius combat Annibal.

même par le milieu pour aller les attaquer avec l'élite de son infanterie. L'affaire eût été des plus sanglantes & des plus célébres par la perte des deux partis, si le jour eût permis qu'elle durât plus long-temps. La nuit sépara les combattants, horriblement acharnés les uns contre les autres. Ainsi le nombre des morts ne répondit pas à l'animosité des combattants, qui fut à peu près égale des deux côtés, aussi-bien que la perte, qui n'alla pas à plus de six cent fantassins & trois cent cavaliers pour chaque armée. Mais celle que firent les Romains fut plus considérable par la qualité, que par le nombre de leurs morts; puisqu'il fut tué dans cette action une grande quantité de chevaliers, cinq tribuns des soldats, & trois préfets des alliés. Après ce combat, Annibal se retira dans la Ligurie, dont les habitants, pour lui prouver leur fidélité, lui livrerent à son arrivée deux questeurs Romains, C. Fulvius & L. Lucretius, deux tribuns des soldats, & cinq Chevaliers, presque tous fils de sénateurs. Sempronius se retira du côté de Luques.

La victoire est incertaine.

Pendant que ces choses se passoient

en Italie, Cn. Cornelius Scipion, à qui on avoit ordonné de passer en Espagne avec une flotte & une armée, partit des bords du Rhône; & ayant côtoyé les monts Pyrenées, il alla aborder à Empories. Là il mit ses soldats à terre. Puis commençant par les Lusitaniens, & continuant de proche en proche jusqu'à l'Hébre, il mit tous les habitants de ces cantons dans les interêts des Romains, en les obligeant à renouveller les anciennes alliances, ou à en contracter de nouvelles. L'idée qu'il laissa par tout de sa bonté & de sa clémence, lui attira l'amitié, non-seulement des peuples maritimes, mais encore des nations les plus féroces qui demeurent au milieu des terres & sur les montagnes, & qui bien loin de s'opposer à ses entreprises, unirent leurs armes avec les siennes contre les Carthaginois, & lui fournirent des troupes dont il tira de grands services dans cette guerre. Annibal, comme on l'a dit plus haut, avoit donné à Hannon le gouvernement de cette province en-deçà de l'Hébre, & l'avoit chargé de la maintenir dans les interêts des Carthaginois. Ainsi pour arrêter les progrès des Ro-

mains, & ne pas attendre que tout le pays fut déclaré pour eux, il alla camper à leur vûë, & leur présenta la bataille. Scipion l'accepta avec joye; parce que ne pouvant éviter d'avoir affaire à Asdrubal & à Hannon, il aimoit mieux les combattre séparément, que de les avoir sur les bras tous deux ensemble. La victoire lui coûta peu. Il tua aux ennemis six mille hommes, prit le général lui-même, avec quelques-uns des principaux officiers, fit deux mille prisonniers, avec ceux qui étoient restés à la garde du camp, dont il se rendit aussi maître, ainsi que de Scissis, ville voisine de ce lieu, qu'il prit d'assaut. Le butin qu'il y fit étoit peu considérable. C'étoient des meubles grossiers à l'usage de ces barbares, & quelques viles esclaves. Mais les soldats s'enrichirent par le pillage du camp, où ils trouverent les dépoüilles, non-seulement de l'armée qu'ils venoient de vaincre, mais encore de celle qui étoit passée en Italie avec Annibal: ce général ayant laissé au-delà des Pyrenées, tout ce qu'il avoit de plus précieux, pour ne point trop embarrasser les soldats.

En Espagne, Cn. Scipion bat les ennemis commandés par Hannon.

Avant que le bruit de cette défaite

ſe fût répandu, Aſdrubal paſſa l'Hébre avec huit mille piétons & mille cavaliers, & vint au-devant de Scipion, dans la penſée qu'il ne faiſoit qu'arriver en Eſpagne. Mais quand il eut appris la perte qu'Hannon avoit faite auprès de Sciſſis, de la bataille & de ſon camp, il tourna du côté de la mer. Il rencontra aſſez près de Tarragone les matelots & les ſoldats de la flotte de Scipion, épars négligemment dans la campagne, comme il arrive aſſez ſouvent après un heureux ſuccès; & ayant envoyé contre eux ſa cavalerie, il les rechaſſa juſques dans leurs vaiſſeaux, après en avoir tué un grand nombre, & donné l'épouvante à tout le reſte. Mais n'oſant pas demeurer plus long-temps dans le même lieu, de crainte d'être accablé par les troupes victorieuſes de Scipion, il ſe retira au-delà de l'Hébre. En effet, Scipion, ſur le bruit d'un nouvel ennemi, marcha en diligence du côté de Tarragone: & après avoir fait ſouffrir à quelques capitaines de vaiſſeau la peine de leur négligence, il jetta quelques troupes dans cette ville, & retourna à Empories avec ſa flotte. A peine s'étoit-il retiré, qu'Aſdrubal repaſſa

l'Hébre; & ayant ſoulevé ces mêmes Ilergetes qui avoient donné des ôtages à Scipion, il alla ravager, avec la jeuneſſe de cette nation inconſtante, les terres des alliés qui étoient demeurés fidéles aux Romains. Mais dès qu'il ſçut que Scipion étoit ſorti de ſes quartiers d'hyver, il ſe retira une ſeconde fois au-delà de l'Hébre, abandonnant tout le pays qui eſt en-deçà. Scipion voyant les Ilergetes deſtitués du ſecours de celui qui les avoit portés à la revolte, marcha auſſi-tôt contre eux avec ſon armée; & les ayant obligés de ſe renfermer dans Athanagie, leur ville capitale, il les y inveſtit: & en peu de jours, les ayant forcés à lui donner un plus grand nombre d'ôtages qu'auparavant, il les remit tout de nouveau ſous la domination des Romains, après avoir tiré d'eux une ſomme d'argent pour punition de leur infidélité. Il marcha de là contre les Auſetans, ſitués aſſez près de l'Hébre, & alliés des Carthaginois, auſſi-bien que les Ilergetes. Il aſſiégea leur ville capitale: & ayant ſçû que les Lacetans leurs voiſins s'avançoient pour les ſecourir, il les fit tomber dans une embuſcade qu'il leur avoit dreſſée

assez près de la ville, lorsqu'ils étoient sur le point d'y entrer pendant la nuit. Il leur tua douze mille hommes, & les désarma presque tous. Ceux qui lui échapperent se dispersèrent çà & là dans la campagne, & se retirerent dans leurs maisons. L'hyver, qui survint fort à propos pour les assiégés, étoit le seul obstacle qui empêchât Scipion de prendre la ville. Pendant trente jours que dura le siége, la neige fut presque toujours haute de quatre piés & elle seule préserva les ouvrages des Romains des feux que les assiégés jetterent à différentes reprises pour les ruiner. Enfin Amusitus leur prince étant sorti de la ville pour se retirer dans le camp d'Asdrubal, ils se rendirent à Scipion, après être convenus avec lui de lui donner vingt talents d'argent pour se racheter.

Pendant cet hyver il arriva plusieurs prodiges à Rome, ou aux environs de la ville; ou, pour parler plus juste, on en publia un grand nombre, ausquels on ajouta foi assez légerement, comme il arrive quand une fois la superstition s'est emparée des esprits. On contoit que dans le marché aux herbes un enfant libre, âgé de six mois, avoit crié

triomphe. Que dans la place aux veaux, un bœuf, sans être poursuivi de personne, étoit monté jusqu'à un troisiéme étage, d'où il s'étoit ensuite jetté en bas, effrayé par les cris de ceux qui l'habitoient. Qu'on avoit apperçu en l'air une flotte composée de plusieurs bâtimens. Que dans le même marché aux herbes, le temple de l'esperance avoit été frappé du tonnerre. Qu'à Lanuvium une lance s'étoit remuée d'elle-même. Qu'un corbeau avoit volé dans le temple de Junon, & s'étoit perché sur l'oreiller même de la déesse. Qu'on avoit vû dans le territoire d'Amiterne en différens endroits, plusieurs fantômes d'hommes vêtus de blanc, qui étoient disparus dès qu'on avoit voulu s'en approcher. Que dans celui de Picene, il avoit plû des pierres. Qu'à Cere, les lettres qui contenoient la réponse de l'oracle, avoient paru beaucoup plus petites que de coutume. Qu'enfin dans la Gaule un loup avoit arraché du fourreau l'épée d'un soldat en sentinelle, & s'étoit enfui avec. Les decemvirs eurent ordre de consulter les livres de la Sibylle au sujet des autres prodiges. Mais en attendant on ordonna une neuvaine pour la pluye

de pierres qui étoit tombée dans le territoire de Picene. Et ensuite tous les citoyens furent occupés sans interruption à appaiser la colere des dieux, annoncée par tant d'évenements miraculeux, en suivant les regles que la Sibylle avoit prescrites. Avant toutes choses on fit des sacrifices expiatoires, pour purifier la ville & les habitans de toute souillure. On immola de grandes victimes aux dieux qui étoient désignés. On fit à Junon, dans son temple de Lanuvium, une offrande du prix de quarante livres d'or : & les Dames présenterent une statuë de bronze à celle qui préside sur le mont Aventin. A Cere, où les lettres de l'Oracle avoient paru si diminuées, il fut ordonné qu'on descendroit les dieux de leurs niches, pour les coucher dévotement sur des coussins, & les exposer à la piété des citoyens. On décerna des processions publiques, à l'honneur de la Fortune, sur le mont Algide. A Rome on descendit aussi la statuë de la Jeunesse de sa place, & on fit des processions dans le temple d'Hercule. Et tout le peuple eut ordre d'aller faire des prieres généralement dans tous les temples, aux piés des Dieux couchés tout de leur

long sur leurs lits de parade. On immola cinq grandes victimes au Génie. Enfin le préteur C. Atilius Serranus fut chargé de promettre aux dieux des honneurs extraordinaires, si dix ans après, la république se trouvoit dans son état ordinaire. Les esprits des Romains se trouverent fort soulagés après qu'on eut achevé ces sacrifices, & fait aux dieux les vœux que la Sibylle avoit marqués.

Flaminius odieux au sénat, à cause de sa témérité.

Flaminius, celui des consuls désignés à qui le sort avoit fait tomber en partage les légions qui hyvernoient à Plaisance, manda à Sempronius qu'il eût à tenir cette armée campée à Rimini aux ides de Mars, pour la lui remettre en ce lieu, dès qu'il y seroit arrivé. Il avoit dessein de faire la cérémonie de son inauguration dans la province, n'ayant pas encore oublié les contestations qu'il avoit eues avec les sénateurs pendant son tribunat, en premier lieu: & une seconde fois dans son premier consulat, d'abord au sujet du consulat même, qu'on vouloit l'obliger d'abdiquer, puis à l'occasion du triomphe dont on avoit dessein de le priver. Il étoit encore odieux aux sénateurs, à cause d'une nouvelle loi que

C. Claudius avoit portée contre leur ordre, n'ayant de tous les sénateurs que le seul Flaminius qui l'appuyât dans ce dessein. Cette loi faisoit défense à tout sénateur & à tout citoyen qui seroit pere de sénateur, d'avoir une barque qui tint plus de trois cent septiers. C. Claudius trouvoit que c'étoit assez pour transporter à Rome les fruits que les sénateurs recueilloient dans leurs terres, & qu'il étoit indigne de leur rang de faire servir leurs vaisseaux de charge à transporter la récolte des autres citoyens pour de l'argent. L'affaire ayant été débattuë avec beaucoup de chaleur de part & d'autre, rendit Flaminius, qui avoit appuyé cette loi de son crédit, odieux à la noblesse; mais lui acquit la faveur du peuple, qui par reconnoissance, l'éleva une seconde fois au consulat. Il se persuada que les sénateurs, pour se venger de lui, le retiendroient à Rome, soit en alleguant de mauvais présages, soit en l'obligeant de célébrer les féries latines, ou enfin en apportant quelqu'un des prétextes dont on avoit coutume de se servir, pour empêcher les consuls d'aller commander les armées. Pour éviter cet inconvé-

nient, il feignit d'avoir affaire à la campagne ; & étant sorti de Rome, s'en alla, sans en rien dire, dans son département, n'étant encore que particulier. Cette évasion étant devenuë publique, anima encore davantage les sénateurs, déja irrités contre lui. On » disoit hautement, que Flaminius » avoit déclaré la guerre, non-seulement au sénat, mais aux dieux » mêmes. Qu'ayant été fait consul la » premiere fois contre les auspices » qui s'opposoient à son élection, il » s'étoit mocqué des hommes & des » dieux, qui de concert, lui défen» doient de donner bataille. Et que » maintenant, tourmenté par les re» proches que sa conscience lui faisoit » de son impiété, il avoit évité de pa» roître au capitole, & d'y faire la cé» rémonie auguste de son entrée dans » le consulat ; pour n'être point obligé » d'invoquer le grand Jupiter un jour » si solemnel ; pour ne point voir ni » consulter le sénat, qu'il haïssoit, & » de qui il étoit haï ; pour ne point » indiquer les féries latines ; pour ne » point faire à Jupiter, sur la monta» d'Albe, le sacrifice accoutumé ; pour » ne point consulter les Auspices, &

faire dans le capitole les vœux ordi- «
naires pour la prosperité de la répu- «
blique, & la sienne propre, & par- «
tir ensuite pour sa province, revêtu «
des marques honorables de sa digni- «
té. Qu'il étoit sorti de Rome à la «
dérobée, comme un miserable sol- «
dat, sans être précédé de ses lic- «
teurs, sans faire passer devant lui les «
haches & les faisceaux, à peu près «
comme s'il eût quitté sa patrie pour «
aller en exil. Qu'il étoit apparem- «
ment plus glorieux pour lui & pour «
l'empire Romain, de faire une cé- «
rémonie si sainte & si éclatante, à «
Rimini, qu'à Rome, & dans une «
auberge, qu'à la vûë de ses dieux do- «
mestiques. Tous furent d'avis qu'on le rappellât, ou qu'on le fît revenir par force, s'il refusoit d'obéir; & qu'on l'obligeât à rendre en personne tous les honneurs qu'il devoit aux dieux & aux hommes, avant d'aller joindre son armée dans sa province. On lui députa pour cet effet Q. Terentius & M. Antistius. Mais il ne fit pas plus de cas de leurs remontrances, qu'il en avoit fait dans son premier consulat des lettres que le sénat lui avoit écrites. Quelques jours après il entra en charge: & au

milieu de la ceremonie, le taureau qu'on immoloit, après avoir reçû le coup de hache, échappa des mains des ſacrificateurs, & couvrit de ſon ſang un grand nombre des aſſiſtants. Tout le monde ſe mit à fuir. Les plus éloignés de l'autel eurent encore plus de frayeur, parce qu'ils ignoroient la cauſe d'une ſi grande conſternation. On regarda cet accident comme le préſage de quelque grand malheur. Flaminius s'étant mis à la tête des legions que lui remit Sempronius, conſul de l'année précédente, & des deux qu'il reçut du préteur Atilius, traverſa les ſentiers de l'Apennin, pour ſe rendre dans l'Etrurie.

Fin du premier Livre.



HISTOIRE
DE LA
SECONDE GUERRE
DE CARTHAGE.

LIVRE II.

SOMMAIRE.

Annibal perd un œil en passant dans l'Etrurie par des marais froids & humides. Le consul Flaminius donne bataille malgré les dieux & les hommes, & est défait & tué à Trasimene. Annibal tient sa parole en Carthaginois à 6000 hommes qui s'étoient rendus à lui. Deux meres meurent de joye à Rome à la vûë de leurs fils revenus de la bataille contre leur esperance. Printemps sacré promis aux dieux à des conditions. Fabius créé dictateur. Sa sage conduite. M. Minucius son maître de cavalerie le dé-

crie dans l'esprit des soldats & du peuple, & à force d'invectiver contre lui, obtient une autorité égale à celle de son superieur. Il donne bataille à Annibal, & prêt d'être défait, est délivré de danger par ce même Fabius qu'il avoit maltraité. Vaincu par ce bienfait, il se reconcilie avec lui, & rentre sous son obéissance. Stratagême d'Annibal, pour se tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé. En ravageant tout le pays, il épargne les terres de Fabius, afin de le rendre suspect de quelque intelligence. Bataille de Cannes, encore plus funeste aux Romains que les trois premieres. Le consul Paul Emile y est tué sur la place avec un grand nombre de consulaires, de prétoriens & d'edilitiens, & plus de 40000 soldats. P. Scipion, surnommé depuis l'Africain, empêche, par son courage & sa fermeté, une conspiration de la jeune noblesse, qui pouvoit entraîner la ruine de la republique. Consternation extraordinaire à Rome après cette défaite. Heureux succès en Espagne consolent des malheurs de l'Italie. Vierges Vestales punies pour inceste. On arme des esclaves, faute de trouver assez de soldats libres. Prisonniers de Cannes demandent à être rachetés. On va

au-devant de Varron, & on le remercie de n'avoir point déſeſperé de la republique.

DE's qu'Annibal ſentit les approches du printemps; il ſortit de ſes quartiers d'hyver, après avoir tenté inutilement de traverſer l'Apennin, avoir perdu beaucoup de temps à cette entrepriſe, & s'être vû en danger d'y périr avec toute ſon armée. Les Gaulois n'avoient été engagés à le ſuivre, que par l'eſperance du butin. Mais ſitôt qu'ils virent qu'au lieu de s'enrichir aux dépens d'autrui, leur pays étoit devenu le théâtre de la guerre, & étoit également foulé par les quartiers d'hyver des deux armées; ils l'abandonnerent à ſon tour, pour revenir au parti des Romains. Les principaux de cette nation dreſſerent ſouvent des embuches à ſa vie: & il ne les évita que par la trahiſon qu'ils exerçoient les uns contre les autres, en lui découvrant la conſpiration qu'on avoit formée contre lui, avec la même legereté qu'ils y étoient entrés. Il ſe ſauva auſſi pluſieurs fois par l'erreur où il les jettoit, en changeant ſouvent d'habits ou de caſques. La crainte de périr par

Cn. Servilius & Caius Flaminius conſuls. An. 531.

Annibal abandonné des Gaulois.

leur perfidie, fut encore une des raisons qui l'obligerent à se mettre de si bonne heure en campagne. Cependant le consul Cn. Servilius entra en charge à Rome aux ides de Mars, & assembla les sénateurs pour les consulter sur l'état de la république. Cette déliberation réveilla la haine mal éteinte qu'ils avoient pour C. Flaminius. Ils se plaignoient, d'avoir créé deux consuls, & de n'en avoir qu'un. Que Flaminius ne pouvoit passer pour tel, étant parti de Rome sans autorité & sans auspices. Que c'étoit au capitole que les consuls recevoient ces deux caracteres, à la vûë de leurs dieux publics & particuliers; après avoir célébré les féries latines, & fait sur la montagne d'Albe, & dans le temple du grand Jupiter, les sacrifices accoutumés; & non pas dans la province & dans une terre étrangere, où il n'avoit porté que la qualité de particulier. Leur crainte étoit augmentée par les prodiges qu'on annonçoit de toutes parts. On assuroit qu'en Sicile on avoit vû des javelots s'allumer entre les mains de plusieurs soldats; & en Sardaigne, un bâton en celles d'un cavalier qui faisoit sa ronde. Qu'on avoit

Plaintes contre Flaminius.

Prodiges.

apperçû, à diverses reprises, s'élever sur les côtes maritimes des especes d'incendies. Qu'il étoit sorti du sang de deux boucliers : que quelques soldats avoient été frappés de la foudre : que le disque du soleil avoit paru plus petit qu'à l'ordinaire : qu'à Preneste il avoit plû des pierres ardentes : qu'à Arpi on avoit apperçu en l'air des boucliers, & un combat entre le soleil & la lune : qu'à Capene, en plein jour, il avoit paru deux lunes en même-temps : qu'à Cere il avoit coulé des eaux ensanglantées, & que la fontaine même d'Hercule s'étoit trouvée couverte de taches de sang : qu'à Antium, des épis sanglants étoient tombés dans les corbeilles des moissonneurs : qu'à Faleries il s'étoit fait dans le ciel une large ouverture, d'où il étoit sorti un grand éclat de lumiere. Que les lettres où la réponse de l'oracle étoit contenuë, s'étoient diminuées à vûë d'œil ; & qu'il étoit tombé du ciel un billet, où ces mots étoient écrits : Mars secouë ses armes. Que dans ce même tems à Rome, sur la voye Appia, la statuë du même dieu avoit jetté de la sueur, aussi bien que les statuës des loups. Qu'enfin à Capouë le ciel avoit paru être tout en

feu, & la lune tomber avec la pluye. La superstition alla jusqu'à ajouter foi à des prodiges de moindre conséquence. On disoit qu'il y avoit des chévres dont le poil avoit tout d'un coup été métamorphosé en laine ; & qu'un coq avoit changé de sexe avec une poule. Ceux qui étoient garands de ces miracles furent introduits dans le sénat, où ils les exposerent de la maniere que nous venons de dire. L'affaire mise en déliberation, les sénateurs furent d'avis qu'on commençât par immoler aux dieux, selon le rang & la dignité de chacun d'eux, de grandes & de petites victimes, & faire des processions & des prieres dans tous les temples. Que le reste s'exécuteroit de la façon que les decemvirs le prescriroient, après qu'ils auroient consulté les livres de la Sibylle. Il fut ordonné par leur avis, qu'on offriroit à Jupiter un foudre d'or pésant cinquante livres : à Junon & à Minerve, des dons convenables, mais en argent. Qu'on immoleroit à Junon, sur le mont Aventin, où elle étoit honorée sous le nom de Reine, & à Lanuvium, où elle étoit connuë sous celui de Sospite, les victimes les plus considerables : que les Dames Ro-

maines feroient à la même déeſſe, ſur le même mont Aventin, une offrande en leur nom, après que chacune d'elles auroit contribué une ſomme d'argent proportionnée à ſes moyens, & qu'elles placeroient ſa ſtatuë ſur ſon lit de parade. Que les affranchies mêmes ſe cottiſeroient pour faire un don à la déeſſe Feronie. Toutes ces cérémonies ayant été achevées, les decemvirs immolerent dans la place publique d'Ardée les plus grandes victimes. Et au mois de Decembre, ils firent le même ſacrifice à Rome, où les ſtatuës des dieux furent deſcenduës de leurs niches, & étenduës ſur leurs couſſins par les mains mêmes des ſénateurs. On donna en même temps un feſtin public, & l'on annonça les fêtes de Saturne par des cris, qui furent continués un jour & une nuit. On fit de cette cérémonie une fête annuelle, que le peuple eut ordre de célébrer à perpetuité dans le même temps.

Pendant que le conſul paſſoit le tems à Rome à ſacrifier aux dieux, & à faire des levées avec beaucoup de longueur, Annibal s'étoit déja mis en campagne. Il ſçavoit que le conſul Flaminus étoit arrivé à Arretium. Il

pouvoit se rendre dans ce canton par une route plus commode, mais plus longue, si l'empressement qu'il avoit de le joindre ne lui eût fait préferer un chemin plus court à travers un marais, dans lequel le fleuve Arnus s'étoit alors débordé avec plus d'abondance que de coutume. Il ordonna aux Espagnols & aux Africains, tous soldats veterans, & l'élite de son armée, de marcher au premier rang avec leurs bagages, afin que s'ils étoient obligés de s'arrêter, ils ne manquassent pas des choses néceſſaires. Les Gaulois les suivoient, & formoient le centre. La cavalerie étoit à l'arriere-garde. Magon, avec les soldats armés à la legere, fut chargé de rassembler ceux qui s'écarteroient du gros, ou qui demeureroient derriere. Cet ordre regardoit sur tout les Gaulois, naturellement impatients dans les fatigues, & peu propres à soutenir une marche longue & difficile. Ceux qui étoient à l'avant-garde voyant leurs officiers à leur tête, suivoient courageusement leurs drapeaux, malgré la profondeur des eaux & de la bouë, dont ils se retiroient avec des peines incroyables. Mais les Gaulois ne pouvoient ni se retenir, quand ils

venoient à trebucher, ni s'arracher des gouffres du fleuve, ou du marais, où ils étoient à toute heure engloutis. Ils soutenoient pendant quelque temps leurs corps par leurs courages, & leurs courages par l'esperance. Mais quand une extrême fatigue leur avoit entierement ôté l'un & l'autre, ils se laissoient tomber, & expiroient au milieu des bêtes de charges, renversées pêlemêle aussi-bien qu'eux. Ce qui les accabla davantage, fut la privation du sommeil pendant quatre jours & trois nuits. Comme la terre étoit toute couverte d'eau, ils se couchoient, pour être à sec, ou sur les harnois & les bagages des chevaux & des bêtes de somme, entassés les uns sur les autres, ou sur les corps mêmes de ces animaux, étendus de tous côtés par terre, au milieu de l'eau & de la fange; trop contens de trouver où se mettre à sec, afin de se laisser aller à un sommeil auquel ils ne pouvoient plus résister. Annibal étoit monté sur le seul éléphant qui lui étoit resté. Et la hauteur de cet animal le mettoit bien à l'abri des eaux. Mais ayant été longtemps incommodé d'une fluxion, causée tant par le mélange du froid & du

chaud, qui se font sentir alternativement à l'arrivée du printemps, que par les insomnies continuelles, & les vapeurs grossieres du marais, qui lui donnoient de violents maux de tête : comme le temps ni le lieu ne lui permettoient pas d'user de remedes, il eut enfin le malheur de perdre un œil.

Annibal perd un œil.

Lorsqu'il fut sorti de ces terres humides & marécageuses, après y avoir perdu beaucoup d'hommes & de chevaux de la maniere du monde la plus déplorable, il campa dans le premier endroit sec qu'il rencontra. Et ayant appris par ses coureurs que l'armée ennemie étoit aux environs d'Arretium, il s'attacha, avec une application infinie, à connoître les desseins & le caractere du consul, la situation du pays, les moyens dont il devoit se servir pour avoir des vivres, les chemins par où il pouvoit les faire conduire dans son camp, & généralement toutes les choses qui pouvoient lui être avantageuses, dans les conjonctures présentes. La contrée de l'Etrurie qui est entre Fesules & Arretium, étoit la plus fertile de l'Italie. On y trouvoit en abondance des troupeaux, des blés, & tous les fruits que

que la terre produit pour la nourriture des hommes. Le consul étoit encore tout fier des succès qu'il avoit eus dans son premier consulat. Il se mocquoit des loix & des conseils des sénateurs. Il n'avoit pas même pour les dieux tout le respect qu'il auroit dû. Et la fortune avoit encore nourri & augmenté sa témérité naturelle, par les avantages qu'elle lui avoit procurés, tant en paix qu'en guerre. Ainsi il étoit aisé de prévoir que ne consultant ni les dieux, ni les hommes, il agiroit en tout avec beaucoup d'imprudence & d'emportement. Annibal, de son côté, n'oublia rien de ce qui pouvoit irriter son caractere bouillant, & le précipiter avec plus de violence encore dans les vices qui lui étoient naturels. Ainsi laissant l'armée Romaine à la gauche, il prit sur la droite du côté de Fesules; & mettant tout à feu & à sang dans le beau milieu de l'Etrurie, il étalla aux yeux du consul le plus de ravage & de désolation qu'il lui fut possible. Flaminius n'étoit pas d'humeur à rester tranquille dans son camp, quand même Annibal seroit demeuré en repos dans le sien. Mais quand il vit qu'on pilloit à ses yeux les

Caractere de Flaminius.

terres des alliés, & qu'on emportoit impunément le butin qu'on avoit fait ſur eux ; il crut que c'étoit une honte pour lui, qu'Annibal marchât la tête levée par le milieu de l'Italie, & s'avançât juſques aux portes de Rome, ſans trouver de réſiſtance. Il rejetta avec mépris le ſentiment de ceux qui lui donnoient des conſeils plus ſolides que ſpécieux ; comme d'attendre ſon collegue, afin d'agir de concert avec lui ; & de ſe contenter juſques-là, d'arrêter le pillage des ennemis par le moyen des troupes auxiliaires & des ſoldats armés à la legere. Sans daigner ſeulement les écouter, il ſortit bruſquement du conſeil ; & donnant en même-temps le ſignal de la marche & » du combat : Que ne demeurons-» nous plutôt les bras croiſés, dit-il, » auprès des murailles d'Arretium ? » Car c'eſt là qu'eſt notre patrie. C'eſt » là que ſont renfermés nos Dieux Pe-» nates, & tout ce que nous avons de » plus cher au monde. Qu'Annibal » cependant, après être échappé de » nos mains, déſole toute l'Italie par » le fer & par le feu, & aille camper » juſqu'auprès des murailles de Ro-» me. Gardons-nous bien de décam-

per d'ici, qu'un arrêt du sénat ne « vienne arracher Flaminius d'auprès « d'Arretium, comme autrefois Ca- « mille d'auprès de Veïes, pour aller « au secours de sa patrie. Ayant ainsi « parlé, il ordonna qu'on se mît en marche au plus vîte, & sauta lui-même, avec beaucoup de précipitation, sur son cheval. Mais cet animal s'étant abbattu sous lui, le renversa par terre, la tête la premiere. Tous ceux qui étoient présents étant déja effrayés de cette chûte, comme d'un mauvais présage sur le point de donner bataille; on vint encore l'avertir que le porte-enseigne ne pouvoit arracher son étendard de terre, quelqu'effort qu'il fît. Mais Flaminius, sans s'étonner, se tournant du côté de celui qui lui annonçoit cette nouvelle : Ne m'apportes-tu point « aussi, lui dit-il, des lettres du sénat, « pour m'empêcher de donner batail- « le ? Va-t'en : dis au porte-enseigne, « que si la crainte a glacé ses bras, il « creuse la terre pour retirer son dra- « peau. Dès-lors l'armée commença à marcher, les principaux officiers étant consternés de ces deux prodiges, outre qu'ils n'avoient pas été du sentiment du consul. Mais les soldats étoient ra-

Flaminius tombe de cheval.

vis de voir à leur general tant de hardieſſe & de fierté, conſiderant davantage ſes eſperances, que les raiſons qu'il avoit d'eſperer.

Annibal exerça toutes les hoſtilités poſſibles ſur les terres qui ſont entre la ville de Crotone & le lac de Traſimene, ne doutant point que Flaminius irrité de ces ravages, n'accourût au ſecours de ſes alliés. Lorſqu'il fut arrivé à l'endroit où le lac de Traſimene s'approche des montagnes de Crotone, il le trouva très-propre pour des embûches. Il n'y a entre ce lac & les montagnes qu'un eſpace fort étroit, que la nature ſemble avoir laiſſé tout exprès. On entre par là dans une plaine aſſez large, au bout de laquelle le terrein s'éleve, & forme differentes collines. Ce fut là qu'il ſe campa avec les Africains & les Eſpagnols ſeulement, de façon que les ennemis l'avoient directement en face. Il poſta les frondeurs & les autres troupes armées à la legere derriere les montagnes. Il mit la cavalarie à l'entrée même du défilé, à couvert de certaines éminences, qui ſembloient faites exprès pour les cacher; afin que quand les Romains ſeroient entrés dans la plaine

dont nous venons de parler, ils se trouvassent enfermés par le lac & les montagnes, sans pouvoir retourner en arriere. Flaminius s'étoit avancé dès la veille jusques au lac, sans avoir pris la précaution de faire reconnoître les lieux; & ce jour-là, ayant traversé ce passage étroit, sans attendre que le jour l'éclairât suffisamment, quand il eut étendu ses troupes dans la plaine, il crut n'avoir affaire qu'à ceux des Carthaginois qu'il voyoit devant lui & qui avoient Annibal à leur tête. Il ne pensa jamais à ceux qui s'étoient mis en embuscade derriere lui, & au-dessus de sa tête, à couvert des montagnes. Dès qu'Annibal vit que son projet avoit reüssi au-delà de ses esperances, & que ses ennemis étoient enfermés de toutes parts, il donna aux siens le signal de venir fondre sur eux tout à la fois. Les Romains furent d'autant plus surpris de cette attaque imprevûë, qu'il s'étoit élevé de dessus le lac un brouillard beaucoup plus épais dans la plaine que sur les montagnes; ce qui fit que les Carthaginois pouvant aisement se distinguer entr'eux, tomberent sur les ennemis dans le même moment, quoiqu'ils sortissent de diffe-

Bataille de Trasimene.

rentes embuscades. Les Romains entendirent les cris que les Carthaginois pousserent de tous côtés, avant de comprendre qu'ils étoient investis : & ils se virent pressez par devant, par derriere & par les flancs, avant qu'ils eussent eu le temps de se ranger en bataille, ou de tirer leurs épées.

Les Romains enfermés de toutes parts.

L'armée étoit dans un désordre effroyable. Les soldats distinguant à peine leurs officiers à travers du brouillard épais qui couvroit toute la campagne, se tournoient au hazard du côté qu'ils entendoient parler. Le seul Flaminius, aussi intrepide qu'on le peut être dans une telle consternation, rétablit le combat autant que le lieu & le temps le permettent : & par tout où il peut se faire voir, ou se faire entendre, il ordonne aux siens de tenir » ferme & de se bien battre. Que ce » n'étoit pas par des vœux & par des » prieres qu'ils se tireroient d'un si » mauvais pas, mais par le secours de » leur courage & de leurs armes. » Qu'on pouvoit, l'épée à la main, » s'ouvrir un passage au milieu des ba» taillons les plus nombreux & les plus » serrés : & que ceux qui avoient le » plus de valeur, étoient ordinaire-

ment les moins exposés au danger. « Mais le tumulte & le fracas les empêchoit d'entendre ses conseils, ou de recevoir ses ordres. Et bien-loin de reconnoître leurs étendarts, & de garder leurs postes, à peine avoient-ils assez de présence d'esprit pour prendre leurs armes & s'en servir contre l'ennemi. Elles étoient pour eux un fardeau inutile, plutôt qu'un instrument salutaire; d'autant plus que dans une telle obscurité, ils faisoient encore moins usage de leurs yeux, que de leurs oreilles. Ils alloient & venoient, comme des aveugles, par tout où ils entendoient le cliquetis des épées, les cris des blessés, & les gemissements des mourants. Ceux qui fuyoient étoient arrêtés dans leur course par un pelotton de gens qui combattoient encore. D'autres qui revenoient du combat, étoient emportés, malgré eux, par une troupe de fuyards. Enfin lorsqu'ils eurent fait en tous sens d'inutiles efforts pour s'ouvrir un chemin & se sauver, voyant que le lac & les montagnes les enfermoient par les flancs, & les ennemis par devant & par derriere, & qu'ils ne pouvoient trouver leur salut que dans leur valeur & dans

leurs armes ; alors chacun ne consultant plus que son désespoir, ils recommencerent un combat d'une nouvelle espece. Ce n'étoit point une bataille rangée dans l'ordre & avec la discipline accoutumée ; en sorte que les * Princes, les Piquiers & les Triariens occupassent leur place ordinaire ; qu'on remarquât les drapeaux au prémier rang, & qu'on pût distinguer la premiere ligne de la deuxiéme, ou qu'enfin chacun reconnût sa legion, sa cohorte ou sa compagnie. C'étoit le hasard qui les assembloit, & leur courage qui les plaçoit au front ou à la queuë. Mais après tout, ils combattoient avec tant de chaleur & d'animosité, & leur esprit étoit tellement occupé du désir de vaincre, qu'aucun ne s'apperçut d'un tremblement de terre épouvantable, qui renversa des villes presqu'entieres en plusieurs contrées de l'Italie, détourna le cours des fleuves, fit remonter la mer bien avant dans le lit des rivieres, & fit écrouler de hautes montagnes.

Acharnement au combat empêche qu'on ne s'apperçoive d'un horrible tremblement de terre.

L'action dura trois heures, & la furie des combattants fut égale par tout. C'étoit cependant autour du consul

* Espece de troupes chez les Romains.

que se donnoient les plus grands coups. Il étoit suivi de l'élite de ses troupes. Il combattoit lui-même avec une ardeur incroyable, & se trouvoit par tout où il voyoit plier les siens. Et si les ennemis qui le reconnoissoient à l'éclat de ses habits & de ses armes, attaquoient sa vie avec beaucoup d'acharnement, les plus braves des Romains n'en faisoient pas moins paroître pour la défendre. Enfin un cavalier Insubrien, qui le connoissoit depuis long-temps, poussant son cheval de son côté: Voilà, dit-il à ses compa- " gnons, celui qui a taillé en pieces " nos legions, & ravagé nos villes & " nos campagnes. Je m'en vas l'im- " moler aux mânes de mes compatrio- " tes, qu'il a fait perir d'une maniere " si cruelle. En parlant ainsi, il piqua " des deux ; & s'étant fait jour à travers de ceux qui se tenoient serrés autour de Flaminius, il coupa la tête à son Ecuyer, qui présentoit son corps pour couvrir celui de son maître, & perça le consul lui-même d'un coup de lance. Il se mettoit en devoir de le dépouiller ; mas les Triariens le couvrirent de leurs boucliers. Dès ce moment les Romains prirent ouvertement la fuite

Flaminius tué d'un coup de lance.

avec tant de précipitation, que le lac ni les montagnes ne pouvoient les arrêter. La frayeur les emportoit comme des aveugles à travers les rochers & les précipices, au milieu desquels on voyoit tomber pêle-mêle armes, hommes & chevaux. La plupart s'étant jettés dans le lac, s'éloignoient du bord tant qu'ils pouvoient avoir la tête au-dessus de l'eau. Quelques-uns conçurent le dessein témeraire de le passer à la nage. Mais désesperant bientôt de traverser un espace d'eaux si immense, & manquant de force & de courage, ils furent ou engloutis dans ses gouffres; ou, lorsqu'ils tâchoient avec de grands efforts à regagner le rivage, tués par les cavaliers ennemis qui entroient dans le lac pour les attendre. Il y en eut environ six mille, qui dès le commencement du combat, sortirent de ce défilé, après s'être bravement ouvert un passage au milieu des ennemis, sans sçavoir rien de ce qui se passoit derriere eux. Ils s'arrêterent sur une éminence, d'où ils entendoient seulement le bruit des armes & les cris des combattants, sans pouvoir distinguer, à cause de l'obscurité, de quel côté étoit l'avantage. Mais vers

le milieu du jour, le ſoleil ayant diſſipé le brouillard, leur découvrit les plaines qui étoient au-deſſous d'eux, & la déroute affreuſe des legions Romaines. Ils prirent auſſi-tôt la fuite, avec le plus de diligence qu'ils purent, pour ſe dérober à la pourſuite des cavaliers ennemis, qu'on ne manqueroit pas d'envoyer après eux. Mais dès le lendemain, la faim s'étant jointe aux autres maux qui les accabloient, ils ſe rendirent à Maharbal, qui les avoit joints pendant la nuit avec toute la cavalerie, ſur la parole qu'il leur donna, de les renvoyer en toute liberté, dès qu'ils auroient livré leurs armes. Mais Annibal exécuta cette promeſſe avec ſa fidelité ordinaire : c'eſt-à-dire, qu'il les chargea de chaînes, & les fit tous priſonniers.

Perfidie d'Annibal envers 6000 priſonniers.

Telle fut la fameuſe bataille de Traſimene, que les Romains mettent au nombre de leurs plus grandes calamités. Ils perdirent quinze mille hommes dans le combat même. La fuite en ſauva dix mille ; qui après s'être diſperſés dans la Toſcane, revinrent à Rome par differents chemins. Il ne fut tué que quinze cent hommes du côté des Carthaginois. Mais il y en eut de

part & d'autre un grand nombre qui moururent de leurs blessures. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la perte que les deux partis firent dans cette journée. Pour moi, qui ne veux rien assurer sans garand, ce qui arrive pourtant à la plupart des écrivains, je m'en suis rapporté, plus qu'à tout autre, à Fabius, qui a écrit les évenements de cette guerre pendant la guerre même. Annibal ayant renvoyé sans rançon les prisonniers du nom latin, & chargé de chaînes les citoyens Romains, fit inhumer les Carthaginois qui avoient été tués sur le champ de bataille, après les avoir séparés d'avec les ennemis. Et ayant fait chercher avec soin le corps de Flaminius, pour lui donner une sépulture honorable, il ne le trouva point parmi les morts. Dès qu'on reçut à Rome la nouvelle de cette défaite, tout le peuple courut dans la place publique avec beaucoup de frayeur & de consternation. Les dames errant par les ruës, demandoient à tous ceux qu'elles rencontroient, quel malheur étoit arrivé, & en quel état étoit l'armée de la république. On s'assemboit en foule autour de la tribune aux harangues & du sénat;

Effroi des Romains à la nouvelle de cette défaite.

& on invitoit les magiſtrats à s'y rendre, pour apprendre d'eux ce qui s'étoit paſſé. Enfin vers le ſoir, le préteur M. Pomponius parut en public; & ſans chercher aucun détour pour adoucir une nouvelle ſi funeſte : Nous « avons, dit-il, perdu une grande ba- « taille. Et quoiqu'il ne fut entré dans aucun détail ſur les accidents de cette journée, chaque particulier ne laiſſoit pas d'en conter, étant de retour chez lui, diverſes circonſtances qu'il avoit appriſes des autres, ou qu'il avoit inventées lui-même. On publioit que le conſul avoit été tué avec la plus grande partie de ſes troupes. Qu'il n'étoit reſté qu'un petit nombre de ſoldats que la fuite avoit diſperſés dans la Toſcane, ou que le vainqueur avoit fait priſonniers. L'eſprit de ceux dont les parents avoient ſervi ſous le conſul Flaminius, étoit partagé en autant d'inquiétudes, qu'il y a de malheurs differens qui peuvent arriver à des vaincus. Et perſonne ne ſçavoit s'il devoit eſperer ou craindre, juſqu'à ce qu'il fût informé du ſort des ſiens. Le lendemain, & pluſieurs jours après, on vit aux portes une multitude de citoyens, mais beaucoup plus de femmes que

d'hommes, qui attendoient le retour de leurs parents & de leurs amis, ou de ceux qui leur en pourroient dire des nouvelles. Et s'il arrivoit quelqu'un de leur connoiſſance, ils l'entouroient auſſi-tôt, & ne le quittoient point, qu'ils n'euſſent appris de lui toutes les particularités qu'ils déſiroient ſçavoir. Ils s'en retournoient enſuite dans leurs maiſons, la douleur ou la joie peintes ſur le viſage, ſelon les nouvelles qu'ils avoient appriſes, accompagnés de gens qui leur faiſoient des compliments de félicitation ou de condoleance. Les femmes, encore plus que les hommes, firent éclater leur triſteſſe ou leur joie.

Meres mortes de joie à la vûë de leurs fils revenus de la bataille.

On rapporte qu'il y en eut une qui mourut aux portes mêmes de la ville, à la vûë inopinée de ſon fils, qui revenoit ſain & ſauf de l'armée : qu'une autre, à qui on avoit fauſſement annoncé la mort du ſien, expira d'un excès de plaiſir, dans le moment qu'elle le vit entrer dans ſon logis, où elle s'abandonnoit à la douleur. Pendant pluſieurs jours, les préteurs tinrent le ſénat aſſemblé depuis le matin juſqu'au ſoir, pour voir quel chef & quelle troupe ils pourroient oppoſer aux Carthaginois victorieux.

Avant qu'ils eussent pris aucunes mesures certaines, on leur vint tout d'un coup annoncer un nouveau malheur. Annibal avoit défait quatre mille cavaliers, que le consul Cn. Servilius avoit fait partir pour aller au secours de son collegue, mais qui s'étoient arrêtés dans l'Ombrie, dès qu'ils avoient appris ce qui s'étoit passé auprès du lac de Trasimene. Cette perte fit differentes impressions sur les esprits, selon le caractere d'un chacun. Les uns la regardoient comme legere, en comparaison de celle qu'on avoit faite auparavant, dont ils étoient uniquement occupés. Les autres n'en jugeoient pas par le nombre de ceux qu'on avoit perdus. Mais comme le moindre accident suffit pour accabler un corps déja affoibli par une dangereuse maladie, pendant que celui qui a encore toute sa vigueur peut résister à un choc beaucoup plus rude; de même ils croyoient qu'on devoit considerer la défaite de ces cavaliers, selon le rapport qu'elle avoit aux forces épuisées de la république, que le moindre fardeau pouvoit abbattre; & non par ce qu'elle étoit en elle-même. C'est pourquoi on eut recours à un remede Autre défaite.

qu'on n'avoit point employé, & dont on n'avoit point eu besoin depuis long-temps : on résolut de créer un dictateur. Mais parce que le consul, à qui seul il appartient de le nommer, étoit absent, & qu'il n'étoit pas aisé de lui envoyer un courrier, ou de lui faire tenir des lettres, pendant que les Carthaginois étoient maîtres de tous les passages ; & que d'ailleurs il n'y avoit point d'exemple, qu'un dictateur eût été créé par le peuple, Q. Fabius Maximus fut élû prodictateur, & Q. Minucius Rufus maître de la cavalerie, par les suffrages de la multitude. Le sénat les chargea l'un & l'autre de fortifier la ville de Rome, de mettre des troupes dans tous les lieux où ils les jugeroient nécessaires, & de rompre les ponts qui pouvoient donner passage aux ennemis. Qu'il falloit faire tous ses efforts pour empêcher Annibal de se rendre maître de la ville, puisqu'on n'avoit pû défendre l'Italie contre lui.

Fabius Dictateur.

Annibal traversa l'Ombrie, & s'en vint droit à Spolette. Il commença par ravager la campagne. Ensuite s'étant mis en devoir d'emporter la ville d'assaut, il fut repoussé avec un grand

carnage des ſiens. Il jugea par le peu de ſuccès qu'il avoit eu à l'attaque d'une ſimple colonie, combien il lui en couteroit pour ſe rendre maître de Rome même. Il alla de là vers Picene, où ſes ſoldats trouverent de quoi appaiſer la faim qui les preſſoit, dans les grains & les autres fruits dont cette terre abonde ; & de quoi aſſouvir leur avarice, dans les richeſſes de ſes habitants. Pendant le ſéjour qu'il y fit, ſes troupes eurent le temps de ſe remettre des peines qu'elles avoient ſouffertes en traverſant pendant l'hyver un marais impraticable ; & en combattant des ennemis qu'ils avoient défaits à la vérité, mais qui leur avoient fait acheter bien cher la victoire. Mais comme ſes ſoldats préferoient le pillage & le butin au repos & à l'oiſiveté, il les tira de cette contrée dès qu'il vit qu'ils étoient en état d'agir, & s'en alla avec eux ravager les terres de Pretutium & d'Hadria, le pays des Marſes, des Marruciniens & des Peliguiens, & tous les environs d'Arpi & de Lucerie, en tirant vers l'Apouille. Pendant ce temps-là, le conſul Cn. Servilius avoit pouſſé les Gaulois en diverſes rencontres, où il avoit eu ſur eux quelques

legers avantages, & leur avoit pris une ville peu considerable. Mais il n'eut pas plutôt appris la défaite de son collegue & de son armée, qu'il marcha à grandes journées du côté de Rome, pour ne point manquer à sa patrie dans le besoin. Q. Fabius Maximus ayant été créé dictateur pour la seconde fois, ne fut pas plutôt entré en charge, qu'il assembla le sénat. Et croyant devoir commencer sa magistrature par des actes de religion, il fit entendre aux sénateurs que Flaminius avoit péché beaucoup moins par témerité & par ignorance de l'art militaire, que par le mépris qu'il avoit fait des auspices & du culte des dieux. Il ajouta qu'il falloit consulter les dieux eux-mêmes, sur la satisfaction qui leur étoit dûë, & fit ordonner aux decemvirs de visiter les livres de la Sibylle, ce qu'on ne décerne qu'après les prodiges les plus menaçants. Lorsqu'ils eurent examiné ces oracles de la destinée des Romains, ils déclarerent en plein sénat, qu'on n'avoit pas accompli assez regulierement les vœux qu'on avoit faits en l'honneur de Mars, au commencement de cette guerre. Qu'il falloit s'engager d'offrir à ce dieu des

victimes encore plus graſſes que les premieres, & les immoler tout de nouveau : célebrer les grands jeux en l'honneur de Jupiter; promettre à Venus Ericine & à la Prudence, de leur bâtir des temples ; faire des proceſſions publiques, deſcendre les ſtatuës des dieux de leurs niches, & leur promettre un printemps ſacré; à condition qu'ils rendroient les Romains victorieux de leurs ennemis, & que la république demeureroit dans le même état où elle étoit avant la guerre. Le ſénat voyant que Fabius alloit être aſſez occupé des affaires de la guerre, ordonna au préteur M. Emilius, de travailler avec beaucoup d'exactitude & de regularité, à appaiſer les dieux par ces ceremonies & ces ſacrifices, conjointement avec le college des Pontifes. Printemps ſacré.

Lorſque le ſénat eut donné là-deſſus tous les arrêts néceſſaires, L. Corn. Lentulus, ſouverain pontife, conſulté par le préteur, déclara, de concert avec tout le college des prêtres, qu'il falloit avant toutes choſes, ſçavoir le ſentiment du peuple au ſujet du printemps ſacré, puiſqu'un vœu ne pouvoit être legitime ſans ſon ordre. Le peuple

,, fut consulté en cestermes. Voulez-
,, vous,ordonnez-vous,Messieurs,que si
,, la république du peuple Romain sort
,, victorieuse, comme je le souhaite,
,, des guerres que nous avons actuelle-
,, ment contre les Carthaginois, &
,, contre les Gaulois d'en-deçà les Al-
,, pes, on immole à Jupiter, le jour
,, que le peuple Romain & le sénat
,, l'auront ordonné, tout ce qui sera
,, né pendant le printemps, parmi les
,, troupeaux de brebis, de chevres &
,, de bœufs, & que ces animaux de-
,, viennent sacrés, de profanes qu'ils
,, seront: que tous les particuliers qui
,, seront dans le cas de les immoler, le
,, fassent quand ils voudront, & avec
,, les ceremonies qu'ils voudront; &
,, que ce sacrifice soit legitime, de
,, quelque maniere qu'il soit offert:
,, que si l'animal destiné à servir de
,, victime vient à mourir, il demeure
,, profane, & que sa perte ne soit point
,, regardée comme une impieté: que si
,, quelqu'un vient à le tuer sans des-
,, sein, on ne lui en fasse point un
,, crime: que s'il s'en trouve quelqu'un
,, de volé, ce vol ne puisse préjudicier
,, ni au peuple Romain, ni à celui à
,, qui on l'aura fait: que si quelqu'un

fait son sacrifice un mauvais jour, « sans le sçavoir, il ne laisse pas d'être « bien fait : qu'il soit regardé comme « legitime, soit qu'il soit offert par « une personne libre, ou par un escla- « ve, de jour ou de nuit : enfin, que « si quelqu'un immole avant le temps « marqué par le sénat & le peuple, la « république ne soit point tenuë de « ces inadvertences involontaires ? Le « peuple consentit à tout. On ordonna, pour la même fin, qu'on employeroit à la célebration des grands jeux, la somme de trois cent mille trois cent trente-trois pieces de monnoye, & le tiers d'une de ces pieces : qu'on immoleroit à Jupiter trois cent bœufs, & à beaucoup d'autres dieux, des bœufs blancs, & d'autres victimes. Tous ces vœux ayant été faits avec les ceremonies ordinaires, on indiqua le jour de la procession publique, à laquelle on vit assister, avec leurs femmes & leurs enfants, non-seulement les citoyens de Rome, mais encore tous ceux de la campagne, qui s'interessoient à la conservation de la république, aussi-bien qu'à celle de leurs biens propres. Ensuite les statuës des dieux furent descenduës par les soins des decemvirs.

On exposa six lits à la vûë du peuple : le premier étoit destiné à Jupiter & à Junon : le second, à Neptune & Minerve : le troisiéme, à Mars & Venus : le quatriéme, à Apollon & Diane : le cinquiéme, à Vulcain & Vesta ; & le sixiéme, à Mercure & Cerès. Alors le dictateur Q. Fab. Maximus s'engagea pour tout le peuple, à la construction du temple de Venus Ericine, parce qu'on avoit trouvé dans les livres de la Sibylle, que ce vœu devoit être prononcé par celui qui auroit la plus grande autorité. T. Otacilius, préteur, s'engagea pour celui de la Prudence.

Des affaires de la religion, le dictateur passa à celles de la guerre. Il examina sur tout avec les sénateurs quelles seroient les legions qu'on opposeroit à l'ennemi vainqueur, & combien on lui en opposeroit. Le résultat de la déliberation fut, qu'il recevroit l'armée des mains du consul Cn. Servilius : qu'il leveroit, outre les troupes dont elle seroit composée, autant d'infanterie & de cavalerie qu'il jugeroit à propos, tant parmi les citoyens, que parmi les alliés : & que dans tout le reste, il feroit tout ce qu'il jugeroit nécessaire pour le bien de la républi-

que. Fabius déclara qu'il ajouteroit deux legions à celles dont étoit composée l'armée du consul. Et les ayant fait lever par le maître de la cavalerie, il leur ordonna de se rendre à Trivoli au jour qu'il leur marqua. Il publia en même-temps un édit, par lequel il ordonnoit à tous ceux qui habitoient dans des villes ou des châteaux peu fortifiés, de se retirer en lieu de sureté; aussi-bien qu'à ceux de la campagne, qui se trouvoient dans le chemin par où devoit passer Annibal. Et pour lui ôter les moyens de subsister, il fit mettre le feu aux maisons, & détruire les moissons des lieux qu'on avoit abandonnés. Après quoi il partit lui-même par la voye Flaminia, pour aller au-devant du consul & de son armée. Lorsqu'il fut près d'Ocricule, il apperçut le consul qui venoit à sa rencontre à cheval, accompagné de quelques officiers à cheval comme lui. Et sur le champ il lui envoya ordonner de mettre pié à terre avec ses gens, & de le venir trouver sans licteurs & sans suite. La prompte obéissance du consul, & le respect avec lequel il aborda Fabius, rendit aux citoyens & aux alliés cette haute idée de la dictature,

Autorité de la Dictature.

que le temps avoit presque effacée. Dans le tems qu'ils s'entretenoient encore ensemble, le dictateur reçut des lettres de Rome, par lesquelles il apprit que des barques qui étoient parties du port d'Ostie, chargées de provisions pour l'armée d'Espagne, avoient été prises par la flotte des Carthaginois, auprès du port de Cossa. C'est pourquoi Servilius eut ordre de se rendre au plutôt à Ostie, de prendre tout ce qui se trouveroit de vaisseaux dans le port de cette ville, ou à Rome, de les remplir de soldats & de matelots, de poursuivre la flotte ennemie, & de défendre les côtes d'Italie. On avoit fait de grandes levées dans la ville, où on avoit enrollé jusqu'aux enfants des affranchis qui étoient en âge de porter les armes. De ces nouvelles recrûës, on prit ceux qui étoient au-dessous de trente-cinq ans pour servir sur la flotte : les autres resterent à Rome pour la défense de la ville.

Fabius prend la résolution salutaire de temporiser.

Le dictateur ayant reçu l'armée des mains de Fulvius Flaccus, l'un des lieutenants du consul, se rendit à Tivoli le jour qu'il avoit ordonné aux soldats de s'y trouver. De là il retourna à Preneste, dans la voye latine par des chemins

chemins obliques. Et après avoir fait reconnoître les lieux avec beaucoup de ſoin, il alla chercher l'ennemi dans le deſſein qu'il forma dès-lors, & dont il ne s'écarta jamais depuis, de ne point hazarder de bataille, qu'autant que la néceſſité l'y obligeroit. Le jour même qu'il campa à la vûë des Carthaginois, aſſez près d'Arpi, Annibal ne manqua pas de faire ſortir ſes troupes de ſon camp, & de lui préſenter la bataille. Mais quand il vit que tout étoit tranquille dans le camp du dictateur, & que toutes ſes démarches n'y excitoient pas le moindre mouvement, il ſe retira dans le ſien, blâmant en apparence la lâcheté des Romains, à qui il reprochoit d'être inſenſibles à la gloire, & d'avoir perdu cette valeur martiale, ſi naturelle à leurs peres, & de lui ceder ouvertement une victoire aiſée. Mais dans le fond du cœur, il étoit outré de voir qu'il avoit affaire à un general ſi different de Flaminius & de Sempronius, & que les Romains, inſtruits par leurs défaites, avoient enfin choiſi un general capable de lui tenir tête. Et dès ce jour il craignit beaucoup plus la prudence de Fabius, que le nombre de ſes ſoldats, & l'autorité

Annibal fait de vains efforts pour l'attirer au combat.

que lui donnoit la dictature. Mais comme il n'avoit pas encore éprouvé sa constance, il essaya si par de fréquents mouvements, & par les ravages continuels qu'il exerçoit sur les terres des alliés, il ne pourroit point ébranler son courage. Et tantôt il décampoit avec précipitation, tantôt il s'arrêtoit tout court dans quelque chemin détourné, où il se tenoit caché, pour voir s'il ne le pourroit point surprendre en raze campagne. Mais Fabius, sans le perdre de vûë, conduisoit son armée par des lieux élevés, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi, pour être obligé de combattre malgré lui ; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il lui pût échapper. Il tenoit ses soldats renfermés dans son camp, dont il ne les laissoit jamais sortir que par nécessité, pour aller au fourage, pour faire provision de bois & d'eau, avec la précaution de les envoyer toujours en grand nombre, & de s'assurer des lieux où ils alloient. Il avoit un corps de cavaliers & de soldats armés à la legere, qui étoit destiné à tomber à propos sur les ennemis, ou à s'opposer à leurs attaques imprévûës. Par là, ses fourageurs

étoient toujours en ſureté, au lieu que ceux d'Annibal ne s'écartoient jamais impunément. Il évitoit avec ſoin les actions generales: & les actions peu conſiderables, mais qui tournoient toujours à l'avantage des ſiens, à qui il avoit ſoin d'aſſurer une retraite, rendoient inſenſiblement à ſes ſoldats la confiance que les défaites précedentes leur avoient ôtée, & les accoutumoit à compter davantage ſur leur bonheur & ſur leur courage. Mais le maître de la cavalerie n'étoit pas moins irrité qu'Annibal de la ſage conduite du dictateur, & n'étoit pas moins attentif à les traverſer. C'étoit un homme d'un caractere bouillant & impetueux, plein de vanité & de ſuffiſance, & que la ſeule autorité de Fabius, à qui il étoit obligé d'obéir, empêchoit de ſe perdre & la république avec lui. Il étoit au ſurplus grand parleur, & ne gardoit aucune meſure dans les reproches qu'il faiſoit au dictateur, d'abord devant un petit nombre de perſonnes, & bien-tôt en préſence de toute l'armée; le traitant de lâche & d'indolent, au lieu de prudent & de circonſpect qu'il étoit; & donnant à ſes vertus le nom des vices qui en avoient l'apparence. Ainſi par un arti-

Caractere de Minucius.

fice qui n'a que trop souvent réussi, il établissoit sa réputation sur les ruines de son general & de son superieur.

Annibal passa du pays des Hispiniens dans le Samnium, ravagea le territoire de Benevent, & prit la ville de Telesie. Enfin il exerça à dessein toute sorte d'hostilité sur le pays des alliés de la république, afin de voir si Fabius, pour les venger, ne prendroit point le parti de lui donner bataille. Il y avoit parmi les alliés du nom latin, qu'Annibal avoit fait prisonniers à la journée de Trasimene, & renvoyés depuis sans rançon, trois cavaliers Campaniens, que ce general avoit comblés de présents, & à qui il avoit fait des promesses magnifiques, pour les porter à faire entrer leurs compatriotes dans ses interêts. Ils lui avoient fait entendre, que s'il passoit avec son armée dans la Campanie, il lui seroit aisé de se rendre maître de la capitale de cette province. L'affaire lui paroissoit trop importante pour l'entreprendre sur la parole que lui donnoient de si foibles garants. Cependant après avoir balancé quelque temps entre la crainte de s'engager trop legerement, & l'esperance de réussir, il s'avança du côté de Capouë. Ces cavaliers l'étant

venus trouver dans ſon camp, il les ſomma de confirmer par des effets la promeſſe qu'ils lui avoient faite de bouche : & après leur avoir ordonné de le venir trouver avec quelques-uns des principaux de la ville, il les renvoya. En attendant il commanda à ſon guide de le conduire dans le territoire de Caſin, ayant ſçû de ceux qui connoiſſoient le pays, que s'il s'emparoit de ce défilé, les Romains n'auroient plus de paſſage pour venir au ſecours de leurs alliés. Mais la maniere barbare dont il prononça ce nom, fit que le guide entendit Caſilin, au lieu de Caſin. Ainſi en prenant une route toute differente, il traverſa les terres d'Alliſa, de Calatium & de Calene, & ſe trouva, contre ſon intention, dans les plaines de Stella. S'étant apperçû qu'il étoit entouré de fleuves & de montagnes, il fit venir le guide, & lui demanda où il étoit : Celui-ci lui ayant répondu que ce jour-là il camperoit à Caſilin, il reconnut enfin ſon erreur, & que Caſin étoit bien loin de là. Pour intimider les autres guides par le châtiment de ce malheureux, & empêcher qu'on ne le fit tomber à l'avenir dans un pareil inconvenient,

Erreur d'Annibal.

après l'avoir fait battre de verges, il le fit étrangler. Et s'étant fortifié dans son camp, il envoya Maharbal piller le territoire de Falerne, avec un corps de cavalerie. Les Numides pousserent jusqu'à Sinverse, mettant tout à feu & à sang, & causant encore parmi les habitants du pays plus de terreur & de consternation. L'horrible dégât que fit cet officier, ne put obliger les peuples de ce canton à manquer de fidelité aux Romains, dont le gouvernement leur paroissoit équitable & moderé. On voit par là que la douceur & la sagesse sont le moyen le plus sûr de contenir les sujets dans le devoir.

La dissention du dictateur & du maître de cavalerie avoit cessé depuis quelques jours. Car comme Fabius, qui suivoit Annibal, avoit fait marcher son armée plus vîte que de coutume, Minucius & ses partisants avoient crû qu'il se hâtoit de marcher au secours de la Campanie. Mais lorsqu'ils furent campés auprès du Vulturne, & que de là ils virent le plus beau pays de l'Italie en proye à l'ennemi; sur tout lorsqu'ils apperçurent de dessus le sommet du mont Massique tout le pays de Falerne & de Sinverse

ravagé, & toutes les maisons de campagne brûlées par les Carthaginois qu'ils avoient sous leurs yeux, sans que Fabius, obstiné à garder les hauteurs, parlât en aucune façon de combattre; alors la sédition recommença plus fort que jamais. Sommes-nous venus « ici, dit Minucius, encore plus fu- « rieux qu'auparavant, pour contem- « pler comme un spectacle agréable à « la vûë, les incendies & les meur- « tres qu'on exerce sur nos alliés? Et « si le motif de la gloire & de l'interêt « ne peut exciter notre courage, n'a- « vons-nous pas au moins compassion « de nos citoyens, que nos peres ont « envoyés en colonie à Sinverse, pour « garder contre les incursions des Sam- « nites, cette belle contrée que nous « voyons aujourd'hui pillée, non par « un peuple voisin, mais par des étran- « gers & des barbares, qui sont venus « jusqu'ici des extremités de la terre « par notre lenteur & notre lâcheté. « Grands dieux! avons-nous tellement « dégeneré, que nous demeurions in- « sensibles, en voyant au pouvoir des « Numides & des Maures, ces mêmes « côtes, le long desquelles nos ancê- « tres auroient regardé comme un «

Invectives de Minucius contre le dictateur.

» dèshonneur pour eux, que les flottes
» des Carthaginois navigeassent impu-
» nément! Il n'y a que quelques mois,
» qu'indignés de voir la ville de Sa-
» gonte assiegée, nous prenions tous
» les hommes à témoin de cet outra-
» ge, & invoquions les dieux ven-
» geurs des traités violés. Et aujour-
» d'hui nous restons les bras croisés,
» tandis que sous nos yeux, Annibal
» va assieger une colonie romaine. La
» fumée des incendies qu'il allume
» dans les champs & dans les maisons
» de nos amis, se porte jusques dans
» nos yeux & nos visages. Nos oreilles
» retentissent des cris de nos alliés,
» qui implorent notre secours plus
» souvent que celui des dieux. Et ce-
» pendant cachés dans les forêts, &
» presque dans les nuës, nous prome-
» nons nos soldats le long de ces cô-
» teaux, comme des pasteurs feroient
» leurs troupeaux. Si M. Furius s'y
» étoit pris, pour retirer Rome des
» mains des Gaulois, de la même fa-
» çon que celui-ci, pour chasser les
» Carthaginois de l'Italie; s'il se fût
» amusé à parcourir les bois & les
» montagnes, comme fait ce nouveau
» Camille, qu'on a seul jugé digne de

la dictature, dans des conjonctures « si fâcheuses ; Rome seroit maintenant au pouvoir des Gaulois. Et je « crains fort ; si nous continuons à demeurer dans l'inaction, que nos ancêtres ne l'ayent tant de fois sauvée, « que pour devenir la proie d'Annibal & « des Carthaginois. Quelle difference « entre les sentimens de l'un & de « l'autre ! Le jour même qu'on apprit « à Veies que Camille avoit été créé « dictateur par l'autorité du sénat & « du peuple ; ce general, qui avoit le « cœur vraiement Romain, au lieu de « considerer l'ennemi, sans rien dire, « ni rien faire, du haut du Janicule, « descendit dans la plaine ; & ce jour-« là-même, défit les legions des « Gaulois au milieu de la ville, à l'en-« droit qu'on appelle encore aujour-« d'hui le cimetiere des Gaulois, & « les tailla une seconde fois en pieces « le lendemain, près de Gabies. Eh ! « quoi ? plusieurs années après, quand « les Samnites nous eurent fait passer « sous le joug auprès des fourches de « Caudium, L. Papyrius Cursor, « pour effacer notre honte, se con-« tenta-t'il de parcourir les hauteurs « du Samnium ? N'assiegea-t'il pas au «

» contraire la ville de Lucerie ? N'alla-
» t'il pas chercher l'ennemi jusques
» dans son fort ? Ne le pressa-t'il pas,
» jusqu'à ce qu'il l'eût enfin défait &
» mis en déroute, & qu'il eut fait pas-
» ser de dessus nos têtes sur celles de
» ces vainqueurs orgueilleux, le joug
» honteux qu'ils nous avoient imposé ?
» Et tout récemment, par quel moyen
» Lutatius s'est il procuré une glo-
» rieuse victoire, que par son zele &
» sa diligence ! Car le lendemain du
» jour qu'il vit les ennemis, il attaqua
» leur flotte chargée de vivres & de
» provisions de guerre, qui furent la
» cause de sa défaite. C'est une folie
» de croire qu'on puisse terminer heu-
» reusement la guerre en se tenant en
» repos, & en invoquant les dieux. Il
» faut armer les soldats, les faire des-
» cendre dans la plaine, & les mettre
» aux mains avec les ennemis. C'est
» par la valeur & l'activité que la ré-
» publique romaine s'est élevée, & non
» par cette lâche conduite à qui les ti-
» mides donnent le nom de prudence.
Minucius, en tenant de pareils dis-
cours, étoit entouré d'une foule de
tribuns & de chevaliers Romains, aus-
si téméraires que lui. Il inspiroit aux

soldats les mêmes sentimens. Et si le commandement eût dépendu de leurs suffrages, ils ne dissimuloient pas qu'ils auroient préferé le maître de la cavalerie au dictateur.

Mais Fabius, encore plus en garde contre les Romains que contre les Carthaginois, & persuadé qu'il ne seroit en sureté de la part de ses ennemis, qu'autant qu'il ne se laisseroit pas vaincre par ses citoyens, demeura ferme pendant toute la campagne, dans le dessein qu'il avoit formé de ne point combattre, malgré les bruits injurieux qu'il sçavoit qu'on avoit fait passer du camp jusques dans la ville, contre sa timidité & sa nonchalance prétenduës: en sorte qu'Annibal désesperant de l'attirer au combat, qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, songeoit déja à se retirer dans quelque canton, où il pût commodément passer l'hyver, ne pouvant pas subsister long-temps dans le pays qu'il occupoit alors, dont la terre couverte de vignobles & d'arbres fruitiers, produisoit presque par tout des biens plus agréables qu'utiles. Fabius en fut averti par ses coureurs. Et comme il étoit persuadé que pour sortir de la Campanie, il prendroit nécessaire-

ment le même chemin par où il y étoit entré, il envoya une partie de ses gens s'emparer de la montagne de Callicule & du fort de Casilin. Le Vulturne, qui passe par le milieu de cette ville, sépare le territoire de la Campanie d'avec celui de Falerne. Pour lui, il ramena son armée par les mêmes collines, & envoya cependant L. Mancinus à la découverte avec 400 cavaliers. Ce jeune officier avoit ordre d'examiner les démarches des ennemis sans se montrer, s'il étoit possible; au moins sans s'exposer, & d'en venir rendre compte. Mais étant du nombre de ceux que les discours séditieux & emportés de Minucius avoit séduits, il n'eut pas plutôt apperçu quelques cavaliers Numides répandus dans les villages, qu'il courut sur eux, & tua même quelques-uns de ceux qui lui tomberent sous la main. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire oublier sa commission. L'avidité de combattre l'emporta sur l'obéissance qu'il devoit au dictateur. Les Numides partagés en plusieurs pelottons, le vinrent charger les uns après les autres. Puis fuyant à dessein devant lui, l'attirerent insensiblement jusqu'auprès de leur camp,

fort fatigué, aussi bien que tous ses gens & leurs chevaux. Carthalon, qui commandoit toute la cavalerie en sortit aussi-tôt; & les ayant mis en fuite même avant de les joindre, il les poursuivit pendant deux lieux sans leur donner de relâche. Mancinus voyant qu'ils ne pouvoient échapper à ses ennemis, obstinés à le suivre, exhorta les siens à se défendre de leur mieux, & retourna contre les Numides, à qui il étoit bien inferieur, tant en nombre, qu'en force & en confiance. Aussi fut-il tué lui-même, avec les plus braves des siens. Les autres se sauverent à course de cheval, premierement à Cales, & de là, en prenant les sentiers les plus détournés, jusques dans le camp du dictateur. Par hazard ce jour-là, Minucius étoit venu rejoindre Fabius, qui quelques jours auparavant, l'avoit détaché pour aller se saisir, au-dessus de Tarracine, d'un passage fort étroit qui domine sur la mer; afin d'empêcher Annibal d'aller du côté de Rome, comme il auroit pû faire, si on ne lui avoit pas fermé la voye Appia. Le dictateur & le maître de la cavalerie ayant réuni leurs troupes, vinrent se camper sur le chemin par où

Annibal devoit paſſer, environ à deux milles de lui.

Le lendemain, les Carthaginois occuperent tout le terrein qui étoit entre les deux armées. Les Romains ſe poſterent ſur leurs retranchements, où ils avoient ſurement l'avantage du lieu: mais les ennemis ne laiſſerent pas d'avancer, ayant à leur tête leurs ſoldats armés à la legere, ce qui occaſionna diverſes eſcarmouches entre les deux partis. Annibal alternativement venoit attaquer, & ſe retiroit vers ſon gros. Mais les Romains ne quitterent point leurs poſtes, Fabius moderant leur ardeur; en ſorte que l'action ſe paſſa conformément au goût du dictateur, plutôt qu'aux intentions d'Annibal. Il fut tué dans cette mêlée huit cent Carthaginois, & deux cent Romains. Annibal ayant perdu l'eſperance de ſe retirer par Caſilin, ſe trouvoit enfermé de toutes parts, dans la triſte néceſſité de paſſer l'hyver entre les rochers de Formies d'un côté, & de l'autre, les ſables & les marais affreux de Linterne: au lieu que les Romains avoient derriere eux Capouë & le Samnium, & un grand nombre de riches alliés, qui pouvoient leur envoyer des vivres

en abondance. Annibal s'apperçut bien qu'on employoit contre lui ses ruses & ses artifices ordinaires. Ainsi voyant qu'on lui avoit ôté le passage de Casilin, & qu'il étoit obligé de se retirer par les montagnes de Callicule; pour empêcher les Romains de venir fondre sur son armée, tandis qu'elle traverseroit les vallées qui sont au-dessous, il imagina un stratagême, moins capable de nuire en effet, que d'éblouir & d'effrayer par le spectacle. Il assembla environ deux mille bœufs, tant sauvages que domestiques, qui se trouvoient parmi le butin qu'il avoit fait dans le pays ennemi. Il donna ordre qu'on ramassât dans la campagne du sarment, & autres bois sec & menu, dont on fit de petits fagots, qu'on attacha adroitement aux cornes de ces animaux. Il chargea Asdrubal d'y faire mettre le feu dès le commencement de la nuit, & de chasser les bœufs vers les hauteurs, sur tout du côté des défilés, dont les Romains s'étoient emparés.

Stratagême singulier.

Ses mesures ainsi prises, il commença lui-même à marcher en silence vers les montagnes dès que le jour eut fini. Les bœufs précedoient de beaucoup

l'avant-garde de son armée. Et d'abord la crainte seule des flammes qui brilloient sur leurs têtes, & encore plus la douleur qui se fit sentir au vif dès que le feu eut pénetré jusqu'à la moële, mit ces animaux en fureur; en sorte qu'ils se dispersent de tous côtés, sur les collines, & dans les forêts. Les efforts qu'ils faisoient pour se délivrer, en s'agitant & secouant la tête, ne faisoient qu'augmenter la flamme & la répandre, ce qui mettoit le feu à tous les arbrisseaux d'alentour. Les Romains furent effrayés, s'imaginant d'abord que c'étoient des hommes qui couroient de tous côtés armés de flambeaux. Ceux qu'on avoit placés à l'entrée même du défilé, pour le garder, prirent la fuite, si tôt qu'ils apperçurent des feux au-dessus de leurs têtes, craignant de tomber dans quelques embûches : & gagnant le haut de la montagne, comme le chemin le plus sûr, parce qu'ils y voyoient moins de feux, ils rencontrerent cependant quelques bœufs qui s'étoient écartés du troupeau. Et d'abord ils s'arrêterent, les prenant de loin pour des animaux qui jettoient le feu par la gueule. Mais ayant jugé, en approchant davantage,

que c'étoit une rufe de guerre, ils crurent plus que jamais qu'ils alloient être investis par les ennemis, & s'enfuirent avec encore plus de frayeur qu'auparavent. Ils vinrent donner dans la cavalerie legere d'Annibal. Mais les deux partis craignant également de s'engager mal à propos pendant les ténebres de la nuit, attendirent le jour sans commencer le combat. Cependant Annibal eut le temps de faire sortir toutes ses troupes du défilé; & après avoir tué quelques Romains qu'il y avoit rencontrés, il alla camper dans le territoire d'Allifane.

Annibal tire son armée d'un mauvais pas.

Fabius s'apperçut bien de ce mouvement. Mais ne doutant point que ce ne fût un stratagême d'Annibal, il retint ses soldats dans leurs retranchements, n'étant pas d'humeur à risquer une bataille pendant la nuit. Au point du jour il y eut sur le haut de la colline un combat, dans lequel les Romains, superieurs en nombre, auroient aisément défait la gendarmerie d'Annibal, séparée du reste de son armée: mais elle fut dégagée par une cohorte d'Espagnols qu'il envoya à son secours. Les soldats de cette nation étant dans l'habitude de grimper & de courir le-

gerement à travers les forêts & les rochers les plus escarpés, éluderent aisément par l'agilité de leurs corps & leur façon d'attaquer & de se défendre, les efforts d'un ennemi pésamment armé, & accoutumé à combattre en plaine sans quitter son poste. Les uns & les autres se retirerent dans leur camp, les Romains ayant perdu quelques uns de leurs gens dans cette mêlée, au lieu que les Espagnols en sortirent presque tous sains & saufs. Fabius décampa aussi; & ayant passé au-dessus d'Allifane, il se retrancha sur une éminence, où il n'avoit rien à craindre. Alors Annibal ayant feint de vouloir traverser le Samnium, pour aller du côté de Rome, retourna tout court dans le pays des Peliguiens, en ravageant toute la campagne. Fabius, selon sa coutume, conduisoit les siens par des lieux élevés, en se tenant entre l'armée ennemie & la ville de Rome, sans éviter le combat, ni le chercher. Annibal revint une seconde fois dans l'Apouille, & poussa jusqu'à la ville de Geraunium, que ses habitants avoient abandonnée, à cause de la foiblesse de ses murailles. Fabius s'étant campé sur le territoire de Lacine dans

Fabius va à Rome.

un poste avantageux, partit pour Rome, où les affaires de la religion le rappelloient, & employa non-seulement l'autorité, mais encore les conseils, & presque les prieres, pour obtenir du maître de la cavalerie, que pendant son absence, il ne tentât « point la fortune: qu'il comptât da- « vantage sur la prudence que sur le « hazard, & qu'il imitât sa conduite, « plutôt que celle de Sempronius & « de Flaminius. Qu'il ne s'imaginât « pas que ce fût un médiocre avanta- « ge d'avoir arrêté les progrès d'Anni- « bal, & éludé ses artifices pendant « toute la campagne. Que suivant la « pratique des plus habiles & des plus « sages médecins, le repos faisoit sou- « vent plus de bien aux malades, que « les remedes violents. Que c'étoit « avoir beaucoup gagné, d'avoir cessé « d'être vaincu par un ennemi tou- « jours victorieux jusques-là; & d'a- « voir enfin repris haleine, après tant « de défaites consecutives. Après avoir « inutilement donné ces avis à Minucius, il partit pour Rome.

Remontrances salutaires, mais inutiles, de Fabius au maître de la cavalerie.

Pendant que ces choses se passoient en Italie, on faisoit aussi la guerre en Espagne par mer & par terre. Asdru-

Affaires d'Espagne.

bal ajouta aux vaisseaux que son frere lui avoit laissés tout équipés, dix autres bâtiments, qui, tous ensemble, composoient une flotte de quarante galeres. Il en donna le commandement à Himilcon. Et tous deux étant partis de Carthage à l'ouverture de la campagne, conduisoient leurs forces terrestres & maritimes le long du même rivage, sans s'éloigner, dans le dessein de combattre l'ennemi sur l'un & sur l'autre élement, dès que l'occasion s'en présenteroit. Cn. Scipion ayant appris que les Carthaginois étoient sortis de leurs quartiers d'hyver, alla d'abord audevant d'eux dans le même dessein. Mais ensuite, croyant qu'il étoit moins sûr de les attaquer par terre, à cause des secours considerables qu'on disoit leur être arrivés, il embarqua sur ses vaisseaux l'élite de ses soldats, & les alla chercher avec une flotte de trente-cinq galeres. Il partit de Tarragone; & après deux jours de navigation, il s'arrêta dans une rade éloignée de dix milles de l'embouchure de l'Hebre. De là il envoya à la découverte deux esquifs Marseillois, qui lui rapporterent que la flotte ennemie s'étoit postée à l'embouchure de ce fleuve, & que

l'armée de terre étoit campée sur le rivage, vis-à-vis d'elle. C'est pourquoi, afin de jetter tout d'un coup la terreur parmi eux, & de les opprimer en les attaquant avec toutes ses forces, il fit aussi-tôt lever l'ancre, & marcha contre eux avec beaucoup de diligence. On a construit en Espagne un grand nombre de tours fort élevées, qui servent en même-temps, & à découvrir de loin les barques des pyrates, & à mettre les côtes à l'abri de leurs descentes & de leurs brigandages. Ce fut par ce moyen qu'Asdrubal fut averti de l'arrivée des ennemis. Le bruit en étoit déja répandu dans tout son camp, qu'on n'en avoit encore aucune connoissance sur la flotte d'Himilcon; parce que ses soldats n'entendoient point encore ni le bruit des rames, ni les cris des matelots, & que les promontoires leurs déroboient la vûë des vaisseaux. Ils se promenoient tranquillement sur le rivage, ou se tenoient en repos dans leurs tentes, ne s'attendant à rien moins qu'à combattre ce jour-là; lorsque les cavaliers qu'Asdrubal leur envoya en grande hâte & à diverses reprises, leur apprirent enfin que la flotte Romaine étoit prête d'entrer

dans le port, & leur ordonnerent de s'embarquer au plus vîte, & de prendre leurs armes. Asdrubal, de son côté, se mit sur le champ à la tête de ses troupes. Mais la flotte étoit remplie de tumulte, les soldats & les nautonniers rentrant pêle-mêle dans leurs galeres, & paroissant plutôt fuir l'ennemi, que se préparer à lui donner bataille. A peine étoient-ils tous embarqués, qu'on voyoit d'un côté lever les ancres pour se mettre en mer, de l'autre couper les cable, pour avoir plutôt fait. Et comme ils faisoient tout à la hâte & avec précipitation, les soldats troubloient le ministere des nautonniers, qui de leur côté, empêchoient les soldats de prendre les armes. Cependant les Romains arriverent en bon ordre, & fondirent tout d'un coup sur le Carthaginois, qui n'étant pas moins troublés de la consternation & du désordre qui regnoit parmi eux, que de l'attaque imprévûë des ennemis, prirent aussi-tôt la fuite, ayant à peine tenté de se mettre en défense. Mais comme l'embouchure du fleuve n'étoit pas assez large pour donner une retraite aisée à tant de bâtiments, qui s'efforçoient tous en même-temps de le remonter, les sol-

Flotte des Carthaginois battuë & mise en fuite par les Romains.

dats effrayés les pouſſoient vers le bord ; & s'élançant, la plupart ſans armes, dans les gués, ou juſques ſur la terre même, ils ſe refugioient dans l'armée d'Aſdrubal, qui étoit rangée en bataille le long du rivage. Dès le premier choc, il y avoit eu deux galeres Carthaginoiſes priſes, & quatre coulées à fond.

Quoique les ennemis fuſſent les maîtres de la terre, & que leur armée fût rangée en bataille le long du bord, les Romains ne laiſſerent pas de pourſuivre leur flotte en déroute, avec tant de promptitude, qu'ils prirent toutes les galeres qui avoient évité de ſe briſer contre la côte, ou qui n'avoient pas été engravées, & les emmenerent avec eux attachées à la prouë de leurs vaiſſeaux, au nombre de vingt-cinq. Mais le plus grand avantage qu'ils tirerent de ce combat, c'eſt qu'une victoire qui leur avoit ſi peu couté, les rendit maître de toute cette mer & des côtes voiſines : en ſorte que s'étant avancés juſqu'à Honoſca, ils ſortirent de leurs vaiſſeaux ; & après avoir pris la ville d'aſſaut & l'avoir pillée, ils allerent de là à * Carthage même, dé-

* La nouvelle Carthage, en Eſpagne.

solerent tout le pays d'alentour, & enfin mirent le feu aux maisons les plus voisines des murailles & des portes. La flotte chargée de butin poussa de là jusqu'à Longantique, où Asdrubal avoit fait, pour l'usage de ses vaisseaux, une grande provision de * *sparte*, auquel ils mirent le feu après en avoit enlevé la quantité dont ils avoient besoin. Ils ne se contenterent pas de ravager les terres du continent qui s'avançoient le plus dans la mer; mais ils passerent jusques dans l'isle d'Ebuse. Et après avoir inutilement employé deux jours, & fait de grands efforts pour se rendre maître de la ville capitale, craignant d'échouer dans cette entreprise, ils se mirent à courir la campagne: & après avoir pillé & brûlé quelques bourgs, où ils trouverent plus de butin que dans le continent, ils rentrerent dans leurs vaisseaux. Et ce fut en ce temps-là que Scipion reçut des ambassadeurs des isles Baleares, qui venoient lui demander la paix. La flotte revint de là sur ses pas, vers les contrées de l'Espagne qui sont endeçà de l'Hebre. Ce fut là que Sci-

* Espece de genet, apparemment d'usage sur les galeres.

pion

pion trouva les députés de toutes les nations qui habitent le long de ce fleuve, & même de plusieurs de celles qui sont aux extremités de la province. Mais il y eut plus de six vingt peuples qui se soumirent sincerement & de bonne foi à la puissance des Romains, & leur donnerent des ôtages. Scipion dès-lors se croyant assez fort pour attaquer aussi les Carthaginois par terre, s'avança jusqu'à Castulon. Mais Asdrubal se retira dans la Lusitanie, & s'approcha de l'ocean.

Il paroissoit que le reste de la campagne se passeroit paisiblement ; & Asdrubal étoit assez dans la disposition de demeurer en repos. Mais outre que les Espagnols d'eux-mêmes sont remuants & avides de nouveautés, Mandonius, & Indibilis, auparavant Roi des Illergetes, ne virent pas plutôt que Scipion avoit abandonné le poste qu'il avoit occupé, pour aller du côté de la mer, qu'ils souleverent leurs vassaux, & allerent avec eux piller les terres des alliés paisibles du peuple Romain. Mais un tribun des soldats que Scipion envoya contre eux, avec quelques troupes auxiliaires, les défit aisément, comme des gens ramassés à la hâte, en

prit & en tua une partie, & désarma presque tout le reste. Ce mouvement obligea Asdrubal, qui s'étoit retiré vers l'ocean, de repasser l'Hebre, & de venir au secours de ses alliés. Les Carthaginois étoient campés dans le territoire d'Ilercaon, & les Romains, au lieu appellé, *la Flotte-neuve*, lorsqu'un bruit inopiné tourna tout d'un coup la guerre d'un autre côté. Les Celtiberiens, qui avoient envoyé les principaux de leur nation en ambassade vers Scipion, & lui avoient donné des ôtages de leur fidelité, prirent tout d'un coup les armes par l'ordre du général Romain, & entrerent avec une puissante armée, dans la province des Carthaginois, où ils prirent trois villes d'assaut. Ils défirent ensuite Asdrubal lui-même en deux combats differents, où ils lui tuerent quinze mille hommes, & firent quatre mille prisonniers, & lui enleverent un grand nombre de drapeaux.

Les Celtiberiens prennent les armes contre les Carthaginois.

Les affaires d'Espagne étoient dans cette situation, lorsque P. Scipion, à qui on avoit continué le commandement après son consulat, arriva dans cette province, où le sénat lui avoit ordonné de se rendre avec trente vaiss-

P. Scipion vient en Espagne avec sa Flotte.

ſeaux de guerre, un renfort de huit mille hommes, & de grandes provisions d'armes & de vivres. Cette flotte causa une joye extrême aux citoyens & aux alliés, dès qu'on l'apperçut en mer, & lorſqu'elle entra dans le port de Tarragone avec un auſſi grand nombre de barques chargées de munitions. P. Scipion ayant débarqué ſes ſoldats, alla joindre ſon frere Cn. Et depuis ce temps-là, ils firent conjointement la guerre, avec beaucoup de concert & d'union. Comme ils virent que les Carthaginois étoient occupés contre les Celtiberiens, ils paſſerent promptement l'Hebre, & ſans trouver d'ennemis ſur leur route, s'avancerent juſqu'à Sagonte, ſçachant qu'on gardoit, avec fort peu de troupes dans la citadelle de cette ville, les ôtages qu'Annibal avoit pris de tous les peuples d'Eſpagne, pour s'aſſurer de leur fidelité. La crainte d'expier leur révolte par le ſang de leurs enfans, étoit le ſeul lien qui les attachât encore au parti des Carthaginois, qu'ils avoient grande envie de quitter pour prendre celui des Romains. Cette chaîne qui retenoit une grande partie de la province, fut rompuë par un Eſpagnol, plus adroit

que fidele. Abelox, gentilhomme du pays, qui se trouvoit alors dans Sagonte, avoit été attaché jusques-là aux Carthaginois. Mais par une inconstance assez ordinaire à ces barbares, il les avoit abandonnés avec la fortune. Au reste, étant bien persuadé qu'on n'a que du mépris pour un transfuge, qui ne porte que sa personne dans le nouveau parti qu'il embrasse, il songeoit à procurer aux Romains quelque grand avantage, afin de se rendre considérable parmi eux. Ayant donc examiné mûrement tout ce qu'il étoit en état de faire pour leur service, il s'en tint au dessein de leur mettre entre les mains les ôtages qu'Annibal faisoit garder dans Sagonte, comme au moyen le plus sûr de leur concilier l'affection des principaux de la province. Mais comme il sçavoit que les soldats qui veilloient sur eux, ne feroient rien sans l'ordre de Bostar, leur commandant, il entreprit de tromper Bostar tout le premier. Cet officier, pour empêcher les Romains d'entrer dans le port de Sagonte, étoit campé avec ses troupes hors de la ville, sur le bord même de la mer. Ce fut là qu'Abelox l'alla trouver; & l'ayant tiré à l'écart,

Otages Espagnols tirés des mains des Carthaginois, & livrés en celles des Romains, par la ruse d'Abelox.

il lui exposa l'état de la province, feignant de croire qu'il n'en étoit pas assez informé. Il lui fit entendre, que la crainte avoit retenu les Espagnols « dans le devoir, tant que les Ro- « mains avoient été éloignés. Mais que « depuis qu'ils étoient arrivés dans la « province, leur camp étoit devenu « l'azile de tous ceux qui aimoient le « changement. Qu'ainsi il falloit ga- « gner par des graces & des bienfaits, « des gens que l'autorité ne pouvoit « plus contenir. Bostar étonné, lui « ayant demandé ce que l'on pouvoit faire pour s'assurer d'eux : Ren- « voyons, dit-il, les ôtages dans leurs « pays. Cette faveur sera agréable en « particulier à leurs parents qui sont « les premiers de leurs villes, & en ge- « neral à tous les peuples. Il n'y a « personne qui ne soit bien aise qu'on « ait de la confiance en lui. Et pour « rendre les hommes fideles, il suffit « souvent de leur témoigner qu'on ne « se défie pas d'eux. Je me charge de « remener moi-même les ôtages dans « leurs maisons. Et comme je m'inte- « resse plus que qui que ce soit au succès « d'un projet dont je suis l'auteur, je « sçaurai faire valoir aux Espagnols un «

» bienfait qui est déja très grand par
» lui-même. Bostar étoit un homme simple, & en cela fort peu Carthaginois. Abelox ne l'eut pas plutôt persuadé, qu'il passa de nuit dans le camp des Romains. Et s'étant abouché avec quelques Espagnols des troupes auxiliaires, il fut conduit par eux à Scipion, à qui il exposa de quoi il étoit question. Il lui donna sa parole, & reçut la sienne : & étant convenu du temps & du lieu où les ôtages devoient être livrés, il retourna à Sagonte. Il passa tout le jour suivant à prendre avec Bostar les mesures nécessaires pour l'exécution de leur entreprise. Et l'ayant averti qu'il partiroit de nuit pour mieux tromper les sentinelles des ennemis, il prit congé de lui. La nuit, à l'heure marquée, il éveilla les gardes, qui lui remirent aussi-tôt les ôtages. Dès qu'il fut sorti de la ville, il s'alla jetter avec eux, comme sans le sçavoir, dans les embûches qu'il s'étoit fait dresser lui-même. Il les conduisit tout droit dans le camp des Romains. Le reste fut exécuté de la même maniere & dans le même ordre dont il étoit convenu avec Bostar, avec cette difference, qu'ils furent ren-

dus à leurs parents de la part des Romains, & non pas de celle des Carthaginois. Mais quoique ce fût la même chose pour les Espagnols, ils en sçurent cependant beaucoup plus de gré aux uns qu'ils n'auroient fait aux autres. Car comme les Carthaginois, dans le temps de leur prosperité, les avoient traités avec beaucoup de hauteur & de dureté, il pouvoit paroître que c'étoit la crainte & la mauvaise fortune qui les avoit adoucis : au lieu que les Romains, dès leur premiere entrée dans la province, se faisoient connoître par une action de clemence & de generosité. Ils jugeoient d'ailleurs qu'Abelox, homme sage & sensé, n'avoit pas changé de parti sans en avoir de fortes raisons. Ainsi tous les Espagnols, d'un commun consentement, se déclarerent pour les Romains. Et ils auroient sur le champ pris les armes contre les Carthaginois, si l'hyver, qui survint alors, n'eût obligé les uns & les autres de se mettre à couvert dans leurs quartiers.

Voilà ce qui se passa en Espagne la seconde année de la guerre d'Annibal. Cependant la sage lenteur de Fabius avoit donné lieu aux Romains de res-

pirer en Italie après tant de pertes. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que dans le même temps qu'une conduite si salutaire donnoit de cruelles inquiétudes à Annibal, qui voyoit que les Romains avoient enfin choisi un géneral capable de suivre la raison pour guide, & de ne rien confier à la fortune, elle étoit méprisée par les propres citoyens de Fabius, aussi bien à Rome que dans l'armée : sur tout depuis que la témerité de Minucius avoit occasionné, pendant l'absence du dictateur, une action plus heureuse en apparence qu'en effet. Deux choses contribuerent encore à rendre ce général odieux aux Romains : premierement, la ruse d'Annibal, qui s'étant fait montrer par les déserteurs une terre appartenante au dictateur, défendit qu'on y fit aucun dégât, tandis qu'il mit à feu & à sang toutes celles d'alentour : & cela, afin de le rendre suspect de quelque intelligence avec les Carthaginois : secondement, le traité que Fabius avoit fait avec Annibal, au sujet des prisonniers ; traité qu'il eut peut-être tort de conclure, sans avoir consulté le sénat, mais qui tourna enfin à son honneur & à sa gloire. Ils étoient convenus,

Fabius méprisé à Rome & à l'armée, à cause d'une sagesse qui sauve l'état.

Annibal épargne la terre de Fabius,

que, comme il s'étoit pratiqué dans la premiere guerre, l'échange se feroit d'homme pour homme ; & que celui des deux qui en rendroit davantage, recevroit * cent vingt-cinq livres pour chacun. Fabius en ayant reçu d'Annibal deux cent quarante-sept de plus qu'il ne lui en rendit, demanda au sénat l'argent dont il avoit besoin pour payer leur rançon. Mais voyant qu'on négligeoit de lui donner satisfaction là-dessus, quoique l'affaire eût été souvent proposée, parce qu'il n'avoit pas attendu le consentement des sénateurs, il envoya son fils à Rome, avec ordre de vendre cette même terre que l'ennemi avoit épargnée ; & de l'argent qu'il lui apporta, il racheta les prisonniers de la république, à ses propres dépens. Annibal se tenoit campé auprès des murailles de la ville de Geraunium, qu'il avoit prise & brûlée, réservant seulement quelques maisons pour lui servir de greniers. De là il envoyoit les deux tiers de son armée chercher des vivres ; & cependant demeuroit lui même à la tête de l'autre

Fabius rachete les prisonniers à ses dépens.

* J'avertis, une fois pour toutes, que je me contente d'évaluer les monnoyes Romaines à peu près à la somme à laquelle elles reviennent par rapport aux nôtres.

tiers, attentif à conserver son camp, & à soutenir ses fourageurs, contre ceux qui voudroient les attaquer.

Minucius, en l'absence du dictateur, ne forme que des desseins hardis & témeraires.

Pour revenir à l'action de Minucius, il étoit campé dans le territoire de Larine, avec l'armée qu'il commandoit seul depuis que le dictateur étoit allé à Rome, comme nous l'avons dit plus haut. Au reste, il ne se vit pas plutôt en liberté par l'absence de son superieur, qu'il fit descendre dans la plaine ces troupes accoutumées à camper en sureté sur les hauteurs; & il méditoit des projets conformes à son génie, tantôt de fondre sur les fourageurs d'Annibal, répandus çà & là dans la campagne; tantôt d'attaquer son camp, dont il avoit tiré plus de la moitié de l'armée. Annibal s'apperçut bien-tôt que la méthode de faire la guerre avoit changé avec le géneral dans le camp des ennemis. Et il jugea que dorénavant la témerité & l'emportement auroit plus de part que la prudence dans tous leurs mouvements. Pour lui, voyant que les ennemis s'étoient approchés, il se contenta d'envoyer le tiers de ses soldats au fourrage, & retint le reste dans

ſon camp. Enſuite, pour s'approcher lui-même des Romains, il alla ſe poſter à deux mille de Geraunium, ſur une éminence, d'où il leur faiſoit connoître, étant expoſé à leur vûë, qu'il étoit prêt à défendre ſes fourageurs, ſi on les attaquoit. Peu de temps après, il apperçut une autre colline plus voiſine des Romains, & qui commandoit leur camp. Il jugea bien que s'il ſe mettoit en devoir de s'en ſaiſir pendant le jour, il ſeroit prévenu par les Romains, qui avoient moins de chemin à faire que lui. Ainſi il envoya pendant la nuit quelques Numides, qui s'en emparerent. Mais les Romains mépriſant leur petit nombre, les en délogerent dès le lendemain, & s'y camperent eux mêmes. Par ce moyen il ne reſtoit plus entre les deux camps, qu'un eſpace fort médiocre. Minucius le remplit entierement de ſes troupes. Et en même-temps ſa cavalerie, avec les ſoldats armés à la legere, étant ſortie par le côté de ſon camp qui étoit le plus éloigné des ennemis, elle alla fondre ſur leurs fourageurs, dont elle fit un grand carnage, & mit le reſte en fuite. Annibal n'oſa pas tenter le combat, parce qu'avec le peu de trou-

pes qui lui restoit, c'étoit beaucoup qu'il pût défendre son camp, si on entreprenoit de l'y forcer. Ainsi, pendant qu'une partie de son armée étoit absente, il prit le parti, en imitant la méthode de Fabius, de se tenir sur la défensive & de temporiser. Il retira même ses troupes dans le camp qu'il avoit occupé auparavant auprès de Geraunium. Quelques auteurs assurent, qu'il se donna une bataille dans les formes. Que du premier choc, les Carthaginois furent repoussés jusques dans leur camp. Qu'en étant ensuite sortis avec beaucoup de vigueur, ils mirent les Romains en déroute à leur tour : mais que ces derniers, secondés par Numerius Decimus, Samnite, qui vint à leur secours, retournerent aussitôt au combat. Ils ajoutent, que ce Decimus, le plus considerable par sa naissance & par ses richesses, non-seulement de Bovianum, d'où il étoit, mais de tout le Samnium, avoit été envoyé par le dictateur au secours de Minucius, avec un corps de huit mille fantassins & cinq mille cavaliers ; & qu'ayant d'abord paru derriere l'armée d'Annibal, il fit penser aux deux partis que c'étoit un nouveau renfort que

Fabius amenoit de Rome. Qu'Annibal craignant des embûches, donna aux siens le signal de la retraite; que les Romains le poursuivirent; & qu'aidés des Samnites, ils prirent ce jour-là même deux forts sur les Carthaginois. Qu'il y eut six mille hommes de tués du côté d'Annibal, & cinq mille de celui de Minucius. Qu'enfin ce général, après un avantage si médiocre, ne laissa pas d'écrire à Rome des lettres pleines de vanité, & d'y faire publier par ses partisants, qu'il avoit remporté une victoire complette.

Leger avantage de Minutius sur Annibal.

Pendant plusieurs jours, on ne parla que de cette affaire dans les assemblées du sénat & du peuple. Tout le monde s'applaudissoit de ce prétendu succès. Le dictateur seul, au milieu de la joye universelle du peuple, n'ajoutoit foi ni à la renommée, ni aux lettres de Minucius. Il prétendoit que quand tout ce qu'on publioit seroit véritable, il n'y avoit pas tant de sujet de se réjouir. Qu'il craignoit beaucoup plus la prosperité du maître de la cavalerie, que sa mauvaise fortune. Ce fut alors que le tribun Metilius se mit à déclamer contre Fabius, sans aucun ménagement. Qu'il n'étoit plus pos-

Invectives du tribun Metilius contre le dictateur.

» sible de supporter sa mauvaise hu-
» meur. Que non content d'avoir em-
» pêché, en personne & sur les lieux,
» les avantages qu'on auroit pû rem-
» porter sur les ennemis, il détruisoit,
» autant qu'il étoit en lui, ceux qu'on
» avoit effectivement remportés en son
» absence. Qu'il ne tiroit la guerre en
» longueur, qu'afin de rester plus
» long-temps en charge, & d'être seul
» le maître à Rome & dans l'armée.
» Que l'un des consuls avoit été tué
» dans la bataille. Que l'autre avoit
» été relegué loin de l'Italie, sous pré-
» texte de poursuivre la flotte des Car-
» thaginois. Que sans aucune nécessité
» on retenoit les deux préteurs dans la
» Sicile & dans la Sardaigne. Que
» pour empêcher Minucius de voir
» l'ennemi, & de tenter quelque ex-
» pedition militaire, on lui avoit pres-
» que lié les bras. Qu'il n'étoit donc
» pas étonnant que les Carthaginois
» eussent exercé toute sorte d'hostili-
» tés, non seulement dans le Sam-
» nium, où ils étoient autant les maî-
» tres, que dans la partie de l'Espagne
» qui est au delà de l'Hébre; mais en-
» core dans les terres de la Campanie,
» de Calene, & de Falerne; pendant

que le dictateur se tenoit à Casilin « les bras croisés, se contentant de dé- « fendre ses terres avec les legions du « peuple Romain. Qu'il avoit tenu « enfermés dans leurs retranchements, « comme dans une prison, les soldats « & le maître de la cavalerie, qui dé- « siroient de combattre. Qu'on leur « avoit arraché les armes des mains, « comme à des prisonniers de guerre. « Que le dictateur n'avoit pas plutôt « quitté l'armée, qu'ils étoient sortis « de leurs retranchements, où on les « avoit tenus comme assiégés ; qu'ils « avoient marché contre les ennemis, « les avoient défaits & mis en fuite. « Que pour toutes ces raisons, il au- « roit hardiment opiné à ôter la dic- « tature à Fabius, si les Romains « avoient eu le courage de leurs ancê- « tres. Mais qu'attendu la mollesse « & le relâchement dans lequel on « étoit tombé, il se contenteroit de « proposer une loi fort moderée, en « vertu de laquelle on partageroit éga- « lement l'autorité entre le dictateur « & le maître de la cavalerie, sans per- « mettre cependant à Q. Fabius de « retourner à l'armée, avant d'avoir « nommé un nouveau consul à la place «

de Flaminius. Le dictateur ne se trouva point aux assemblées, n'étant pas d'humeur à flatter les caprices de la multitude, à qui il n'étoit pas agréable. On ne l'écoutoit pas même trop favorablement dans le sénat, lorsqu'il y donnoit de grands éloges à Annibal, & qu'il attribuoit à la témerité & à l'ignorance des géneraux, les pertes qu'on avoit faites depuis deux ans : lorsqu'il déclaroit nettement, que s'il » demeuroit le maître du commande» ment, il puniroit Minucius, pour » avoir combattu contre sa défense, » & qu'il assuroit que bien-tôt il fe» roit avouer aux Romains, qu'un » grand général, sans jamais compter » sur la fortune, devoit tout attendre » de sa sagesse & de sa vigilance : qu'il » étoit sans doute plus glorieux pour » lui, d'avoir conservé son armée, sans » recevoir aucun échec, dans les con» jonctures où il l'avoit reçûë, que » si dans un temps plus heureux, » il avoit taillé en pieces plusieurs » milliers d'ennemis. Quoique ces réflexions fussent pleines de sens & de raison, à peine daignoit-on les écouter. C'est pourquoi il créa consul M. Attilius Regulus : & la veille du jour

M. Attilius Regulus créé consul, à la

que la loi devoit être proposée, pour n'être pas témoin des coups qu'on alloit porter à son autorité, en la communiquant au maître de la cavalerie, il partit de nuit pour aller rejoindre son armée. Le lendemain, le peuple se trouva de bonne heure à l'assemblée. Mais quoique les esprits fussent hautement déclarés pour le maître de la cavalerie, contre le dictateur, cependant personne n'osoit proposer un reglement si extraordinaire, quelque plaisir qu'il fit au peuple. La loi étoit sure de ne pas manquer de suffrages : mais il falloit que quelqu'un l'appuyât de son autorité. C. Terentius Varron, nouvellement sorti de la préture, fut le seul qui osât l'entreprendre. Il étoit d'une naissance non-seulement basse, mais même sordide. On dit qu'il étoit fils d'un boucher, qui avoit lui-même débité sa marchandise, & avoit employé son fils à un ministere si bas & si servile.

place de Flaminius. An. de R. 535.

Caractere de Varron.

Les grands biens qu'il avoit gagnés à ce métier, firent concevoir à son fils, après sa mort, l'esperance de s'élever à une plus haute fortune. Il s'attacha d'abord au barreau : & à force de prendre le parti & de plaider les causes des

plus vils citoyens, contre les premiers de la république, dont il attaquoit en même-temps la fortune & la réputation, il se fit connoître au peuple, & se fraya un chemin aux charges de la république. Il obtint la questure; puis successivement les deux édilités, la plebeienne & la curule, & enfin la préture. Et dès-lors, portant son ambition jusqu'au consulat même, il profita adroitement de la mauvaise opinion qu'on avoit du dictateur, & de la haine qu'on lui portoit; en sorte qu'il emporta seul toute la reconnoissance du peuple, pour la loi qu'il avoit tant d'envie d'établir. Il ne se trouva personne à Rome, ni dans l'armée, tant parmi les ennemis de Fabius, que parmi ceux qui lui étoient favorables, qui ne regardât cette loi comme injurieuse à sa réputation. Le seul dictateur en jugea tout autrement. Il supporta les outrages de la multitude avec la même constance qu'il avoit souffert les accusations de ses ennemis devant le peuple. Et ayant reçu en chemin les lettres qui lui apprenoient l'égalité qu'on avoit mise entre lui & le maître de la cavalerie, il continua sa route, bien persuadé qu'en partageant le com-

Fabius apprend, sans se plaindre, l'égalité qu'on a mise entre lui & Minucius.

mandement, on n'avoit pas partagé de même l'art de commander. Et il demeura toujours invincible aux attaques de ſes ennemis, & à celles de ſes citoyens.

La faveur du peuple avoit déja rendu Minucius aſſez arrogant & aſſez inſupportable même, avant qu'on lui accordât une ſi grande diſtinction. Mais depuis qu'il l'eut reçuë, il garda encore moins de meſures qu'auparavant. Il ſe vantoit, avec une hauteur & une inſolence ſans pareille, qu'il avoit vaincu non-ſeulement Annibal, mais encore Fabius. Que ce fameux general, ce dictateur célebre, ſeul jugé capable de rétablir les affaires ruinées de la république, avoit cependant été, par l'ordre du peuple Romain même, égalé à ſon inferieur, à celui qui lui devoit une parfaite obéiſſance : & cela, dans une république, où les maîtres de la cavalerie avoient coutume de trembler à la vûë des haches & des faiſceaux du dictateur. Que c'étoit un effet de ſon courage & de ſon habileté, autant que de ſon bonheur. Qu'il ſuivroit donc ſon penchant, auſſi bien que ſa fortune, quand même le

Inſolence outrée de Minucius.

» dictateur voudroit persévérer dans
» une inaction & une lenteur, qui
» avoit été si évidemment condamnée
» par le jugement des hommes & des
» dieux. Ainsi dès le premier jour qu'il se rencontra avec Fabius, il lui déclara qu'il falloit avant toutes choses, qu'ils convinssent de la maniere dont ils useroient de l'autorité qu'on venoit d'égaler entre eux. Qu'il croyoit, pour lui, que le meilleur étoit, qu'ils eussent tour à tour le commandement absolu sur les troupes pendant un jour, ou un plus long espace de temps, si on vouloit; afin que chacun d'eux pût opposer à l'ennemi, non-seulement sa tête & sa prudence, mais encore ses forces & ses bras, lorsqu'il se présenteroit quelque occasion de le combattre. Fabius ne gouta point cet expedient. Il étoit convaincu que la partie de la république qui seroit confiée à Minucius deviendroit le jouet de sa témérité. Il avoua qu'il étoit dans l'obligation de lui faire part du commandement, mais non pas de le lui ceder tout entier. Que tant qu'il en auroit la liberté, il gouverneroit, avec sa prudence ordinaire, la partie de l'armée qui lui seroit échûë. Qu'ainsi il parta-

geroit les troupes avec Minucius, & non pas les jours du commandement: & que s'il ne pouvoit pas sauver l'armée entiere, il en sauveroit au moins une partie. Il demeura ferme dans cette résolution. Et lorsqu'il eut fait consentir Minucius à ce que, suivant la coutume qui se pratiquoit entre les consuls, ils partageassent également les legions, ils tirerent au sort: & la premiere avec la neuviéme échût à Minucius; la seconde & la troisiéme à Fabius. La cavalerie & les troupes auxiliaires des alliés & du nom latin, furent partagées de même. Minucius voulut aussi avoir son camp séparé d'avec celui de Fabius.

Partage des legions entre Fabius & Minucius.

Annibal, qui sçavoit tout ce qui se passoit chez les ennemis, par le moyen des déserteurs & de ses espions, ressentit une double joye, après qu'il eut appris cette égalité de puissance. Car la témerité de Minucius devenuë libre, étoit une proye assurée pour lui: & la prudence de Fabius avoit perdu la moitié de ses forces. Il y avoit entre le camp de Minucius & celui d'Annibal une éminence dont la situation étoit telle, que celui qui s'en empareroit le premier devoit avoir un grand

avantage sur son ennemi. Annibal pouvoit sans coup ferir, prendre ce poste dont il connoissoit l'importance. Mais il ne se hâta pas, aimant mieux qu'il lui fournît une occasion de combattre Minucius, persuadé, que ce géneral ne manqueroit pas d'accourir, pour l'empêcher de s'en saisir le premier. Il n'y avoit pas un seul buisson dans tout le terrein qui étoit au milieu d'eux. C'est pourquoi, au premier coup d'œil, on le jugeoit inutile pour des embûches. Mais au fond, il étoit d'autant plus propre à ce dessein, que dans une vallée si nûë on ne croyoit pas qu'il y eût rien à appréhender. Car il y avoit par intervalles des enfoncements imperceptibles de loin, dont quelques-uns pouvoient contenir & cacher jusqu'à deux cent hommes. Annibal plaça dans ces cavités cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie, avec défense de se montrer. Mais de peur que le mouvement indiscret de quelqu'un d'entre eux, ou l'éclat de leurs armes, ne découvrît la faude dans une plaine si raze, il attira les yeux & l'attention des ennemis sur un petit nombre de ses gens, qu'il envoya dès le matin pour occuper l'éminence dont nous avons

parlé. Les Romains méprisérent cette poignée d'ennemis. Il n'y eût point d'officier dans l'armée de Minucius qui ne s'offrît pour les aller chasser de ce poste. Minucius lui-même crie aux armes ; & à la tête des plus témeraires & des plus étourdis, court du côté de cette colline, avec une fierté aussi ridicule, que les menaces qu'il fait de loin aux Carthaginois. Il lâche d'abord contre eux les soldats legerement armés, qu'il fait suivre, un moment après, de toute sa cavalerie. Et voyant que les Carthaginois recevoient aussi du renfort, il s'avance lui-même avec toutes ses legions. Annibal, de son côté, à mesure qu'il voyoit les siens plier, leur envoyoit des secours d'infanterie & de cavalerie ; ce qui fit qu'insensiblement ils en vinrent à une bataille dans les formes, où ils combattirent avec toutes leurs forces. Les soldats armés à la legere des Romains qui s'avançoient de bas en haut, furent renversés les premiers sur la cavalerie qui les suivoit : & après lui avoir communiqué la terreur qui les emportoit, ils se refugierent vers les étendarts des legions. L'infanterie, quoiqu'entourée de gens effrayés, restoit seule intrépi-

Combat entre Anniba & Minucius.

de. Et si elle avoit combattu dans un poste moins désavantageux, & qu'il n'y eut point eu de supercherie, le succès des jours précedents lui avoit tellement enflé le courage, qu'elle étoit en état de bien disputer la victoire. Mais les troupes qu'Annibal avoit mises en embuscade, étant venuës tout d'un coup l'attaquer par derriere & par les flancs, y causerent tant de désordre & d'effroi, qu'il ne resta à personne, ni assez de courage pour combattre, ni aucune esperance de se sauver par la fuite.

Minucius défait par Annibal.

Fabius court au secours de Minucius.

Fabius jugea d'abord de la frayeur des soldats par les cris qu'il entendit. Et un moment après, voyant de loin ,, toute l'armée en déroute : Ah ! s'é- ,, cria t'il, j'avois bien prévû que la té- ,, merité deviendroit bien-tôt la victi- ,, me de la prudence & de la ruse. Ce- ,, lui qu'on a égalé à Fabius voit main- ,, tenant Annibal au-dessus de lui par ,, son bonheur & par son courage. ,, Mais remettons les reproches à un ,, autre temps. Maintenant, prenez les ,, armes, soldats. Sortons au plûtôt ,, de nos retranchements. Allons arra- ,, cher des mains des ennemis la vic- ,, toire, & de la bouche de nos citoyens,

toyens, l'aveu de leur faute. Une partie des soldats de Minucius avoit été tuée, & le reste ne songeoit qu'à fuir, lorsque l'armée de Fabius leur porta & leur fit voir un secours, qu'ils reçurent comme s'il leur fût venu du ciel. C'est pourquoi, avant même que le dictateur fût à la portée du trait, & en état d'attaquer, sa vûë seule arrêta & la fuite précipitée des Romains, & la trop grande furie des Carthaginois. Ceux qui s'étoient dispersés de differents côtés, après avoir rompu leurs rangs, revinrent se joindre aux troupes de Fabius, qui s'avançoient en bon ordre. Ceux qui fuyoient en corps, après avoir ouvertement tourné le dos, firent volte-face: & tantôt lâchant pié à dessein, pour mieux se rétablir, tantôt faisant tête à l'ennemi, ils arriverent jusqu'à l'armée du dictateur: en sorte que les troupes vaincuës, & celles qui étoient encore toutes fraîches, ne faisant plus qu'un corps, alloient ensemble fondre sur les Carthaginois, lorsqu'Annibal fit sonner la retraite, ne dissimulant pas, que s'il avoit vaincu Minucius, Fabius, à son tour, l'avoit vaincu lui-même. Minucius ayant ainsi passé la journée, entre la bonne &

Annibal n'ose combattre le dictateur, & se retire dans son camp.

Minucius reconnoit sa faute, & la répare d'une maniere qui lui fait honneur.

la mauvaise fortune, ne fut pas plutôt rentré dans son camp, qu'il assembla ses » soldats, & leur parla en ces termes. J'ai » souvent oui dire, mes amis, que parmi » les hommes qui sont au-dessus du » commun, on doit donner le premier » rang à celui dont la prudence fait » mettre en mouvement les ressorts qui » font réussir les grandes entreprises. » Que le second appartient à celui qui » est capable de bien exécuter les or- » dres qu'on lui donne. Mais que celui » qui n'a ni assez de capacité pour » commander, ni assez de docilité » pour obéir, doit être regardé comme » un homme absolument inutile à la » société. Pour nous, puisque la na- » ture nous a refusé ce premier dégré » de mérite, renfermons-nous dans le » second; & en attendant que nous » ayions acquis le grand art de gou- » verner, prenons le parti de suivre les » ordres & les conseils d'un homme » qui a plus de sagesse & de lumieres » que nous. Rejoignons-nous à Fabius. » Allons lui rendre dans sa tente l'o- » béissance & le respect qui lui est dû. » Et lorsque je l'aurai salué du nom de » pere, qualité qu'il mérite par son » rang, & par le bienfait que nous

avons reçû de lui ; ne manquez pas «
de saluer, comme vos patrons, «
ceux dont les armes & les bras vien- «
nent de vous sauver la vie & la liber- «
té. Et si nous n'avons pû nous signa- «
ler aujourd'hui par notre bonne for- «
tune, signalons-nous au moins par «
notre bon esprit, & par notre recon- «
noissance. «

Aussi-tôt il se mit à leur tête, & marcha droit au camp du dictateur. Fabius, & les siens, furent surpris de le voir avancer de leur côté, ne sçachant pas la cause de ce mouvement. Lorsque Minucius fut arrivé, il fit poser ses étendarts auprès du tribunal du dictateur ; & se présentant le premier à lui, il le salua avec beaucoup de respect, en lui donnant les noms de pere & de maître ; pendant que ses soldats rendoient à ceux de Fabius tous les honneurs que les clients doivent à leurs patrons. Alors prenant la parole :
Grand dictateur, dit-il, je ne suis «
redevable que de ma vie à ceux qui «
m'ont donné la naissance, & aus- «
quels je viens de vous égaler autant «
que j'ai pû, par les termes dont je «
me suis servi en vous parlant. Mais «
je vous dois, à vous, & ma vie, & «

„ celle de tous mes officiers & de tous
„ mes soldats. Ainsi je casse tout le
„ premier le décret par lequel j'ai été
„ élevé à un rang, que je regarde
„ comme un fardeau pour moi, plu-
„ tôt que comme un honneur. Je ren-
„ tre sous votre autorité, & sous vos
„ auspices. Je vous rends ces drapeaux
„ & ces legions, persuadé que je fais
„ une action utile & glorieuse pour
„ vous, pour moi, & pour les deux
„ armées, dont l'une doit son salut à
„ l'autre. Je vous supplie d'oublier
„ tout ce qui s'est passé, & de me
„ permettre d'exercer, sous vos ordres,
„ la charge de maître de la cavalerie,
„ & de conserver à ceux-ci le rang
„ qu'ils tiennent dans les troupes.

Minucius rentre sous l'obéissance du dictateur, avec tous ses soldats.

Après ce discours, les soldats des deux armées s'embrasserent. Les gens de Fabius reçurent ceux de Minucius dans leurs tentes avec beaucoup de bienveillance & d'amitié : & ce jour qui avoit presque été funeste à la république, se passa dans les applaudissements & dans la joye. Dès que la nouvelle de cette reconciliation eut été portée à Rome, & confirmée par les lettres des généraux & des soldats des deux armées, il n'y eût personne qui

n'élevât jusqu'au ciel la générosité du dictateur. Annibal & les Carthaginois l'estimerent encore davantage qu'auparavant : & ils commencerent dès-lors à s'appercevoir qu'ils faisoient la guerre en Italie, & contre les Romains. Car pendant les deux années qui avoient précédé, ils avoient eu un tel mépris pour ceux qui commandoient les troupes de la république, aussi-bien que pour les troupes mêmes, qu'à peine pouvoient-ils s'imaginer, qu'ils fussent en guerre contre la même nation, dont leurs peres leur avoient laissé une idée si terrible. On ajoute qu'Annibal, en se retirant dans son camp, dit, que « cette nuée qui avoit coutume de paroître sur le haut des montagnes, « étoit enfin tombée avec beaucoup « de fracas & d'orage. «

Pendant que ces choses se passoient en Italie, le consul Cn. Servilius Geminus, après avoir côtoyé avec une flotte de cent vingt galeres, les isles de Sardaigne & de Corse, & reçu des ôtages des habitants de l'une & de l'autre, passa en Afrique. Mais avant de faire aucune descente dans le continent, il ravagea l'isle de Meninge. Et ceux de Cercine lui ayant donné dix

talents d'argent, pour racheter leurs terres du pillage & de l'incendie, il débarqua ses troupes sur les côtes d'Afrique. Aussi-tôt il s'avança pour ravager le pays. Mais ses soldats, mêlés avec les matelots, s'étant répandus de tous côtés avec autant de licence & de sécurité, que s'ils s'étoient trouvés dans quelque isle déserte, ils tomberent dans une embuscade. La partie n'etoit pas égale. Ils couroient en désordre dans une terre étrangere; au lieu que ceux à qui ils avoient affaire connoissoient le pays, & marchoient bien serrés. C'est pourquoi ils furent repoussés jusques dans leurs vaisseaux avec beaucoup de consternation, après avoir laissé un grand nombre de leurs gens sur la place. Le consul perdit dans cette occasion plus de mille hommes, & entr'autres le questeur Sempronius Blæsus; ce qui l'obligea de s'éloigner de ces rivages remplis d'ennemis, & de repasser en Sicile. Lorsqu'il fut arrivé à Lilybée, il laissa sa flotte au préteur T. Otacilius, qui chargea P. Sura, son lieutenant, de la remener à Rome. Pour lui, il traversa toute la Sicile à pié, & passa ensuite en Italie, par le détroit de Messine.

Ce fut là qu'il reçut de Fabius des lettres, par lesquelles il le rappelloit, après avoir passé près de six mois dans la dictature, pour venir prendre, avec son collegue M. Attilius, le commandement de l'armée. Presque tous les auteurs écrivent, que ce fut en qualité de dictateur que Fabius fit la guerre contre Annibal. Celius assure même qu'il fut d'abord élevé à cette dignité par le peuple. Mais Celius, & tous les autres Ecrivains, ne font pas réflexion, que personne n'étoit en droit de créer un dictateur, que le consul Cn. Servilius, qui étoit alors dans la Gaule, fort éloigné de Rome: & que ce qui fit qu'on prit le parti de le faire nommer prodictateur par le peuple, c'est que dans la consternation où étoit la république, on ne pouvoit pas attendre que le consul revint de si loin. Que dans la suite les belles actions qu'il fit, & la haute réputation qu'il acquit pendant qu'il eut le commandement des armées, furent cause que la posterité, pour donner à ce grand homme une qualité plus éminente, changea insensiblement le nom de prodictateur en celui de dictateur.

Les consuls Attilius & Servilius s'é-

Les consuls Attilius & Servilius reprennent le commandement des armées, & suivent la méthode de Fabius.

tant mis à la tête, le premier de l'armée de Fabius, & l'autre de celle de Minucius, se fortifierent de bonne heure dans les quartiers où ils devoient passer l'hyver : (car on étoit alors en automne) & firent depuis la guerre avec beaucoup de concert & d'union, en suivant en tout la méthode de Fabius. Lorsqu'Annibal sortoit pour aller chercher des vivres & du fourage, ils l'attaquoient toujours à leur avantage, tombant sur ceux des siens qui s'écartoient ; mais évitant avec soin les actions générales, qu'Annibal recherchoit avec tant d'empressement. En sorte que ce général fut réduit à une telle disette, que s'il n'avoit craint qu'on ne lui reprochât d'avoir pris la fuite, il seroit sur le champ passé dans la Gaule, ayant absolument perdu l'espérance de faire subsister ses troupes dans le pays où il étoit, si les consuls de l'année suivante imitoient la conduite de ceux-ci. L'hyver ayant fait cesser les hostilités de part & d'autre, les deux armées se tenoient en repos aux environs de Geraunium, lorsque les députés de Naples arriverent à Rome. Ayant eu permission d'entrer dans le sénat, ils y porterent quarante cou-

Les députés de Naples offrent de l'argent aux Romains, avec beaucop de générosité.

pes d'or, d'un poids considerable. Le
chef de l'ambassade dit qu'il sçavoit «
que le trésor de la république étoit «
épuisé par les dépenses que la guerre «
avoit occasionnées. Que les Napoli- «
tains n'ignoroient pas que le peuple «
Romain combattoit pour la conser- «
vation des villes & des campagnes «
de l'Italie, autant que pour celle de «
Rome qui en étoit la capitale. Que «
pour cette raison, ils avoient cru «
qu'il étoit juste & raisonnable de l'ai- «
der des trésors que leurs ancêtres leur «
avoient laissés pour être l'ornement «
de leurs temples dans la prosperité, «
& une ressource pour eux-mêmes «
dans la mauvaise fortune. Qu'ils «
étoient dans la disposition de lui ac- «
corder tous les autres secours dont il «
les croiroit capables. Que le plus «
grand plaisir que le peuple Romain «
pût leur faire, c'étoit de regarder «
tout ce qui appartenoit aux Napoli- «
tains comme son bien propre, & de «
les estimer assez, pour vouloir bien «
recevoir d'eux un présent beaucoup «
moins considerable par sa propre va- «
leur, que par la bonne volonté de «
ceux qui l'offroient. On remercia les «
ambassadeurs de leur générosité & de

leur attention ; mais on se contenta d'accepter la plus legere des quarante coupes.

Espion Carthaginois découvert & puni.

Dans ces mêmes jours, on découvrit à Rome un espion qui y étoit demeuré caché depuis deux ans. On le renvoya après lui avoir coupé les mains. On y pendit aussi vingt-cinq esclaves, qui avoient formé une conspiration dans le champ de Mars. On donna la liberté au dénonciateur, & * vingt mille piéces de monnoye. On envoya des ambassadeurs à Philippe, roi de Macédoine, pour lui demander qu'il livrât au peuple Romain Demetrius de Phare, qui s'étoit retiré dans ses états après avoir été vaincu. Une autre ambassade fut chargée de passer chez les Liguriens, pour se plaindre de ce qu'ils avoient fourni aux Carthaginois des vivres & des troupes : & en même-temps pour examiner de plus près ce qui se passoit parmi les Boiens & les Insubriens. Enfin on en envoya une troisiéme à Pinée, roi d'Illirie, pour lui demander le payement du tribut qu'il devoit, ou des ôtages, s'il n'étoit pas en état de payer à l'échéance ; tant il est vrai que le sénat étendoit son at-

Ambassades envoyées en differents lieux.

* Environ 2500 liv.

tention, pour tout ce qui regardoit les interêts de la république, jusqu'aux provinces les plus éloignées, malgré l'ennemi, qui les tenoit, pour ainsi dire, à la gorge. Ils se reprocherent même d'avoir négligé jusqu'à ce temps-là d'acquitter le vœu de bâtir un temple à la Concorde, que le préteur L. Manlius avoit fait, il y avoit deux ans, dans la Gaule, à l'occasion d'une sédition qui s'étoit élevée parmi les soldats. C'est pourquoi M. Emilius, préteur de la ville, créa deux duumvirs, sçavoir Cn. Pupius, & Cæson Q. Flaminius, qui, par son ordre, firent marché avec des entrepreneurs, pour la construction de ce temple dans la citadelle. Le même préteur écrivit aux consuls de la part du sénat, & demanda qu'un d'entre eux revint à Rome, s'ils le jugeoient à propos, pour tenir les assemblées qui seroient indiquées au jour qu'ils auroient ordonné. Les consuls répondirent qu'ils ne pouvoient s'éloigner de l'ennemi, sans mettre la république en danger. Qu'il étoit plus à propos de créer un interroi, qui présidât aux assemblées en la place des consuls, qui étoient tous deux nécessaires à l'armée. Mais les sé-

nateurs aimerent mieux nommer un dictateur. Ils jetterent les yeux sur L. Veturius Philon, qui choisit pour maître de la cavalerie Manius Pomponius Mathon. On reconnut aussi-tôt que leur création n'étoit pas legitime. Ce qui fit qu'au bout de quatorze jours on leur ordonna de se démettre, & qu'on revint à l'interregne.

On continua aux consuls le commandement pour un an. Les sénateurs créerent successivement interrois C. Claudius Centon, fils d'Appius, & P. Cornelius Asina. Ce fut pendant la magistrature de ce dernier, que les assemblées se tinrent, avec de grandes contestations entre le sénat & le peuple. C. Terentius Varron, comme nous l'avons déja observé, s'étoit attiré les bonnes graces du peuple, par le zele & l'attachement qu'il avoit témoigné pour ses interêts, en se déclarant dans toutes les occasions contre la noblesse. Il étoit encore tout fier & tout glorieux d'avoir détruit la réputation & abaissé la puissance du dictateur. Dans ces conjonctures, la multitude faisoit tous ses efforts pour élever jusqu'au consulat ce citoyen, qui étoit de son corps. Mais les patriciens s'y oppo-

soient aussi de toutes leurs forces. L'exemple leur paroissoit avoir des conséquences dangereuses. Ils craignoient que les gens de la lie du peuple ne s'accoutumassent à s'égaler à eux à force de leur déclarer la guerre. Q. Bebius Herennius, tribun du peuple, & parent de Varron, déclamoit avec beaucoup de véhémence, non seulement contre le sénat, mais encore contre les augures. Et en les accusant d'avoir empêché le dictateur de terminer les assemblées, il leur attiroit la haine du peuple, & rendoit la cause de Varron plus favorable. Il soutenoit, que c'étoient les nobles qui, pour « exciter une guerre qu'ils désiroient « depuis long temps, avoient attiré « Annibal en Italie : que c'étoit eux « qui par leurs artifices, tiroient exprès « la guerre en longueur, pendant qu'on « pouvoit aisément la terminer. Que « la victoire que Minucius avoit remportée « sur les Carthaginois pendant « l'absence de Fabius, prouvoit bien « qu'on pouvoit les combattre avec « toutes les legions. Mais que le dictateur « en avoit exposé deux comme à « la boucherie, & les en avoit ensuite « retirées, pour se faire donner les noms «

Bebius, tribun du peuple, déclame contre les nobles, en faveur de Varron, son parent.

» ambitieux de pere & de patron, lui
» qui avoit empêché les Romains de
» vaincre, avant de les empêcher d'être
» vaincus. Que dans la suite les consuls,
» en suivant la méthode de Fabius,
» avoient encore prolongé la guerre,
» au lieu de la finir, comme ils le pou-
» voient. Que c'étoit une espece de
» traité fait entre les nobles: & que
» jamais les Romains n'auroient la
» paix, qu'ils n'eussent élevé au consu-
» lat un homme vraiment plebeien,
» c'est-à-dire, un homme nouveau:
» puisque les plebeiens * nobles étoient
» initiés dans les mêmes mysteres; &
» que depuis qu'ils avoient remarqué
» que les patriciens cessoient de les mé-
» priser, ils avoient commencé eux-
» mêmes à mépriser le peuple. Qui ne
» voyoit pas que leur dessein avoit été,
» en demandant un interroi, que les
» sénateurs fussent les maîtres des as-
» semblées? Que c'étoit là ce qu'a-
» voient prétendu les consuls, en de-
» meurant à la tête des armées. Qu'en-
» suite, voyant qu'on avoit créé un
» dictateur malgré eux, ils avoient fait
» en sorte, de concert avec les augures,
» que sa nomination parût vicieuse.
» Qu'on avoit donc nommé un inter-

* *Parmi les plebeiens il y avoit des familles nobles.*

roi, qui ne pouvoit être pris que «
parmi eux : mais qu'on ne pouvoit «
nier que l'un des deux consulats «
n'appartint au peuple. Qu'il en con- «
serveroit assurément la possession, «
& le confieroit à un homme qui ai- «
mât mieux vaincre tout de bon les «
ennemis, que commander long- «
tems à ses citoyens. «

Trois patriciens se présentoient pour le consulat, sçavoir P. Corn. Merenda, L. Manlius Volson, & Marcus Emilius Lepidus ; & avec eux, deux plebeiens de familles nobles, C. Attilius Serranus, & Q. Ælius Pætus. Mais le peuple avoit été tellement animé par les discours du tribun Bebius, qu'il ne nomma que C. Terentius Varron, avec pouvoir de présider à l'assemblée, dans l'esperance qu'il seroit le maître de se choisir un collegue. Mais la noblesse qui avoit éprouvé le peu de vigueur des competiteurs de Varron, engagea L. Emilius Paulus à se mettre sur les rangs, malgré sa longue résistance. Car au sortir de son premier consulat, il avoit eu le déplaisir de se voir injustement condamné avec son collegue M. Livius : & il étoit encore actuellement aigri contre

le peuple, à qui il ne pouvoit pardonner un si grand affront. Dès le premier jour que le peuple s'assembla, tous ceux qui s'étoient présentés d'abord avec Varron s'étant désistés par déférence pour Paul Emile, il fut nommé, plutôt pour s'opposer à la témérité de son collegue, que pour commander de concert avec lui. On tint ensuite les assemblées prétoriennes, dans lesquelles on nomma Manius Pomponius Mathon, & P. Furius Philus. Le sort donna au premier la commission de rendre la justice aux citoyens dans la ville ; & à l'autre celle de juger les differents des citoyens & des étrangers. On nomma deux autres préteurs, M. Cl. Marcellus, pour la Sicile ; & L. Posthumius Albinus, pour la Gaule. Tous, excepté Varron, furent nommés pendant leur absence, & à des charges qu'ils avoient déja exercées. On ne croyoit pas que dans les conjonctures présentes, on dût confier le gouvernement à des gens sans experience : ce qui fit qu'on remit à un autre temps plusieurs sujets, qui avoient d'ailleurs beaucoup de mérite.

Paul Emile & C. Terentius Varron, consuls. An. de Rome 536.

On songea aussi à augmenter les armées. Mais les auteurs sont si peu

d'accord sur la quantité d'infanterie & de cavalerie qu'on ajouta aux forces de la république, que je n'oserois rien assurer là-dessus. Quelques-uns disent que les nouvelles recruës montoient à dix mille soldats. D'autres, qu'on ajouta quatre legions à celles qui étoient déja sur pié, pour composer en tout le nombre de huit. Il y en a qui rapportent aussi qu'on augmenta le nombre des soldats dont les legions étoient composées, en sorte que chacune contenoit cinq mille fantassins & 300 cavaliers; & que les alliés eurent ordre de doubler le nombre des cavaliers, avec la quantité ordinaire de gens de pié. Quelques-uns ont écrit que l'armée qui combattit à Cannes étoit composée de quatre-vingt-sept mille deux cent hommes. Tous les historiens conviennent qu'on fit cette année de plus grands efforts, & qu'on témoigna plus de confiance que jamais, le dictateur ayant fait connoître qu'Annibal n'étoit pas invincible. Mais avant que les nouvelles legions partissent de Rome, les decemvirs eurent ordre de consulter les livres de la Sybille, pour rassurer le peuple, que de nouveaux prodiges avoient allarmé. Car on contoit, qu'à

Rome, sur le mont Aventin, & à Aricie, il avoit plû des pierres dans le même temps; & que dans le pays des Sabins, des sources d'eau chaude avoient paru tout ensanglantées, ce qui présageoit un grand carnage. Mais ce qui effrayoit davantage la multitude, c'est que dans la ruë aux Voutes, assez près du champ de Mars, plusieurs hommes avoient été tués par le tonnerre, quoique ce fût un accident assez ordinaire. Après avoir consulté les livres de la Sybille, on fit des sacrifices pour appaiser la colere des Dieux, annoncée par ces prodiges. Il vint en ce temps là des ambassadeurs de Pertum, qui apportoient à Rome plusieurs coupes d'or. On en usa à leur égard, comme on avoit fait à l'égard des Napolitains. On les remercia de leur bonne volonté; mais on n'accepta pas leur présent.

Députés du roi Hieron arrivent à Rome, avec des présents, & des conseils salutaires.

Dans ce même temps, il entra dans le port d'Ostie une flotte chargée de provisions, que le roi Hieron envoyoit au Romains ses alliés. Les députés de ce prince ayant été introduits dans le „ sénat, assurerent, que le roi, leur „ maître, n'auroit pas été plus affligé „ d'aucune perte qu'il eût pû faire lui-

même, qu'il l'avoit été de la mort "
du consul Flaminius & de la défaite "
de son armée. Qu'ainsi, quoiqu'il "
fût bien persuadé que la vertu du "
peuple Romain étoit encore plus "
admirable dans la mauvaise fortune "
que dans la bonne, il n'avoit pas "
laissé de lui envoyer tous les secours "
que de bons & de fideles alliés ont "
coutume de donner à leurs amis pen- "
dant la guerre : & qu'il prioit le sé- "
nat de les vouloir bien accepter. "
Que premierement il donnoit à la "
république, comme un présage heu- "
reux de l'avenir, une victoire d'or, "
pésant trois cent vingt livres. Qu'ils "
la missent dans leurs temples, & l'y "
conservassent éternellement. Qu'ils "
avoient apporté dans leurs galeres "
trois cent mille boisseaux de fro- "
ment, & deux cent mille d'orge, "
afin que les Romains ne manquas- "
sent point de vivres : & que leur "
maître en feroit encore voiturer la "
quantité qu'ils voudroient, & où ils "
l'ordonneroient. Qu'Hieron sçavoit "
que la république n'employoit point "
dans ses armées d'autres soldats, que "
des Romains & des alliés du nom "
latin. Mais que comme on avoit vû "

„ dans leur camp des troupes auxiliai-
„ res de soldats étrangers, legerement
„ armés, il leur avoit envoyé mille
„ hommes, tant archers que fron-
„ deurs, que les Romains pourroient
„ opposer aux Baleares, aux Maures,
„ & autres nations qui lancent leurs
„ traits de loin. Ils ajoutoient à ces
„ présents un conseil salutaire: C'étoit
„ de faire passer le préteur de Sicile en
„ Afrique avec sa flotte, afin que les
„ ennemis ayant aussi la guerre dans
„ leur pays, fussent moins en état
„ d'envoyer de nouvelles troupes à
„ Annibal. Le sénat répondit à ces
„ ambassadeurs, qu'ils tenoient le roi
„ Hieron pour un bon ami, & pour
„ un allié fidele. Que depuis qu'il s'é-
„ toit uni avec les Romains, il leur
„ avoit donné en toute occasion des
„ preuves d'une amitié sincere, &
„ d'une génerosité vraiement royale.
„ Que le peuple Romain avoit refusé
„ de recevoir l'or qui lui avoit été of-
„ fert par quelques républiques, & s'é-
„ toit contenté de leur bonne volonté.
„ Qu'ils prenoient à bon augure la vic-
„ toire qu'ils avoient apportée, &
„ qu'ils lui destinoient pour demeure
„ le capitole même, où elle seroit la

compagne du grand & puissant Ju- "
piter ; & esperoient qu'elle y de- "
meureroit toujours, pour leur être "
favorable dans toutes leurs entrepri- "
ses. On donna aux consuls les provisions arrivées de Sicile, avec les archers & les frondeurs qui étoient venus par la même voye. On ajouta vingt-cinq galeres à la flotte que T. Otacilius commandoit en Sicile, & on lui permit de passer en Afrique, s'il jugeoit que le bien de la république le demandât.

Les consuls, après avoir fait à Rome les levées dont nous avons parlé, resterent encore quelques jours dans la ville, en attendant les secours des latins. Ce fut alors que les soldats furent obligés, pour la premiere fois, de prêter serment entre les mains de leurs tribuns. Car jusques-là, on s'étoit contenté de les faire jurer qu'ils s'assembleroient au premier ordre des consuls, & qu'ils ne quitteroient point l'armée sans leur permission. Mais quand les cavaliers & les piétons s'étoient assemblés, & que les premiers avoient été rangés par décuries, & les autres par centuries, ils juroient tous d'une commune voix, mais volontairement, que

Institution des sermens militaires entre les mains des tribuns.

la crainte ne leur feroit point abandonner leurs drapeaux pour prendre la fuite ; & qu'ils ne s'en éloigneroient jamais, si ce n'étoit pour aller prendre leurs armes, pour frapper l'ennemi, ou pour sauver un citoyen. Mais les tribuns rendirent ensuite nécessaire & indispensable cette espece de conjuration, qui n'avoit eu auparavant pour principe que le zele & la bonne volonté des soldats. Avant que les consuls partissent de Rome avec leurs legions, Varron tint plusieurs assemblées, dans lesquelles il parla avec beaucoup d'arrogance & d'emportement ; soutenant,

Discours présomptueux du consul Varron.

„ que c'étoient les nobles qui avoient „ attiré la guerre dans l'Italie ; & „ qu'elle demeureroit dans le cœur de „ la république, tant qu'on donneroit „ le commandement des armées à des „ generaux de la trempe & du caractere de Fabius. Que pour lui, il la „ termineroit dès le premier jour qu'il „ verroit l'ennemi. Paul Emile, son collegue, ne parla au peuple qu'une seule fois, qui fut la veille de son départ, & ne fut pas fort applaudi de ses auditeurs, parce qu'il aima mieux leur dire la verité, que de les flatter. Il parla de Varron avec beaucoup de mé-

nagement & de retenuë, si ce n'est qu'il avoüa, qu'il avoit peine à con- « cevoir, comment un géneral, avant « de connoître ses troupes, celles des « ennemis, la situation des lieux & la « nature du pays, étant encore au mi- « lieu de Rome, pouvoit sçavoir de si « loin ce qu'il lui conviendroit de fai- « re, quand il seroit à la tête de son « armée; & déclarer même par avan- « ce le jour qu'il combattroit contre « les ennemis. Que pour lui, il se « garderoit bien de former avant le « temps des projets qui ne man- « quoient presque jamais d'avorter, « quand on les avoit conçus, sans con- « sulter les occasions qui devoient les « faire naître sur les lieux. Que tout ce « qu'on pouvoit souhaiter de plus « avantageux, c'étoit que les entrepri- « ses sages & mesurées eussent un bon « succès. Que pour la témerité, outre « qu'elle ne convenoit qu'à des insen- « sés, elle avoit encore été pernicieu- « se jusqu'à ce jour. Il étoit aisé de « juger par ses discours, qu'il préfereroit de lui-même le parti le plus sûr au plus prompt & au plus specieux. Mais pour le confirmer encore davantage dans une disposition si prudente,

Discours sensé du consul Paul Emile.

Fabius lui parla en ces termes, lorsqu'il étoit sur le point de partir : » Si vous aviez un collegue qui vous » ressemblât, ce qui seroit le plus à » souhaiter, ou que vous ressemblassiez vous-même à votre collegue, je » ne vous tiendrois point un discours » inutile. Car deux bons géneraux » n'auroient pas besoin de mes avis » pour prendre en tout le parti le plus » avantageux à la république. Et deux » insensés, bien loin de suivre mes » conseils, ne prendroient pas seulement la peine de les écouter. Mais » connoissant la difference qu'il y a » entre vous & Varron, c'est à vous » seul que je m'adresse. Et je prévois » bien, que quelque bon citoyen, & » quelque habile capitaine que vous » soyez, vous prendrez inutilement le » soin de soutenir la république, si elle » n'est pas appuyée de l'autre part. La » folie aura le même pouvoir & la même autorité que la sagesse. Car enfin » il faut que vous vous attendiez à » trouver autant d'obstacle au bien de » la république dans la personne de » Varron, votre collegue, que dans celle » d'Annibal, votre ennemi. Et je ne sçai » si le premier ne vous sera pas encore plus

Excellent discours de Fabius à Paul Emile.

plus opposé que l'autre. Vous n'au- «
rez affaire avec Annibal que dans la «
bataille : & il n'y aura point de «
temps ni de lieu, où vous ne trou- «
viez Varron contraire à vos senti- «
mens. Vous aurez votre infanterie «
& votre cavalerie pour résister à An- «
nibal & à ses legions : mais votre col- «
legue soulevera contre vous vos pro- «
pres soldats. Ce n'est qu'avec peine «
que je vous parle ici du malheur de «
C. Flaminius, dont la mémoire est «
d'un très-malheureux présage. Mais «
après tout, ce ne fut que dans son «
consulat, dans sa province, & à la «
tête de son armée, qu'il commença «
à donner des preuves de sa témerité : «
au lieu que celui-ci a parlé & agi «
comme un étourdi & un emporté, «
avant d'être consul, puis en deman- «
dant le consulat. Et aujourd'hui, «
qu'il a obtenu cette dignité, il fait «
plus que jamais éclatter son extrava- «
gance & sa présomption, avant mê- «
me d'avoir vû son armée & celle des «
ennemis. Et s'il fait à présent tant «
de fracas : si au milieu d'une multi- «
tude de citoyens paisibles, il ne par- «
le que de combats & de batailles, «
que ne fera-t'il point au milieu d'une «

» jeunesse armée, où les ordres sont
» aussi-tôt suivis de l'exécution ? Et
» cependant, s'il fait ce qu'il dit; s'il
» combat dès qu'il sera à la tête de l'ar-
» mée : ou je suis un ignorant dans l'art
» militaire, & ne connois ni Annibal,
» ni les Carthaginois; ou il y aura
» bien-tôt en Italie quelque lieu plus
» célebre par nos défaites, que n'est
» Trasimene. On ne doit pas s'imagi-
» ner que dans la situation où se trouve
» aujourd'hui la république, je cher-
» che à me faire valoir, sur tout n'ayant
» que vous pour témoin de mes réfle-
» xions. Et si j'ai donné dans quelque
» excès, ç'a plutôt été dans le mépris,
» que dans la recherche de la gloire.
» Mais quoiqu'on en puisse dire, le
» seul moyen de réussir contre Anni-
» bal, c'est de suivre la méthode que
» j'ai observée en faisant la guerre con-
» tre lui. Et je ne prétens pas qu'on en
» juge par l'évenement, qu'on appelle,
» avec raison, le maître des fous ; mais
» par la raison, qui est toujours la mê-
» me, & ne dépend ni des temps ni des
» lieux. Nous faisons la guerre au mi-
» lieu de l'Italie, dans le sein même de
» notre patrie. De toutes parts nous
» sommes environnés de nos citoyens

& de nos alliés. S'ils nous fournissent, comme ils ont fait jusqu'à présent, & feront toujours à l'avenir, des armes, des hommes, des chevaux & des vivres; nous avons trop de témoignages de leur zele & de leur fidelité, pour en douter; nous devenons de jour à autre plus forts, plus sages, plus constants. Annibal, au contraire, se trouve au milieu d'une nation étrangere, séparé de son pays par un long espace de terres & de mers. Il est au milieu de ses plus grands ennemis. Tout ce qui l'environne, ne cherche qu'à le ruiner & à le détruire. Il ne rencontre aucun ami, ni par mer ni par terre. Il n'y a point de ville qui le reçoive dans ses ports, ou qui le couvre de ses murailles. Il vit au jour le jour de ce qu'il peut enlever, à l'exemple des voleurs de grand chemin. Il lui reste à peine le tiers des troupes avec lesquelles il a passé l'Hebre. La faim en a plus fait périr que le fer: & il ne sçait plus comment faire subsister le peu qui lui reste. Doutez-vous donc qu'en temporisant nous ne ruinions un ennemi qui s'affoiblit de jour en jour, & à qui l'on n'envoye ni trou-

» pes, ni vivres, ni argent ? Combien » y a-t'il qu'il tourne autour des murs » de Geraunium, & défend ce misérable château de l'Apouille, comme » si c'étoient les murailles de Carthage ? Mais pour ne pas vous proposer » mon exemple seul, voyez comme » les derniers consuls, Attilius & Servilius, ont éludé tous ses efforts, en » se tenant sur la défensive. C'est le seul » moyen, Paul Emile, que vous ayez » de sauver la république. Ce qu'il y » a de fâcheux, c'est que vous éprouverez plus de difficultés, quand vous » voudrez le mettre en usage, de la » part de vos citoyens, que de celle de » vos ennemis. Les Romains voudront la même chose que les Carthaginois : & Varron sera dans les mêmes sentiments qu'Annibal. Il faudra que vous résistiez seul à deux » géneraux : & vous en viendrez à » bout, si vous sçavez mépriser les discours & les opinions des hommes ; » si vous ne vous laissez ni éblouir par » la vaine gloire de votre collegue, ni » effrayer par les calomnies dont on » tâchera en vain de vous noircir. On » dit ordinairement que la verité peut » bien être attaquée, mais qu'elle ne

ſuccombe jamais. Pour acquerir une « gloire ſolide, il eſt quelquefois à pro- « pos de la mépriſer. Ils donneront à « votre prudence, à votre circonſpec- « tion & à votre experience dans le mé- « tier de la guerre, les noms injurieux « de timidité, de lenteur, & même « d'ignorance. Mais ne vous en met- « tez pas en peine. Il vaut bien mieux « que vous ſoyez appréhendé par un « ennemi ſage & bon connoiſſeur, que « loué par des citoyens inſenſés & mal- « habiles. Annibal n'aura que du mé- « pris pour vous, ſi vous faites des en- « trepriſes folles & témeraires. Si vous « agiſſez avec prudence, il vous crain- « dra. Après tout, mon ſentiment « n'eſt pas que vous reſtiez toujours « dans l'inaction ; mais que toutes vos « démarches ſoient reglées par la rai- « ſon. Soyez toujours le maître des « évenemens. Soyez toujours armé, « mais toujours ſur vos gardes. S'il ſe « préſente quelque occaſion d'entre- « prendre avec ſureté, ne la manquez « pas : mais n'en donnez jamais à l'en- « nemi de vous ſurprendre. Quand « vous ne marcherez point avec préci- « pitation, vous verrez clair, & tous « vos pas ſeront aſſurés. L'empreſſe- «

» ment est toujours accompagné d'a-
» veuglement & de péril.

Le consul lui répondit d'un air triste, & avec un noir pressentiment de

Réponse de Paul Emile, triste & de mauvais augure.

» l'avenir, que ses avis étoient bons &
» salutaires, mais qu'il n'étoit pas ai-
» sé de les mettre en pratique. Si un
» maître de la cavalerie avoit témoi-
» gné si peu de soumission & de res-
» pect à son dictateur, quelle autorité
» pourroit avoir un consul, pour con-
» tenir un collegue séditieux & téme-
» raire ! Qu'au sortir de son premier
» consulat, peu s'en étoit fallu qu'il
» ne fût sacrifié à la haine du peuple.
» Qu'il souhaitoit que tout réussît
» heureusement. Mais que s'il arrivoit
» quelque malheur, il aimoit mieux
» périr par les traits de ses ennemis,
» que par les suffrages de ses citoyens.
Après cet entretien, Paul Emile partit pour l'armée, accompagné des premiers d'entre les patriciens ; tandis qu'un cortege plus remarquable par son grand nombre que par sa dignité, suivoit le consul plebeien son idole. Lorsqu'ils furent arrivés l'un & l'autre dans le camp, & qu'on eut mêlé les nouvelles legions avec les vieilles, on partagea, selon la coutume, l'armée

en deux corps, qui devoient camper séparément. Le plus petit étoit près d'Annibal. Le grand étoit composé du plus grand nombre, & de la meilleure partie des troupes. Et sur ce que M. Attilius, l'un des consuls de l'année précedente, allegua son extrême vieillesse pour se dispenser de servir, on lui permit de retourner à Rome. Geminus Servilius, son collegue, demeura dans le petit camp pour y commander une légion Romaine, & deux mille alliés, tant infanterie que cavalerie. Quoiqu'Annibal vit les troupes des Romains augmentées de moitié, il ne laissa pas de ressentir une extrême joye de l'arrivée des nouveaux consuls. Car non-seulement il ne lui restoit rien de ce qu'il avoit amassé de vivres & de fourrages par les ravages précedents, mais il ne sçavoit plus où en prendre à l'avenir. Les habitants de la campagne ne se trouvant pas en sûreté dans leurs maisons, avoient transporté tous leurs grains dans les villes; en sorte qu'il ne restoit pas à Annibal, comme on l'a sçû depuis, des vivres pour dix jours; & que les troupes auxiliaires des Espagnols étoient sur le point de l'abandonner, si on s'étoit tenu encore

quelque temps ſur la défenſive ; & qu'on eût attendu la maturité de l'occaſion.

Au reſte, la fortune augmenta encore la témerité & la violence naturelle du conſul, par un leger avantage qu'elle lui procura ſur les fourageurs d'Annibal, dans un combat tumultuaire, qui fut un effet du zele & de l'ardeur des ſoldats, plutôt que de la conduite & du deſſein des géneraux, qui ne leur avoient pas commandé d'aller aux ennemis. Il demeura ſur la place dix-ſept cent hommes du côté d'Annibal, & du côté des conſuls, cent tout au plus, tant citoyens qu'alliés. Paul Emile, qui avoit ce jour-là le commandement, craignant quelque embuſcade, fit retirer les ſiens, qui pourſuivoient l'ennemi avec trop de chaleur. Varron eut beau crier contre lui, & lui reprocher qu'il laiſſoit échapper l'ennemi de leurs mains, & qu'il ne tenoit qu'à lui qu'on ne terminât la guerre dès ce moment. Annibal ne fut pas trop fâché de ce petit ſuccès des ennemis. Il le regarda comme une amorce propre à faire tomber dans ſes filets le plus fougueux des capitaines Romains, & les nouveaux

soldats. Il étoit informé de tout ce qui se passoit dans leur camp, comme de ce qui arrivoit dans le sien. Il sçavoit que les deux géneraux dont le caractere étoit tout-à-fait opposé, ne s'accordoient en rien, & que les deux tiers des legions consistoient en de nouvelles recruës. Ainsi, persuadé qu'il n'auroit jamais une si belle occasion de tromper les ennemis, il partit dès la nuit suivante avec une partie des siens, chargés seulement de leurs armes, & laissa dans son camp tous les biens, tant de l'armée en géneral, que des officiers & des soldats en particulier. Mais il cacha derriere les montagnes voisines, une troupe de fantassins à la gauche, & une de cavaliers à la droite, les uns & les autres bien armés, & disposés à seconder comme il faut ses intentions. Les bagages passoient par la vallée qui étoit au milieu. Son dessein étoit de fondre sur les Romains, & de les opprimer, lorsqu'il les verroit occupés à piller son camp, qui leur paroîtroit abandonné par la fuite des Carthaginois. Il y laissa un grand nombre de feux, pour faire croire aux consuls que son intention étoit, en leur opposant une apparence de camp, de

M v

les retenir dans leur poste, & d'échapper à leur poursuite, comme il en avoit usé l'année précedente à l'égard de Fabius.

Dès que le jour parut, les Romains furent étonnés de ne point voir, du côté des ennemis, les sentinelles & les corps de garde ordinaires. Ils le furent bien davantage, lorsqu'en examinant leur camp de plus près, ils s'apperçurent qu'il y regnoit par tout un profond silence. Alors ne doutant plus qu'il n'eût été abandonné, ils coururent en foule à la tente des consuls, pour leur apprendre que les ennemis avoient pris la fuite avec tant de précipitation, qu'ils avoient laissé leurs tentes toutes dressées, & que pour cacher leur retraite, ils avoient laissé un grand nombre de feux allumés. Ils demanderent ensuite avec de grandes clameurs, qu'on leur donnât le signal, pour aller les poursuivre & piller leur camp. Le consul Varron crioit aussi haut, & avec autant de témerité que le dernier des soldats. Paul Emile ne se lassoit point de répeter qu'il falloit se tenir sur ses gardes, & se défier des ruses d'Annibal. Enfin, ne pouvant autrement éviter la sédition que son

collegue lui-même étoit ſur le point d'exciter dans l'armée, il envoya Marius Statilius, l'un des maréchaux de camp, à la découverte, avec un eſcadron de Lucaniens. Cet officier s'étant avancé juſqu'aux portes du camp ennemi, ordonna à ſes gens de reſter là. Pour lui, il entra dedans avec deux cavaliers. Et en ayant examiné la diſpoſition avec beaucoup de ſoin & d'exactitude, il alla annoncer aux conſuls, qu'infailliblement les ennemis étoient en embuſcade en quelqu'endroit peu éloigné. Qu'ils avoient laiſſé des feux dans la partie de leur camp la plus voiſine de celui des Romains. Que leurs tentes étoient tout ouvertes. Que ce qu'ils avoient de plus précieux, étoit expoſé à la vûë. Qu'il avoit même vû de l'argent répandu çà & là, comme pour inviter l'ennemi à le ramaſſer. Ces raiſons que Marius apportoit pour appaiſer la cupidité des ſoldats, ne fit que l'allumer davantage. Ils ſe mirent tous à crier, que ſi on ne leur donnoit pas le ſignal, ils ſe mettroient en marche, ſans attendre qu'on le leur donnât. Mais ils ne manquerent pas de conducteur. Car Varron leur ordonna auſſi-tôt de

partir. Paul Emile, de lui-même, étoit déja fort opposé à cette précipitation ; mais lorsqu'il eût remarqué que les dieux la condamnoient encore par les augures sinistres qu'ils avoient envoyés, il en fit porter la nouvelle à son collegue, lorsqu'il avoit déja fait sortir les étendarts des portes du camp. Varron eut bien de la peine à se contenir. Mais la défaite encore toute récente du consul Flaminius, & la bataille navale perduë dans la premiere guerre par le consul Claude, qu'on lui remit devant les yeux, lui donnerent quelque scrupule. On peut dire que ce furent les dieux eux-mêmes, qui, ce jour-là, differerent plutôt, qu'ils n'empêcherent la perte des Romains. Car comme les soldats refusoient d'obéir au consul qui leur ordonnoit de rentrer dans le camp, il arriva par hazard que deux esclaves, qui sous le consulat d'Attilius & de Servilius, avoient été pris au fourrage par les Carthaginois, revinrent dans ce moment trouver leurs maîtres, après s'être échappés des mains des ennemis. On les mena sur le champ aux consuls, à qui ils apprirent que toute l'armée d'Annibal étoit en embuscade derriere les

Embuches d'Annibal découvertes.

montagnes voisines. Ils arriverent fort à propos pour faire respecter l'ordre des géneraux, dont l'un avoit depuis long-temps perdu toute l'autorité qu'il auroit dû avoir sur les soldats, par la ridicule indulgence dont il usoit envers eux.

Annibal voyant que les Romains n'avoient pas poussé jusqu'au bout une imprudence qui alloit les lui livrer, rentra dans son camp, sans avoir tiré aucun fruit de son stratagême, qui avoit été trop tôt découvert. Il n'y pouvoit pas rester long-temps, pour deux raisons. Premierement, il manquoit de vivres. En second lieu, il se formoit tous les jours de nouvelles entreprises, non seulement parmi les soldats ramassés de differentes nations, mais parmi les officiers mêmes, & en plein conseil. Ce n'étoient d'abord que de simples murmures : mais ils dégenererent bien-tôt en des plaintes & des reproches, qui approchoient de la sédition & de la révolte. Ils demandoient hautement qu'on leur payât la solde qui leur étoit dûë, & qu'on les délivrât de la faim qui les pressoit. Les soldats mercenaires, sur tout les Espagnols, étoient sur le point de déser-

ter, & de paſſer du côté des Romains. Enfin on dit qu'Annibal lui-même ſongeoit à ſe retirer dans la Gaule avec ſa cavalerie, en abandonnant toute ſon infanterie. Ce géneral voyant ſes troupes dans cette diſpoſition, réſolut de quitter un pays où il étoit en danger de mourir de faim, ou de ſe voir abandonné, pour paſſer dans la partie de l'Apouille, dont le climat plus chaud faiſoit eſperer une plus prompte moiſſon. Il comptoit en même-temps, qu'à proportion qu'il s'éloigneroit davantage des ennemis, il rendroit la déſertion plus difficile à ſes ſoldats. Il partit de nuit, ayant allumé des feux comme auparavant, & laiſſé un petit nombre de tentes pour la forme, afin que la crainte de tomber dans des embûches contînt les Romains, comme elle avoit déja fait. Mais le même Marius Statilius ayant viſité, avec beaucoup d'attention, tout le revers des montagnes où on pouvoit craindre de la fraude, rapporta qu'il avoit vû d'aſſez loin l'armée des ennemis qui ſe retiroit tout de bon. Alors on propoſa tout de nouveau de les pourſuivre. Les deux conſuls étoient toujours de ſentiments oppoſés. Mais comme Varron

avoit pour lui presque toute l'armée, au lieu que le seul Servilius, consul de l'année précedente, étoit de l'avis de Paul Emile; les Romains pressés par leur mauvaise destinée, partirent, à la pluralité des voix, pour aller rendre le village de Cannes fameux par la plus cruelle défaite que les Romains ayent jamais essuyée. Annibal s'étoit campé auprès de ce village, de façon qu'il avoit mis au dos de son armée le vent Vulturne, qui, des plaines arides où il est situé, éleve des tourbillons affreux de poussiere. Outre que ce poste lui étoit avantageux pour le présent, il esperoit d'ailleurs qu'il lui seroit salutaire, lorsqu'ayant le vent & la poussiere derriere lui, il combattroit contre les Romains, qui auroient l'un & l'autre dans le visage & dans les yeux.

Annibal campé à Cannes, n'attend son salut que de la témerité de ses ennemis.

Les consuls ayant fait reconnoître les lieux, commencerent à poursuivre Annibal. Lorsqu'ils furent arrivés près de Cannes, à la vûë de l'armée ennemie, ils fortifierent leurs deux camps, contenant le même nombre de soldats, & séparés l'un de l'autre à la même distance qu'auprès de Geraunium. L'Ofante, qui séparoit les deux camps

Romains, couloit assez près d'eux pour leur fournir commodément de l'eau, que chacun alloit puiser dans son voisinage, ce qui occasionnoit de frequentes escarmouches entre ceux du grand camp, & les Carthaginois. Car ceux qui étoient dans le petit camp se fournissoient d'eau avec beaucoup plus de facilité, n'y ayant de leur côté aucun corps d'ennemis qui les en empêchât. Annibal esperant que les consuls accepteroient le combat dans un lieu si avantageux pour sa cavalerie, qui étoit la partie de ses troupes où il étoit invincible, rangea son armée en bataille, & envoya les Numides caracoller jusqu'à la tête de celle des Romains, pour les attirer. La sédition de la part des soldats, & la discorde entre les consuls, venoit de se rallumer parmi eux. Paul Emile objectoit à Varron la témerité de Sempronius & de Flaminius. Et Varron à son tour, reprochoit à son collegue la lenteur & la nonchalance de Fabius, dont la prétenduë sagesse n'étoit qu'un prétexte specieux dont on se servoit pour couvrir sa crainte & sa lâcheté. Il prenoit les hommes & les dieux à té-„ moin, que ce n'étoit pas sa faute„

Discussion des deux consuls.

ſi Annibal conſervoit la poſſeſſion “
de l'Italie comme de ſon patrimoine. “
Que ſon collegue lui lioit les bras, “
& le tenoit comme enchaîné. Qu'il “
arrachoit les armes aux ſoldats indi- “
gnés, & qui ne ſouhaitoient rien “
tant, que de les employer contre les “
ennemis. Paul Emile, de ſon côté “
proteſtoit, que ſi les legions ve- “
noient à ſuccomber dans une batail- “
le, où on les engageoit avec ſi peu “
de conſideration & de jugement, il “
n'auroit aucune part à la faute, quoi- “
qu'il ne refuſât pas d'avoir part au “
peril. Que c'étoit à Varron de faire “
en ſorte que ceux qui avoient la lan- “
gue ſi libre avant le combat, n'euſ- “
ſent pas les bras moins vigoureux “
dans le combat même. “

Pendant qu'ils perdent le temps à chicanner ſur leurs ſentiments, plutôt qu'à déliberer ſur le bien de la république, Annibal fit rentrer ſes troupes dans ſon camp, après les avoir tenuës ſur le champ de bataille la plus grande partie de la journée, & ordonna aux Numides de paſſer l'Ofante, & d'aller attaquer ceux des ennemis qui viendroient du petit camp pour faire de l'eau. Ils n'eurent pas plutôt paru ſur

le bord, que de leurs ſeuls cris, ils mirent en fuite cette troupe de gens qui venoient remplir leurs vaſes, ſans être en état de ſe défendre. Après ce ſuccès, ils pouſſerent juſqu'au corps de garde avancé des Romains, & juſques aux portes mêmes de leur camp. Varron crut que c'étoit un affront pour les Romains, qu'une poignée de gens qui marchoient ſans ordre & ſans diſcipline, allât porter l'effroi juſques dans leur camp. Et la ſeule raiſon qui l'empêcha de paſſer le fleuve & de mettre ſes gens en bataille, c'eſt que Paul Emile avoit encore ce jour là le commandement. Mais le lendemain, ſon tour étant revenu, ſans conſulter ſon collegue, il donna le ſignal du combat, & mena ſes troupes en ordre de bataille contre les ennemis, au-delà de la riviere. Paul fut obligé de le ſuivre, ne pouvant ſe diſpenſer de le ſeconder, quoiqu'il n'approuvât nullement ſon entrepriſe. Ils mirent la cavalerie Romaine à l'aîle droite la plus voiſine du fleuve. L'infanterie étoit au corps de bataille. A l'extremité de l'aîle gauche, on plaça la cavalerie des alliés; leur infanterie vers le milieu; les frondeurs, encore plus interieurs, ſe trou-

Varron donne le ſignal du combat, malgré ſon collegue.

verent auprès des legions Romaines. L'avant-garde étoit composée des soldats armés à la legere, qui faisoient le restant des troupes auxiliaires. Les consuls commandoient aux deux aîles, Terence à la gauche, & Paul Emile à la droite. Servilius Geminus menoit le corps de bataille.

Annibal, dès la pointe du jour, fit partir les frondeurs & les soldats armés à la legere les premiers, & fit passer l'Ofante au reste de ses gens, les rangeant en bataille à mesure qu'ils arrivoient. Il mit la cavalerie Gauloise & Espagnole près de la riviere, à l'aîle gauche, les opposant à celle des Romains, qui étoit à l'aîle droite de leur armée. Il plaça la cavalerie Numide à l'aîle droite, & son infanterie dans le corps de bataille; en sorte que les deux aîles étoient composées d'Africains, & enfermoient entre elles les Espagnols & les Gaulois. Vous eussiés pris ces troupes Africaines pour un corps de Romains, tant elles leur ressembloient par le moyen des armes qu'elles avoient gagnées aux batailles de Trebie & de Trasimene, & dont elles se servoient alors contre ceux qui les avoient abandonnées. Les Espa-

gnols & les Gaulois portoient des boucliers de même forme. Mais leurs épées étoient bien differentes. Celles des Gaulois étoient fort longues, & sans pointe, au lieu que les Espagnols, accoutumés à frapper l'ennemi d'estoc, & non de taille, en avoient de fort courtes & de fort pointuës, dont ils se servoient avec beaucoup d'adresse. Les soldats de ces deux nations avoient l'air redoutable, sur tout par la grandeur extraordinaire de leur taille. Les Gaulois étoient nuds, depuis le nombril jusqu'à la tête. Les Espagnols portoient des habits, d'une toille dont l'extrême blancheur, relevée d'un bord de couleur de pourpre, jettoit un éclat surprenant. L'armée d'Annibal étoit en tout de quarante mille hommes d'infanterie, & dix mille de cavalerie. Asdrubal conduisoit l'aîle gauche, & Maharbal menoit la droite. Annibal étoit au centre, avec son frere Magon. Le soleil donnoit obliquement sur les deux armées, soit que ce fût l'effet du hazard, ou d'un arrangement prémédité. Les Romains étoient tournés vers le midi, & les Carthaginois vers le septentrion. Le vent appellé Vulturne par les habitants du pays, don-

noit dans le visage des Romains, & portoit dans leurs yeux des tourbillons de poussiere qui les aveugloient.

*Après qu'on eut poussé les premiers cris, les troupes auxiliaires des deux partis commencerent la charge, & furent suivies des soldats armés à la legere. Ensuite la cavalerie Gauloise & Espagnole qui étoit à l'aîle gauche d'Annibal, vint attaquer l'aîle droite des Romains, où étoit aussi leur cavalerie. Mais on n'eût pas dit que c'étoit un combat de cavaliers, parce qu'ils étoient obligés d'en venir aux mains de front & de fort près, n'ayant point assez d'espace pour s'étendre, & qu'ils étoient pressés d'un côté par le fleuve, & de l'autre par l'infanterie. Bien-tôt après, les chevaux trop serrés demeurant immobiles dans leur place, le cavalier étoit à portée de saisir son ennemi au corps, & de le jetter par terre. En sorte que la plus grande partie combattoit à pié. Cette mêlée fut fort chaude, mais ne dura pas longtemps, les Romains ayant, après quelque résistance pris la fuite ouverte-

Bataille de Cannes.

* Le récit de la bataille de Cannes est assez embarrassé en plusieurs endroits de T. Live. On l'a rendu le plus clairement qu'il a été possible, avec le secours de Polybe.

ment. Après la cavalerie, l'infanterie en vint aux mains. Et d'abord les Espagnols & les Gaulois garderent fort bien leurs rangs, & ne cederent aux Romains, ni en force ni en courage. Mais les Romains, après de grands efforts, enfoncerent avec leur bataillon ſerré & profond, celui des ennemis, qui étoit trop affilé, & avançoit en pointe par deſſus les deux aîles. Enſuite, voyant que ceux dont il étoit composé ſe retiroient aſſez en déſordre, ils les preſſerent encore avec plus de chaleur: & en les pourſuivant dans leur fuite précipitée de ſi près, qu'ils ne faiſoient qu'un corps avec eux, ils les chaſſerent d'abord juſqu'au centre de l'armée ennemie. Et enfin ne trouvant point de réſiſtance, pouſſerent avec eux juſqu'au corps de réſerve, où étoient les Africains rangés, comme on a dit, à droit & à gauche. Ce bataillon pointu de Gaulois & d'Eſpagnols, en cedant au premier choc des Romains, ſe trouva premierement de niveau avec le reſte de l'armée Carthaginoiſe. Mais à force de reculer toujours, il laiſſa dans le milieu un enfoncement, en forme de demi cercle, qui donna lieu aux Africains, en s'é-

tendant, d'enfermer au milieu d'eux les Romains, qui s'étoient engagés avec trop peu de précaution. Ayant donc inutilement défait les Gaulois & les Eſpagnols, & tué une grande partie de leur arriere-garde, il leur fallut recommencer contre les Africains un nouveau combat, où ils avoient un double déſavantage. Car ils étoient enfermés, & avoient affaire à des gens tous frais, eux qui avoient épuiſé leurs forces dans le premier.

A l'aîle gauche des Romains, le combat étoit déja engagé entre la cavalerie des alliés & les Numides. Ces derniers s'y porterent d'abord avec aſſez de lenteur. Mais ils comptoient ſur une ruſe qui leur réuſſit. Environ cinq cent d'entr'eux, outre les armes ordinaires, cacherent ſous leurs cuiraſſes des épées. Et feignant de vouloir ſe rendre aux Romains, vinrent au galop juſqu'à eux, & ſauterent en bas de leurs chevaux, après avoir jetté leurs boucliers & leurs javelots aux piés des Romains. On ne balança pas à les recevoir. Et après qu'on les eût fait paſſer à la queuë de l'armée, on leur ordonna de demeurer tranquiles, comils firent, pendant qu'on combattoit

de toutes parts. Mais lorſqu'ils virent que tous les eſprits & tous les yeux étoient attachés au combat, ils ſe ſaiſirent des armes qui étoient répanduës çà & là au milieu des monceaux de corps morts, & ſe jetterent ſur les Romains. Et leur coupant les jarrets, ou les perçant par derriere, ils en firent un grand carnage, & cauſerent parmi eux encore plus de déſordre & de conſternation. Tandis que la frayeur ſaiſiſſoit les uns, que la fuite emportoit les autres, & qu'une partie combattoit encore avec opiniâtreté, quoiqu'avec peu d'eſperance, Aſdrubal, qui étoit accouru en cet endroit, après avoir vaincu de ſon côté, retira du milieu de la bataille les Numides, qui lui parurent combattre foiblement contre ceux qui leur étoient oppoſés, & les envoya pourſuivre les fuyards; & fit avancer les Gaulois & les Eſpagnols, pour ſoutenir les Africains, las de tuer, encore plus que de combattre.

Dans l'autre partie de la bataille, quoique Paul Emile eût été bleſſé dangereuſement d'un coup de fronde dès le commencement; il ne laiſſa pas de ſe préſenter pluſieurs fois à Annibal

bal à la tête des ſiens, bien ſerrés autour de lui, & de rétablir ſouvent le combat abandonné par les Romains. Enfin les cavaliers qui le couvroient, voyant qu'il n'avoit plus aſſez de force pour conduire ſon cheval, le deſcendirent, & mirent pié à terre eux mêmes pour le ſecourir. Alors quelqu'un ayant annoncé à Annibal que le conſul avoit ordonné à ſes cavaliers d'abandonner leur chevaux : « Il feroit encore mieux, répondit-il, de me les livrer piés & mains liés. » Dès ce moment, la victoire ſe déclara abſolument pour les Carthaginois, les Romains ſe laiſſant tuer dans leur place, plutôt que de prendre la fuite : & les ennemis irrités de la réſiſtance qu'on faiſoit encore, tuant ceux qu'ils ne pouvoient obliger de lâcher pié. Il y en eut cependant un petit nombre qui, accablés de laſſitude & couverts de bleſſures, tâcherent de remonter ſur leurs chevaux pour s'enfuir. C. Lentulus, tribun des ſoldats, qui étoit de ce nombre, étant venu à paſſer avec le ſien à côté du conſul, qu'il trouva aſſis ſur une pierre, tout couvert de ſon ſang & de celui des ennemis : « Seigneur, lui dit-il, vous qui ſeul n'a-

Les Romains ſont entierement défaits.

„ vez point de part au malheur d'au-
„ jourd'hui, ſauvez-vous : les dieux
„ doivent prendre ſoin de votre vie.
„ montez ſur ce cheval, pendant qu'il
„ vous reſte encore un peu de force. Je
„ ne vous quitterai point ; & je me fais
„ fort de vous tirer du danger. Ne ren-
„ dez pas cette journée encore plus fu-
„ neſte, en ajoutant la mort d'un con-
„ ſul à la défaite de nos legions. Hé-
„ las ! ſans cet accident, nous n'avons
„ que trop ſujet de verſer des larmes.

Le conſul Paul Emile refuſe le ſecours qu'on lui offre, & aime mieux mourir avec ſes concitoyens.

„ Mon cher Lentulus, répondit le
„ conſul, je vous ſuis obligé du ſe-
„ cours que vous m'offrez ſi génereu-
„ ſement. Mais vous prenez un ſoin
„ inutile. Je touche à ma derniere
„ heure. Ne perdez pas par une com-
„ paſſion ſans fruit le peu de temps
„ qui vous reſte pour vous ſauver
„ vous même des mains des ennemis.
„ Allez, dites aux ſénateurs qu'ils for-
„ tifient Rome, & n'attendent pas
„ l'arrivée du vainqueur, pour la met-
„ tre en ſûreté contre ſes aſſauts. Dites
„ en particulier à Q. Fabius, que Paul
„ Emile n'a jamais oublié ſes ſages
„ conſeils, tant qu'il a vécu, & qu'il
„ s'en ſouvient encore en mourant.
„ Mais laiſſez-moi expirer ſur ces mon-

ceaux de corps morts de mes citoyens. « Je ne veux point leur survivre, pour « être une seconde fois accusé au sortir « de mon consulat, ou, devenu moi- « même l'accusateur de mon collegue, « mettre ma vie & ma gloire à cou- « vert, en exposant celle d'autrui au « danger. Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, ils furent enveloppés d'une foule de Romains qui s'enfuyoient ; & un moment après, d'une troupe d'ennemis qui les poursuivoient, & qui percerent le consul de leur traits sans le connoître. Lentulus, à la faveur du tumulte, fut sauvé par la vîtesse de son cheval. De ceux qui échapperent au carnage, sept mille se retirerent dans le petit camp, & dix mille dans le grand. Environ deux mille se refugierent dans le village même de Cannes. Mais comme il n'avoit aucunes fortifications, il les livra sur le champ à Carthalon, qui les y vint investir avec sa cavalerie. L'autre consul, ou par bonheur, ou par adresse, évita la rencontre des ennemis dans sa retraite, & arriva à Venouse avec environ soixante & dix cavaliers. On dit que du côté des Romains, il fut tué dans cette journée quarante mille piétons,

La grandeur de cette perte.

& deux mille fept cent cavaliers, & qu'il y périt à peu près autant d'alliés que de citoyens. De ce nombre furent les deux queſteurs des conſuls, Attilius & L. Furius Bibaculus, vingt & un tribuns des ſoldats, pluſieurs citoyens qui avoient exercé le conſulat, la préture & l'édilité, parmi leſquels quelques-uns comptent Cn. Servilius, & M. Minucius, qui avoit été maître de la cavalerie l'année précedente, & conſul pluſieurs années auparavant ; quatre-vingt autres qui avoient été ſénateurs, ou avoient poſſedé des magiſtratures qui donnent droit d'entrer dans le ſénat, & qui avoient ſervi en qualité de volontaires dans les legions. On fait monter le nombre des priſonniers à trois mille fantaſſins, & trois cent cavaliers.

Telle fut la bataille de Cannes, auſſi célebre que celle d'Allia, beaucoup plus affreuſe par le carnage qui s'y fit, mais beaucoup moins funeſte à la république par ſes ſuites, parce que l'ennemi ne profita pas de ſes avantages. Car à Allia, ſi la déroute de l'armée laiſſa Rome en proye aux Gaulois, auſſi ſauva-t'elle les legions. Au lieu qu'à Cannes, l'un des conſuls, en fuyant, fut à peine ſuivi de ſoixante

& dix cavaliers, au lieu que ſon collegue, en mourant, fut preſque accompagné de toute l'armée. Comme ceux des vaincus qui s'étoient retirés dans les deux camps étoient ſans armes & ſans chefs, ceux du grand envoyerent avertir les autres de les venir trouver : qu'ils s'en iroient tous enſemble à Canouſe, tandis que les ennemis, fatigués des travaux du combat, & ennivrés des douceurs de la victoire, étoient enſevelis dans le ſommeil. Parmi ceux du petit camp, les ſentimens furent partagés. Les uns rejetterent abſolument cette propoſition. Pourquoi, diſoient-ils, ceux qui nous invitent à les aller trouver, ne viennent-ils pas eux-mêmes dans notre camp, pouvant le faire avec la même facilité ? Qu'il étoit bien aiſé de voir que ce qui les retenoit, étoit la crainte de tomber entre les mains des ennemis, qui occupoient tout le milieu : & qu'ils aimoient mieux expoſer les autres à ce péril, que de s'y expoſer eux-mêmes. Les autres ne trouvoient pas le conſeil déraiſonnable : mais ils n'avoient pas le courage de le ſuivre. Alors P. Sempronius Tuditanus, tribun des ſoldats, éton-

né qu'ils refusassent d'aller se joindre à
„ leurs concitoyens : Vous aimez
„ donc mieux, leur dit-il, devenir
„ les prisonniers du plus cruel & du
„ plus avare de tous les ennemis:
„ vous aimez mieux qu'on mette vos
„ têtes à prix, & que votre * igno-
„ minie fasse honneur aux autres,
„ lorsqu'on vous fera passer en revûë,
„ en vous demandant : Etes-vous
„ Romain, ou Latin ? Je ne croi
„ pas que vous soyés dans ces senti-
„ mens, pour peu que vous songiez
„ que vous êtes les compatriotes du
„ consul Paul Emile, qui a préferé
„ une mort honorable à une vie
„ honteuse ; & les compagnons de
„ tant de braves Romains, qui sont
„ morts en combattant à ses côtés. Il
„ est bien plus glorieux pour nous, que
„ sans attendre que le jour nous expo-
„ se au péril, & que le chemin nous
„ soit fermé par un plus grand nom-
„ bre d'ennemis, nous nous ouvrions
„ un passage à travers ce petit nombre
„ de Carthaginois qui sont répandus
„ sans ordre & sans précaution autour
„ des portes de notre camp. Avec

* Annibal chargeoit les Romains de chaînes, & renvoyoit les Latins sans rançon.

l'audace & le fer, on se fait jour au "
milieu des ennemis les plus serrés. "
Pour nous, en formant un bataillon "
pointu, nous percerons sans peine "
cette troupe d'ennemis épars au ha- "
zard autour de nous. Ainsi suivez- "
moi, tous tant que vous êtes, qui "
aimez votre salut & celui de la ré- "
publique. Ayant ainsi parlé, il tira son épée; & avec ceux qui voulurent le suivre rangés en pointe, il enfonça les ennemis. Mais voyant que les Numides lançoient leurs javelots sur leur droite qui étoit découverte, ils passerent adroitement leurs boucliers d'une main dans l'autre, & arriverent dans le grand camp, au nombre de six cent. De là s'étant joints à un plus grand nombre, ils se rendirent tous sans danger à Canouse. Voilà ce qui se passoit parmi les vaincus, plutôt au hazard, ou par un mouvement volontaire des soldats, qu'à dessein, & par l'ordre de ceux qui commandoient.

Une partie des vaincus se retire à Canouse.

Comme tous les officiers d'Annibal le felicitoient de sa victoire, & lui conseilloient, après avoir terminé une guerre si considerable, de prendre quelques jours de repos pour lui & pour ses soldats : Donnez-vous-en bien «

de garde, lui dit Maharbal, commandant de la cavalerie, qui étoit persuadé qu'il n'y avoit pas un moment de tems à » perdre: Car afin que vous sçachiez, » ajouta-t'il, de quelle consequence » est pour vous le gain de cette bataille, dans cinq jours je vous fais » préparer à dîner dans le capitole. » Suivez moi, seulement avec l'infanterie: je vas prendre les devants » à la tête de ma cavalerie avec tant » de diligence, que j'opprimerai l'ennemi avant qu'il ait appris mon dessein. Annibal trouva ce conseil d'une trop grande consequence, pour se résoudre à l'exécuter si promptement. C'est pourquoi il répondit à Maharbal, qu'il loüoit son zele & sa bonne volonté; mais qu'il avoit besoin de quelque temps, pour faire de sérieuses réflexions sur l'avis qu'il lui donnoit. » Je vois bien, repliqua sur le champ » Maharbal, que les dieux n'ont pas » accordé au même homme tous les » talents. Vous sçavez vaincre, Anni- » bal, mais vous ne sçavez pas profiter » de la victoire. Tout le monde convient qu'un seul jour passé dans l'inaction de la part d'Annibal, sauva Rome & l'empire. Le lendemain, dès

Conseil de Maharbal rejetté par Annibal, plus habile à vaincre, qu'à profiter de sa victoire.

que le jour fut venu, les Carthaginois se mirent à ramasser les dépouilles des vaincu. Mais quelque haine qu'ils eussent pour les Romains, ils ne purent considerer sans horreur le carnage qu'ils avoient fait. Le champ de bataille & tous les environs étoient jonchés de corps morts épars çà & là, selon qu'ils avoient été tués pendant le combat, ou dans la fuite. Ils en assommerent quelques-uns que le froid du matin avoit réveillés de leur assoupissement, en rendant leurs blessures plus sensibles, & qui tâchoient de s'arracher du milieu des morts. Ils en trouverent d'autres à qui on avoit coupé les jarets, & qui découvrant leur gozier, les invitoient à les égorger, & à boire le peu de sang qui leur restoit encore dans les veines. Il y en avoit, qui ayant enfoncé leurs têtes dans des trous qu'ils avoient eux-mêmes creusés dans la terre, s'étoient ôté la respiration, pour se délivrer plutôt d'une vie plus affreuse mille fois que la mort. Mais ce qui attira davantage leur attention, ce fut un Numide, encore vivant, couché sur un Romain mort. Il avoit le nez & les oreilles tout en sang. Car le Romain ne pouvant se

Les Carthaginois eux-mêmes sont saisis d'horreur, à la vûë du carnage qu'ils ont fait.

Image du champ de bataille de Cannes.

servir de ses mains pour prendre ses armes, étoit passé de la colere à la rage, & étoit mort en déchirant son ennemi avec les dents.

Après qu'ils eurent passé la plus grande partie du jour à dépouiller les vaincus, Annibal les mena à l'attaque du petit camp. Avant toutes choses, il * posta un corps de troupes sur les bords de l'Ofante, pour ôter aux ennemis la liberté d'aller puiser de l'eau. Mais comme ils étoient tous accablés de travail & de veilles, & la plupart couverts de blessures, ils se rendirent plutôt même qu'il ne l'avoit esperé. La convention fut, qu'ils livreroient au vainqueur leurs armes, leurs chevaux, & leurs habillements de guerre. Qu'ils payeroient de rançon cent cinquante livres pour chaque citoyen Romain, cent livres pour chaque allié, & cinquante pour chaque esclave : après quoi ils auroient la liberté de se retirer. Les Carthaginois étant entrés dans leur camp, se rendirent maîtres de leurs personnes, & les garderent, après avoir séparé les citoyens d'avec les alliés. Pendant qu'Annibal perd

* On creusa un fossé entre le camp des Romains & l'Ofante.

beaucoup de temps de ce côté là, ceux du grand camp, qui eurent assez de force ou de courage, au nombre de quatre mille fantassins & de deux cent cavaliers, se retirerent à Canouse, les uns en corps d'armée, & les autres dispersés par les campagnes, ce qui n'étoit pas moins sûr. Il n'y resta que les lâches ou les blessés, qui se rendirent au vainqueur, aux mêmes conditions que ceux du petit camp. Annibal fit un butin très-considerable. Mais excepté les hommes, les chevaux, & le peu d'argent qui se trouva principalement sur les housses & les harnois, (car les Romains n'avoient que fort peu de vaisselle de ce métal à la guerre) il abandonna tout le reste aux soldats. Ensuite il fit mettre en un monceau les corps des siens, pour les brûler, & leur rendre les derniers devoirs. Il s'en trouva environ huit mille, qui étoient les plus braves de son armée. Quelques auteurs ont écrit, qu'il fit aussi chercher le corps du consul; & que l'ayant trouvé, il lui donna une sépulture très-honorable. A l'égard de ceux qui s'étoient retirés à Canouse, comme ceux de la ville ne leur donnoient que le couvert, une femme de l'Apouille,

Annibal perdit 8000 de ses plus braves soldats à Cannes, dont il fit brûler les corps avec honneur.



considerable par sa haute naissance & ses grandes richesses, leur fournit des habits, des vivres, & même de l'argent. Le sénat ne manqua pas, après la guerre, de lui témoigner la reconnoissance qu'elle méritoit pour une si grande générosité, & de lui accorder des honneurs extraordinaires.

Générosité d'une Dame de Canouse.

Au reste, comme il y avoit parmi ces troupes quatre tribuns militaires, Fabius Maximus, fils du dictateur, de la premiere legion; L. Publicius Bibulus, & P. Cornelius Scipion, de la seconde, & Appius Claudius Pulcher, qui avoit été tout récemment édile, de la troisiéme; il fut question de sçavoir qui d'entr'eux commanderoit, jusqu'à nouvel ordre: & du consentement de tous, cet honneur fut déferé à P. Scipion, encore fort jeune, & à Appius Claudius. Mais dans le temps qu'ils déliberoient entr'eux sur ce qu'ils avoient à faire en de pareilles conjonctures, P. Furius Philus, fils d'un consulaire, leur vint dire, » qu'ils entretenoient de vaines esperances. Que c'en étoit fait de la république. Qu'un nombre considerable de jeunes gens des plus qualifiés, qui avoient à leur tête L.

Dessein formé par la jeune noblesse, d'abandonner l'Italie.

Cæcilius Metellus, cherchoient des « vaisseaux, dans le dessein de quitter « l'Italie, & de s'embarquer pour se « retirer chez quelque Roi, ami des « Romains. Parmi tous les malheurs qui avoient affligé la république, on n'avoit point encore d'exemple d'une résolution si désespérée & si funeste. Ainsi tous ceux qui étoient dans le conseil, demeurerent interdits à cette nouvelle. La plupart gardoient un morne silence. Quelques-uns proposoient de mettre la chose en déliberation ; lorsque le jeune Scipion, à qui les destins réservoient la gloire de conduire cette guerre à une heureuse fin, soutint, qu'il n'y avoit pas à balancer dans une affaire de cette nature. « Qu'il étoit question d'agir, & non « de déliberer. Que ceux qui aimoient « la république, n'avoient qu'à le « suivre. Que les ennemis n'étoient « en aucun lieu plus veritablement, « que dans celui où on formoit de pa- « reils desseins. Après ces paroles, il marcha droit à la maison où logeoit Metellus, suivi d'un petit nombre des plus zelés. Et y ayant trouvé assemblés les jeunes gens dont on leur avoit parlé, il tira son épée ; & leur en présen-

Action hardie du jeune Scipion, qui étouffe cette conjuration.

» tant la pointe : Je jure le premier,
» dit-il, que je n'abandonnerai point
» la république, & que je ne souffri-
» frirai pas qu'aucun autre l'abandon-
» ne. Grand Jupiter, je vous prens
» à témoin de mon serment; & je
» consens, si je manque à l'exécuter,
» que vous me fassiez périr, moi &
» les miens, de la mort la plus cruel-
» le. Faites le même serment que
» moi, Cæcilius, & tous ceux qui
» sont ici avec vous. Quiconque refu-
» sera d'obéir, perdra sur le champ la
» vie. Ils jurerent tous, aussi effrayés que s'ils eussent vû & entendu Annibal vainqueur, & permirent à Scipion de les faire garder à vûë.

4000 Romains se retirent à Venouse, où ils sont receus avec amitié, & secours dans leur besoin.

Dans le temps que ceci se passoit à Canouse, environ quatre mille hommes piétons, ou cavaliers, que la fuite avoit dispersés dans la campagne, se rendirent à Venouse auprès du consul. Les habitants de cette ville les reçurent dans leurs maisons, où ils prirent un grand soin d'eux. Ils fournirent des vêtements & des armes à tous ceux qui en manquoient, & donnerent à chaque cavalier douze livres dix sols, & cent sols à chaque piéton. Enfin, tant en public qu'en particulier, on leur

donna toutes les marques poſſibles d'une extrême bienveillance. On ne vouloit pas qu'il fût dit que le peuple de Venouſe eût eu moins de génerosité qu'une ſeule femme de Canouſe. Mais Buſa, malgré ſes grands biens & ſon bon cœur, ſe trouvoit accablée par le grand nombre de ceux qui avoient beſoin de ſon ſecours. Déja plus de dix mille hommes s'étoient rendus dans cette ville. De ſorte qu'Appius & Scipion ayant appris que l'un des conſuls avoit ſurvécu à la perte de la bataille, ils lui envoyerent un courrier, pour lui apprendre ce qu'ils avoient de troupes avec eux, & lui demander s'il vouloit qu'ils les lui menaſſent à Venouſe, ou s'ils l'attendroient à Canouſe. Varron aima mieux aller les joindre où ils étoient. Quand il fut arrivé, il ſe vit à la tête d'une armée qui pouvoit paſſer pour conſulaire. Et avec ces forces, s'il n'étoit pas encore en état de tenir la campagne, au moins il pouvoit arrêter l'ennemi, en lui oppoſant les murailles de Canouſe. On ne ſçavoit pas à Rome qu'il reſtât même les troupes dont nous venons de parler. On y avoit annoncé la défaite entiere des deux armées, & la mort de

Grande consternation à Rome.

l'un & l'autre consul. Jamais Rome, sans être au pouvoir de l'ennemi, ne se trouva dans de si vives allarmes, & dans une consternation si grande & si universelle. Je n'entreprens point de la décrire. Je ne dirois rien qui ne fût au-dessous de la verité. La république avoit reçû l'année précedente, auprès de Trasimene, où elle avoit perdu le consul & son armée, une blessure, qu'on rouvroit alors par un coup encore plus dangereux & plus mortel. La premiere perte étoit effacée par une perte infiniment plus considerable. On apprenoit tout à la fois le meurtre des deux consuls, & la défaite des deux armées. On publioit que les Romains n'avoient plus de camp, plus de géneraux, plus de soldats. Qu'Annibal étoit le maître de l'Apouille, du Samnium, & bientôt de toute l'Italie. Quelle autre nation n'auroit pas succombé sous le poids de tant de calamités! Opposera-t'on à la bataille de Cannes celle que les Carthaginois avoient perduë aux isles Egates, & qui les avoit obligés de ceder au vainqueur la *Sicile* & la Sardaigne, & de lui payer tribut? Lui opposera-t'on celle qu'Annibal lui-même perdit depuis aux portes de

Carthage ? Elles ne lui ſont en rien comparables, ſi ce n'eſt que la perte en fut ſoutenuë avec moins de conſtance & de courage.

Les affaires étoient en cet état, lorſque les préteurs P. Furius Philus & M. Pomponius, aſſemblerent le ſénat dans le palais d'Hortilius, afin de prendre avec lui des meſures pour la conſervation de Rome. Car ils ne doutoient point qu'Annibal, après avoir défait leurs armées, ne vint auſſi-tôt pour attaquer cette ville, dont la priſe terminoit la guerre, & achevoit la ruine de la république. Mais comme ils avoient peine à trouver aucune reſſource contre des malheurs auſſi nouveaux qu'ils étoient extrêmes ; comme les femmes répanduës autour du ſénat faiſoient retentir l'air de leurs cris, & qu'avant même qu'on ſçût ceux qui étoient morts, ou ceux qui vivoient encore, toutes les familles étoient également plongées dans l'affliction, Q. Fabius Maximus fut d'avis qu'on envoyât promptement des courriers ſur la voye Appia & ſur la voye Latine, avec ordre d'interroger ceux que la fuite avoit ſauvés, & qu'ils rencontreroient dans leur chemin, pour ſçavoir d'eux

On aſſemble le ſénat.

Conſeils de Fabius, pleins de ſageſſe & de fermeté.

quel étoit le sort des consuls & de l'armée : où étoient les restes des troupes, supposé que les dieux, par compassion pour le nom Romain, en eussent dérobé quelque partie à la fureur des Carthaginois : où Annibal s'étoit retiré après la bataille, ce qu'il faisoit actuellement, & quels étoient ses desseins pour l'avenir. Qu'on devoit charger de jeunes gens, braves & diligents de cette commission. Qu'en attendant, les sénateurs eux-mêmes, au défaut des magistrats, qui se trouvoient en très-petit nombre dans la ville, devoient prendre soin d'appaiser le tumulte & l'épouvante qui regnoit dans la ville ; d'obliger les Dames de se tenir renfermées dans leurs maisons, de calmer l'affliction des familles, d'imposer silence à tous ceux qui couroient par les ruës, d'envoyer des courriers à tous les préteurs, de mettre des gardes aux portes, pour empêcher que personne ne sortît de la ville : enfin d'obliger tous les citoyens d'attacher leur fortune à celle de la république, & leur salut à celui de Rome. Que quand le tumulte seroit appaisé, & que les esprits seroient devenus plus tranquiles, on rassembleroit les sénateurs,

pour les consulter d'un sens plus rassis, sur les moyens de conserver la république.

Tout le monde fut de l'avis de Fabius. Et lorsque les magistrats eurent écarté la foule qui s'étoit assemblée autour du sénat & dans la place publique, & qu'ils eurent appaisé le tumulte dans tous les quartiers de la ville, on reçut de Varron des lettres, par lesquelles il apprenoit au sénat la mort du consul Paul Emile, & la défaite de l'armée. Qu'il étoit actuellement « à Canouse, où il en recueilloit les « restes, comme les débris d'un nau- « frage. Qu'il avoit avec lui environ « dix mille hommes, en assez mau- « vais état. Qu'Annibal étoit encore « à Cannes, où il perdoit le temps à « vendre ses prisonniers & son butin, « plus semblable à un marchand avi- « de, qui veut s'enrichir, qu'à un « grand géneral, qui songe à profiter « de sa victoire. Bien-tôt après, tous les citoyens furent aussi informés des pertes qu'ils avoient faites en leur particulier : & le deuil étoit si géneralement répandu dans toutes les maisons de la ville, qu'on fut obligé de remettre à un autre temps la fête annuelle de Ce-

Sacrifice de Cerès remis à un temps plus heureux.

rès, parce qu'il falloit être dans la joie pour la célebrer, & qu'il n'y avoit alors aucune famille, qui n'eût sujet de pleurer. C'est pourquoi, afin qu'on ne fût pas aussi obligé d'interrompre les autres sacrifices publics & particuliers, le sénat, par un arrêt, borna le deuil à trente jours. A peine les sénateurs furent-ils rentrés dans le sénat, qu'on reçut de Sicile d'autres lettres, par lesquelles le préteur T. Otacilius mandoit que la flotte des Carthaginois ravageoit le royaume d'Hieron. Qu'il s'étoit mis en devoir de l'aller secourir. Mais que dans le même temps il avoit appris qu'il y avoit auprès des isles Egates, une autre flotte qui se disposoit à passer à Lilybée, & à ravager la province du peuple Romain, dès qu'il seroit parti, pour aller mettre en sûreté les côtes de Siracuse. Qu'ainsi ils devoient lui envoyer une nouvelle flotte, s'ils vouloient défendre Hieron, & la province de Sicile.

Les sénateurs furent d'avis qu'on envoyât à Canouse M. Claudius, qui commandoit la flotte d'Ostie; & qu'on mandât au consul de laisser à ce préteur le commandement de l'armée, & de venir lui-même à Rome le plus

promptement qu'il pourroit, & aussitôt que le bien de la république le lui permettroit. La crainte que donnoient aux Romains tant de défaites, fut encore augmentée par un grand nombre de prodiges, dont le plus effrayant fut la faute des vestales Opimia & Floronia, qui, cette même année, se laisserent corrompre toutes deux. L'une fut, selon la coutume, enterrée vive auprès de la porte Colline. L'autre se donna elle-même la mort, pour éviter la peine de son crime. L. Cantilius, secretaire d'un de ces prêtres qu'on appelle aujourd'hui les petits pontifes, pour avoir débauché Floronia, fut battu de verges dans le champ des assemblées, par le souverain pontife, jusqu'à expirer sous les coups. Cet inceste passoit pour un prodige dans les grandes calamités. C'est pourquoi on ordonna aux decemvirs de consulter les livres de la Sibylle. Et Q. Fabius Pictor fut envoyé à Delphes pour sçavoir de l'oracle avec quelles prieres & quelles victimes on pouvoit appaiser la colere des dieux; & quand les Romains pouvoient esperer de voir la fin de leurs miseres. En attendant son retour, on fit quelques sacrifices ex-

Vestales débauchées & punies de mort.

traordinaires, tels qu'ils étoient marqués dans les livres qui contenoient la destinée des Romains. Entr'autres on immola un Gaulois & une Gauloise, un Grec & une Grecque, qui furent enterrés tous vifs dans une partie du marché aux bœufs, qu'on avoit enfermée d'une enceinte de pierres. Ce lieu avoit déja été arrosé de sang humain, selon un rit que les Romains avoient emprunté des nations étrangeres. Quand on eut fait tant de sacrifices, qu'on eut sujet de croire que les dieux devoient être contents, M. Marcellus envoya à Rome, pour garder la ville, quinze cent soldats tirés de la troisiéme legion qui servoit sur la flotte d'Ostie. Pour lui, ayant envoyé devant une autre partie de la même legion à Tiano de Campanie, avec des tribuns militaires, il laissa la flotte, avec ce qui y restoit de soldats, sous la conduite de P. Furius Philus; & peu de jours après, se rendit à Canouse à grandes journées. M. Junius ayant été créé dictateur par l'autorité du sénat, il se nomma pour maître de la cavalerie T. Sempronius : & parmi les nouvelles troupes qu'il mit sur pié, il enrolla tous les jeunes gens qui

Victimes humaines immolées à Rome.

avoient atteint l'âge de dix-sept ans, & quelques-uns même qui avoient encore la robe prétexte. On en composa quatre legions, & un corps de mille cavaliers. Il envoya en même-temps demander aux alliés du nom Latin, le contingent qu'ils devoient fournir en vertu du traité. Il ordonna aussi des levées d'armes, tant offensives que défensives, sans compter celles qu'on avoit autrefois prises sur les ennemis, & qu'on tira des temples & des portiques, pour armer les nouveaux soldats. Ils firent outre cela des levées d'une nouvelle forme. Car la république ne pouvant pas fournir assez de gens libres, ils enrollerent huit mille esclaves des plus robustes, en leur demandant auparavant s'ils étoient d'humeur à porter les armes. Et on en paya la valeur à leurs maîtres, de l'argent qui fut tiré du tresor public. On préfera les soldats de cette espece à ceux qui étoient prisonniers d'Annibal, & que ce géneral offroit de rendre pour une rançon moins considerable que le prix qu'il en couta.

Car Annibal, après avoir gagné la célebre victoire de Cannes, agissant en vainqueur plus qu'en conquerant, se

fit repréſenter tous les priſonniers; & ayant ſéparé les alliés d'avec les citoyens Romains, il parla aux premiers avec les mêmes témoignages de bienveillance & d'amitié, dont il avoit déja uſé après la bataille de Traſimene, & les renvoya tous ſans rançon. Enſuite, ayant auſſi fait appeller les Romains, ce qu'il n'avoit point encore fait, il leur parla avec aſſez de douceur. Il leur dit que ſon intention n'étoit point de détruire leur nation. qu'il ne combattoit contre eux, que pour la gloire & pour l'empire. Que comme ſes peres avoient cedé à la valeur des Romains, il faiſoit tous ſes efforts pour obliger les Romains de ceder à leur tour à ſon bonheur & à ſon courage. Qu'ainſi il permettoit aux priſonniers de ſe racheter. Qu'il demandoit pour chaque cavalier deux cent cinquante livres, cinquante écus pour chaque piéton, & cinquante francs pour chaque eſclave. Quoique Annibal eut augmenté conſiderablement la rançon que les cavaliers étoient convenus avec lui de payer lorſqu'ils s'étoient rendus, cependant les priſonniers accepterent avec joye les conditions, quoiqu'injuſtes, auſquelles on leur

Annibal permet aux priſonniers Romains de ſe racheter.

leur permettoit de se retirer des mains des ennemis. Ils choisirent donc dix des plus considerables d'entr'eux, qu'ils envoyerent à Rome, au sénat. Annibal ne voulut point d'autre garant de leur foi, que le serment qu'ils lui firent de revenir. Il envoya avec eux Carthalon, l'un des plus distingués des Carthaginois, pour proposer aux Romains des conditions, en cas qu'il trouvât leurs esprits disposés à la paix. Lorsque ces députés furent sortis du camp des Carthaginois, un d'entr'eux, dont le caractere étoit peu Romain, feignit d'avoir oublié quelque chose : & étant retourné dans le camp d'Annibal, il crut s'être acquitté de son serment, & rejoignit ses compagnons avant la nuit. Quand on apprit à Rome qu'ils étoient sur le point d'arriver dans la ville, le dictateur envoya un de ses licteurs à Carthalon, pour lui ordonner de sa part, qu'il eût à sortir, avant la nuit, des terres de la république.

Mauvaise ruse d'un Romain.

Pour ce qui est des députés des prisonniers, il leur donna audience dans le sénat. Alors M. Junius, le plus distingué d'entr'eux, parlant au nom de tous : Il n'y a personne parmi nous, «

Les prisonniers faits à Cannes envoient des députés à Rome, pour demander qu'on les

rachete : & leur chef y fait un grand discours.

„ dit il, qui ne sçache que la républi-
„ que Romaine est de tous les états,
„ celui qui fait le moins de cas des pri-
„ sonniers. Mais sans avoir trop bon-
„ ne opinion de notre cause, nous
„ pouvons assurer, qu'il n'en tomba
„ jamais entre les mains des ennemis,
„ qui méritassent moins que nous vo-
„ tre indifference, ou votre mépris.
„ Car ce n'est pas sur le champ de ba-
„ taille que la crainte nous a obligés
„ de rendre nos armes à l'ennemi ;
„ mais après avoir combattu jusqu'à
„ la nuit, en marchant sur des mon-
„ ceaux de corps morts, nous nous
„ sommes enfin retirés dans notre
„ camp. Pendant le reste du jour, &
„ la nuit suivante toute entiere, mal-
„ gré la fatigue que nous avions es-
„ suyée, malgré les blessures dont
„ nous étions couverts, nous avons
„ défendu nos retranchements. Le
„ lendemain, nous voyant investis par
„ une armée victorieuse, sans avoir la
„ liberté d'aller puiser de l'eau, ni
„ aucune esperance de nous ouvrir un
„ passage à travers une multitude in-
„ nombrable d'ennemis ; persuadés
„ que ce n'étoit pas un crime de con-
„ server la vie à quelques restes d'une

armée, qui avoit laiſſé cinquante "
mille hommes ſur le champ de ba- "
taille; nous ſommes enfin convenus "
de notre rançon, & avons rendu à "
l'ennemi des armes qui ne pou- "
voient plus nous être d'aucun ſe- "
cours. Nous ſçavions que nos an- "
cêtres avoient donné de l'or aux "
Gaulois pour ſe racheter; & que "
nos peres, ces Romains ſi ſéveres "
ſur les conditions de paix, avoient "
cependant envoyé des ambaſſadeurs "
à Tarente, pour traiter de la rançon "
des priſonniers. Et cependant la "
bataille que nous perdîmes à Allia "
contre les Gaulois, & celle que "
Pyrrhus gagna contre nous auprès "
d'Heraclée, furent moins perni- "
cieuſes à la république par le carna- "
ge de nos ſoldats, que par leur épou- "
vante & leur fuite. Au lieu que les "
champs de Cannes ſont jonchés de "
corps morts des Romains: & ſi "
nous ſommes échappés à la fureur "
des ennemis, c'eſt que leurs armes "
étoient émouſſées, & leurs forces "
épuiſées, à force de tuer. Il y en "
a même quelques-uns de nous à qui "
on ne peut pas reprocher d'avoir "
abandonné le champ de bataille; "

» mais qui sont tombés entre les mains
» des ennemis, quand on leur a livré
» le camp dont on leur avoit confié la
» garde. Je n'envie point le sort ou
» la condition d'aucun de mes conci-
» toyens & de mes compagnons de
» guerre; & je ne cherche point à me
» justifier aux dépens d'aucun d'eux.
» Mais à moins qu'on ne croye qu'il
» y a du mérite à mieux courir & à
» fuir plus promptement que les au-
» tres, je ne pense pas qu'on nous
» doive préferer ceux qui ont aban-
» donné le champ de bataille, la plu-
» part sans armes, & ne se sont point
» arrêtés qu'ils n'ayent gagné Venou-
» se ou Canouse; ni qu'eux-mêmes se
» vantent de pouvoir être plus utiles à
» la république que nous. Après tout,
» je consens que vous les regardiez
» comme de bons & de courageux
» soldats, pourvû que vous comptiez
» encore davantage sur notre valeur &
» sur notre zele, qui sera d'autant plus
» ardent à vous servir, que nous n'ou-
» blierons jamais que c'est par votre
» bonté, que nous aurons été rache-
» tés & rétablis dans notre patrie.
» Vous levez des soldats de tout âge
» & de toute condition. J'apprens que

vous armez huit mille esclaves. «
Nous sommes à peu près un pareil «
nombre de citoyens ; & notre ran- «
çon n'excedera pas le prix qu'il vous «
en coute pour les achetter. Car je «
ferois injure au nom Romain, si je «
les comparois avec nous d'une «
autre façon. Je ne croi pas que «
nous ayons mérité votre colere «
& votre indignation. Mais si «
vous avez peine à prendre à notre «
égard le parti de la douceur & de «
l'humanité, songez à quel ennemi «
vous nous allez abandonner. Autre- «
fois Pyrrhus traita nos prisonniers «
comme ses amis & ses hôtes. Mais «
nous avons le malheur d'être tom- «
bés entre les mains d'un barbare, «
d'un Carthaginois, dont on auroit «
peine à dire quel est le plus grand «
vice, de son avarice, ou de sa cruau- «
té. Si vous voyiez les chaînes dont «
vos citoyens sont chargés ; si vous «
étiez témoins de la misere dans la- «
quelle on les fait languir, vous ne «
feriez assurément pas moins tou- «
chés d'un tel objet, que si d'un au- «
tre côté vous jettiez les yeux sur les «
campagnes de Cannes, couvertes «
des monceaux de vos soldats. Vous «

» entendez les gémissements, & pou» vez voir les larmes de nos parents, » qui attendent votre réponse dans le » vestibule du sénat. S'ils ont tant » d'inquiétude pour notre vie & celle » de nos compagnons absents, quelles » croyez-vous que soient les allarmes » de ceux qui sont eux-mêmes en » danger de perdre la vie & la liber» té! Mais quand Annibal, contre son » naturel, voudroit nous traiter avec » douceur & avec bonté, nous nous » mettrions peu en peine de conserver » la vie, si vous nous jugiez indignes » d'être rachetés. Pyrrhus renvoya au» trefois sans rançon les prisonniers » qu'il avoit faits sur les Romains. » Mais il les renvoya accompagnés des » premiers de Rome qu'on avoit en» voyés vers lui pour traiter de leur » rançon. Moi, je reviendrois dans » ma patrie, si on ne daignoit pas dé» penser cinquante écus pour me tirer » des mains de l'ennemi! Chacun a » ses maximes & sa façon de penser. » Pour moi, je sçai que je suis expo» sé à perdre la vie; mais je crains » beaucoup moins de mourir, que de » vivre sans honneur: ce qui arrive» roit, s'il paroissoit que vous nous

avez condamnés comme des misera- «
bles qui ne méritent pas votre com- «
passion. Car on ne s'imaginera ja- «
mais, que vous ayiez voulu ména- «
ger votre argent. «

Dès qu'il eût cessé de parler, la foule de leurs parents, qui se tenoient assez près de l'assemblée, commença à pousser des cris douloureux. Ils tendoient les mains vers les sénateurs, & les supplioient de leur rendre leurs enfants, leurs freres, leurs peres, ou leurs maris. Car la nécessité avoit aussi engagé les femmes à se confondre, pour le même dessein, avec les hommes. Après qu'on eut un peu écarté le peuple, on commença à recueillir les voix. Les sentiments furent fort partagés. Les plus compatissants vouloient qu'on les rachetât des deniers du tresor public. D'autres soutenoient, que la république n'étoit pas en état de fournir à cette dépense. Qu'il suffisoit de leur permettre de se racheter de leur argent. Ils ajoutoient, que l'état pouvoit aider ceux qui n'avoient pas d'argent comptant, à condition qu'ils engageroient leurs terres ou leurs maisons pour la sureté de la somme qu'on leur auroit prêtée. Alors T.

Manlius Torquatus s'oppose à la demande des prisonniers.

Manlius Torquatus, citoyen, d'une austerité digne des premiers temps de la république, voyant qu'on vouloit avoir son avis sur cette matiere : Si „ les députés, dit-il, s'étoient con„ tentés de demander qu'on les ra„ chetât, sans décrier la réputation „ des autres, je vous aurois dit mon „ sentiment en un mot. Je vous au„ rois simplement exhortés à imiter „ l'exemple que vous ont donné vos „ peres, & dont nous ne sçaurions „ nous écarter, sans ruiner la discipli„ ne militaire. Mais comme ils ont „ presque fait gloire de s'être rendus „ aux ennemis, & qu'ils n'ont pas fait „ difficulté de se préferer non seule„ ment à ceux qui ont été pris sur le „ champ de bataille, mais même à „ ceux qui se sont retirés à Venouse „ ou à Canouse, & au consul Varron „ lui-même ; je vas vous instruire de „ tout ce qui s'est passé après la jour„ née de Cannes. Il seroit seulement „ à souhaiter que j'eusse pour audi„ teurs les soldats de Canouse, té„ moins irreprochables de la valeur ou „ de la lâcheté de chacun : ou au moins „ P. Sempronius, qui les exhorta à se „ tirer des mains des ennemis, & à

s'en aller avec leurs compagnons « trouver le consul, comme ils au- « roient fait, s'ils avoient eu assez de « courage pour le suivre. Mais quelle « a été leur conduite ? Depuis que la « plupart des ennemis furent rentrés « dans leur camp pour se reposer des « fatigues du combat, ou pour se li- « vrer à la joye que donne la victoire, « il se passa une nuit toute entiere, « pendant laquelle ils pouvoient for- « cer le peu de Carthaginois qui se « fussent opposés à une retraite, que « sept mille hommes étoient capables « de s'ouvrir l'épée à la main, fût-ce « au milieu d'une armée entiere. Mais « ils n'ont eu ni assez de cœur pour « l'entreprendre d'eux-mêmes, ni as- « sez de docilité pour suivre celui qui « leur en donnoit l'exemple, & qui « les exhortoit à l'imiter. Pendant la « plus grande partie de la nuit, P. « Sempronius Tuditanus ne cessa de « les avertir & de les presser de mar- « cher sur ses traces, pendant que les « ennemis étoient encore en petit « nombre autour de leur camp, pen- « dant que le silence regnoit par tout, « pendant que la nuit pouvoit couvrir « leur entreprise. Il eut beau leur re- «

„ montrer qu'avant que le jour parût, „ ils feroient arrivés dans les villes de „ leurs alliés, où ils n'auroient plus „ rien à craindre. C'eſt ainſi que P. „ Decius, tribun des ſoldats, en uſa „ dans le Samnium, du temps de nos „ peres. C'eſt ainſi que pendant ma „ jeuneſſe en uſa, dans la premiere „ guerre de Carthage, Calpurnius „ Flamma, quand il dit à trois cent „ volontaires, en les exhortant à venir „ avec lui s'emparer d'une éminence, „ ſituée au milieu des ennemis: Mou- „ rons, ſoldats, & que notre mort „ ſauve nos legions que les ennemis „ tiennent inveſties. Quand Sempro- „ nius vous auroit parlé en ces ter- „ mes, en vous propoſant un deſſein „ ſi périlleux, il auroit été en droit de „ vous regarder comme des gens in- „ dignes de porter le nom de ſoldats „ & de Romains, ſi vous aviez refu- „ ſé de l'accompagner. Mais que fait- „ il? Il vous montre un chemin, qui „ vous conduit à votre ſalut, auſſi- „ bien qu'à la gloire. Il vous veut ren- „ dre à votre patrie, à vos peres & me- „ res, à vos femmes & à vos enfants. „ Le courage vous manque; quand il „ s'agit de ſauver votre vie. Que fe-

riez-vous donc, s'il falloit mourir «
pour votre patrie? Vous aviez de- «
vant les yeux cinquante mille de vos «
citoyens & de vos alliés étendus «
morts ſur le champ de bataille. Si «
tant d'exemples de courage ne vous «
touchent pas, rien ne pourra jamais «
vous toucher. Si un carnage ſi af- «
freux ne vous rend pas la mort in- «
differente, vous aimerez toujours la «
vie. Souhaitez de rentrer dans votre «
patrie, à la bonne heure; mais ren- «
trez-y en gens de cœur & en hom- «
mes libres: ou, pour mieux dire, «
ſouhaitez d'y rentrer, pendant qu'el- «
le eſt encore votre patrie. Mainte- «
nant, que vous avez perdu le nom «
& le droit de citoyens, & que vous «
êtes devenus les eſclaves des Carthagi- «
nois, vous ne devez plus y penſer. Eſt- «
il juſte qu'il en coute de l'argent à la «
république, pour vous rendre un «
bien que votre lâcheté vous a fait «
perdre? Vous n'avez pas voulu «
écouter Sempronius, votre conci- «
toyen, lorſqu'il vous exhortoit à «
prendre les armes & à marcher ſous «
ſa conduite. Et un moment après, «
vous avez bien écouté Annibal, vo- «
tre ennemi, lorſqu'il a demandé que «

» vous lui livrassiez votre camp & vos
» armes. Jusqu'à présent, je ne vous
» reproche que votre lâcheté. Ne
» pourrois-je pas vous accuser d'im-
» piété & de trahison ? Non-seule-
» ment vous avez refusé de suivre ce-
» lui qui vous donnoit un bon con-
» seil, mais vous vous êtes mis en de-
» voir de le retenir lui-même & de
» l'arrêter, si, à la tête d'une troupe
» de soldats plus courageux que vous,
» il n'eût mis l'épée à la main pour
» écarter des lâches & des traîtres.
» Oui, Messieurs, Sempronius a été
» obligé de forcer ses propres citoyens,
» avant de forcer les Carthaginois, à
» lui donner passage. Et Rome re-
» gretteroit des enfants si lâches & si
» indignes ? que si tous les autres leur
» eussent ressemblé, il ne vous reste-
» roit maintenant aucun de ceux qui
» ont combattu à Cannes ? Parmi sept
» mille hommes, il s'en est trouvé six
» cent qui ont eu assez de valeur pour
» revenir libres, & les armes à la main,
» dans leur patrie, sans que quarante
» mille ennemis ayent pû les effrayer,
» ni les retenir. Combien deux legions
» auroient-elles trouvé plus de facilité
» à exécuter la même entreprise ?

Vous auriez aujourd'hui sous les « armes, à Canouse, vingt mille hom- « mes, braves & fideles. Mais com- « ment pourriez-vous compter sur la « fidelité de ceux-ci ? (car pour la bra- « voure, je ne croi pas qu'ils s'en pi- « quent eux-mêmes.) A moins qu'on « ne s'imagine qu'ayant fait tous leurs « efforts pour empêcher leurs cama- « rades de se sauver, ils ne leur porte- « ront pas toujours envie dans la suite, « tant qu'ils se souviendront que par « leur courage, ils ont sauvé leur vie, « & acquis de la gloire, tandis qu'eux- « mêmes sont restés dans une honteu- « se servitude, par leur crainte & leur « lâcheté. Ils ont mieux aimé atten- « dre dans leurs tentes le jour & l'en- « nemi, que de se sauver à la faveur « du silence & de la nuit. Mais, di- « ra-t'on, s'ils n'ont pas eu assez de « valeur pour s'ouvrir un chemin au « milieu des ennemis, au moins ils « n'en ont point manqué, quand il a « fallu se maintenir dans la possession « de leur camp. Investis pendant plu- « sieurs jours, ils ont défendu leurs « retranchements avec leurs armes, « & leurs personnes avec leurs retran- « chements. Ce n'a été qu'après avoir «

» tout tenté, après avoir souffert les
» maux les plus extrêmes, que ne
» pouvant plus conserver la vie contre
» la faim qui les pressoit, n'ayant pas
» même assez de force pour soutenir
» le poids de leurs armes, ils ont cedé
» à la nécessité, à laquelle personne ne
» résiste, plutôt qu'aux efforts des
» Carthaginois. Point du tout, Mes-
» sieurs. Dès que le jour parut, l'en-
» nemi s'approcha de leurs retranche-
» ments; & deux heures après, sans
» avoir fait la moindre résistance, ils
» lui avoient déja rendu leurs armes
» & leurs personnes. Voilà de quelle
» maniere ces guerriers se sont con-
» duits pendant deux jours. Quand
» leur devoir demandoit qu'ils de-
» meurassent sur le champ de bataille
» & qu'ils combattissent, ils se sont
» retirés dans leur camp. Quand ils
» ont dû défendre leurs retranche-
» ments, ils les ont abandonnés à
» l'ennemi, également inutiles & dans
» la bataille & dans le camp. Vous
» demandez que je vous rachete, vous,
» qui demeurez quand il faut partir
» & se sauver, & qui livrez votre
» camp, vos armes & vos personnes,
» quand il faut demeurer & garder

vos retranchements. Voici, Meſ- «
ſieurs, à quoi je réduits mon ſenti- «
ment. Si vous rachetez ceux-ci, il «
faut livrer à Annibal ceux qui ont «
paſſé à travers des ennemis avec une «
extrême valeur, & ſe ſont eux-mê- «
mes rendus à leur patrie. «

Quand Manlius eut ceſſé de parler, tous les ſénateurs eurent beaucoup moins d'égard aux interêts du ſang qui les lioit à la plupart des priſonniers, qu'aux conſéquences fâcheuſes que pourroit avoir une indulgence ſi peu conforme à la ſévérité dont leurs ancêtres avoient toujours uſé envers les priſonniers. Ils ne croyoient pas nonplus qu'il fût à propos de faire une dépenſe, qui en même temps épuiſeroit le tréſor de la république, dont on avoit déja tiré beaucoup d'argent pour acheter huit mille eſclaves; & fourniroit à Annibal une reſſource, dont on étoit ſûr qu'il avoit un extrême beſoin. Quand on eut porté à ceux qui attendoient, hors du ſénat, la triſte réponſe, qu'on ne racheteroit point les priſonniers, & que la perte de tant de citoyens ajoutés à ceux qui avoient été tués dans la bataille, eut excité dans leurs cœurs une nouvelle affliction, ils

Le ſénat, perſuadé par Manlius, opine contre les priſonniers.

suivirent les députés jusqu'aux portes de la ville les larmes aux yeux, & en poussant des cris très-douloureux. Un d'entr'eux s'en retourna dans sa maison, croyant s'être acquitté de son serment, par l'interprétation frauduleuse qu'il lui avoit donnée. Mais on n'eut pas plutôt connoissance de sa supercherie, qu'on en fit le rapport en plein sénat. Tous les avis furent qu'il le falloit arrêter, lui donner des gardes, & le remener dans le camp d'Annibal. Il y a encore une autre opinion sur les prisonniers. Quelques-uns ont écrit que les dix premiers revinrent à Rome. Que d'abord on douta dans le sénat, si on devoit leur donner la liberté d'entrer dans la ville, ou non. Qu'enfin, on le leur permit; mais à condition de n'être point admis dans le sénat. Que comme ils tardoient trop à retourner vers Annibal, ce général en dépêcha trois autres, sçavoir L. Scribonius. L. Calpurnius, & L. Manlius. Que ce fut alors qu'un tribun du peuple, parent de Scribonius, proposa le rachat des prisonniers. Que le sénat ayant décidé pour la négative, les trois derniers députés retournerent vers Annibal; mais que les dix pre-

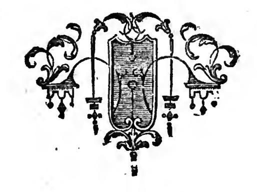
miers resterent à Rome, parce qu'étant retournés dans le camp ennemi, sous prétexte de prendre la liste des prisonniers, ils se croyoient quittes de leur serment. Que la proposition qu'on fit dans le sénat, de les livrer à Annibal, y avoit excité de grandes contestations; & que ceux qui les vouloient retenir dans la ville, ne l'avoient emporté que d'un très-petit nombre de voix sur ceux qui étoient d'avis contraire. Mais que sous les censeurs prochains, ils furent tellement nottés de toute sorte d'ignominies, que quelques-uns d'entr'eux s'en délivrerent par une mort volontaire; & que les autres n'oserent de leur vie paroître dans la place publique, ni presque se montrer à la lumiere. Les auteurs qui ont écrit l'histoire de ce temps, ont tellement varié, qu'il est bien étonnant, que dans un fait de cette importance, on ne puisse discerner au juste ce qu'il y a de vrai. Mais ce qui doit faire juger combien cette défaite surpassa les précédentes, c'est que ceux des alliés, dont la fidelité avoit été inébranlable jusqu'à ce jour, commencerent à chanceller, sans avoir d'autre raison de leur inconstance, que la crainte de voir la

république détruite. Voici les noms des peuples qui quitterent le parti des Romains, quoiqu'en differens temps. Les Atellans, les Calatins, les Hirpiniens, une partie de l'Apouille, tous les Samnites, excepté les Pentres ; les Brutiens & les Lucaniens, ausquels on peut ajouter ceux de Surrentum ; toute la côte habitée par les Grecs ; ceux de Metapont, de Tarente, de Crotone ; ceux de Locres, & tous les habitants de la Gaule Cisalpine. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que tant de malheurs & tant de pertes arrivées coup sur coup, ne purent obliger les Romains à parler de paix, ni avant l'arrivée de Varron à Rome, ni après qu'il fut rentré dans la ville, & y eût renouvellé la mémoire d'une si horrible défaite. Et dans des conjonctures si terribles, les citoyens firent paroître tant de fermeté & de grandeur d'ame, que tous les ordres allerent au-devant du consul, lorsqu'il revint dans la ville, après une défaite dont il étoit la principale cause ; & qu'on lui rendit des actions de graces au nom de la république, de ce qu'il n'avoit point désesperé du salut de l'empire. Si un général Carthaginois avoit

Les Romains abandonnés de leurs alliés.

eu le même ſort, il n'y a point de ſupplice dont on ne l'eût jugé digne.

Fin du ſecond Livre.



HISTOIRE
DE LA
SECONDE GUERRE
DE CARTHAGE.
LIVRE III.

SOMMAIRE.

Les Campaniens se soulevent, & passent dans le parti d'Annibal. Magon envoyé à Carthage, pour y porter la nouvelle de la victoire remportée à Cannes, répand dans le vestibule du sénat, les anneaux que les Carthaginois avoient arrachés des doigts des chevaliers Romains tués dans la bataille. On dit qu'il y en avoit un boisseau. Après cette nouvelle, Hannon, l'un des premiers de Carthage, conseille au sénat de demander la paix aux Romains ; mais est rebutté par ceux de la faction Barcine.

M. Marcellus, préteur, fait une ſortie de la ville de Nole ſur Annibal, & remporte ſur lui un avantage conſiderable. L'armée d'Annibal s'amollit dans les délices de Capouë, où elle paſſe l'hyver. Les habitants de Caſilin aſſiégés par les Carthaginois, ſont tellement preſſés par la faim, qu'ils ſont réduits à manger les rats & les ſouris, & juſqu'aux cuirs qu'ils arrachent de leurs boucliers. On remplace les ſénateurs morts d'un grand nombre de chevaliers. Le préteur L. Poſthumius eſt défait & tué par les Gaulois, avec la plus grande partie de ſon armée. Les deux Scipions, Cn. & Publius, battent Aſdrubal en Eſpagne, & ſoumettent la province au peuple Romain. Les ſoldats reſtés de la bataille de Cannes ſont relegués en Sicile, pour y reſter juſqu'à la fin de la guerre. Philippe, roi de Macedoine, fait alliance avec Annibal. Le conſul Sempronius Gracchus défait les Campaniens. Le préteur T. Manlius a d'heureux ſuccès en Sardaigne contre les Carthaginois & les habitants du pays, & fait priſonniers Aſdrubal, Magon & Hannon, Capitaines Carthaginois. Le préteur Claudius Marcellus défait encore l'armée d'Annibal, & la met en

fuite auprès de Nole ; & il est le premier des généraux Romains qui rend à ses citoyens l'esperance, que tant de défaites leur avoient ôtée.

Annibal, après avoir vaincu les Romains à Cannes, après avoir pris & pillé leur camp, étoit aussi-tôt passé de l'Apouille dans le Samnium, & étoit entré dans le pays des Hirpiniens, sur la promesse que lui faisoit Statius, de lui livrer Compsa. Il y avoit dans cette ville un homme de qualité, nommé Trebius, qui tenoit un rang considerable parmi les siens. Mais la faction des Mopsiens, famille devenuë puissante par la faveur des Romains, l'incommodoit. La nouvelle de la bataille de Cannes, & l'approche d'Annibal, que Trebius avoit soin de publier & de faire valoir, ayant chassé les Mopsiens de Compsa, la ville fut livrée à Annibal sans aucun obstacle, & reçut garnison Carthaginoise. Ce général ennemi, après y avoir laissé tout son butin & ses bagages, partagea son armée en deux corps. Magon, avec l'un, eut ordre de recevoir dans l'alliance des Carthaginois les villes de cette contrée qui se ren-

La ville de Mopsa se rend à Annibal.

droient d'elles-mêmes, ou de forcer celles qui feroient résistance. Annibal lui-même, avec l'autre, traversant toute la Campanie, tira du côté de la mer inferieure, dans le dessein de se rendre maître de Naples, afin d'avoir à sa disposition une ville qui lui donnât la liberté de la navigation. Quand il fut entré sur les terres des Napolitains, il mit une partie des Numides en embuscade dans des cavités & des enfoncements, dont le terrein est rempli, & ordonna aux autres d'aller caracoller jusqu'aux portes de la ville, en faisant parade du butin qu'ils avoient enlevé dans la campagne. Comme ils étoient en petit nombre, & qu'ils paroissoient s'avancer sans précaution & sans discipline, on fit sortir sur eux un escadron, qu'ils attirerent, en feignant de prendre la fuite, dans les embûches qu'on avoit préparées à ce dessein. Les cavaliers dont il étoit composé furent aussi-tôt investis : & il n'en seroit pas échappé un seul, s'ils n'eussent gagné le bord de la mer, & ne se fussent sauvés à la nage dans des barques de pêcheurs, qui étoient en grand nombre près de la côte. Il y eut cependant quelques jeunes gens de qualité qui périrent, ou furent

Annibal tente la ville de Naples, mais en vain.

pris dans le combat ; du nombre desquels fut Hegeas, qui commandoit cet escadron, & qui fut tué pour avoir poursuivi les Numides avec plus de courage que de prudence. Quand Annibal considera depuis la hauteur des murailles de Naples, & qu'il eut reconnu leur solidité & leur épaisseur, il vit bien qu'il ne gagneroit rien à l'attaquer, & se désista de cette entreprise.

Il tourne vers Capouë, ville perduë de luxe.

De là il tourna ses pas du côté de Capouë. Les habitants de cette ville étoient plongés dans le luxe & dans les délices. C'étoit le fruit d'une longue paix & d'une prosperitité continuelle depuis un grand nombre d'années. Mais au milieu d'une corruption générale, le plus grand de ses maux étoit l'horrible abus que le peuple faisoit de sa liberté. Pacuvius Calavius avoit trouvé le secret de rendre le sénat dépendant du peuple, & par là, de se le soumettre à lui-même. Ce citoyen populaire, quoique noble, avoit acquis par de mauvaises voyes, avec de grandes richesses, un crédit infini dans Capouë. Il étoit, par hazard, le premier Magistrat de cette ville, l'année que les Romains furent vaincus à Trasimene.

Pacuvius Calavius assujetit le sénat de Capouë au peuple, & à lui-même.

mene. Il se persuada que le peuple, qui haïssoit le sénat depuis long-tems, & qui est toujours avide de nouveautés, prendroit occasion de cette défaite, pour se porter à quelque grande extrémité, comme d'égorger le sénat, & de livrer Capouë à Annibal, si, avec son armée victorieuse, il s'approchoit de cette ville. Pacuvius étoit un méchant homme. Mais il n'étoit pas du nombre de ces scélerats du premier ordre, à qui les crimes les plus énormes ne coutent rien. Il étoit bien aise de dominer dans sa patrie; mais il ne vouloit pas qu'elle fût tout-à-fait ruinée : & il sçavoit qu'un état est absolument perdu, quand il n'a plus de conseil public. Il imagina donc un stratagême, dont il esperoit tirer deux avantages tout à la fois; sçavoir, de sauver le sénat, & de l'assujettir entierement aux volontés du peuple & aux siennes. Pour cet effet, il assembla les sénateurs; & pour faire entrer les esprits dans son dessein, il leur fit entendre, qu'ayant épousé la fille « d'Appius, dont il avoit des enfants, « & ayant lui-même donné la sienne « en mariage à Livius, il se seroit « bien gardé de changer de parti, si «

» une néceſſité indiſpenſable ne l'y
» eût forcé. Mais qu'ils étoient me-
» nacés d'un péril bien plus preſſant.
» Que la populace ne ſe propoſoit pas
» de ſe révolter pour détruire enſuite
» le ſénat ; mais vouloit commencer
» par ſe défaire du ſénat, en égor-
» geant tous ceux dont il étoit com-
» poſé, afin de ſe donner enſuite à
» Annibal. Qu'il ſçavoit un moyen
» de les préſerver de ce péril. Mais
» qu'il falloit, avant toutes choſes,
» qu'oubliant tous les démêlés qu'ils
„ avoient eus dans le gouvernement
„ de la république, ils s'abandonnaſ-
„ ſent entierement à ſa bonne foi. Et
dès que tous les ſénateurs, ſaiſis de
crainte, lui eurent aſſuré qu'ils ſui-
vroient aveuglément ſes conſeils, je
„ vous enfermerai dans le ſénat, leur
„ dit-il, & feignant d'approuver un
„ deſſein auquel je m'oppoſerois en
„ vain, & d'entrer moi-même dans
„ la conſpiration, je ſçaurai bien trou-
„ ver le moyen de vous ſauver la vie.
„ Je ſuis prêt à vous donner de ma
„ parole toutes les aſſurances, & tous
„ les garants que vous me demande-
rez. Quand ils parurent compter ſur
ſes promeſſes, il fit fermer la ſalle où

ils étoient assemblés, & mit des gardes dans le vestibule, pour empêcher que qui que ce soit ne pût entrer, ni sortir.

Alors ayant assemblé le peuple : Il y a long-temps, dit-il, que vous " souhaitez punir de leurs crimes des " sénateurs méchants & détestables. " Vous pouvez aujourd'hui tirer ven- " geance des outrages que vous en avez " reçus, sans vous exposer au péril, " en les forçant les uns après les au- " tres dans leurs palais, où ils oppo- " seroient à vos efforts une foule de " clients & d'esclaves. Je les tiens en- " fermés dans le sénat, & vas les li- " vrer à vos coups, seuls & sans armes. " Ayez seulement soin de vous posse- " der, & de ne rien faire avec préci- " pitation & avec témerité. Vous al- " lez devenir les maîtres & les arbitres " des peines que chacun d'eux a mé- " ritées. Mais, avant toutes choses, " il faut que vous soyez tellement les " maîtres de votre colere, que vous " préferiez l'utilité publique à votre " vengeance particuliere. Car enfin, " ce n'est qu'à ces sénateurs-ci que " vous en voulez : & votre dessein " n'est pas que Capouë demeure ab- "

„ ſolument ſans aucun conſeil public.
„ Il faut, ou que vous vous donniez
„ un Roi, ce que vous avez en hor-
„ reur, ou que vous ayez un ſénat,
„ qui eſt le ſeul conſeil d'un état li-
„ bre. C'eſt pourquoi vous devez,
„ par le même acte, exécuter deux
„ deſſeins également importants, dé-
„ truire l'ancien ſénat, & en choiſir
„ un nouveau. Les ſénateurs vont pa-
„ roître devant vous, les uns après les
„ autres. Je vous demanderai ce que
„ vous ordonnez de chacun d'eux. La
„ Sentence que vous aurez prononcée
„ ſera exécutée dans le moment. Mais
„ vous aurez ſoin de nommer pour
„ ſénateur un honnête homme, & un
„ bon citoyen, avant qu'on puniſſe
„ le coupable. Après ce diſcours, il
ſe plaça ſur ſon tribunal. Il ordonna
qu'on jettât dans une urne tous les
noms des ſénateurs, & fit venir hors
de la ſalle celui dont le nom en fut
tiré le premier. Dès qu'il parut, tous
„ s'écrierent, que c'étoit un méchant
„ & un miſerable, qui méritoit toute
„ ſorte de ſupplices. Je voi bien, dit
„ Pacuvius, que vous condamnez ce-
„ lui-ci pour ſes crimes. Rien n'eſt
„ plus juſte. Mais avant qu'on l'exé-

cute, substituez-lui un sénateur bon “ & équitable. Tous les citoyens de- “ meurerent d'abord dans le silence, faute de trouver un plus homme de bien à mettre en sa place. Ensuite quelqu'un des plus effrontés de la multitude s'étant hazardé d'en nommer un, on se mit à crier encore plus fort ; les uns disant qu'ils ne le connoissoient point ; d'autres lui reprochant, ou la bassesse de sa naissance, ou l'indignité du métier qu'il exerçoit, ou la corruption de ses mœurs. Il se trouva encore de plus grandes difficultés à l'égard du deuxiéme ou du troisiéme, qu'on s'avisa de proposer. En sorte qu'on voyoit bien que le public étoit mécontent de l'ancien sénateur, sur lequel on lui demandoit son avis ; mais qu'en même-temps, il étoit dans l'impossibilité de mieux trouver. En effet, il étoit inutile de remettre sur les rangs ceux qui avoient déja été proposés, & dont les noms seuls avoient excité l'indignation de toute l'assemblée. Et ceux qu'on nomma ensuite étoient encore plus inconnus & plus méprisables que ceux qui les premiers s'étoient présentés à l'esprit. Ainsi tous les citoyens se retirerent chacun chez eux,

en avouant, que de tous les maux, le plus supportable est encore celui auquel on est accoutumé, & ordonnant à Pacuvius de rendre la liberté aux anciens sénateurs, & de les laisser dans leurs dignités.

Ce fut ainsi que Pacuvius sauva la vie aux sénateurs de Capouë, & que par ce prétendu bienfait il les soumit à sa puissance, beaucoup plus qu'à celle du peuple. Depuis ce temps-là, il exerça dans la ville une domination absoluë, sans être obligé d'employer la violence ou les armes. Les sénateurs, oubliant leur rang & leur liberté, flattoient le peuple, & lui faisoient bassement la cour. Ils invitoient les plus vils citoyens à manger chez eux : & lorqu'il y avoit quelque procès à juger, pour gagner la faveur de la multitude, ils se déclaroient hautement pour celui auquel elle s'interessoit. Enfin dans toutes les déliberations du sénat, la décision étoit toujours telle que le peuple l'auroit donnée lui-même. Les habitants de Capouë avoient toujours vécu dans le luxe & dans les plaisirs. Ce penchant, qui leur venoit de la nature, étoit entretenu & fortifié par la fertilité de leurs campagnes, & le voi-

Indigne abbaissement des sénateurs de Capouë.

Causes du luxe & de la corruption des Campaniens.

ſinage de la mer, deux ſources qui leur fourniſſoient non-ſeulement ce qui étoit néceſſaire à la vie, mais encore tout ce qui pouvoit flatter les ſens, & amollir le cœur & le courage. Mais depuis ce temps, la vile complaiſance des grands, & la licence outrée de la multitude, fit que perſonne ne mit plus de bornes à ſa dépenſe, ni de frein à ſes paſſions. On ſe mocquoit impunément des loix, des magiſtrats & du ſénat. Et pour comble de malheurs, après la bataille de Cannes, ce peuple porta l'inſolence juſqu'à mépriſer les Romains, dont il avoit juſques-là reſpecté l'autorité. La ſeule conſideration qui les empêcha de quitter ſur le champ leur parti, pour s'attacher aux Carthaginois, c'eſt qu'il y avoit à Capouë pluſieurs familles, des plus conſiderables & des plus puiſſantes de la ville, qui s'étoient unies, par des mariages, avec celles de Rome; & que les Romains avoient choiſi parmi les troupes que les Campaniens leur fourniſſoient pour la guerre, trois cent cavaliers des plus illuſtres, & les avoient envoyés dans la Sicile, pour garder les villes de leur parti.

Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de

Les Campaniens envoyent des ambassadeurs à Varron, qui leur découvre trop la perte faite à Cannes.

peine que leurs peres & meres, & leurs plus proches parents obtinrent qu'on envoyât des ambassadeurs au consul Romain, au sujet de la défaite de Cannes. Ils le trouverent encore à Venouse, avec un petit nombre de soldats à demi armés, dans un état très-propre à donner de la compassion à de bons & de fideles alliés, mais qui ne lui attira, de la part d'un peuple aussi arrogant & aussi perfide que celui de Capouë, qu'un mépris, que le consul augmenta encore lui-même, en leur parlant avec trop de sincerité & de franchise, de la perte que les Romains avoient faite à Cannes. Car après que les députés lui eurent témoigné que le sénat & le peuple de Capouë prenoient toute la part possible au malheur qui étoit arrivé aux Romains, & qu'ils lui eurent offert de la part de leur république, tous les secours dont ils avoient besoin pour la „ guerre : Quand vous nous promettez de nous secourir, leur répondit-il, vous nous faites le compliment ordinaire en de pareilles conjonctures : mais ce n'est pas assez „ pour l'état présent de nôtre fortune. „ Car que nous est-il resté à Cannes,

pour demander à nos alliés qu'ils « suppléent à ce qui nous manque, « comme si nous avions encore une « partie de ce qui nous est nécessaire? « Nous fournirez-vous de l'infante- « rie, comme si nous avions de la ca- « valerie? Est-ce de l'argent que vous « nous envoyerez, comme si c'étoit « la seule chose dont nous eussions « besoin? La fortune ne nous a pas « laissé le moindre accessoire, bien « loin que nous ayons le principal. « Legions, cavalerie, armes & dra- « peaux, hommes & chevaux, argent « & vivres, nous avons tout perdu, « ou sur le champ de bataille, ou le « lendemain, à la prise des deux « camps. Ainsi, Messieurs, il n'est « pas question de nous aider dans la « guerre, mais presque de l'entrepren- « dre & de la soutenir à notre place. « Souvenez-vous du service que nous « avons autrefois rendu à vos ancêtres, « lorsque renfermés comme ils étoient « dans leurs murailles, & prêts à suc- « comber aux attaques, non-seule- « ment d'un ennemi aussi puissant « que le Samnite, mais même d'un « peuple aussi foible que le Sidicinien, « nous les prîmes sous notre protec- «

» tion, & combattîmes pour eux au-
» près de Saticule: & comme depuis ce
» temps-là nous avons soutenu pen-
» dant cent ans contre les Samnites,
» la guerre que nous avions entreprise
» pour l'amour de vous, & dans la-
» quelle nous avons souvent été mal-
» heureux avant de remporter enfin la
» victoire. Ajoutez à ce bienfait, que
» dans l'alliance que nous avons faite
» avec vous, nous vous avons traités
» d'égaux, lorsque nous pouvions
» vous avoir pour sujets; que nous
» vous avons rendu votre liberté &
» vos loix; &, ce qui étoit très-con-
» siderable avant la bataille de Can-
» nes, avons donné à la plupart de
» vos citoyens le droit de bourgeoisie
» à Rome, en les égalant par là avec
» nous. C'est pourquoi il faut, Cam-
» paniens, que vous partagiez avec
» nous la perte que nous venons de
» faire, comme vous avez partagé no-
» tre patrie. Si nous avions pour en-
» nemis les Samnites, ou les Toscans,
» ce seroit au moins une consolation
» de voir que l'empire, en passant de
» nos mains en celles des uns ou des
» autres, ne sortiroit cependant pas de
» l'Italie. Mais nous avons affaire à

un Carthaginois, qui s'est fait suivre jusqu'ici des extrémités de la terre, des bords de l'Ocean, & des colonnes d'Hercule, par des soldats qui ne sont pas même originaires d'Afrique, qui ne connoissent ni les loix qui gouvernent les autres nations, ni les sentiments de la nature & de l'humanité, ni les conditions des traités & des alliances, ni le langage nécessaire à entretenir la société parmi les hommes. Ces soldats déja cruels & sauvages par eux-mêmes, se sont devenus encore davantage par la discipline dans laquelle leur général les fait vivre, en leur apprenant à se faire des ponts & des digues avec des corps morts, &, ce qui fait horreur à dire, à assouvir leur faim & leur soif de la chair & du sang des humains. On ne sçauroit les toucher, ni presque les voir sans se souiller. Voudriez-vous les avoir pour maîtres? Voudriez-vous, étant nés dans l'Italie, aller prendre la loi dans l'Afrique & à Carthage? Souffririez-vous que l'Italie devînt une province des Numides & des Maures? Il sera glorieux pour vous, Campaniens, d'a-

„ voir, par vos forces & votre fideli-
„ té, relevé l'empire Romain, après
„ une chûte si funeste & si lourde. Je
„ croi qu'on peut lever dans la Cam-
„ panie trente mille hommes de pié,
„ & quatre mille chevaux. Vous ne
„ manquez ni d'argent ni de vivres.
„ Si votre fidelité est égale à votre
„ fortune, les Romains ne s'apperce-
„ vront pas qu'ils ayent perdu la ba-
„ taille, ni Annibal, qu'il l'ait ga-
„ gnée.

Varron renvoya les députés de Capouë, après leur avoir ainsi parlé. Vibius Virius, l'un d'entre eux, dit à ses compagnons, en chemin faisant, que
„ le temps étoit venu, où les Campa-
„ niens pouvoient non-seulement re-
„ couvrer les terres que les Romains
„ leur avoient injustement enlevées,
„ mais encore acquerir l'empire de
„ toute l'Italie. Qu'ils feroient allian-
„ ce avec Annibal à telles conditions
„ qu'ils voudroient ; & que quand ce
„ général, après avoir terminé la
„ guerre, s'en retourneroit vainqueur
„ en Afrique avec son armée, il ne
„ falloit pas douter qu'il ne les laissât
„ les maîtres de l'Italie. Tous les autres furent du sentiment de Virius. Et

quand ils furent de retour à Capouë, ils y rendirent compte de leur ambassade, de façon qu'il n'y eut personne qui ne regardât la république Romaine comme absolument ruinée. Le peuple & la plus grande partie des sénateurs auroient sur le champ pris le parti d'Annibal, si les plus anciens, par l'autorité qu'ils conservoient encore, n'eussent fait differer ce changement de quelques jours. Mais enfin le plus grand nombre l'emporta sur la plus saine partie ; & on conclut que les mêmes députés qui étoient allé trouver Varron, seroient envoyés vers Annibal. Je trouve dans quelques auteurs, qu'avant de se déterminer absolument à la révolte, les Campaniens envoyerent des ambassadeurs à Rome, pour demander aux sénateurs qu'ils donnassent un des deux consulats à un Campanien, s'ils vouloient obtenir leur secours contre les Carthaginois : mais que tout le sénat, indigné d'une telle proposition, les chassa sur le champ de la salle où on leur donnoit audience, & envoya avec eux un licteur, qui devoit les mettre ce jour-là hors des terres de la république. Mais ce qui m'empêche de donner ce fait

Les Campaniens envoyent des ambassadeurs à Annibal, pour traiter avec lui.

pour certain, c'est qu'il a trop de conformité avec la proposition que firent autrefois les Latins dans le même sénat; & que Celius, & plusieurs autres écrivains, ne l'auroient pas oublié, s'il eût été véritable.

Les ambassadeurs qu'on avoit envoyés de Capouë à Annibal, firent alliance avec lui aux conditions suivantes. „ Que les généraux, ni les magistrats de Carthage, n'auroient aucun droit sur les citoyens de Capouë: qu'on ne pourroit les obliger malgré eux de porter les armes, ou de soutenir aucune charge, ou de payer aucun tribut. Que Capouë seroit gouvernée par ses loix & ses magistrats, comme avant le traité. Qu'Annibal fourniroit aux Campaniens, à leur choix, trois cent prisonniers Romains, dont ils feroient l'échange avec les trois cent Campaniens qui servoient en Sicile, pour les Romains. Outre ces conditions qui étoient exprimées dans le traité, le peuple de Capouë se porta, en faveur d'Annibal, à une extrémité contre les Romains, qu'il n'avoit point exigée. Il arrêta tous les officiers, & autres citoyens Romains, qui se trou-

Conditions de l'alliance des Campaniens avec Annibal.

Horrible cruauté des Campaniens.

verent à sa disposition, soit qu'ils fussent à Capouë pour les affaires de la guerre, ou pour celles qui les regardoient en particulier : & les ayant enfermés dans des bains, sous prétexte de s'assûrer de leurs personnes, ils les y laisserent mourir avec une cruauté inouie, étouffés par la vapeur du lieu, qui leur ôta la liberté de respirer. Decius Magius s'étoit opposé de toutes ses forces à cet acte d'inhumanité, aussi-bien qu'à l'ambassade qu'on décernoit vers Annibal. C'étoit un homme à qui il ne manquoit, pour avoir la souveraine autorité dans sa patrie, que d'avoir affaire à des citoyens sensés. Lorsqu'il vit qu'Annibal envoyoit une garnison dans Capouë, il leur représenta, avec toute l'éloquence possible, la domination orgueilleuse de Pyrrhus, & la servitude indigne des Tarentins, pour les détourner d'un dessein si pernicieux. Et quand, malgré ses remontrances, la garnison Carthaginoise eût été reçûë, il ne se rebuta point encore. Il les exhorta fortement, ou à la chasser de leur ville, ou, s'ils vouloient, par une action glorieuse & mémorable, expier le crime qu'ils avoient commis, en trahissant si indi-

Decius Magius attaché au parti des Romains. Son caractere.

gnement les plus anciens de leurs alliés, avec qui ils étoient unis par tant de mariages contractés entre les deux nations; à égorger les soldats d'Annibal, & à rentrer dans l'amitié des Romains. Comme Magius ne s'étoit point caché en parlant ainsi, Annibal en fut bien-tôt informé. Il lui envoya sur le champ ordonner de le venir trouver hors de la ville. Magius répondit fierement, qu'il n'iroit pas, & qu'Annibal n'avoit aucun droit sur les habitants de Capouë. Alors ce général, transporté de colere, ordonna qu'on le chargeât de chaînes, & qu'on le traînât de force jusques dans son camp. Mais après quelques moments de réflexion, craignant qu'un traitement si violent n'aigrît les esprits des citoyens, & n'excitât quelque tumulte dans Capouë, il envoya un courrier à Marius Blosius, préteur des Campaniens, pour l'avertir que le lendemain il se rendroit lui-même à Capouë; & en effet il partit, comme il l'avoit dit, avec un petit nombre de soldats.

Annibal est receu dans Capouë.

Le préteur ayant assemblé les citoyens, leur ordonna d'aller au-devant d'Annibal, en grand nombre, avec leurs femmes & leurs enfants. Tout le

monde y courut, non-seulement par obéissance, mais encore par curiosité, pour voir un général qui s'étoit signalé par tant de victoires. Magius ne sortit point de la ville. Mais afin qu'on ne pût pas dire que la crainte d'un châtiment, qu'il n'avoit point mérité, l'empêchoit de paroître, il ne se tint pas renfermé dans sa maison. Il se promena dans la place publique, avec son fils, & un petit nombre d'amis, pendant que toute la ville étoit en mouvement pour recevoir Annibal & le considerer à loisir. Annibal ne fut pas plutôt entré dans Capouë, qu'il demanda qu'on assemblât le sénat. Mais les premiers de la ville l'ayant prié de remettre à un autre temps les affaires sérieuses, & de souffrir qu'on passât dans la joye le premier jour qu'il les honoroit de sa présence, il modera la colere à laquelle il étoit naturellement porté ; & pour ne point refuser aux Campaniens la premiere grace qu'ils lui demandoient, il passa la plus grande partie de la journée à visiter ce qu'il y avoit de curieux & de remarquable dans la ville.

Il logea dans la maison de Stenius & de Pacuvius, deux freres, dont le

nom de famille étoit *Minius Celer.* Ils étoient des plus diſtingués de Capouë par leur naiſſance & leurs grandes richeſſes. Pacuvius Calavius, dont nous avons déja parlé, chef de la faction qui avoit engagé Capouë dans les interêts d'Annibal, y amena ſon fils, après l'avoir arraché avec peine de la compagnie de Decius Magius, avec qui il avoit toujours fortement ſoutenu le parti des Romains contre les Carthaginois, ſans que l'exemple de la plus grande partie de ſes compatriotes, ni l'autorité paternelle eût pû le faire changer de ſentiment. Annibal étoit informé de ſa conduite & de ſes intentions. Auſſi ſon pere n'entreprit-il point de le juſtifier. Mais par ſes prieres, il obtint qu'il lui pardonnât ſa faute; ce qu'il fit de ſi bonne grace, qu'il l'invita même à ſe trouver avec ſon pere chez ſes hôtes, à un repas, où, de toute la ville, il n'admit avec eux que le ſeul Jubellius Taurea, l'un des plus braves de la nobleſſe Campanienne. Ils n'attendirent pas le ſoir pour ſe mettre à table; & le repas ne ſe reſſentit nullement de la frugalité Carthaginoiſe, ni de la diſcipline militaire. Mais il fut tel qu'on peut s'i-

On fait à Annibal, dans Capouë, un feſtin ſuperbe.

maginer qu'il pouvoit être dans la maiſon la plus opulente & la plus voluptueuſe d'une ville, dont les moindres citoyens étoient accoutumés à vivre dans la bonne chere & dans les délices. Le ſeul Perolla, fils de Calavius, ne put être engagé à témoigner de la joye, quelques inſtances que lui fiſſent les maîtres de la maiſon, & quelquefois Annibal lui-même. Il rejetta ſa mélancholie ſur ſa mauvaiſe ſanté. Et ſon pere ajoutoit, qu'il n'étoit pas ſurprenant, après ce qui s'étoit paſſé, qu'il parût embarraſſé en préſence d'Annibal. Vers le ſoir, ſon pere étant ſorti de la ſalle où l'on mangeoit, il le ſuivit juſques dans un jardin qui étoit derriere la maiſon. Et là, le tirant à l'écart : Mon pere, lui dit-il, ſi vous « voulez me croire, non-ſeulement « nous obtiendrons des Romains le « pardon de l'injure que nous leur « avons faite, en les abandonnant pour « Annibal, mais nous ſerons auprès « d'eux en plus grande faveur & en « plus grande conſideration que nous « n'avons jamais été. Son pere lui de- « manda, avec étonnement, ce qu'il s'agiſſoit de faire. Alors découvrant un poignard qu'il avoit caché ſous ſa robe:

Perolla, fils de Calavius, offre à ſon pere de tuer Annibal.

„ Je m'en vas égorger Annibal, lui „ dit-il, & sceller de son sang la nou- „ velle alliance qu'il nous convient de „ faire avec les Romains. J'ai voulu „ vous en avertir auparavant; afin que „ vous choisissiez, ou d'être présent „ à l'exécution de mon dessein, ou „ de vous éloigner, si vous l'aimez „ mieux.

Calavius détourne son fils d'un dessein, dont il lui représente les suites funestes.

Calavius ayant vû le poignard, & entendu le discours de son fils, aussi effrayé que s'il eût été présent à l'action, & qu'il eût vû couler le „ sang d'Annibal : Je vous conjure, „ lui dit-il, mon fils, par toute la „ tendresse que les peres ont pour „ leurs enfants, & par tout le respect „ que les enfants doivent à leurs pe- „ res, de ne vous point exposer, en „ commettant à mes yeux le plus „ énorme de tous les crimes, à souf- „ frir les supplices les plus affreux. Il „ n'y a que très peu d'heures que nous „ avons fait alliance avec Annibal, „ en lui donnant les gages les plus sa- „ crés de notre affection, & en pre- „ nant tout ce qu'il y a de dieux à „ témoins de notre bonne foi. Le „ traité a été suivi d'un sacrifice so- „ lemnel, & le sacrifice, d'un repas

où l'on ne doit respirer que l'amitié « & la joye. Quoi! en sortant de ta- « ble, nous prendrions les armes con- « tre lui ? nous souillerions du sang « de notre allié & de notre hôte, cet- « te table sacrée à laquelle il nous a « fait l'honneur de nous admettre, « parmi un si petit nombre de Cam- « paniens ? J'ai bien pû appaiser An- « nibal justement irrité contre mon « fils : & je ne pourrai faire quitter à « mon fils les armes impies qu'il a « prises pour tuer Annibal ? Je veux « que vous n'ayez aucun égard à la « religion des traités, ni à la sainteté « des serments, ni à la majesté des « dieux ; je vous permets de commet- « tre le plus grand des crimes, pour- « vû qu'il ne cause pas votre perte. « Mais serez-vous assez hardi pour « attaquer seul Annibal ? Que de- « viendra pendant ce temps-là cette « foule d'esclaves & d'hommes libres « qui l'environnent ? Tous ces yeux, « qui veillent sans cesse à sa conserva- « tion, seront-ils fermés ? Tous ces « bras, qui sont armés pour sa défen- « se, demeureront-ils engourdis, tan- « dis que vous exécuterez un dessein « aussi criminel qu'il est extravagant ? «

„ Soutiendrez-vous seulement les re-
„ gards d'Annibal, qui font trembler
„ le peuple Romain & ses armées?
„ Et quand il n'auroit point d'autre
„ appui que moi, aurez-vous assez de
„ courage, ou de cruauté, pour me
„ frapper moi-même, quand je me
„ mettrai entre lui & vous? Car, je
„ ne vous le dissimule pas: avant de
„ lui donner la mort, il faut que vous
„ m'ôtiez la vie: avant de lui percer
„ le cœur, il faut que vous perciez le
„ mien le premier. Croyez-moi, re-
„ noncez à une si étrange résolution,
„ plutôt que de succomber en vou-
„ lant l'exécuter. Ecoutez les prieres
„ que je vous fais pour Annibal,
„ comme il a écouté celles que je lui
„ ai faites pour vous. Perolla ayant
entendu ce discours, se mit à pleurer.
Alors son pere l'embrassa avec beau-
coup de tendresse, & ne cessa point
de le conjurer, qu'il ne l'eût obligé à
quitter son poignard, & à renoncer à
„ son dessein. Je trahis ma patrie, dit
„ alors le jeune homme, pour obéir
„ à mon pere. Pour vous, ajouta-t'il,
„ vous êtes bien à plaindre & bien
„ malheureux, d'avoir à soutenir le
„ fardeau d'une triple trahison. Car

vous vous êtes opposé trois fois au «
ſalut de Capouë : la premiere, «
quand vous avez porté vos citoyens «
à ſe révolter contre les Romains; «
la ſeconde, quand vous leur avez «
conſeillé de s'allier avec Annibal; & «
enfin aujourd'hui, que vous m'em- «
pêchez de les reconcilier avec les «
Romains. Chere patrie, recevez ce «
fer dont je m'étois armé pour vous «
ſauver, puiſque mon pere me l'arra- «
che des mains. Après avoir dit ces «
mots, il jetta le poignard derriere la muraille du jardin où cette ſcéne ſe paſſoit : & pour n'être point ſuſpect à Annibal, il revint avec ſon pere dans la ſalle du feſtin, où la plupart des conviés étoient encore à table.

Le lendemain, les ſénateurs s'aſſemblerent en grand nombre, pour recevoir Annibal. Le premier diſcours qu'il leur fit, fut très-civil, & rempli de témoignages d'amitié & de bienveillance. Il les remercia d'avoir préféré l'alliance des Carthaginois à celle des Romains. Et parmi les promeſſes magnifiques qu'il leur fit, il les aſſura

Promeſſes magnifiques d'Annibal aux Campaniens.

que dans peu, Capouë ſeroit la ca- "
pitale de toute l'Italie, & que les "
Romains, eux-mêmes, y viendroient "

» recevoir la loi avec les autres peu-
» ples. Qu'il y avoit cependant parmi
» eux un homme qui ne devoit avoir
» aucune part à l'amitié des Cartha-
» ginois, ni être compris dans le trai-
» té qu'on venoit de faire avec eux:
» qu'il ne méritoit pas même le nom
» de Campanien, puiſqu'il étoit ſeul
» oppoſé au ſentiment de ſes compa-
» triotes. C'étoit Decius Magius.
» Qu'il demandoit qu'on le lui li-
» vrât; & qu'en ſa préſence, le ſénat,
» après avoir pris connoiſſance de ſon
» crime, donnât un arrêt de condam-
» nation contre lui. Il ne s'en trouva pas un ſeul qui oſât répliquer, quoique la plupart ſentîſſent bien que Magius ne meritoit pas un traitement ſi indigne, & qu'Annibal, dès le commencement, donnoit une furieuſe atteinte à leur liberté. Le premier magiſtrat ſortit auſſi-tôt de la ſalle; & s'étant placé ſur ſon tribunal, il fit amener Magius devant lui, & lui ordonna de ſe défendre. Mais ce citoyen, ſans rien rabbattre de ſa fierté, ſoutint hardiment, que le traité qu'on avoit fait, ne donnoit aucun droit ſur lui à Annibal. Là-deſſus, il fut chargé de chaînes, & conduit par un licteur dans

Annibal demande qu'on lui livre Decius Magius.

dans le camp des Carthaginois, hors de la ville. Tant qu'il marcha, la tête découverte, il ne cessa de haranguer le peuple, qui le suivoit en foule. Voilà, disoit-il, Campaniens, la liberté « dont on vous a flattés, & sur la- « quelle vous avez compté. En plein « jour, au milieu de la place publi- « que, & sous les yeux de tous tant « que vous êtes, on charge de chaînes « & on méne à la mort, un de vos plus « considerables citoyens ! En useroit- « on autrement, si Capoue avoit été « prise d'assaut ! Allez au-devant « d'Annibal. Ornez vos maisons & « votre ville, pour le mieux recevoir. « Célébrez, comme une fête solem- « nelle, le jour de son entrée, & du « triomphe qu'il remporte sur votre « compatriote. Comme on vit qu'à ces discours le peuple commençoit à s'émouvoir, on lui couvrit la tête, & on l'entraîna, au plus vîte, hors des portes de la ville, & jusques dans le camp des Carthaginois. On le mit aussi-tôt sur un vaisseau, qui avoit ordre de le mener à Carthage. Annibal craignoit que l'indignité d'un tel traitement ne fît repentir le sénat même d'avoir si facilement livré le premier de la ville ;

Magius reproche aux Campaniens leur trahison & leur servitude.

& que si on lui envoyoit des députés pour demander sa liberté, il ne se trouvât dans la nécessité, ou de refuser à ses alliés la premiere grace qu'ils lui auroient demandée, ou de laisser à Capouë un homme qui chercheroit toujours les occasions de soulever le peuple contre lui, & de le faire rentrer dans le parti des Romains. Le vaisseau qui le portoit fut poussé par la tempête jusqu'à Cyrene, qui étoit alors sous la domination des rois d'Egypte. Magius ne fut pas plutôt entré dans cette ville, qu'il alla embrasser la statuë de Ptolomée. Et ceux qui étoient chargés de lui, l'ayant conduit de là à Alexandrie, & présenté à Ptolomée lui-même ; ce prince n'eut pas plutôt appris qu'Annibal, contre la foi du traité, l'avoit fait charger de chaînes, qu'il le fit mettre en liberté, avec permission de retourner à Rome, ou à Capouë, s'il l'aimoit mieux.

Magius est porté par la tempête à Cyrene en Egypte. Et de là, conduit à Alexandrie, où il est mis en liberté par le Roi Ptolomée.

» Magius lui répondit, qu'il ne seroit
» pas en sûreté à Capouë : qu'il se re-
» tireroit volontiers à Rome, si ce
» n'étoit que les Romains étant ac-
» tuellement en guerre avec les Cam-
» paniens, il y seroit regardé comme
» un déserteur, plutôt que comme un

hôte. Qu'il n'y avoit point de pays " dans l'univers, où il aimât mieux " passer le reste de ses jours, que dans " les états d'un prince à qui il étoit " redevable de la vie & de la li- " berté. "

Cependant Q. Fabius Pictor revint à Rome, de Delphes, où il avoit été envoyé en ambassade, & rapporta la réponse de l'Oracle, dans un écrit, où on avoit exprimé d'abord le nom des dieux à qui on devoit faire des sacrifices, & les cérémonies qu'on y devoit observer. Ensuite, on y lisoit ce qui suit mot pour mot. Si vous en agis- " sez ainsi, Romains, vos affaires " iront de mieux en mieux à l'avenir, " & votre république sera plus heu- " reuse & plus florissante de jour en " jour : & vous aurez la victoire sur " vos ennemis. Lorsque vos entrepri- " ses auront réussi selon vos souhaits, " & que votre empire sera hors de " tout péril, ne manquez pas d'en- " voyer à Apollon Pythien des dons " & des offrandes convenables, & de " lui faire des sacrifices : & de mettre " dans ses temples une partie du butin " & des dépouilles que vous aurez " prises sur vos ennemis; & gardez- "

L'ambassadeur Romain revient de Delphes, & rapporte la réponse de l'Oracle.

„ vous de vous abandonner à une joie „ folle & démesurée. Lorsqu'il eut lû ces mots, traduits du Grec en sa langue, il ajouta, qu'aussi-tôt après „ être sorti du temple, il avoit offert „ de l'encens & du vin à tous ces „ dieux: & que le prêtre du lieu lui „ avoit ordonné de s'embarquer avec „ la courone de laurier avec laquelle „ il s'étoit présenté devant Apollon, „ & lui avoit fait des libations, & de „ ne la point ôter de dessus sa tête, „ qu'il ne fût arrivé à Rome. Qu'il „ avoit obéi avec beaucoup d'exacti- „ tude & de piété, & avoit ensuite „ posé la couronne dans le temple & „ sur l'autel d'Apollon. Le sénat ordonna qu'on fit incessamment les sacrifices ordonnés par l'Oracle, avec l'attention & les cérémonies qui conviendroient.

Magon porte à Carthage la nouvelle de la victoire de Cannes.

Pendant que toutes ces choses se passoient à Rome & dans l'Italie, Magon, fils d'Amilcar, étoit allé annoncer à Carthage la bataille & la victoire de Cannes. Il n'étoit pas parti immédiatement après cette action : mais avant de s'embarquer, il s'étoit arrêté pendant quelques jours dans l'Abruzze, par l'ordre de son frere,

pour recevoir dans l'alliance des Carthaginois, les villes qui quittoient le parti des Romains. Lorſqu'on l'eut admis à l'audience dans le ſénat de Carthage, il y rendit compte de tout ce que ſon frere avoit exécuté dans l'Italie. Qu'il avoit combattu con- " tre * ſix généraux, dont quatre " étoient conſuls, & des deux autres, " l'un dictateur, & l'autre maître de " la cavalerie. Que dans les differen- " tes batailles qu'il avoit livrées à ſix " armées conſulaires, il avoit tué plus " de deux cent mille ennemis, & en " avoit fait priſonniers plus de cin- " quante mille. Que des quatre con- " ſuls avec qui il avoit eu affaire, il en " avoit tué deux ſur le champ de ba- " taille. Qu'un troiſiéme avoit été " dangereuſement bleſſé ; & que le " dernier, après la perte de ſon armée " entiere, s'étoit à peine ſauvé avec " cinquante hommes. Que le maître " de la cavalerie, dont l'autorité éga- " loit celle des conſuls, avoit été dé- " fait & mis en fuite. Que le dicta- " teur étoit le ſeul ſur qui il n'eût " point remporté d'avantage, parce " qu'il avoit toujours évité d'en venir "

* T. Live en omet un ; car il y en avoit ſept.

„ aux mains avec lui. Que les peuples
„ de l'Abruzze & de l'Apouille, avec
„ une partie des Samnites & des Lu-
„ caniens, avoient quitté les Romains
„ pour les Carthaginois. Que Ca-
„ pouë, la capitale non-seulement de
„ la Campanie, mais de toute l'Ita-
„ lie, depuis la défaite des Romains
„ à Cannes, s'étoit elle-même livrée
„ à Annibal. Qu'il étoit juste de ren-
„ dre aux dieux des actions de graces
„ proportionnées aux victoires qu'ils
„ avoient remportées sur les ennemis
„ par leur protection. Ensuite, pour
prouver par des effets les succès qu'il avoit étallés dans son discours, il fit répandre dans le vestibule du sénat les anneaux d'or qu'on avoit arrachés des doigts des vaincus à Cannes. Quelques auteurs ont écrit qu'il s'en trouva trois boisseaux. Mais l'opinion la plus vraisemblable, est qu'il n'y en avoit qu'un boisseau. Il ajouta, pour donner une plus grande idée de la perte que les Romains avoient faite dans cette journée, qu'il n'y avoit que les chevaliers, & même les premiers d'entr'eux, qui fussent en droit d'en porter. Le résultat de sa harangue fut, que
„ plus ils avoient d'esperance de ter-

miner bien-tôt la guerre à leur « avantage, plus on devoit faire d'ef- « forts pour envoyer toute sorte de « secours à Annibal. Qu'il faisoit la « guerre loin de son pays; dans une « terre étrangere, où il étoit entouré « d'ennemis de tous côtés: qu'on y « consumoit beaucoup de vivres & « d'argent : & que tant de batailles « n'avoient pû détruire les armées en- « nemies, sans affoiblir considérable- « ment celle du vainqueur. Qu'il « falloit donc envoyer des recruës, « des vivres & de l'argent à des soldats « qui avoient rendu de si grands ser- « vices à la république de Car- « thage. «

Himilcon, de la faction d'Annibal, insulte Hannon.

Comme ce discours de Magon avoit répandu la joye dans toute l'assemblée, Himilcon, de la faction de Barca, crut avoir trouvé une belle occasion d'insulter Hannon. Ainsi s'adressant à lui d'un air mocqueur: Et « bien, Hannon, dit-il, que dites- « vous de ceci? Etes-vous encore fâ- « ché qu'on ait entrepris la guerre « contre les Romains? Voulez-vous « encore qu'on leur livre Annibal? « Parlez: opposez-vous aux actions « de graces qu'on propose de rendre «

„ aux dieux. Faites-nous entendre „ dans le sénat de Carthage les paro- „ les & les sentiments d'un magistrat „ Romain. Messieurs, répondit Han- „ non, je me serois tû aujourd'hui, „ pour ne point troubler par un dis- „ cours, qui ne sera peut-être pas de „ votre goût, la joye à laquelle je vois „ que tout le monde s'abandonne. „ Mais si je ne répondois rien à un sé- „ nateur, qui me demande si je me „ repens encore de la guerre que nous „ avons entreprise contre les Ro- „ mains, il pourroit attribuer mon si- „ lence, ou à un orgueil mal entendu, „ ou à l'aveu tacite que je ferois de „ ma faute. Ni l'un ni l'autre ne con- „ vient dans une assemblée, où on a „ la liberté de m'interroger, comme „ j'ai celle de répondre. Je déclare „ donc à Himilcon, que j'ai toujours „ condamné cette guerre, & que je ne „ cesserai point d'en accuser l'auteur, „ tout invincible qu'on nous le fait, „ que je ne la voye terminée, par un „ traité dont les conditions soient sup- „ portables: Et je regretterai toujours „ l'ancienne paix, jusqu'à ce qu'on en „ ait fait une nouvelle. Ainsi les avan- „ tages que Magon vient de vanter

Hannon répond à Himilcon, & le tourne en ridicule.

font déja plaisir à Himilcon, & aux « autres satellites d'Annibal. Je m'en « réjouirois comme les autres, parce que « si nous voulons profiter des succès que « nous avons eus jusqu'ici, ils peuvent « nous procurer des conditions plus « favorables. Mais si nous laissons « passer un temps, où nous pouvons « paroître donner la paix, plutôt que « la recevoir, je crains fort que nous « ne perdions même tout le fruit de « ces succès qu'on fait tant valoir. « Et après tout, qu'est-ce que c'est « que ces grandes victoires? J'ai taillé « en piéces les armées des ennemis. « Envoyez-moi des soldats. Que de- « manderiez-vous donc, si vous aviez « été vaincu? Je me suis emparé des « deux camps ennemis, remplis ap- « paremment de butin, & de toute « sorte de provisions. Envoyez-moi « des vivres & de l'argent. Que de- « manderiez-vous autre chose, si vous « aviez vous même perdu votre « camp? Mais afin que je ne sois pas « le seul ici qu'on mette sur la sel- « lette, (car il me semble que j'ai au- « tant de droit d'interroger Himil- « con, qu'il en a de me faire des que- « stions) que lui ou Magon me ré- «

» ponde. La défaite de Cannes a dé-
» truit l'empire des Romains, dites-
» vous, & toute l'Italie est soulevée
» contre eux. Dites-nous donc ; de
» tous les peuples du nom Latin, s'il
» y en a quelqu'un qui ait pris votre
» parti ; & si, de tous les citoyens qui
» composent les trente-cinq tribus de
» Rome, il s'en est trouvé un seul
» qui ait déserté ! Magon ayant ré-
» pondu, que ni l'un ni l'autre n'étoit
» arrivé : Nous avons donc encore,
» repliqua-t'il, plus d'ennemis sur les
» bras, que nous n'en pouvons soute-
» nir. Dites-nous donc, au moins, re-
» prit-il, quelle est la disposition des
» ennemis qui nous restent, & s'ils
» conservent encore quelque esperan-
» ce. C'est ce que je ne sçais pas, dit
» Magon. Il n'y a cependant rien de
» si aisé à sçavoir. Avez-vous appris
» qu'on ait parlé dans le sénat de Ro-
» me de demander la paix ! Les Ro-
» mains ont-ils envoyé des ambassa-
» deurs à Annibal pour en traiter !
» Magon ayant répondu, que non :
» Nous avons donc encore la guerre
» aussi entiere, que le jour qu'Anni-
» bal passa en Italie, répondit l'autre.
» Il y en a plusieurs parmi nous qui

ſe ſouviennent des viciſſitudes de la « premiere guerre. Nos affaires ne furent jamais dans un meilleur état, « qu'elles étoient avant le conſulat de « C. Lutatius & de P. Poſthumius. « Nous fumes vaincus aux iſles Egathes, ſous leur conſulat même. Si la « fortune vient aujourd'hui à changer, « ce que je prie les dieux d'empêcher, pouvons-nous compter que « nous aurons la paix, quand nous « ſerons vaincus, pendant que perſonne ne nous l'offre, à préſent que « nous ſommes victorieux. Pour moi, « s'il s'agiſſoit, ou de donner la paix « aux Romains, ou de la recevoir « d'eux, je ſçai ce que j'aurois à dire. « Mais ſi vous me conſultez ſur les « propoſitions de Magon, voici quel « eſt mon ſentiment. Ou Annibal eſt « victorieux, & en ce cas, il n'a pas « beſoin de ſecours; ou il nous entretient, & nous leurre par de fauſſes & de vaines eſperances; & en « ce cas, il mérite encore moins d'être écouté. Le diſcours d'Hannon ne fit pas beaucoup d'impreſſion ſur les eſprits. Ils étoient trop préoccupés de la joye qu'inſpire la victoire, pour rien écouter de ce qui pouvoit l'alterer. Et

la haine qui avoit toujours divisé la famille d'Annibal & la sienne, le rendoit suspect : outre qu'ils étoient persuadés, que pour peu qu'ils fissent d'efforts, ils verroient incessamment terminer la guerre à leur avantage. C'est pourquoi, d'un consentement unanime, on rendit un arrêt, en vertu duquel on devoit envoyer à Annibal un renfort de quatre mille Numides, quarante éléphants, & une grande somme d'argent. Et en même temps, on fit partir un dictateur avec Magon, pour aller lever dans l'Espagne vingt mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie, dont on devoit recruter l'armée de cette province, & celle d'Italie. Mais ces ordres furent exécutés avec beaucoup de lenteur & de nonchalance, comme il arrive assez souvent dans la bonne fortune.

Les Romains agissent avec beaucoup de vigueur.

Les Romains, au contraire, étoient attentifs à réparer leurs pertes. Outre leur industrie & leur application naturelle, l'adversité les rendoit alertes & diligents. Le consul ne manquoit à rien de ce qui regardoit son ministere. Et le dictateur M. Junius Pera, après avoir satisfait aux devoirs de la religion, demanda au peuple qu'il lui fût

permis de monter à cheval. Et aussitôt il fit prendre les armes aux deux legions que les consuls avoient levées dès le commencement de l'année, aux huit mille esclaves dont on a parlé ci-dessus, & aux cohortes qu'on avoit tirées du territoire de Picene, & de celui de Gaule. Et comme ces forces ne lui paroissoient pas suffisantes, il eut recours à un remede qu'on n'employe que dans les conjonctures les plus extrêmes & les plus déesperées, & lorsque l'honneur est obligé de ceder à l'interêt. Il publia un édit, par lequel il mettoit en liberté tous ceux qui étoient retenus dans les prisons, ou pour les crimes capitaux qu'ils avoient commis, ou pour les dettes qu'ils avoient contractées. Il acquittoit les uns & les autres de ce qu'ils devoient, ou à la justice, ou à leurs créanciers, à condition qu'ils serviroient dans les troupes en qualité de soldats. Cette derniere espece lui fournit six mille hommes, qu'il arma des dépouilles que C. Flaminius avoit prises sur les Gaulois, & qu'il avoit fait porter à Rome, pour honorer son triomphe. Après ces dispositions, il partit de la ville avec vingt-cinq mille hommes en

On tire les criminels des prisons, & on leur donne des armes.

état de combattre. Pour Annibal, après s'être assuré de Capouë, il fit une seconde tentative sur la ville de Naples. Mais voyant que ses habitants n'étoient ni attirés par ses promesses, ni intimidés par ses menaces, il fit passer ses troupes dans le territoire de Nole, & tourna toutes ses vûës du côté de cette ville. Il n'exerça d'abord aucunes hostilités, ne désesperant pas d'engager les habitants à une reddition volontaire. Mais en même temps il leur fit connoître, que si la douceur étoit inutile, il n'y avoit point d'outrages ausquels ils ne dûssent s'attendre. Les sénateurs, & sur tout les principaux d'entr'eux, étoient constamment attachés au parti des Romains. Le peuple naturellement avide de nouveautés, penchoit entierement du côté d'Annibal. Il craignoit le pillage des terres, & tous les malheurs qui ont coutume d'accompagner & de suivre le siége des villes : outre qu'il y avoit des esprits inquiets qui le sollicitoient à la révolte. Les sénateurs virent bien que s'ils entreprenoient de soutenir l'alliance des Romains ouvertement & d'autorité, ils ne gagneroient rien sur une populace

Annibal va du côté de Nole, partagé en deux factions.

mutinée. C'eſt pourquoi ils réſolurent de diſſimuler & d'éloigner par là la perte de la ville. Ils firent entendre au peuple qu'ils approuvoient le deſſein de s'unir avec Annibal, mais qu'il étoit à propos de ſçavoir à quelles conditions ils entreroient dans cette nouvelle alliance. Ayant gagné du temps par cette adreſſe, ils envoyerent promptement des députés au préteur M. Claudius Marcellus, qui pour lors étoit à Canouſe avec une armée, pour lui apprendre le danger auquel étoit expoſée la ville de Nole. Qu'Annibal étoit maître de la campagne, & que la ville même ſeroit bien-tôt en ſon pouvoir, ſi elle n'étoit ſecouruë. Que les ſénateurs n'en avoient differé la reddition, qu'en promettant au peuple qu'ils traiteroient avec les Carthaginois, quand il le ſouhaiteroit. Marcellus loua le zele & la fidelité des ſénateurs de Nole, & leur ordonna d'uſer de la même diſſimulation, pour tirer la choſe en longueur juſqu'à ſon arrivée. Il leur défendit ſur tout de parler de ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux & lui, ni du ſecours qu'ils attendoient de la part des Romains. Pour lui, étant auſſi-tôt parti de Canouſe, il s'avança vers Ca-

Les ſénateurs de Nole appellent Marcellus à leur ſecours contre le peuple déclaré pour Annibal.

latie ; & ayant passé le Vulturne, il se rendit à Nole, en traversant le pays de Saticule & de Trebula, au-dessus de Suessule, & en suivant toujours le chemin des montagnes.

Annibal n'eut pas plutôt appris que Marcellus approchoit, qu'il décampa de devant Nole, & descendit vers la mer, du côté de Naples. Il avoit une passion extrême de s'emparer de cette ville, afin d'avoir un port, où il pût recevoir en sûreté les vaisseaux qui lui viendroient d'Afrique. Mais dès qu'il sçut que le préteur M. Junius Silanus veilloit à la conservation de Naples, où les habitants eux-mêmes l'avoient appellé, voyant qu'il n'y avoit pas plus à gagner de ce côté-là, que de celui de Nole, il s'approcha de Nucerie ; & ayant tenu long-temps cette ville bloquée, ayant inutilement employé tantôt la force ouverte pour s'en rendre maître, tantôt les promesses pour engager le peuple ou les principaux à le recevoir ; il la réduisit enfin par la famine: & d'abord il convint avec les habitants, qu'après lui avoir livré leurs armes & tous leurs effets, ils se retireroient où ils voudroient. Mais ensuite, voulant au commencement de sa domina-

Annibal réduit Nucerie par la famine.

tion, gagner par la douceur & la clémence, tous les peuples d'Italie, excepté les Romains, il promit des honneurs & des récompenses à tous ceux qui voudroient rester & le servir dans ses armées. Il ne s'en trouva pas un seul qui acceptât ses offres. Tous s'en allerent chacun de son côté chez leurs amis ou leurs hôtes. Ceux qui n'avoient pas cette ressource, se disperserent au hazard dans les villes de la Campanie, sur tout à Nole ou à Naples. Environ trente sénateurs des plus considerables de la ville, se présenterent pour entrer dans Capouë. Mais les habitants leur en ayant fermé les portes, pour les punir de ce qu'ils n'avoient pas voulu recevoir Annibal, ils se retirerent à Cumes. Annibal abandonna le butin de Nucerie aux soldats, qui, en conséquence, pillerent & brulerent la ville. Marcellus se maintenoit dans Nole par le moyen de ses troupes, & du zele de la noblesse: mais il craignoit le peuple, & surtout L. Bantius. Ce jeune homme, à qui sa conscience reprochoit d'avoir voulu soulever ses compatriotes contre les Romains, craignant d'être puni par le préteur, n'étoit occupé que du des-

L. Bantius contraire aux Romains.

sein de livrer sa patrie aux Carthaginois ; ou , s'il n'en pouvoit venir à bout, de se retirer lui-même dans leur armée. Il étoit vif & entreprenant ; & les Romains n'avoient pas alors parmi leurs alliés un cavalier plus distingué par sa bravoure. Annibal l'ayant trouvé , après la bataille de Cannes , presque sans vie , au milieu d'un tas de corps morts, avoit fait panser ses blessures avec beaucoup d'attention & de bonté , & après sa guérison , l'avoit renvoyé chez lui comblé de présents. En reconnoissance de ce bienfait , il avoit déja fait tous ses efforts pour mettre Nole entre les mains d'Annibal. Et Marcellus le voyoit encore inquiet & remuant. Mais comme il falloit ou le reprimer par des châtiments, ou l'attirer par des bienfaits , il aima mieux se donner à lui-même un allié si courageux , que de l'ôter à ses ennemis. Il le fit venir ; & l'ayant reçû avec beaucoup de bienveillance , » il lui dit : Que ce qui lui faisoit ju- » ger qu'il avoit beaucoup d'ennemis » & d'envieux parmi ses citoyens , » c'est que personne ne lui avoit parlé » dans Nole des actions de courage » qu'il avoit faites en beaucoup d'oc-

casions. Mais que la valeur de ceux " qui servoient dans les armées Ro- " maines, ne pouvoit demeurer dans " l'obscurité. Qu'il apprenoit de ceux " qui avoient servi avec lui, quel hom- " me il étoit, & à combien de périls " il s'étoit exposé pour le salut & la " gloire de la république, sur tout à " la journée de Cannes, où il n'avoit " point cessé de combattre, qu'il n'eût " été accablé sous le poids des hom- " mes, des chevaux & des armes. Ne " vous rebuttez point, continua-t'il, " & persuadez-vous que je ne laisserai " passer aucune occasion de vous don- " ner des marques de ma bienveillan- " ce: & plus vous vous attacherez à " moi, plus vous connoîtrez que je " sçai estimer & récompenser le mé- " rite. Il ajouta à un accueil qui avoit déja comblé ce jeune homme de joie, le don d'un fort beau cheval, & d'une somme * de deux cent cinquante livres, qu'il lui fit compter par son trésorier: & en sa présence, il ordonna à ses licteurs de le faire entrer, toutes les fois qu'il se présenteroit pour le voir.

* La modicité de cette somme fait juger que ce n'étoit qu'un simple cavalier.

Par ces façons généreuses, Marcellus adoucit tellement l'esprit féroce de ce jeune cavalier, qu'il fut dans le reste de sa vie l'allié de la république le plus brave & le plus fidele. Cependant Annibal quitta Nucerie, & revint une seconde fois jusqu'aux portes de Nole. A son approche, Marcellus se renferma dans la ville, non qu'il craignît d'être attaqué dans son camp; mais parce qu'il vouloit ôter au peuple l'occasion qu'il cherchoit de livrer la ville aux Carthaginois. Dans les jours suivants, les deux armées furent presque toujours rangées en bataille, les Romains sous les murailles de Nole, & les Carthaginois devant leurs retranchements. Cette posture dans laquelle ils demeuroient, donnoit lieu à de fréquentes escarmouches, où les deux partis avoient alternativement quelque avantage l'un sur l'autre. Les deux chefs vouloient bien permettre à un petit nombre des plus hardis de sortir de leurs rangs, pour aller attaquer les ennemis; mais ils n'osoient donner le signal pour une bataille qui exposeroit toute l'armée. Tandis que les deux partis étoient ainsi attentifs à s'observer, les principaux de Nole donnerent

Annibal & Marcellus en présence devant Nole.

avis à Marcellus, qu'il y avoit toutes les nuits des conferences secrettes entre le peuple & les Carthaginois : Qu'ils « étoient convenus, qu'à la premiere « sortie que feroit Marcellus avec ses « troupes, les habitants donneroient « sur son arriere-garde, pilleroient ses « bagages, lui fermeroient les portes, « & s'empareroient des murailles : & « qu'aussi-tôt qu'ils se verroient les « plus forts, ils recevroient les Carthaginois dans la ville, au lieu des « Romains. Marcellus remercia les sénateurs de Nole de leur zele & de leur affection. Mais avant qu'il arrivât aucun tumulte dans la ville, il résolut de tenter la fortune d'un combat. Il partagea ses troupes en trois corps, qu'il rangea en bataille devant les trois portes, qui s'ouvroient vis-à-vis des ennemis. Il mit ses bagages à l'arriere-garde. Il ordonna aux soldats infirmes & aux valets de l'armée de porter des pieux, pour faire des palissades. Il plaça à la porte du milieu ses meilleures legions, avec la cavalerie Romaine ; aux deux autres, les nouvelles recruës, les soldats armés à la legere, & la cavalerie des alliés. Il défendit aux habitants d'approcher des portes & des

Marcellus se prépare à combattre Annibal.

murailles ; il destina une partie de l'armée à garder les bagages, de peur qu'on ne vint se jetter dessus, pendant que les legions seroient occupées au combat. Toutes ses forces ainsi disposées se tenoient près des portes, en-dedans de la ville. Annibal s'étant mis sous les armes, (comme il avoit fait plusieurs jours) & y étant resté une grande partie de la journée, fut d'abord étonné, de ne point voir l'armée Romaine sortir des portes, ni les soldats défendre les murailles comme à l'ordinaire. Mais ensuite, ayant soupçonné que ses conferences avoient été découvertes, & que la crainte d'être surpris avoit rendu les Romains plus retenus, & moins entreprenants ; il renvoya une partie de ses sodats dans son camp, avec ordre d'apporter promptement à l'avant-garde, toutes les machines dont on a besoin pour forcer une ville, se persuadant que pour peu qu'il fit d'efforts, le peuple de Nole exciteroit quelque tumulte, dont il pourroit profiter. Pendant que toutes ses troupes sont en mouvement, chacun s'empressant pour exécuter les ordres dont il est chargé, & que les soldats s'avancent en bataille vers les murailles ;

Marcellus, tout d'un coup, ordonna à la garde d'ouvrir la porte du milieu, aux trompettes de ſonner, à tous les ſoldats de pouſſer de grands cris, & enfin à l'infanterie d'abord, puis à la cavalerie, de ſe jetter ſur les Carthaginois avec le plus de furie qu'ils pourroient. Cette attaque imprévûë avoit déja jetté la conſternation dans le corps de bataille d'Annibal, lorſque Pub. Valerius Flaccus, & C. Aurelius, lieutenants du préteur, ſortant bruſquement par les deux autres portes, fondirent avec impétuoſité ſur ſes deux aîles. Les valets, les goujats, & les ſoldats qu'on avoit laiſſés à la garde des bagages, pouſſerent de leur côté des cris ſi horribles, qu'ils préſenterent tout d'un coup l'image d'une grande armée aux Carthaginois, qui mépriſoient ſur tout le petit nombre des Romains. Je ne voudrois pas aſſurer, ce que quelques auteurs ont cependant rapporté, qu'Annibal perdit deux mille trois cent hommes; & que du côté de Marcellus, il ne fut tué qu'un ſeul ſoldat. Quoiqu'il en ſoit, les Romains remporterent ce jour-là un avantage très-conſiderable: & je ne ſçai ſi dans toute cette guerre, il y eut une

Annibal eſt battu par Marcellus devant les murailles de Nole.

action plus vigoureuse, & d'une plus grande conséquence. Car dans l'état où étoient alors les affaires de la république, il étoit plus difficile d'arrêter le cours des victoires d'Annibal, qu'il ne le fut dans la suite de le vaincre lui-même.

Annibal ayant perdu l'esperance de se rendre maître de Nole, tourna ses vûës du côté d'Acerra. Alors Marcellus ayant fait fermer la ville, & mis des gardes aux portes, pour empêcher qui que ce soit d'en sortir, fit une recherche exacte de ceux qui avoient eu des entretiens secrets avec les ennemis. Soixante-dix des plus coupables ayant été convaincus du crime de trahison, le préteur les condamna à perdre la tête, confisqua leurs biens au profit du peuple Romain, & rendit au sénat toute l'autorité que la cabale lui avoit ôtée. Après cette exécution, il alla se camper, avec toute son armée au-dessus de Suessule. Annibal tâcha premierement d'engager ceux d'Acerra à se rendre volontairement à lui. Mais les voyant obstinés à se défendre, il se mit en devoir de forcer la ville, ou de l'assiéger. Ceux d'Acerra avoient plus de courage que de forces. Ainsi désesperant

ſperant de conſerver leur ville, ils ne virent pas plutôt les Carthaginois autour de leurs murailles, que ſans attendre que la ſortie leur fût fermée de tous côtés par les travaux des ennemis, ils s'échapperent en ſilence à travers les intervalles qui reſtoient entre leurs corps de garde; & paſſant par des routes, la plupart impraticables, ils ſe diſperſerent, les uns à deſſein, les autres au hazard, dans les villes de la Campanie, qu'ils ſçavoient être demeurées fideles aux Romains. Annibal pilla la ville d'Acerra, & y mit le feu. Mais ayant appris qu'on voyoit de Caſilin le dictateur Romain s'approcher avec ſes legions, il eut peur que la proximité d'une armée ennemie n'excitât auſſi quelque mouvement dans Capouë. C'eſt pourquoi il marcha avec ſes troupes du côté de Caſilin. Il y avoit alors dans cette place cinq cent Preneſtins, avec un petit nombre de Romains & de Latins, qui tous s'y étoient renfermés, après avoir appris la défaite de Cannes. Car ceux de Preneſte n'ayant pas pû fournir leur contingent au jour marqué, les cinq cent hommes dont je viens de parler n'étoient pas ſortis de leur pays aſſez-tôt pour ſe trouver

Annibal s'approche de Caſilin.

au rendez-vous. Enſuite leur route les ayant conduits à Caſilin, où ils avoient trouvé quelques compagnies de Romains & de Latins, ils étoient tous partis en un ſeul corps, pour aller joindre l'armée des conſuls. Mais ayant appris, chemin faiſant, ce qui s'étoit paſſé à Cannes, ils étoient retournés ſur leurs pas, & étoient rentrés dans cette place. Pendant le ſéjour qu'ils y firent, les Campaniens, à qui ils étoient ſuſpects, tâcherent ſouvent de les ſurprendre, & eux-mêmes dreſſerent ſouvent des embuches aux Campaniens. Juſqu'à ce qu'enfin, ayant appris que ceux de Capouë s'étoient révoltés, & avoient reçus Annibal dans leur ville, ils tuerent pendant la nuit les habitants de Caſilin, & s'emparerent de la partie de cette ville qui eſt en-deçà du Vulturne : car ce fleuve la partage en deux. C'étoient là les troupes qui gardoient alors ce fort pour les Romains. Et quelques jours après, une cohorte de quatre cent ſoixante Peruſiens, pouſſée dans Caſilin par la même nouvelle, en avoit encore fortifié la garniſon. Ainſi cette place, entourée d'un côté par le Vulturne, avoit aſſez de monde pour la défendre, à

considerer son peu d'étenduë. Elle en avoit même trop, à considerer le peu de provisions qui s'y trouvoient.

Annibal qui n'en étoit pas éloigné, y envoya un corps de Getuliens, sous la conduite d'un commandant nommé Isalca. Il le chargea de lier conversation, s'il étoit possible, avec les officiers de la garnison, & de les engager premierement par la douceur, & à force de promesses, à ouvrir leurs portes, & à recevoir les Carthaginois dans la place : ensuite, s'ils s'opiniâtroient à défendre la ville, de tenter tous les moyens possibles pour s'en emparer par la force. Quand Isalca se fut approché des murailles, le silence qui regnoit par tout, fit croire à ce barbare que la ville étoit abandonnée. Ainsi il se mit aussi-tôt en devoir d'en rompre les portes. Mais s'étant ouvertes tout d'un coup d'elles-mêmes, deux cohortes qu'on avoit rangées en bataille derriere les murailles dans ce dessein, sortirent avec beaucoup de vigueur, en poussant de grands cris, & firent un carnage horrible des ennemis, qui ne s'attendoient à rien moins. Ces premiers ayant été repoussés, Maharbal, qui fut envoyé avec de plus grandes

Les gens d'Annibal attaquent Casilin, & sont repoussé avec perte.

forces pour prendre leur place, ne fut pas mieux traité qu'eux dans une nouvelle ſortie que firent les mêmes cohortes. Enfin Annibal lui-même s'étant venu camper devant les murailles de Caſilin, employa toutes ſes troupes, & fit les derniers efforts contre une ville ſi peu conſiderable, & qui n'étoit défenduë que par une garniſon très-médiocre. Cependant tandis qu'il la preſſe & qu'il la tient inveſtie de toutes parts, les traits qu'on lançoit du haut des tours, & de deſſus les murs, firent périr un grand nombre de ſes meilleurs ſoldats. Un jour que les aſſiégés, ſans être attaqués par les Carthaginois, avoient d'eux mêmes fait une ſortie ſur eux, Annibal fit avancer ſes éléphants, & leur ferma preſque le retour de la ville. Ils n'y rentrerent qu'avec beaucoup de peine, & en déſordre, après avoir laiſſé ſur la place un nombre de ſoldats très-conſiderable, par rapport à la foibleſſe de la garniſon. Elle auroit fait une plus grande perte, ſi la nuit n'eût mis fin au combat. Le lendemain, tous les ſoldats à la fois coururent à l'aſſaut avec une ardeur incroyable, ſur tout après qu'Annibal eut promis une couronne

à celui qui ſeroit le premier monté ſur la muraille ; & que s'étant mis à leur tête, il eut reproché à des guerriers, qui avoient pris Sagonthe, la lenteur avec laquelle ils attaquoient un petit château ſitué au milieu d'une plaine ; & que s'adreſſant à chacun en particulier, & à tous en général, il leur eut rappellé le ſouvenir des batailles de Trebie, de Traſimene & de Cannes. Ils commencerent auſſi tôt à faire avancer leurs mantelets, & à creuſer des mines, afin de ne rien omettre de tout ce que la force ou l'adreſſe ſçait mettre en uſage pour réduire une ville. Les aſſiégés, de leur côté, oppoſerent aux mantelets des Carthaginois, leurs remparts & leurs fortifications, & creuſerent eux-mêmes des mines pour couper celles des ennemis ; en un mot, firent, tant ouvertement qu'en ſecret, tout ce qui pouvoit rendre inutils les efforts des aſſiégeants : juſqu'à ce qu'enfin Annibal eut honte de perſiſter ſi long-temps dans une entrepriſe qui lui réuſſiſſoit ſi mal. Ainſi il fortifia ſon camp ; & y ayant laiſſé quelques troupes, pour ne pas paroître l'abandonner entierement, il ſe retira à Capoue, pour y paſſer

l'hyver. Pendant la plus grande partie de cette saison, il y tint ses soldats à couvert dans les maisons de la ville. Ce fut là que cette armée, qui avoit résisté si long-temps aux travaux les plus pénibles, & que les périls les plus affreux n'avoient jamais pû abbattre, fut entierement vaincuë par l'abondance & les délices, dans lesquelles elle se plongea avec d'autant plus d'avidité, qu'elle n'y étoit point accoutumée. Le sommeil & le repos, le vin & la bonne chere, la débauche & le libertinage, ausquels ils se livroient tous les jours, & dont ils goutoient de plus en plus la douceur, amollirent tellement leurs corps & leurs courages, que s'ils se soutinrent encore quelque temps, ce fut plutôt par l'éclat de leurs victoires passées, que par leurs forces présentes. C'est ce qui a fait dire aux connoisseurs, qu'en cela Annibal fit une faute beaucoup plus grande, que quand, après la bataille de Cannes, il n'alla pas droit à Rome. Car cette négligence pouvoit paroître avoir seulement differé sa victoire : au lieu que le séjour de Capouë ôta absolument à ses soldats la vigueur dont ils avoient besoin pour vaincre. C'est pourquoi,

Quartier d'hyver de Capouë funeste à l'armée d'Annibal.

quand il les tira de là, il les trouva si differents d'eux-mêmes, qu'il ne lui fut pas possible de leur faire observer la moindre partie de l'ancienne discipline. Ils en sortirent la plupart avec des femmes de mauvaise vie ; & dès qu'il fallut camper, ou soutenir les fatigues des veilles, des marches, & des autres travaux militaires, comme des soldats nouvellement levés, ils manquoient de force & de courage ; & depuis ce temps-là, pendant toute la campagne, la plupart abandonnoient leurs drapeaux sans permission, & les déserteurs n'avoient point d'autre azyle que Capouë contre la sévérité de leurs généraux.

Dès que la rigueur du froid commença à s'adoucir, Annibal tira ses troupes des quartiers d'hyver, & revint à Casilin, dont les habitants, aussi bien que les soldats de la garnison, étoient réduits à une ex trême disette. Car quoique les attaques eussent cessé pendant l'hyver, cependant, comme la ville avoit toujours été bloquée, on n'avoit pas pû y faire entrer des vivres. Tib. Sempronius commandoit les Romains en l'absence du dictateur, que les affaires de la religion avoient rap-

pellé à Rome. Marcellus avoit grande envie d'aller secourir les assiégés; mais il étoit retenu d'un côté par les eaux du Vulturne, qui s'étoient extrêmement grossies; & de l'autre, par les prieres de ceux de Nole & d'Acerra, qui craignoient d'être attaqués par les Campaniens, dès que les Romains se seroient éloignés. Gracchus étoit à portée d'agir: mais comme le dictateur lui avoit défendu de rien entreprendre jusqu'à son retour, il n'osoit faire aucun mouvement en faveur de ceux de Casilin, quoiqu'il apprît qu'ils souffroient des maux capables de vaincre la constance la plus heroïque. Car il sçavoit que quelques-uns s'étoient précipités, pour se délivrer de la faim qui les pressoit, & que d'autres se tenoient debout & sans armes sur les murailles, présentant leurs corps à nud aux traits des ennemis. Il ne voyoit qu'avec une peine extrême l'extrémité à laquelle étoient réduits ses alliés. mais il n'étoit pas possible de faire entrer ouvertement des vivres dans la ville sans livrer combat: & c'est ce qu'il n'osoit prendre sur lui contre la défense du dictateur. D'un autre côté, il ne voyoit aucun moyen de leur en en-

Extrême famine à laquelle ceux de Casilin sont réduits.

voyer en ſecret. Tout ce qu'il put faire, ce fut de remplir un grand nombre de tonneaux, des blés qu'il enleva des campagnes voiſines, & de les mettre ſur le Vulturne, dont le courant les porteroit dans la ville, en prenant la précaution d'avertir le magiſtrat de retirer ces tonneaux, à meſure qu'ils paſſeroient. La nuit ſuivante, on fut très attentif à conſiderer le courant du fleuve, & à attendre l'effet des promeſſes de Gracchus. Enfin les tonneaux vinrent à paroître : & dès qu'on les eut tirés de l'eau, on partagea le blé qu'ils apportoient, avec une grande égalité, entre les habitants & les ſoldats. Ils eurent encore le même bonheur les deux jours ſuivants. Dans la même nuit, les tonneaux étoient confiés au Vulturne, & arrivoient dans la ville ; en ſorte que les ennemis n'en avoient aucune connoiſſance. Mais les pluies continuelles ayant rendu le cours du fleuve plus rapide, les tonnneaux furent pouſſés obliquement vers la rive que les ennemis gardoient, & s'y accrocherent à des ſaules, où on les apperçut. Annibal, qui en fut averti, fit garder le fleuve avec tant de ſoin, que rien ne paſſa depuis qui ne fut ar-

rêté en chemin ; excepté des noix, que les Romains y jettèrent, & qui étant arrivées à Casilin, étoient enlevées avec des clayes. Mais une si foible ressource n'empêcha pas que les assiégés ne fussent bien-tôt réduits à une telle extrémité, qu'ils furent obligés de manger les cuirs de leurs boucliers, après les avoir fait bouillir, pour les amollir ; d'ajouter à une nourriture si miserable, les rats & les autres animaux les plus sales, & d'arracher les herbes & les racines qui croissoient au bas des murailles. Et les Carthaginois ayant fait labourer autour de la ville toute la terre qui pouvoit produire quelque herbage, ils y semerent des raves : en sorte qu'Annibal s'écria tout » étonné : Quoi ! les assiégés s'imagi- » nent que je resterai autour de cette » place, jusqu'à ce que ces plantes » soient en maturité ? Et ce général, qui n'avoit voulu jusques là écouter aucune proposition, souffrit enfin qu'ils traitassent avec lui de la rançon des personnes libres. Ils convinrent de donner soixante écus par tête, & demeurerent prisonniers, jusqu'à ce que toute la somme eût été comptée ; après quoi Annibal les renvoya à Cumes,

Casilin se rend à Annibal.

comme il leur en avoit donné sa parole. Quelques-uns ont écrit qu'il les fit égorger par des cavaliers qu'il envoya après eux. Mais cette opinion est moins vraisemblable que la premiere. Le fer & la faim avoient emporté plus de la moitié de la garnison, qui, au commencement, étoit de cinq cent soixante-dix soldats, la plupart Prenestins. Ceux qui étoient restés, arriverent sains & saufs à Preneste, avec leur commandant, nommé Manicius, qui avoit été scribe avant d'être homme de guerre. La preuve en est tirée de la statuë de cet officier, qu'on voyoit dans la place publique de Preneste, armée d'une cuirasse, & couverte d'une longue robe, avec un voile sur la tête; & de trois autres figures qui l'accompagnoient, & d'une lame de cuivre, sur laquelle on avoit gravé cette inscription : *C'est un vœu que Manicius a fait pour le salut des soldats qui étoient en garnison à Casilin.* Le même titre se lisoit au bas des trois figures qu'on avoit mises dans le temple de la Fortune.

Quand Annibal fut maître de Casilin, il y mit une garnison de sept cent soldats, tirés de son armée, pour em-

pêcher que les Romains ne repriſſent cette place dès qu'il ſe ſeroit éloigné. Le ſénat de Rome ordonna que les ſoldats de Preneſte recevroient une double paye, & ſeroient exempts de ſervir pendant cinq ans. Pour récompenſer leur valeur, on voulut les faire citoyens de Rome : mais ils ne voulurent point abandonner leur patrie. L'avanture de ceux de Perouſe eſt moins connuë, parce qu'eux-mêmes n'en ont laiſſé aucun monument, & que les Romains n'ont donné en leur faveur aucun décret pour en conſerver la mémoire. Dans ce même temps, les Petelliens, qui ſeuls de tous ceux de l'Abruzze avoient perſiſté dans l'amitié des Romains, étoient attaqués, non ſeulement par les Carthaginois, qui étoient les maîtres du pays, mais encore par tous les autres Brutiens, irrités contre eux de ce qu'ils avoient fait bande à part. Les Petelliens n'étant pas en état par eux-mêmes de réſiſter à tant d'ennemis à la fois, envoyerent demander du ſecours à Rome. Leurs prieres & leurs larmes exciterent une grande compaſſion dans le cœur des ſénateurs. Mais comme la république ne pouvoit pas, dans les conjonctures

Les Petelliens fideles aux Romains.

préſentes, leur accorder le ſecours qu'ils demandoient, on leur répondit, qu'ils priſſent leurs meſures comme ils pourroient pour leur conſervation. Alors ils ſe proſternerent aux piés des ſénateurs dans le veſtibule du palais, & implorerent encore plus fortement l'aſſiſtance de l'aſſemblée, par des cris douloureux & lamentables. Là-deſſus, le préteur Manius Pomponius conſulta tout de nouveau les ſénateurs; qui, ayant fait la revûë de toutes les forces de l'empire, furent obligés d'avouer qu'ils étoient abſolument dans l'impoſſibilité de rien faire pour leurs alliés éloignés. On leur conſeilla de retourner chez eux, &, après avoir donné des preuves de leur fidelité juſqu'au bout, de prendre le parti qui leur conviendroit dans les conjonctures préſentes. Les ſénateurs de Petelie ayant appris une réponſe ſi fâcheuſe, furent tellement pénétrés de douleur & ſaiſis de crainte, que la plupart ſe portoient à des réſolutions déſeſperées. Les uns vouloient qu'on abandonnât la ville, & que chacun ſe retirât où il pourroit. D'autres étoient d'avis qu'on ſe joignît aux autres Brutiens, & que, par leur moyen, on ſe rendît à Annibal. Un

troisiéme sentiment, qui fut proposé par les plus moderés & les plus considerables du sénat, & qui l'emporta sur les deux autres, étoit de ne rien faire avec précipitation, & de déliberer un peu plus à loisir. En effet, le lendemain les ennemis ayant rallenti leurs attaques, les Peteliens firent transporter tous leurs effets de la campagne dans la ville, & trouverent qu'ils étoient encore en état de se défendre.

A peu près dans ce même temps, on reçut à Rome des lettres de Sicile & de Sardaigne, dont on fit lecture en plein sénat. Le propréteur T. Otacilius mandoit, de la premiere de ces provinces, que le préteur Furius étoit arrivé d'Afrique à Lilybée avec sa flotte, dangereusement malade des blessures qu'il avoit reçûës, & à la veille d'en mourir. Qu'ils n'avoient ni argent ni blé, pour payer & nourrir les soldats & les matelots, & ne sçavoient où en prendre. Qu'il les exhortoit trèsfort à leur envoyer au plutôt l'un & l'autre, & de faire partir, s'ils le jugeoient à propos, quelqu'un des nouveaux préteurs, pour lui succeder à lui-même. Aulus Cornelius Mammu-

la, propréteur de Sardaigne, demandoit auſſi des vivres & de l'argent, dont il manquoit. Le ſénat répondit à l'un & à l'autre, qu'on n'avoit rien à leur envoyer : que c'étoit à eux-mêmes à pourvoir, comme ils pourroient, aux beſoins de leurs flottes & de leurs armées. T. Otacilius envoya des ambaſſadeurs au roi Hieron, l'unique reſſource du peuple Romain, & reçut de lui autant d'argent qu'il en avoit beſoin, & des vivres pour ſix mois. Les villes de Sardaigne en fournirent à Cornelius avec beaucoup de zele & d'affection. Comme on manquoit auſſi d'argent à Rome, Minucius, tribun du peuple, fit porter une loi, en vertu de laquelle on créa trois banquiers, ou caiſſiers, qui devoient recevoir celui que les particuliers voudroient bien prêter à la république; ſçavoir, L. Æmilius Papus, qui avoit été conſul & cenſeur; M. Attilius Regulus, qui avoit paſſé deux fois par le conſulat; & L. Scribonius Libo, alors tribun du peuple. On fit auſſi duumvirs M. & C., tous deux de la famille des Attilius, pour faire la dédicace du temple de la Concorde, que le préteur L. Manlius avoit voué. Enfin on créa

trois pontifes, Q. Cecilus Metellus, Q. Fabius Maximus, & Q. Fulvius Flaccus, en la place de P. Scantinius, qui étoit mort, de L. Emilius Paulus, consul, & de Q. Elius Petus, qui, tous deux, avoient été tués à la bataille de Cannes.

Les sénateurs, après avoir remedié, autant que la prudence humaine le pouvoit permettre, à tant de pertes arrivées coup sur coup, se regarderent aussi eux-mêmes, & s'apperçurent que leurs assemblées étoient presque désertes, tant de sujets ayant été, depuis cinq ans, ou tués dans les batailles, ou enlevés par d'autres accidents, sans qu'on eût pris soin d'en créer de nouveaux, depuis la censure de L. Emilius, & de C. Flaminius. Comme le dictateur étoit parti pour l'armée aussitôt après la perte de Casilin, tous les sénateurs prierent le préteur Manius Pomponius de mettre cet article en déliberation; ce qu'il fit. Alors Sp. Carvilius ayant déploré par un assez long discours, non-seulement la misere des citoyens, mais encore le petit nombre de ceux qui pouvoient être élevés à la dignité de sénateurs; il fut d'avis, que pour remplacer ceux qui manquoient,

& en même temps pour s'unir plus étroitement les Latins, ce qu'il jugeoit être de la derniere importance, on donnât le droit de bourgeoisie à deux sénateurs de chaque peuple du nom Latin, & qu'on les substituât à ceux de Rome qui étoient morts. Cette proposition ne fut pas mieux reçûë dans le sénat, que celle qu'y avoient autrefois faite les sénateurs Latins eux-mêmes. Elle excita l'indignation de toute l'assemblée. Tout le monde se mit à murmurer. Manlius, sur tout, s'emporta contre Carvilius, & déclara qu'il y avoit encore un homme de la race de cet ancien Manlius, qui avoit menacé de tuer de sa main le premier Latin qu'il verroit entrer dans le sénat en qualité de sénateur. Q. Fab. Maximus dit, qu'on n'avoit jamais rien avancé plus à contre-temps, qu'une proposition si capable d'exciter de nouveaux mouvements parmi les alliés, dont la fidelité n'étoit déja que trop ébranlée. Et que si les déliberations du sénat avoient jamais demandé un secret inviolable, il falloit oublier, étouffer, ensevelir dans le silence, & regarder comme non-avenu, ce discours, échappé à la témérité d'un seul homme. En

effet, il n'en fut jamais parlé depuis. On jugea à propos de créer dictateur, pour choisir les nouveaux sénateurs, un homme qui eût été censeur auparavant; & même de jetter les yeux sur le plus ancien de ceux qui avoient passé par cette magistrature; & l'on fit revenir le consul Varron, pour le nommer. Il sortit donc de l'Apouille, après y avoir laissé un corps de troupes, & revint à Rome à grandes journées: & suivant la coutume, il choisit dès la nuit suivante, en vertu de l'arrêt du sénat, M. Fabius Buteon, sans maître de la cavalerie, avec pouvoir d'exercer la dictature pendant six mois.

Dictateur créé pour choisir de nouveaux sénateurs à la place des morts.

Dès que Fabius fut monté sur la tribune aux harangues, accompagné de ses licteurs, il déclara, qu'il n'approuvoit point ni qu'il y eût deux dictateurs en même-temps dans la république, ce qui n'étoit jamais arrivé; ni qu'on l'eût élevé lui-même à cette dignité sans lui donner un maître de la cavalerie: ni qu'on eût donné une seconde fois l'autorité de censeur à la même personne; ni enfin qu'on eût permis à un dictateur de rester six mois en charge, à moins que ce ne fût pour faire la guerre. Que pour lui, il

mettroit des bornes au pouvoir excessif où la nécessité des affaires avoit obligé les Romains de l'élever. Qu'il ne priveroit de leur rang aucun des sénateurs qui avoient été choisis par les censeurs C. Flaminius & L. Emilius. Qu'il se contenteroit de prendre leurs noms, & de les faire écrire sur la nouvelle table; afin qu'il ne fût pas dit, qu'un seul homme eût décidé de la réputation & des mœurs d'un sénateur. Qu'à l'égard des nouveaux qu'il mettroit à la place de ceux qui étoient morts, il se regleroit, pour la préférence, sur le rang, & non sur le mérite de la personne. Après s'être fait lire la liste des anciens sénateurs, il nomma, pour remplacer les morts, premierement, ceux qui, depuis la censure de L. Emilius & de Flaminius, n'ayant point encore été admis dans le sénat, avoient exercé quelque magistrature curule, en suivant l'ordre des temps, où chacun d'eux y avoit été reçu. Ensuite il nomma ceux qui avoient été édiles, tribuns, préteurs ou questeurs: ceux qui avoient remporté des dépouilles sur les ennemis, ou mérité la couronne civique, vinrent ensuite. Après avoir créé de cette maniere cent soixante-dix-

ſept ſénateurs, avec l'approbation générale de tous les citoyens, il abdiqua la dictature, & deſcendit de la tribune comme particulier. Et ayant ordonné à ſes licteurs de ſe retirer, il ſe mêla dans la foule de ceux qui ſe trouvoient dans la place pour leurs affaires particulieres, & y demeura, à deſſein, aſſez long-temps; afin d'épargner au peuple la peine de le reconduire à ſon logis. Mais l'ardeur des citoyens ne ſe refroidît point par ce retardement affecté; & quand il ſe retira, ils lui formerent un cortege fort nombreux, & l'accompagnerent juſques chez lui avec beaucoup de zele & de reſpect.

Extrême moderation du dictateur Fabius Buteon.

Le conſul alla la nuit ſuivante joindre ſon armée, ſans en avertir le ſénat, craignant qu'on ne le retint dans la ville, ſous prétexte de préſider aux aſſemblées. Le lendemain, le ſénat fut d'avis, ſur la propoſition qu'en avoit faite le préteur M. Pomponius, qu'on écrivît au dictateur, & qu'on le priât, en cas que les affaires de la république le permiſſent, de venir à Rome, pour la nomination des conſuls, & d'amener avec lui le maître de la cavalerie, & le préteur M. Marcellus; afin que les ſénateurs puſſent les conſulter en

personne sur l'état présent de la république, & prendre, de concert avec eux, les mesures qui conviendroient pour sa sûreté. Tous ceux qu'on avoit demandés se rendirent à Rome, après avoir laissé à leurs lieutenants le commandement des legions. Le dictateur ayant parlé de lui-même en peu de mots, & avec beaucoup de modestie, & attribué à T. Sempronius Gracchus une grande partie des avantages qu'on avoit remportés depuis qu'il étoit à la tête des armées, il indiqua une assemblée, dans laquelle on créa consuls L. Posthumius pour la troisiéme fois, & T. Sempronius Gracchus pour la premiere. Le premier étoit absent, & commandoit actuellement dans la Gaule. Le second exerçoit la charge de maître de la cavalerie, & étoit pour lors à Rome, où il avoit accompagné le dictateur. Ensuite on créa préteurs M. Valerius Levinus, Ap. Claudius Pulcher, Q. Ful. Flaccus, & Q. Muc. Scævola. Le dictateur, après avoir fait nommer les magistrats dont on vient de parler, s'en retourna joindre son armée à Theane, laissant à Rome le maître de la cavalerie, qui devoit, quelques jours après,

entrer en charge, & consulter les sénateurs sur les troupes qu'on devoit lever & employer cette année pour le service de la république.

L. Posthumius désigné consul, est tué dans la Gaule, avec tous ses soldats.

Dans le temps qu'on étoit le plus occupé de ces soins, on apprit que L. Posthumius, consul désigné, avoit été tué dans la Gaule, avec tous les soldats qu'il commandoit; comme si la fortune eût pris plaisir à entasser cette année défaite sur défaite. Il devoit faire passer son armée par une vaste forêt, que les Gaulois appellent *Litane*. A droite & à gauche du chemin qu'il devoit suivre, ces peuples avoient coupé les arbres de façon qu'ils demeuroient debout, mais que le moindre effort suffisoit pour les renverser. Posthumius avoit avec lui deux legions Romaines, qui, jointes aux alliés qu'il avoit levés le long de la mer superieure, composoient un corps de quinze mille hommes, avec lesquels il étoit entré sur les terres des ennemis. Les Gaulois, qui s'étoient postés aux extrémités de la forêt, ne virent pas plutôt les Romains engagés dans le milieu, qu'ils pousserent les arbres sciés les plus éloignés du chemin. Ceux-là tombant de proche en proche sur les

autres, à qui le moindre choc suffisoit pour être renversés, écraserent les Romains, hommes, armes & chevaux, d'une maniere si effroyable, qu'à peine y en eût-il dix qui échappâssent. Car la plupart ayant été tués, ou étouffés par les troncs & les branches des arbres, sous lesquelles ils demeurerent accablés : ceux qui, par hazard, échapperent à un si affreux désastre, furent aussi-tôt assommés par les ennemis, qui s'étoient répandus tout armés aux environs & dans le milieu de la forêt. Un très-petit nombre, qui avoient esperé se sauver par le pont du fleuve, furent pris par les Gaulois, qui s'en étoient emparés quelque temps auparavant. Ce fut là que Posthumius perdit la vie, après avoir fait tous ses efforts pour ne point rester prisonnier. Les Boiens lui couperent la tête, & la porterent en triomphe, avec ses autres dépouilles, dans le temple le plus respectable de leur nation. Ensuite en ayant tiré la cervelle, ils garnirent le crâne d'or ; & suivant leur coutume, les prêtres & les ministres de leurs dieux le firent servir de coupe pour les libations qu'ils faisoient dans leurs sacrifices, & de tasse pour

eux-mêmes dans leurs repas. Le butin qu'ils firent fut proportionné à leur victoire. Car quoique la plupart des animaux eussent été écrasés par la chûte des arbres, cependant tout le reste des dépouilles se trouva à l'endroit où chacun avoit perdu la vie, la fuite n'en ayant rien dispersé.

Lorsqu'on apprit à Rome un si grand malheur, les citoyens furent tellement accablés de tristesse, que les boutiques ayant été sur le champ fermées, il se passa plusieurs jours, pendant lesquels la ville étoit aussi déserte qu'elle l'est ordinairement pendant la nuit. Pour lui ôter cette image d'affliction & de deuil, le sénat ordonna aux édiles de se promener par les ruës, & de faire ouvrir les boutiques. Alors T. Sempronius ayant convoqué les sénateurs, les consola ; & les ayant fait souvenir de la fermeté & de la constance avec laquelle ils avoient soutenu la défaite de Cannes, il les exhorta à » s'armer de courage, & à ne se point » laisser abbattre par de moindres » calamités. Que pourvû que la fortune » leur fût favorable du côté d'Anni- » bal & des Carthaginois, comme il » y avoit lieu de l'esperer, on pou- voit,

voit, sans risque, differer à un autre « temps la guerre des Gaulois. Que « les dieux ne laisseroient pas impunie « une si horrible trahison : & que les « Romains seroient toujours les maî- « tres d'en tirer vengeance. Qu'il fal- « loit déliberer mûrement sur la guer- « re des Carthaginois, & voir quelles « armées on étoit en état de leur op- « poser. Il commença lui-même à faire le dénombrement des troupes de cavalerie & d'infanterie, tant de citoyens que d'alliés, qui servoient actuellement dans l'armée du dictateur. Alors Marcellus fit aussi le détail des siennes. On demanda à ceux qui en avoient connoissance, ce que le consul Varron avoit avec lui dans l'Apouille. On avoit bien de la peine à trouver les moyens de renforcer les deux armées consulaires, de façon qu'elles pûssent seules soutenir une guerre si importante. C'est pourquoi, quelques raisons qu'on eût d'être indigné contre les Gaulois, on résolut d'abandonner cette entreprise pour cette année. On donna au consul le commandement de l'armée du dictateur. Les soldats de l'armée de Marcellus, qui avoient pris la fuite à Cannes, eurent ordre de passer en Si-

cile, & d'y ſervir tant que la guerre dureroit en Italie. On jugea à propos d'y tranſporter auſſi ceux des legions du dictateur, ſur la valeur deſquels on comptoit le moins, ſans leur fixer aucun temps, que celui qui étoit marqué par les loix. On décerna deux legions au conſul qui ſeroit nommé en la place de L. Poſthumius, auſſi-tôt que les auſpices le permettroient. On ordonna encore, qu'inceſſamment on feroit revenir de Sicile deux legions, & que le conſul à qui celles de la ville ſeroient échûës, en tireroit le nombre de ſoldats dont il auroit beſoin. On prorogea à C. Varron le commandement pour un an, ſans rien retrancher des troupes qu'il commandoit dans l'Apouille pour défendre ce pays.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Italie, la guerre ne ſe faiſoit pas en Eſpagne avec moins de chaleur : & les Romains avoient toujours eu l'avantatage juſqu'à ce temps-là. Les deux Scipions avoient partagé leurs forces, de façon que Caius commandoit l'armée de terre, tandis que Publius tenoit la mer avec ſa flotte. Aſdrubal, qui commandoit les Carthaginois, ne ſe voyant pas en état de réſiſter aux Ro-

mains, ni sur l'un, ni sur l'autre élément, ne trouvoit sa sûreté que dans la distance qu'il mettoit entre lui & les ennemis. Et ce ne fut qu'après qu'il eût employé beaucoup de prieres, & fait bien des instances, qu'on lui envoya d'Afrique quatre mille hommes de pié, & cinq cent chevaux pour recruter son armée. Avec ces secours, il alla camper près des Romains, croyant être en état de leur résister par terre; & en même-temps ordonna à sa flotte, après l'avoir fournie de tout ce qui lui manquoit, de défendre les isles & les côtes maritimes, qui dépendoient des Carthaginois.

Dans le tems même qu'il travailloit de toutes ses forces à rétablir les affaires des Carthaginois dans l'Espagne, il eut la douleur d'apprendre la désertion des capitaines qui commandoient sur ses vaisseaux. Depuis les reproches sanglants qu'il leur avoit faits, pour avoir lâchement abandonné la flotte auprès de l'Hebre, ils n'avoient été que foiblement attachés à Asdrubal, & aux interêts des Carthaginois. Après s'être eux-mêmes déclarés pour les Romains, ils avoient soulevé plusieurs villes du pays des Tartessiens, & en

avoient même pris une par force. Ce mouvement obligea Asdrubal à s'éloigner des Romains, pour porter la guerre de ce côté là. Etant donc entré en ennemi sur les terres des Tartessiens, il résolut d'attaquer Galbus, le plus illustre de leurs chefs, dans son camp, où il se tenoit renfermé avec une armée très-considerable, sous les murailles de la ville, qui avoit été prise peu de jours auparavant. Ainsi ayant envoyé devant les soldats armés à la legere, avec ordre de harceller les ennemis, & de les attirer au combat, il ordonna à une partie de son infanterie de se répandre dans les champs, d'y ravager tout, & de faire prisonniers ceux qui se trouveroient écartés. Par ce moyen, il mit le désordre dans l'armée de Galbus, tous ses soldats s'étant dispersés dans la campagne, pour éviter le carnage que les Carthaginois faisoient de ceux qui tomboient sous leurs mains. Mais lorsque par differents chemins ils furent retournés dans le camp, la frayeur fit tellement place à la confiance, qu'ils eurent assez de courage, non seulement pour défendre leurs retranchements, mais même pour livrer bataille aux Carthaginois.

Ils sortirent donc en foule de leur camp en sautant, selon la coutume de leur pays : & leur audace imprévuë fit retourner la terreur parmi des ennemis, qui, un moment auparavant, les attaquoient avec fierté. C'est pourquoi Asdrubal lui-même fit retirer ses troupes sur une colline de difficile accès, & mit encore le fleuve entre les ennemis & lui, ordonnant à ses soldats armés à la legere, qu'il avoit envoyés devant, & à sa cavalerie, dispersée de côté & d'autre, de l'y venir joindre. Et ne trouvant pas encore que la colline & le fleuve le mîssent assez en sûreté de la part des ennemis, il entoura son camp de bons retranchements. Ainsi il se livra plusieurs combats, où les deux partis éprouvoient tour à tour la crainte des armes ennemies ; mais dans lesquels la cavalerie Espagnole avoit toujours l'avantage sur celle des Numides, & où les archers Maures avoient peine à résister à des gens armés de bons boucliers, & qui ne leur cedant point en legereté, les surpassoient de beaucoup en courage & en force.

Les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient attirer les Carthaginois au com-

bat, en les harcellant jusques dans leurs retranchements, & que d'ailleurs il n'étoit pas aisé de les y forcer, allerent attaquer, & prirent de force la ville d'Asena, où Asdrubal, en entrant sur les terres des ennemis, avoit fait transporter ses blés & ses autres provisions. En même-temps, ils s'emparerent de toutes les campagnes d'alentour ; & depuis ce moment, ils se débanderent de tous côtés, de leur propre mouvement, sans que l'autorité de leurs chefs fût capable de les contenir, ou dans la marche, ou dans leur camp. Dès qu'Asdrubal se fût apperçû que la bonne fortune avoit rendu les ennemis plus négligents, comme il arrive assez souvent, il exhorta les siens à aller fondre sur eux, pendant qu'ils étoient épars dans la campagne, sans crainte & sans discipline : & aussi-tôt, étant descendu de dessus la colline où il s'étoit mis en sûreté, il marcha droit à leur camp, en ordre de bataille. Les Espagnols furent bien-tôt avertis de son arrivée par les sentinelles & les corps de garde, qui avoient quitté leur poste avec beaucoup de frayeur en les voyant avancer. Aussi-tôt on sonna l'allarme ; & à mesure que quelques-

uns s'étoient saisis de leurs armes, ils couroient au combat, sans attendre le commandement de leurs chefs, sans suivre leurs drapeaux, avec beaucoup de désordre & de confusion. Les premiers arrivés en étoient déja venus aux mains, que les autres étoient encore assez loin, séparés en differentes bandes, tandis que les plus paresseux n'étoient pas encore sortis du camp. Cependant leur audace seule étonna d'abord les gens d'Asdrubal. Mais ensuite, comme ce n'étoit qu'une poignée de gens épars, qui attaquoient des troupes bien serrées, s'appercevant de leur petit nombre, ils commencerent à regarder derriere eux : puis étant poussés de toutes parts, à se ramasser en rond, de façon que se joignant & se collant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, ils n'avoient pas la liberté de remuer ni leurs corps ni leurs armes ; au lieu que les ennemis les ayant investis en tous sens, employerent une grande partie du jour à tuer : jusqu'à ce qu'enfin un petit nombre s'ouvrit un chemin à travers les Carthaginois, & gagna les forêts & les montagnes, abandonnant leur camp à l'ennemi, par un effet de la même

terreur, qui obligea dès le lendemain toute la nation à se soumettre à lui. Mais elle ne demeura pas long-temps en repos. Car le bruit ne se fut pas plutôt répandu dans l'Espagne, qu'Asdrubal avoit reçu ordre de Carthage, de passer incessamment en Italie, que tous les peuples de la province pencherent ouvertement du côté des Romains. C'est pourquoi Asdrubal écrivit aussi-tôt au sénat de Carthage, pour lui apprendre combien le bruit seul de son départ lui avoit été préjudiciable. Que s'il quittoit effectivement la province, il n'auroit pas plutôt passé l'Hebre, qu'elle se déclareroit entierement pour les Romains. Car outre qu'il n'avoit ni géneral ni troupes à laisser à sa place, il assuroit que ceux qui commandoient les armées Romaines, étoient des capitaines d'une experience consommée dans le métier de la guerre, & à qui on auroit bien de la peine à résister, quand on auroit des forces égales à leur opposer. Qu'ainsi, s'ils songeoient à conserver l'Espagne, ils lui envoyassent un successeur à la tête d'une armée considerable : & qu'il trouveroit assez de quoi s'occuper dans cette province, supposé même qu'il

Asdrubal a ordre de passer en Italie.

eût la fortune aussi favorable qu'il pouvoit souhaiter.

Ces lettres firent d'abord quelque impression sur l'esprit des sénateurs ; mais comme, préferablement à tout, ils songeoient à se maintenir dans l'Italie, ils ne changerent point de résolution à l'égard d'Asdrubal & de ses troupes : mais ils firent partir Himilcon avec une bonne armée, & une flotte dont ils augmenterent encore les forces, lui ordonnant de conserver & de défendre l'Espagne, tant par mer que par terre. Ce géneral ne fut pas plutôt arrivé avec ses troupes terrestres & maritimes, qu'il campa, le plus avantageusement qu'il put, son armée de terre ; & ayant mis ses vaisseaux dans une rade, qu'il fortifia de bons retranchements, il alla joindre Asdrubal avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, en prenant toutes les précautions nécessaires contre les peuples au milieu desquels il lui falloit passer, & dont la fidelité lui étoit fort suspecte. Lorsqu'il lui eut exposé les décrets du sénat, & qu'à son tour il eut appris de lui de quelle maniere il falloit faire la guerre en Espagne, il retourna dans son camp, mettant toute sa sûreté

Himilcon vient en Espagne, à la place d'Asdrubal.

dans la promptitude, & sortant toujours des lieux où il passoit, avant que les habitants eussent pû prendre aucune mesure pour l'arrêter. Pour Asdrubal, avant de quitter la province, il tira de l'argent de tous les peuples qui étoient encore sous la domination des Carthaginois, persuadé qu'Annibal lui-même n'avoit obtenu qu'en payant, & le passage de ses troupes en plusieurs endroits de sa route, & le secours des Gaulois, qui l'avoient suivi jusqu'en Italie; & que s'il eût entrepris un si long voyage, sans avoir beaucoup d'argent, il ne seroit jamais arrivé au pié des Alpes. Ayant donc obligé ces nations de lui fournir promptement toutes les sommes qu'il en put tirer, il se rendit sur les bords de l'Hebre. Les deux géneraux Romains n'eurent pas plutôt appris ce qui s'étoit passé dans le sénat de Carthage, & les ordres qu'on avoit donnés à Asdrubal, que renonçant à toute autre entreprise; ils réunirent leurs armées pour s'opposer au départ d'Asdrubal, persuadés que si ce géneral, avec l'armée qu'il avoit en Espagne, venoit à bout de passer en Italie, où on avoit déja bien de la peine à résister à Annibal seul, la jonc-

tion des deux freres entraîneroit infailliblement la ruine de la république. Pressés de ces craintes & de ces inquiétudes, ils joignirent leurs troupes sur les bords de l'Hebre; & ayant passé ce fleuve, il délibererent long-temps s'ils iroient camper à la vûë de l'ennemi, ou s'ils se contenteroient d'attaquer les alliés des Carthaginois, pour mettre Asdrubal dans la nécessité de les secourir, & retarder par là son voyage. Enfin ils se determinerent à attaquer la ville la plus opulente en ce temps-là de tout le pays, & à qui le voisinage du fleuve avoit donné le nom d'Ibera. Dès qu'Asdrubal le sçut, pour faire diversion en faveur de ses alliés, il alla aussi de son côté attaquer une ville qui s'étoit renduë depuis peu aux Romains : ce qui obligea les géneraux ennemis de lever le siege d'Ibera, & de tourner tous leurs efforts contre Asdrubal lui même.

Pendant quelques jours, les deux armées demeurerent campées à cinq milles l'une de l'autre, se contentant d'escarmoucher, sans qu'aucune des deux parût songer à une affaire génerale. Enfin dans le même jour & presque dans le même moment, les géne-

raux des deux partis, comme de concert, donnerent le signal de la bataille; & descendirent dans la plaine avec toutes leurs forces. Les Romains étoient partagés en trois corps. Une partie des soldats armés à la legere étoit placée parmi ceux qui étoient aux premiers rangs; les autres dans le centre. La cavalerie étoit répanduë sur les deux aîles, & les couvroit. Asdrubal mit les Espagnols au corps de sa bataille, les Carthaginois à l'aîle droite, & les Africains à la gauche, avec les troupes auxiliaires. A l'égard de la cavalerie, il plaça celle des Numides devant l'infanterie des Carthaginois, & les autres devant celle qui étoit composée d'Africains, sur les deux aîles. Il ne rangea pas tous les Numides à la droite, mais seulement ceux qui traînant deux chevaux à la fois, avoient coutume, dans le plus fort de la mêlée, de sauter tout armés sur le plus frais de dessus celui qui étoit las & harassé. Telle étoit la legereté des cavaliers. Telle étoit la souplesse & la docilité des chevaux, pour se prêter à tous leurs mouvements. Les géneraux des deux partis ayant rangé leurs armées dans l'ordre que je viens de dire,

avoient autant de motifs d'esperer les uns que les autres; car leurs troupes étoient à peu près égales par rapport à l'espece & au nombre des soldats. Mais les sentimens & les courages étoient biens differens. Car quoique les Romains fissent la guerre loin de leur patrie, leurs géneraux n'avoient pas laissé de leur persuader qu'ils combattoient pour l'Italie & pour la ville de Rome. C'est pourquoi, faisant dépendre leur retour auprès de leurs femmes & de leurs enfans, du succès de cette bataille, ils s'étoient déterminés à vaincre, ou à mourir. L'autre parti étoit composé de gens qui n'avoient pas la même ardeur, ni la même résolution. La plus grande partie des soldats étoient des Espagnols, qui aimoient mieux être vaincus en Espagne, que d'y vaincre, pour être traînés en Italie. Ainsi ceux qui étoient au corps de la bataille, lâcherent pié dès le premier choc, presque avant d'avoir lancé aucun trait. Puis voyant que les Romains s'avançoient contre eux avec beaucoup de vigueur, ils prirent ouvertement la fuite. Les deux aîles ne combattirent pas pour cela avec moins de courage; les Carthaginois d'un cô-

té, & les Africains de l'autre, pressoient leurs ennemis, qu'ils tenoient comme investis. Mais dès que l'infanterie des Romains se fût avancée toute entiere dans le milieu, elle se trouva en état d'écarter les deux aîles des Carthaginois. Et quoiqu'elle eût deux combats à soutenir en meme-temps, elle fut cependant victorieuse dans l'un & dans l'autre. Car après avoir défait & mis en fuite ceux qui étoient au centre, elle se trouva superieure en valeur & en nombre à ceux qui restoient. Il y eut beaucoup de sang répandu dans cette occasion : & si les Espagnols n'avoient pas pris la fuite dès le commencement de l'action, il s'en fût sauvé très-peu d'une si grande armée. La cavalerie ne donna point. Car dès que les Maures & les Numides virent que la victoire se déclaroit pour leurs ennemis par la défaite du corps de bataille, il prirent ouvertement la fuite; & faisant marcher les élephants devant eux, ils laisserent les deux aîles découvertes. Asdrubal, de son côté, ayant soutenu le combat jusqu'au bout, se sauva du milieu du carnage avec un petit nombre de gens. Les Romains s'emparerent de son camp, & le pil-

lerent. Le succès de cette bataille affermit dans le parti des Romais ceux des Espagnols qui auparavant étoient encore partagés entr'eux & les Carthaginois : au lieu qu'Asdrubal perdit l'esperance, non-seulement de passer en Italie avec son armée, mais même de demeurer en Espagne avec quelque sûreté. Ces bons succès annoncés à Rome par les lettres des Scipions, y causerent beaucoup de joye, non-seulement de ce qu'on avoit vaincu Asdrubal en Espagne, mais encore plus de ce qu'on l'avoit empêché de passer en Italie.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, Petilie, ville de l'Abruze, se rendit à Himilcon, l'un des officiers d'Annibal, après plusieurs mois de siege. Mais cet avantage couta bien cher aux Carthaginois, qui ne purent la réduire que par la famine, après y avoir vû tuer leurs leurs plus braves soldats, sans compter un grand nombre de blessés. Car les assiegés, après avoir consumé tous leurs grains, & mangé tous les animaux qui servent ordinairement à la nourriture des hommes, furent enfin réduits à vivre de cuirs, d'herbes, de racines, d'écorces,

Petilie prise par Himilcon.

& de fruits sauvages qu'ils trouvoient sur les ronces & les épines ; & ne purent se résoudre à se soumettre, que quand les forces leur manquerent, pour se tenir sur leurs murailles, & soutenir le poids de leurs corps & de leurs armes. Annibal s'étant rendu maître de cette place, marcha du côté de Cosense, qu'il reçut à composition au bout de quelques jours, ses habitants n'ayant pas eu à se défendre autant de constance & d'opiniâtreté que les Petiliens. A peu près dans le même temps, l'armée des Brutiens assiegea Crotone, ville Grecque, autrefois puissante par le nombre & la valeur de ses habitants ; mais alors tellement affoiblie par les pertes considerables qu'elle avoit faites en plusieurs occasions, qu'à peine y pouvoit-on compter vingt mille citoyens de tout âge. Ce qui fit que les ennemis la trouvant sans défense, s'en emparerent aisément. Ils ne purent se rendre maîtres de la citadelle, où quelques-uns des habitants se refugierent pendant le tumulte, s'étant échappés du carnage que les Brutiens firent après avoir pris la ville d'assaut. Ceux de Locres, trahis par les premiers de la ville, tomberent aussi sous

Crotone prise par les Brutiens.

la puissance des Brutiens & des Carthaginois. Rhege fut la seule ville de ce canton qui demeura fidelle aux Romains jusquau bout, & qui conserva ses loix & sa liberté. Cette aversion pour l'alliance des Romains passa jusqu'en Sicile: & la maison même d'Hieron n'en fut pas tout-à-fait exempte. Car Gelon, son fils aîné, méprisant la vieillesse de son pere, & ne craignant plus les Romains depuis qu'ils avoient été vaincus à Cannes, s'engagea dans le parti des Carthaginois; & auroit causé en Sicile une révolution génerale, si, dans le temps qu'il armoit la multitude, & faisoit tous ses efforts pour soulever ses alliés, il n'eût été emporté par une mort, qui vint si à propos, que son pere lui-même fut soupçonné d'avoir avancé ses jours. Voilà les événements divers qui se passerent cette année en Italie, en Afrique, en Sicile & en Espagne. Sur la fin de cette même année, Q. Fab. Maximus demanda au sénat, qu'il lui fût permis de faire la dédicace du temple qu'il avoit promis de bâtir en l'honneur de Venus Erycine, pendant qu'il étoit dictateur. Et le sénat rendit un arrêt, qui portoit, que T. Sempronius, alors dési-

Gelon, fils d'Hieron, prend le parti des Carthaginois.

gné consul, proposeroit au peuple, dès qu'il seroit entré en charge, de créer Q. Fabius duumvir, afin de faire cette ceremonie. Et les trois fils de M. Emilius Lepidus, qui avoit été consul & augure, firent célebrer pendant trois jours dans la place publique, des jeux funebres à l'honneur de leur pere ; & pour la même raison, & pendant le même espace de temps, donnerent au peuple le spectacle d'un combat de vingt-deux paires de gladiateurs. Les édiles curules C. Letorius & Tib. Sempronius Gracchus, consul désigné, qui avoit été maitre de la cavalerie pendant son édilité, représenterent les jeux appellés Romains, aussi pendant trois jours. On continua aussi pendant le même temps les jeux plebeiens que donnerent les édiles M. Aurelius Cotta & M. Claudius Marcellus. Sur la fin de la troisiéme année de la guerre qu'on avoit avec Annibal, Tib. Sempronius, consul, entra en charge aux ides de Mars. Et les préteurs Q. Fulvius Flaccus, qui avoit été consul & censeur, & M. Valerius Levinus, se trouverent chargés, après avoir tiré au sort, le premier, de rendre la justice à Rome aux citoyens mê-

T. Sempronius, consul. An. de Rome 537.

me, & le second, d'exercer la même charge à l'égard des étrangers. Le sort donna la Sicile pour département à Appius Claudius Pulcher, & celui de la Sardaigne à Q. Mucius Scevola. Le peuple voulut que M. Marcellus continuât à commander en qualité de Proconsul, parce que depuis la bataille de Cannes, il étoit le seul géneral qui eût combattu avec avantage contre Annibal, en Italie.

Le premier jour que le sénat s'assembla dans le Capitole, pour déliberer des affaires de la république, il ordonna que cette année les citoyens payeroient le double du tribut ordinaire, & que de la moitié du total qui seroit exigée sur le champ, on payeroit comptant aux soldats tout ce qui leur étoit dû pour les services passés. Ceux qui s'étoient trouvés à Cannes, furent exceptés de ce nombre. A l'égard des armées, le consul T. Sempronius, en conséquence de ce qui fut reglé dans la même assemblée, ordonna aux deux legions de la ville de se trouver à un jour marqué à Cales, d'où on les conduiroit dans le camp de Claudius Marcellus au-dessus de Suessule. Et le préteur Appius

Double tribut imposé aux Romains.

Claudius Pulcher eut ordre de prendre les troupes de ce canton, qui étoient sur tout les restes de l'armée de Cannes, pour les transporter en Sicile, & de renvoyer à Rome celles qui étoient dans cette province. M. Claudius Marcellus alla prendre les deux legions de la ville à Cales, où on leur avoit commandé de se rendre, pour les conduire dans le camp surnommé Claudien. Appius Claudius ordonna à T. Metellus Croto, son lieutenant, d'aller se mettre à la tête des vieilles troupes & de les faire passer en Sicile. D'abord les sénateurs avoient attendu, sans rien dire, que le consul tînt les assemblées pour se nommer un collegue. Mais quand ils virent qu'on avoit éloigné, comme à dessein, M. Marcellus, à qui ils destinoient cette dignité préferablement à tout autre, comme une récompense des belles actions qu'il avoit faites pendant sa préture, ils commencerent à murmurer ouvertement. Le consul s'étant apperçu de leur mécontentement : Messieurs, leur „ dit-il, on n'a rien fait que pour le „ bien de la république. Car il étoit à „ propos que M. Marcellus passât „ dans la Campanie, pour y faire l'é-

change des armées, & que les aſ- «
ſemblées ne fûſſent indiquées qu'a- «
près qu'il ſe feroit acquitté de ſa «
commiſſion, & qu'il feroit revenu «
à Rome ; afin que vous puſſiez «
avoir un conſul tel que les conjonc- «
tures préſentes le demandent, & que «
vous le déſirez vous-mêmes. Ainſi «
on ne parla plus d'aſſemblées juſqu'au retour de Marcellus. En attendant, on créa duumvirs Q. F. Maximus & T. Otacilius, pour faire la dédicace des temples de Venus Erycine & de la Prudence. Ils ſont l'un & l'autre dans le Capitole, ſéparés par un ſeul canal. Pour ce qui eſt des trois cent cavaliers Campaniens, qui, après avoir ſervi en Sicile avec beaucoup de zele & de fidelité, étoient revenus à Rome, le peuple fit une loi, par laquelle il leur donnoit le droit de bourgeoiſie à Rome, & ordonnoit qu'ils ſeroient regardés comme citoyens de la ville municipale de Cumes, à commencer la veille du jour que le peuple de Capouë s'étoit révolté contre les Romains. Ce qui donna lieu à ce reglement, c'eſt que ces cavaliers ne ſçavoient pas eux-mêmes à qui ils appartenoient, ayant abandonné leur an-

cienne patrie, & n'ayant pas encore été adoptés dans celle où ils s'étoient rendus. Dès que Marcellus fut revenu de l'armée, on tint les assemblées, pour créer un seul consul en la place de Lucius Posthumius. Marcellus fut nommé, d'un consentement unanime de tout le peuple, & entra en charge dans le moment même. Mais dans le temps même de la ceremonie, on entendit un coup de tonnere; ce qui fit que les augures, qui furent consultés là-dessus, déclarerent que sa création étoit vicieuse. Les sénateurs en convenoient. Ils disoient que les dieux n'avoient pas trouvé bon qu'on créât deux plebeiens consuls en même-temps, ce qui n'étoit point encore arrivé. Il se démit donc; & on lui substitua Q. Fabius Maximus, qui fut alors consul pour la troisiéme fois. Cette année, la mer parut s'enflammer. Auprès de Sinuesse, une vache fit un poulain: & à Lanuvium, dans le temple de Junon Sospite, les statuës jetterent du sang; & il plut des pierres aux environs du même temple. On fit, selon la coutume, une neuvaine, à cause de cette pluye. On fit avec beaucoup de dévotion des sacri-

Marcellus créé consul en la place de Posthumius.

Q. Fabius Maximus substitué à Marcellus.

ces propres à détourner les suites funestes qu'annonçoient les autres prodiges.

Les consuls partagerent entr'eux les armées. Le consul Fabius eut pour lui l'armée que M. Junius avoit commandée pendant sa dictature : & son collegue Sempronius vingt-cinq mille alliés, ausquels on joignit les esclaves qui s'étoient engagés volontairement à porter les armes. On donna au préteur M. Valerius les legions qui étoient revenuës de Sicile. Le proconsul M. Claudius fut mis à la tête de celles qui devoient veiller à la conservation de Nole, au-dessus de Suessule : les préteurs à qui étoient échuës la Sicile & la Sardaigne, partirent pour se rendre à leurs départements. Les consuls firent publier un édit, qui ordonnoit que toutes les fois qu'ils convoqueroient le sénat, les sénateurs, & ceux qui avoient droit de dire leurs avis parmi eux, s'assembleroient auprès de la porte Capene. Les préteurs qui étoient chargés de rendre la justice, firent placer leurs tribunaux auprès de la piscine publique. Ce fut là qu'ils ordonnerent que les parties fussent assignées, & que les procès fussent dé-

cidés cette année. Cependant dans le temps que Magon, frere d'Annibal, étoit sur le point de partir de Carthage, pour conduire en Italie douze mille fantassins & quinze cent cavaliers, vingt élephants & mille talents d'argent, avec une escorte de soixante galeres; on y apprit que les Carthaginois avoient été battus en Espagne, & que presque tous les peuples de cette province étoient passés dans le parti des Romains. Quelques-uns étoient d'avis, que sans songer à l'Italie, on fit passer Magon en Espagne avec cette flotte & les troupes dont on vient de parler; lorsque tout d'un coup il se présenta une occasion de recouvrer la Sardaigne. On publioit que les Ro-
„ mains n'avoient que fort peu de
„ troupes dans cette isle: qu'ils y en-
„ voyoient un préteur nouveau, &
„ sans experience, en la place d'Au-
„ lus Cornelius, qui avoit long-
„ temps gouverné la province, &
„ qui la connoissoit parfaitement.
„ Que d'ailleurs les Sardiots étoient
„ las de l'empire des Romains, qui,
„ l'année précedente, les avoient trai-
„ tés avec une extrême rigueur, en
„ les contraignant de fournir de l'ar-
gent

gent & du blé au-dessus de leurs «
forces. Qu'il ne manquoit qu'un «
chef à la révolte. Ces plaintes furent portées à Carthage par des députés qu'y envoyerent secretement les premiers de la Province, & sur tout Hampsicoras, le plus considerable de tous, par son credit & ses richesses. Ces deux nouvelles, qu'ils apprirent dans le même temps, ayant excité tout à la fois dans leurs esprits la crainte & l'esperance, ils envoyerent Magon en Espagne, avec ses vaisseaux & ses troupes; & choisirent Asdrubal, surnommé le chauve, pour l'expedition de Sardaigne, avec des forces à peu près égales à celles que commandoit Magon. Les consuls Romains, de leur côté, n'eurent pas plutôt terminé les affaires qui les retenoient dans la ville, qu'ils se disposerent à partir pour la guerre. Sempronius ordonna aux troupes qu'il devoit commander, de se rendre à Sinuesse au jour qu'il leur marqua. Q. Fabius partit aussi, pour aller se mettre à la tête de son armée, après avoir commandé aux habitants de la campagne, suivant la permission qu'il en avoit obtenuë du sénat, de transporter tous leurs grains

dans les villes fortifiées, avant les calendes de Juin; en déclarant à ceux qui n'auroient pas obeï, qu'il ravageroit leurs terres, vendroit leurs esclaves à l'encan, & mettroit le feu dans leurs maisons. On n'exempta pas même des fonctions tumultueuses de la guerre les préteurs qu'on avoit créés pour l'administration paisible de la justice. On envoya Valerius dans l'Apouille, pour recevoir l'armée des mains de Varron, & la faire passer en Sicile, sous la conduite de quelqu'un des lieutenants; pendant que lui-même se mettroit à la tête des legions qui revenoient de Sicile, & les employeroit à défendre les côtes maritimes d'entre Brindes & Tarente, avec le secours d'une flotte de vingt cinq vaisseaux, dont on lui donna aussi le commandement. Q. Fulvius, préteur de la ville, avec un pareil nombre de vaisseaux, fut chargé de garder les côtes voisines de Rome. Le proconsul Varron eut ordre de faire des levées dans le territoire de Picene, & de veiller à la conservation de cette contrée. T. Otacilius Crassus n'eût pas plutôt consacré le temple de la Prudence, qu'il fut envoyé en Sicile pour commander

la flotte qu'on tenoit dans les ports, ou sur les côtes de cette isle.

Tous les Rois & toutes les nations avoient les yeux ouverts sur le démêlé fameux qui avoit fait prendre les armes aux deux plus puissants peuples de la terre. Philippe, roi de Macedoine, s'y interessoit particulierement, étant, plus qu'aucun autre, voisin de l'Italie, dont il n'étoit séparé que par la mer Ionienne. Dès qu'il apprit qu'Annibal avoit passé les Alpes, son premier mouvement fut de se réjouir, de voir deux républiques si puissantes aux mains l'une contre l'autre: & tant que leurs forces parurent égales, il douta pour laquelle des deux il dévoit souhaiter que la victoire se déclarât. Mais quand il sçut qu'Annibal avoit défait les Romains dans les trois batailles qu'il leur avoit livrées presque coup sur coup, il passa du côté de la fortune, & envoya des ambassadeurs au vainqueur, pour le féliciter. Ces ambassadeurs eurent grand soin d'éviter les ports de Brindes & de Tarente, sçachant qu'ils étoient gardés par les vaisseaux & les troupes des Romains. Ainsi ils vinrent débarquer auprès du temple de Junon, au promontoire qui

Ambassadeurs envoyés à Annibal par Philippe.

a donné le nom de Lacinienne à cette déesse. De là, traversant l'Apouille, pour venir à Capoue, ils donnerent dans une garde de soldats Romains, qui les conduisirent au préteur Valerius, campé près de Nucerie. Xenophanes, chef de l'ambassade, ne se démonta point. Il dit hardiment à Valerius qu'il venoit de la part du roi Philippe, pour demander aux Romains leur amitié & leur alliance. Qu'il étoit chargé des ordres de son maître pour les consuls, pour le sénat, & le peuple Romain, & qu'il demandoit qu'on le conduisit vers eux. Valerius charmé des offres avantageuses d'un Roi si puissant, dans un temps où la république étoit abandonnée de ses anciens alliés, reçut ses ennemis avec tout le zele & toute la bienveillance qu'il auroit pû témoigner à des amis & à des hôtes. Il leur donna des guides, à qui il commanda de les conduire par des routes sûres, & de leur faire connoître, avec beaucoup de soin, les postes qui étoient occupés par les Romains, ou par les Carthaginois. Xenophanes, en passant toujours au milieu des troupes des Romains, se rendit dans la Campanie; & de là, si-

Ruse de Xenophanes, chef de l'ambassade.

tôt qu'il trouva l'occasion de s'échapper, il vint dans le camp d'Annibal, avec qui il fit, au nom de Philippe, une alliance, dont les conditions étoient, que le roi de Macedoine « passeroit en Italie avec une flotte « de deux cent vaisseaux, qu'il pa- « roissoit être en état de fournir: qu'il « en ravageroit les côtes, & de son « côté, feroit la guerre aux Romains « de toutes ses forces, tant par terre, « que par mer. Que quand on les au- « roit soumis, l'Italie, avec la ville « de Rome, & tout le butin, appar- « tiendroit à Annibal & aux Cartha- « ginois. Qu'ensuite ils passeroient « ensemble dans la Grece, & feroient « la guerre aux nations que Philippe « indiqueroit: & que toutes les terres, « tant du continent que des isles qui « avoisinent la Macedoine, seroient « ajoutées au royaume de ce prince. «

Alliance faite entre Philippe & Annibal.

Telles furent, à peu près, les conditions du traité qui fut fait entre Annibal & les ambassadeurs de Philippe. Annibal envoya avec eux Gisgon, Bostar & Magon, pour confirmer l'alliance avec le Roi lui-même. Tous ensemble se rendirent au même temple de Junon Lacinienne, où le vais-

seau des Macedoniens étoit caché dans une rade, & dans lequel ils s'embarquerent. Ils étoient déja en pleine mer, lorsqu'ils furent apperçus par les vaisseaux Romains qui gardoient les côtes de la Calabre. P. Valerius détacha quelques vaisseaux legers, avec ordre de poursuivre celui des Macedoniens & de le ramener. Les ambassadeurs firent d'abord tous leurs efforts pour échapper. Mais voyant qu'on étoit prêt de les atteindre, ils se rendirent d'eux-mêmes aux Romains. Quand on les eut présentés à Valerius, il leur demanda qui ils étoient, d'où ils venoient, & où ils avoient dessein d'aller. Xenophanes, à qui son premier mensonge avoit assez bien réussi, répondit d'abord, que le roi Philippe l'avoit envoyé en ambassade vers les Romains. Que M. Valerius étoit le seul qu'il eût pû joindre. Qu'il lui avoit été impossible de traverser la Campanie, qu'il avoit trouvée remplie de troupes ennemies. Mais ensuite l'habillement Carthaginois ayant rendu les ambassadeurs d'Annibal, suspects au géneral Romain, il les interrogea, & leur réponse acheva de les trahir. Alors il prit

Xenophanes pris par les Rom. & envoyé à Rome avec ses compagnons.

à part ceux de leur ſuite : & les ayant intimidés par la crainte des ſupplices, il les obligea de lui livrer les lettres qu'Annibal écrivoit à Philippe, & découvrit par là le traité qui avoit été conclu entre ce prince & les Carthaginois. Quand Valerius fut informé de tout ce qu'il vouloit ſçavoir, il jugea que le meilleur étoit d'envoyer au plûtôt à Rome, au ſénat, ou aux conſuls, en quelque lieu qu'ils fuſſent, les priſonniers qu'il avoit faits, & tous ceux de leur ſuite. Il choiſit pour cet effet cinq galeres des plus legeres, qu'il fit partir, ſous les ordres de L. Valerius Antias, à qui il commanda de diſtribuer les députés dans les vaiſſeaux, de façon qu'ils ne puſſent avoir aucune communication avec perſonne, ni même entre eux. Dans le même temps, Aulus Cornelius Mammula revint de ſon gouvernement de Sardaigne ; & après avoir expoſé la ſituation de cette province, il ajouta, que les peuples étoient prêts à ſe ſoulever & à prendre les armes, pour ſe ſouſtraire à la domination des Romains. Que la mauvaiſe qualité de l'air & des eaux du pays avoient fait tomber Q. Mucius, ſon ſucceſſeur, dans une mala-

die, à la verité, moins dangereuse que longue; mais qui le mettoit cependant hors d'état de soutenir de long-temps les fatigues de la guerre. Que les troupes qui étoient actuellement en Sardaigne étoient assez fortes pour contenir en paix une province qui eût été exempte de mouvements; mais qu'elles étoient trop foibles pour résister à la guerre dont celle-là étoit menacée. Les sénateurs ordonnerent à Q. Fulvius Flaccus de lever cinq mille piétons & quatre cent cavaliers, & de faire passer incessamment cette legion en Sardaigne, avec un lieutenant, tel qu'il le voudroit choisir, pour la commander, jusqu'à la convalescence de Q. Mucius. On chargea de cette expedition T. Manlius Torquatus, qui avoit été deux fois consul & censeur, & avoit soumis les Sardiots dans son premier consulat. A peu près dans le même temps, la flotte que les Carthaginois envoyoient aussi en Sardaigne, sous le commandement d'Asdrubal, surnommé le Chauve, ayant été battuë d'une horrible tempête, vint échouer contre les isles Baleares. Tout l'équipage avoit été fort maltraité; & le corps même des vaisseaux si furieu-

ſement ébranlé, qu'on fut obligé de les tirer à ſec, & d'employer un temps très-conſiderable à les radouber.

Pour revenir à l'Italie, comme la bataille de Cannes avoit abbattu les forces des Romains, & que les délices de Capouë avoient amolli le courage des Carthaginois; on n'y faiſoit plus la guerre avec tant de vigueur. Ce relâchement donna tant de confiance aux Campaniens, qu'ils entreprirent de ſoumettre ceux de Cumes à leur domination. Ils employerent d'abord les ſollicitations, pour les engager à quitter le parti des Romains. Mais n'ayant pû réuſſir par cette voye, ils eurent recours à la ruſe pour les ſurprendre. Tous les ans, à pareil jour, les Campaniens ſe rendoient dans la petite ville de Hama, pour y célébrer un ſacrifice commun à toute la nation. Ils firent ſçavoir à ceux de Cumes que le ſénat de Capouë y viendroit, & inviterent celui de Cumes à s'y trouver auſſi, afin qu'ils puſſent déliberer enſemble de leurs interêts communs: qu'il étoit important que les deux peuples euſſent les mêmes alliés & les mêmes ennemis. Qu'ils au-

Entrepriſes des Campaniens contre ceux de Cumes.

roient soin d'y placer une escorte de gens armés, afin qu'ils n'eussent rien à craindre de la part des Romains, ou des Carthaginois. Ceux de Cumes se douterent bien de la fraude des Campaniens : mais le moyen de la rendre inutile, & de les faire tomber eux-mêmes dans le piége, étoit de consentir à tout ; ce qu'ils firent. Cependant Gracchus étant arrivé à Sinuesse, où il avoit donné rendez-vous à ses troupes, en fit la revûë génerale ; & après avoir passé le Vulturne, alla camper auprès de Literne. Là, comme il n'avoit point actuellement d'ennemis sur les bras, il faisoit faire de fréquens exercices à ses soldats, afin que les nouveaux, dont la plupart étoient des esclaves qui s'étoient enrollés volontairement, s'accoutumâssent à suivre leurs drapeaux, & à reprendre leurs rangs dans la bataille. Mais sa principale attention étoit de les entretenir dans une grande union. C'est pourquoi, afin de prévenir les querelles, il „ voulut, que les lieutenants & les „ tribuns défendissent expressément „ aux soldats de reprocher à qui que „ ce fût son ancienne fortune, & „ qu'on ne mît aucune difference en-

tre les nouveaux & les veterans, « entre ceux qui étoient libres, & « ceux qui ne l'étoient pas. Qu'on « étoit assez noble & assez distingué, « quand on portoit les armes pour le « salut & pour la gloire du peuple « Romain. Que la même fortune qui « avoit voulu qu'on fît des loix ex- « traordinaires pour défendre la répu- « blique, vouloit aussi qu'on les main- « tînt & qu'on les observât. Les sol- « dats ne furent pas moins soigneux d'obéir à ces reglements, que les officier à les établir : & on vit bien-tôt regner dans cette armée une si grande concorde, qu'on oublia presque la condition dont chacun avoit été tiré pour devenir soldat. Telles étoient les occupations de Gracchus, quand il apprit des députés qui lui furent envoyés les propositions que les Campaniens avoient faites à ceux de Cumes, & la réponse qu'ils en avoient reçûë. On lui fit entendre en même-temps, que le sacrifice dont on a parlé se feroit au bout de trois jours, & que non-seulement le sénat, mais encore le peuple & l'armée de Capouë, y assisteroient. Gracchus ordonna à ceux de Cumes de transporter tous leurs effets

de la campagne dans la ville, & de se tenir renfermés dans leurs murailles. Pour lui, la veille du sacrifice, il se mit en marche pour s'approcher de Cumes, qui n'est éloigné de Hama, que d'environ trois milles. Les Campaniens s'y étoient déja assemblés en grand nombre, comme ils en étoient convenus : & assez près de là, Marius Alfius, leur premier magistrat, étoit campé, avec quatorze mille hommes bien armés, occupé, en apparence, aux préparatifs du sacrifice; mais beaucoup plus attentif à conduire son stratagême, qu'à fortifier son camp, & à le mettre en sûreté par les voyes usitées dans la guerre. Cette céremonie duroit ordinairement pendant trois jours. Elle commençoit le soir, & finissoit avant minuit. Gracchus crut que c'étoit le temps où il devoit attaquer les Campaniens. Ainsi ayant mis des gardes aux portes de Cumes, afin d'empêcher que personne en sortît pour donner avis de son dessein, il commanda à ses soldats de manger sur les quatre heures du soir, & de se reposer le reste du jour, pour être en état de s'assembler à l'entrée de la nuit. Il partit à la premiere veille; & étant

arrivé à Hama, avec beaucoup de silence, sur le minuit, il entra en même-temps par toutes les portes dans le camp des Campaniens, qu'il trouva fort négligé, comme il arrive parmi des gens qui ont grand besoin de dormir. La plupart furent tués, les uns dans leurs lits, où ils étoient ensevèlis dans le sommeil; les autres, à mesure qu'ils revenoient sans armes du sacrifice, où leur zele les avoit retenus plus long-temps que les autres. Les Campaniens perdirent plus de deux mille hommes dans ce désordre nocturne, avec leur chef Marius Alfius. On leur prit 34 étendarts.

Gracchus surprend les Campaniens à Hama, & les défait.

Gracchus ne perdit pas cent soldats. Il demeura maître du camp des ennemis; & après l'avoir pillé, il se retira promptement à Cumes, craignant qu'Annibal, qui étoit campé sur le mont Tifate, au-dessus de Capouë, ne le vint attaquer. Sa conjecture se trouva juste, & sa précaution salutaire. Car dès qu'on eut reçu à Capouë la nouvelle de cette défaite, Annibal partit sur le champ, & marcha avec beaucoup de promptitude vers Hama, se persuadant qu'il y trouveroit encore les Romains, & qu'une armée

de nouveaux ſoldats, la plupart eſclaves, aveuglée par ſa proſperité, ſe ſeroit amuſée à dépouiller les vaincus, & à ramaſſer le butin. Il rencontra en chemin ceux qui s'étoient échappés du combat, & ayant fait mettre les bleſſés ſur des chariots, il leur donna une eſcorte pour les conduire ſûrement à Capouë. Mais quelque diligence qu'il eût faite, il ne rencontra plus d'ennemis à Hama, où il ne vit que les veſtiges de la défaite de ſes alliés, & la terre jonchée de leurs corps morts. Quelques uns lui conſeilloient de courir de là à Cumes, & d'attaquer la ville. Annibal, qui avoit manqué la ville de Naples, auroit bien voulu s'emparer de Cumes, pour avoir une ville maritime en ſa poſſeſſion. Mais comme il n'avoit fait prendre à ſes ſoldats que leurs armes, afin qu'ils marchâſſent avec plus de legereté, il retourna ſur ſes pas dans ſon camp de Tifate. De là, fatigué par les prieres des Campaniens, il retourna, dès le lendemain à Cumes, avec toutes les machines dont on ſe ſert pour prendre les villes d'aſſaut ; & après avoir ravagé tout le pays, il ſe campa à mille pas de la ville. Gracchus ſentoit bien

qu'avec les forces qu'il avoit, il n'étoit pas en état de la défendre contre les Carthaginois. Mais la honte d'abandonner dans un peril si pressant des alliés qui imploroient son assistance, & celle du P. R. l'empêcha d'en sortir. Et Fabius, son collegue, qui étoit campé à Cales, n'osoit pas non plus passer le Vulturne pour venir à son secours; ayant été obligé premierement de retourner à Rome, pour y reprendre les auspices, puis d'offrir, pour expier plusieurs prodiges qu'on annonçoit coup sur coup, des sacrifices & des prieres, que, selon le rapport des Aruspices, les dieux ne sembloient pas agréer.

Tandis que ces raisons retenoient Fabius, Sempronius étoit investi dans Cumes, & Annibal avoit déja fait avancer ses machines pour y donner l'assaut. Il avoit élevé contre la ville une grande tour de bois : mais le consul, de son côté, lui en opposa une beaucoup plus haute, par le moyen de plusieurs grosses poutres qui lui servoient de baze, & qui étoient posées en travers sur le mur, déja assez exaucé par lui-même. De là ils défendoient d'abord la ville & la muraille à coups

de pierres, de pieux, & de tous les traits qu'on lance de loin. Puis quand ils virent la tour d'Annibal appliquée contre le mur, ils y mirent le feu par le moyen de plusieurs flambeaux qu'ils y jetterent tout à la fois. Cet embrâsement jetta la consternation parmi les ennemis, jusqu'à les obliger à se précipiter du haut de la tour en bas. Aussi-tôt les Romains firent une sortie par deux portes de la ville en même-temps, & repousserent les Carthaginois jusques dans leur camp avec tant de vigueur, qu'il sembla ce jour-là que c'étoit Annibal, & non le consul, qui étoit assiegé. Environ treize cent Carthaginois furent tués dans cette action, & on en prit en vie cinquante-neuf, qui ne s'attendant à rien moins qu'à une sortie, furent enlevés dans leurs postes, où ils ne se tenoient nullement sur leurs gardes. Gracchus n'attendit pas que les ennemis se fussent remis de leur consternation, pour faire sonner la retraite & retirer les siens dans la ville. Le lendemain Annibal se flattant que le consul, enflé de l'avantage qu'il avoit remporté, se présenteroit pour livrer un combat dans les formes, rangea les siens en bataille entre son

camp & la ville. Mais quand il vit que les ennemis se contentoient de défendre leurs murailles à l'ordinaire, sans tenter aucune entreprise temeraire, il retourna dans son camp de Tifate, avec le regret & la confusion d'avoir manqué son coup. Dans le même temps que le siege de Cumes fut levé, Tib. Sempronius Longus battit Hannon, qui commandoit un corps de Carthaginois auprès d'Agrometo, dans la Lucanie. Il lui tua plus de deux mille hommes, n'en ayant pas perdu lui-même plus de deux cent quatre-vingt, & lui prit quarante-un étendarts. Hannon chassé de la Lucanie, retourna dans l'Abruzze. M. Marcellus reprit aussi de force, dans le pays des Hirpiniens, trois villes qui avoient abandonné les Romains, & fit trancher la tête à Vercellus & à Sicilius, auteurs de la revolte. Et après avoir vendu à l'encan plus de mille prisonniers, & accordé le reste du butin au soldat, il ramena son armée à Nucerie.

Annibal ayant inutilement attaqué Cumes retourne dans son camp.

Pendant que ces choses se passoient dans la Lucanie & dans le pays des Hirpiniens, les cinq galeres qui conduisoient à Rome les ambassadeurs de

Philippe, & ceux d'Annibal, qu'on avoit fait prisonniers, après avoir rangé presque toutes les côtes de l'Italie, en allant de la mer de Toscane dans le golphe Adriatique, vinrent à passer vis-à-vis de Cumes. Gracchus, qui ne sçavoit si ces vaisseaux appartenoient à la république ou aux ennemis, en détacha quelques-uns de sa flotte pour les aller reconnoître. Par les questions qui se firent de part & d'autre, on sçut que l'un des consuls étoit à Cumes. Ainsi Valerius, qui commandoit les cinq galeres, entra dans le port de cette ville, & livra à Gracchus les prisonniers dont il étoit chargé, avec les lettres d'Annibal à Philippe. Quand il en eut fait la lecture, il les recacheta soigneusement, & les envoya par terre au sénat, ordonnant à Valerius de continuer sa route par mer, avec ses prisonniers. Les lettres & les prisonniers arriverent à Rome à peu près dans le même temps. Quand on eut examiné l'affaire, & qu'on eut reconnu que la réponse des ambassadeurs étoit conforme à ce qui étoit contenu dans les lettres, les sénateurs furent extrêmement affligés, de voir que dans un temps où ils avoient bien de la

peine à resister à Annibal, ils alloient encore avoir sur les bras un ennemi aussi puissant que Philippe. Mais bien loin de se laisser entierement abbattre par la crainte, ils délibererent sur le champ des moyens de porter eux-mêmes la guerre en Macedoine, pour empêcher ce prince de les venir attaquer en Italie. Après avoir fait mettre les ambassadeurs en prison, & vendu à l'encan ceux de leur suite, ils ordonnerent qu'on équiperoit vingt-cinq galeres nouvelles, pour les joindre aux vingt-cinq que commandoit P. Valerius Flaccus. Quand elles furent en état de naviger, elles prirent encore les cinq qui avoient amené les prisonniers, & toutes ensemble, au nombre de trente, partirent d'Ostie pour faire voile à Tarente. P. Valerius eut ordre d'embarquer les soldats de Varron, que le lieutenant Apustius commandoit à Tarente; & avec cette flotte, composée de cinquante vaisseaux, non-seulement de défendre les côtes d'Italie, mais encore d'examiner les mouvements qu'on pouvoit faire du côté de la Macedoine. Que si les desseins de Philippe s'accordoient avec les lettres d'Annibal, & la réponse des

ambaſſadeurs, il en donnât avis par lettres au préteur M. Valerius; afin que ce dernier laiſſant à L. Apuſtius le commandement de ſon armée, vint prendre la flotte à Tarente pour la conduire au plutôt en Macedoine, & retenir Philippe dans ſes propres états. L'argent qu'on avoit envoyé à Appius Claudius en Sicile pour payer le roi Hieron, fut deſtiné à l'entretien de la flotte & des troupes employées à la guerre de Macedoine. L. Apuſtius le fit porter à Tarente. Hieron fournit auſſi deux cent mille boiſſeaux de froment & cent mille d'orge.

Philippe envoye de nouveaux ambaſſadeurs à Annibal.

Tandis que les Romains étoient occupés à ces préparatifs, un des vaiſſeaux Macedoniens, qu'on avoit pris & envoyés à Rome, ſe ſépara des autres, & retourna vers ſon maître, qui apprit par là que ſes ambaſſadeurs avoient été arrêtés avec les lettres dont ils étoient porteurs. C'eſt pourquoi n'ayant aucune connoiſſance du traité que les ſiens avoient fait avec Annibal, ni de la réponſe que ceux d'Annibal lui devoient rapporter, il fit partir pour une ſeconde ambaſſade, avec les mêmes ordres & les mêmes pouvoirs, Heraclitus, ſurnommé Scuti-

nus, Crito Berreus, & Sositheus Magnes. Ceux-ci furent plus heureux que les premiers : Ils se rendirent auprès d'Annibal, & rapporterent sa réponse à Philippe. Mais la campagne finit avant que le roi de Macedoine pût rien entreprendre, tant la prise d'un vaisseau & des ambassadeurs qu'il portoit, contribua à differer la guerre qui menaçoit les Romains de ce côté-là. Fabius ayant enfin expié les prodiges qui l'inquietoient, passa le Vulturne: & s'étant joint à son collegue, tous deux faisoient la guerre, de concert, aux environs de Capouë. Fabius reprit de force les villes de Combulteria, de Trebula & de Saticula, qui s'étoient déclarées pour Annibal. Il y prit en même-temps ceux qu'Annibal y avoit mis en garnison, & un grand nombre de Campaniens. Pour revenir à Nole, les choses y étoient dans la même situation que l'année d'auparavant : le sénat tenoit toujours pour les Romains, & le peuple pour Annibal. On y tramoit même le complot de lui livrer la ville, après avoir égorgé ceux qui y tenoient les premiers rangs. Mais pour en empêcher la réussite, Fabius vint se poster au-dessus de Suessule,

La discorde continuë à Nole, entre le sénat & le peuple.

dans le camp de Claudius, après avoir fait passer son armée entre Capouë & celle d'Annibal, qui étoit campé auprès de Tifate. De là il envoya le proconsul Marcellus à Nole, avec les troupes qu'il commandoit, pour veiller à la conservation de cette ville.

Affaires de Sardaigne.

En Sardaigne, le préteur T. Manlius reprit la conduite des affaires, qui avoient été interrompuës par la maladie dangereuse dans laquelle étoit tombée le préteur Q. Mucius. Manlius mit ses vaisseaux en sûreté dans le port de Carales* : & ayant fait prendre les armes aux soldats qu'il en avoit tirés pour les employer sur terre, il les joignit aux troupes qu'il reçut du préteur, & composa du tout une armée de vingt mille hommes de pié, & de douze cent cavaliers. Etant parti avec ces forces de cavalerie & d'infanterie, il entra dans le pays ennemi, & alla se camper assez près d'Hampsicoras. Ce general étoit alors passé dans le canton de la Sardaigne, qui est habité par les Pellites, pour y armer la jeunesse, & la joindre à son armée. Il avoit laissé son fils Hiostus dans son camp, pour commander en son absence. Cet offi-

* Aujourd'hui Cagliari.

cier, qui étoit jeune & fier, s'engagea témerairement dans un combat, où il fut vaincu & mis en fuite, après avoir perdu sur le champ de bataille trois mille Sardiens, & laissé environ trois cent prisonniers. Le reste de l'armée se dispersa d'abord dans la campagne & dans les forêts; puis se retira vers * Cornus, capitale du pays, où elle apprit qu'Hiostus s'étoit refugié. Cette victoire auroit terminé la guerre de Sardaigne, si Asdrubal, avec sa flotte Carthaginoise, que la tempête avoit poussée vers les isles Baleares, ne fût arrivé fort à propos, pour rassurer les peuples, qui étoient sur le point de rentrer sous la domination des Romains. Manlius n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la flotte Carthaginoise, qu'il se retira à Carales: ce qui donna à Hampsicoras la facilité de se joindre à Asdrubal. Ce géneral ayant débarqué ses troupes, & renvoyé ses vaisseaux à Carthage, partit avec Hampsicoras, qui connoissoit le pays, pour aller piller les terres des alliés du peuple Romain. Il se feroit avancé jusqu'à Carales, si Manlius ne fût venu au-devant de lui avec son ar-

* Aujourd'hui Sogni.

mée, & n'eût arrêté les ravages qu'il exerçoit dans la campagne. Les deux armées se camperent assez près l'une de l'autre ; ce qui occasionna d'abord plusieurs petits combats, où les deux partis avoient alternativement l'avantage. Enfin ils en vinrent à une bataille génerale, qui dura quatre heures, & où les Sardiens, secondés des Carthaginois, disputerent la victoire plus long-temps qu'à l'ordinaire, ayant toujours été vaincus sans effort, quand ils avoient combattus seuls. Les Carthaginois eux-mêmes lâcherent pié, lorsqu'ils virent l'armée des Sardiens en déroute, & la terre couverte des morts qu'ils avoient laissés sur la place. Mais Manlius ayant fait avancer l'aîle qui avoit défait les Sardiens, investit les Carthaginois dans le temps qu'ils tournoient le dos. Alors ce fut un carnage, plutôt qu'un combat. Il demeura douze mille morts sur le champ de bataille, tant Carthaginois que Sardiens. On en prit environ trois mille six cent, avec vingt-sept étendards.

Manlius défait les Sardiens & les Carthaginois.

Mais ce qui rendit ce combat plus célebre & plus memorable, c'est qu'Asdrubal, qui commandoit l'armée ennemie, y demeura lui-même pri-

prisonnier avec Magon & Hannon, deux des plus qualifiés d'entre les Carthaginois. Magon étoit de la famille Barcienne, & proche parent d'Annibal. Hannon étoit l'auteur de la révolte des Sardiens, & par consequent de la guerre qui l'avoit suivie. La perte des Sardiens contribua aussi à rendre la victoire illustre. Car Hiostus, fils d'Hampsicoras fut tué dans le combat; & Hampsicoras, son pere, s'étant sauvé par la fuite avec un petit nombre de cavaliers, n'eut pas plutôt appris la mort de son fils, qui mettoit le comble à sa disgrace, qu'il se donna la mort à lui même dès la nuit suivante, prévenant par là les efforts de ceux qui, pendant le jour, auroient pû s'opposer à son dessein. La ville de Cornus servit de retraite aux autres, comme elle avoit fait auparavant. Mais Manlius l'ayant investie avec son armée victorieuse, s'en rendit maître au bout de quelques jours. A son exemple, les autres villes qui avoient pris le parti d'Hampsicoras & des Carthaginois, lui envoyerent des ôtages, & se rendirent à lui. Après avoir exigé d'elles des vivres & de l'argent, selon les forces de chacune, il se retira à

Carales avec son armée : & après avoir fait embarquer ses soldats dans les vaisseaux qu'il avoit tenus dans le port de cette ville, il s'en retourna à Rome. Et ayant appris au sénat la réduction de la Sardaigne, il remit aux questeurs l'argent qu'il en rapportoit, aux édiles les vivres qui lui restoient, & les prisonniers au préteur Fulvius. Dans ce même temps, le préteur Titus Otacilius étant passé de Lilybée en Afrique avec sa flotte, ravagea les terres des Carthaginois : & de là, ayant pris la route de Sardaigne, où l'on disoit qu'Asdrubal étoit passé tout récemment, au sortir des isles Baleares, il rencontra sa flotte qui retournoit en Afrique ; & lui ayant livré un leger combat, il lui prit sept vaisseaux, avec les soldats & les matelots qui s'y trouverent. La crainte, autant que la tempête, dispersa les autres de differens côtés. Par hazard, dans ces mêmes jours, Bomilcar aborda à Locres, avec une recruë de quatre mille soldats & de quarante élephants, & des vivres qu'il amenoit de Carthage. Appius Claudius, pour le surprendre & l'opprimer, feignit de vouloir faire la visite de sa province ; & ayant conduit

promptement son armée à Messine, il passa à Locres à la faveur du vent & de la marée. Mais Bomilcar en étoit déja parti, pour se rendre auprès d'Hannon dans l'Abruzze, & les Locriens ayant fermé leurs portes aux Romains, Appius s'en retourna à Messine, après avoir fait une tentative aussi penible qu'infructueuse. Dans cette même campagne, Marcellus sortit souvent de Nole, où il étoit en garnison avec ses troupes, pour faire des courses sur les terres des Hirpiniens & des Samnites de Caudium : & il mit tellement tout leur pays à feu & à sang, qu'il rappella à ces peuples le souvenir de leurs anciennes calamités. C'est pourquoi ces deux nations envoyerent aussi-tôt des députés à Annibal. Quand ils furent arrivés auprès de lui : Seigneur, leur dit le chef de l'ambassade, nous fûmes les ennemis du peuple « Romain, premierement par nous- « mêmes, tant que nous pûmes nous « soutenir avec nos propres forces. « Ensuite voyant que nos armes n'é- « toient pas en état de nous défen- « dre, nous nous unîmes contre eux « avec le roi Pyrrhus : & ce prince « nous ayant abandonné, nous fûmes «

Les Samnites demandent du secours à Annibal.

„ obligés d'accepter une paix dont
„ nous avons observé les conditions,
„ pendant près de cinquante ans,
„ c'est-à-dire, jusqu'au tems que vous
„ êtes venu en Italie. Nous nous
„ sommes aussi-tôt attachés à vous, y
„ étant engagés par votre courage &
„ vos bons succès, & encore plus par
„ la bonté & la clemence dont vous
„ avez usé à l'égard de nos conci-
„ toyens, que vous nous avez ren-
„ voyés sans rançon, après les avoir
„ pris, lorsqu'ils avoient les armes à
„ la main contre vous. Des motifs si
„ puissants nous avoient tellement
„ unis à vos interêts & à votre fortu-
„ ne, que nous ne comptions pas d'a-
„ voir rien à craindre, non-seulement
„ de la colere des Romains, mais,
„ s'il est permis de le dire, de celle
„ des dieux mêmes; tant que nous
„ aurions pour protecteur & pour ami,
„ un géneral aussi puissant & aussi
„ heureux que vous. Et cependant,
„ lorsque non-seulement vous étiez
„ vainqueur & triomphant, mais que
„ vous étiez sur les lieux, & que vous
„ pouviez entendre les pleurs & les
„ gemissements de nos femmes & de
„ nos enfants, & voir les feux qui

consumoient nos maisons ; nous « avons essuyé pendant la derniere « campagne des ravages si affreux & « des hostilités si continuelles, qu'il « semble que c'est Marcellus, & non « Annibal, qui a gagné la bataille de « Cannes. Ce qui fait dire aux Ro- « mains, avec une espece de dérision, « qu'il n'y a que votre premier coup « qui soit à craindre : & qu'ensuite « vous languissez ; semblable à ces « animaux qui meurent après avoir « laissé leur aiguillon dans la premiere « & l'unique playe qu'ils étoient ca- « pables de faire. Pendant près de « cent ans, nous avons fait la guerre « contre le peuple Romain, sans le « secours d'aucun géneral, ni d'aucu- « ne armée étrangere ; si ce n'est que « pendant deux ans Pyrrhus se forti- « fia du secours de nos troupes, plu- « tôt qu'il ne nous défendit avec les « siennes. Je ne vanterai point les « avantages que nous remportâmes « alors sur les Romains ; je ne parlerai « point des deux consuls & des deux « armées consulaires que nous fîmes « passer sous le joug, ni des autres « succès qui nous comblerent de joye « ou de gloire. Il y a trop de diffe- «

» rence entre ces temps-là & celui-ci.
» Je puis rapporter avec moins de
» douleur & d'indignation les mal-
» heurs qui nous arriverent pour lors,
» que ceux qui nous accablent aujour-
» d'hui. C'étoient de grands dicta-
» teurs, avec leurs maîtres de cavale-
» rie. C'étoient les deux consuls, avec
» les deux armées consulaires, qui
» entroient sur nos terres, enseignes
» déployées, & qui venoient les ra-
» vager, après avoir envoyé à la dé-
» couverte, après s'être assurés des
» postes les plus avantageux, & avoir
» pris toutes les précautions nécessai-
» res pour n'être point surpris. Au-
» jourd'hui nous sommes la proye
» d'une poignée de soldats, à peine
» suffisans pour défendre la ville de
» Nole, en se tenant renfermés dans
» ses murailles. Et ils nous méprisent
» si fort, qu'ils ne daignent pas mar-
» cher en corps & sous leurs drapeaux,
» mais courent çà & là par petits pe-
» lottons, comme des voleurs, avec
» plus de licence, que s'ils se prome-
» noient aux environs de Rome.
» Quelle est la cause de ces mauvais
» traitements que nous essuyons ?
» C'est que vous ne nous secourez

point vous-même ; & que notre « jeunesse, qui nous défendroit, si « elle étoit dans le pays, sert actuel- « lement dans votre armée. Je ne « vous connois point autrement, ni « vous ni vos soldats : mais je sçai « bien qu'un géneral qui a taillé en « pieces, & mis en déroute tant d'ar- « mées Romaines, pourroit aisé- « ment, s'il le vouloit, opprimer ce « petit nombre d'ennemis qui nous « désolent, & qui courent de tous « côtés, sans ordre & sans discipline, « par tout où l'esperance du butin, « quoique vaine, les attire. Envoyez « contre eux un petit nombre de Nu- « mides : ce sera assez pour les acca- « bler. Par là, vous nous aurez don- « né du secours, & ôté à Nole celui « qui la défend contre vous : pourvû « cependant que vous jugiez dignes « de votre protection & de votre ap- « pui, ceux que vous n'avez pas ju- « gez indignes de votre amitié & de « votre alliance. «

Annibal répondit à ce discours, que les Hirpiniens & les Samnites « faisoient à la fois trois choses, qui « ne devoient être faites que successi- « vement : qu'ils lui faisoient connoî- «

Réponse d'Annibal.

„ tre leurs malheurs, qu'ils lui de-
„ mandoient du secours, & se plai-
„ gnoient d'avoir été abandonnés.
„ Qu'ils auroient dû commencer par
„ lui déclarer la situation de leurs af-
„ faires, ensuite lui demander du se-
„ cours; & enfin, s'ils ne l'obtenoient
„ pas, se plaindre de son indifference
„ & de son mépris. Pour moi, mon
„ dessein est de conduire mon armée,
„ non pas sur vos terres, pour n'être
„ point moi-même à charge à mes
„ amis; mais sur celles des alliés du
„ peuple Romain. Par les ravages que
„ j'y vais exercer, j'enrichirai mes
„ soldats, & forcerai ceux des enne-
„ mis d'abandonner votre pays, & de
„ vous laisser en repos. A l'égard des
„ Romains, avec qui je suis en guer-
„ re, si la bataille de Trasimene a été
„ plus illustre que celle de Trebie; si
„ la victoire que j'ai remporté à
„ Cannes a obscurci celle de Trasi-
„ menes, j'espere qu'avant qu'il soit
„ peu, je ferai oublier celle de Can-
„ nes par une autre encore plus san-
„ glante & plus glorieuse. Après leur
avoir ainsi parlé, il les renvoya com-
blés de présents. Pour lui, ayant laissé
dans le camp de Tifate, un petit

nombre de soldats pour le garder, il marcha avec le reste de son armée du côté de Nole. Hannon sortit en même temps de l'Abruzze, & s'y rendit aussi avec les soldats & les élephants qu'il avoit amenés de Carthage. Annibal, qui étoit campé assez près de la ville, ayant examiné tout avec beaucoup de soin, reconnut que ses alliés ne lui avoient fait que de faux rapports, & lui avoient exposé les choses tout autrement qu'elles n'étoient. Car Marcellus ne formoit aucun dessein, qu'il n'eût pris de justes mesures pour le faire réussir, ne sortant que bien accompagné pour aller piller le pays, après s'être assuré de la situation des ennemis, & s'être ménagé une retraite, en cas qu'il fût attaqué; enfin avec les mêmes précautions que s'il eût eu à combattre contre Annibal lui-même. Et dans cette occasion, dès qu'il sçut que l'ennemi s'approchoit, il tint ses soldats renfermés dans la ville, & ordonna aux sénateurs de se promener sur les murailles, & de s'informer exactement de ce qui se passoit parmi les ennemis. Il permit même à deux d'entre eux, nommés Herennius Bassus & Herius Pettius, de sor-

tir de la ville, & d'avoir avec Hannon la conference que ce Carthaginois leur avoit demandée. Il leur fit beaucoup valoir la valeur & la bonne fortune d'Annibal, pendant que les Romains voyoient tous les jours diminuer leur réputation avec leurs forces. Il ajou-
„ ta, que quand il y auroit entre les
„ deux partis une égalité qui ne s'y
„ trouvoit plus, il suffiroit d'avoir
„ éprouvé la dureté du joug des Ro-
„ mains, & de connoître la douceur
„ & la clemence dont Annibal avoit
„ usé envers tous les prisonniers Ita-
„ liens qu'il avoit faits, pour préferer
„ l'alliance de Carthage à celle de
„ Rome. Que quand les deux consuls
„ seroient aux portes de Nole avec
„ leurs deux armées, ils ne seroient
„ pas plus en état de résister à Anni-
„ bal qu'ils l'avoient été à Cannes;
„ bien loin qu'un seul préteur, avec
„ un petit nombre de soldats nouvel-
„ lement levés, pût défendre cette
„ ville contre lui. Qu'il leur impor-
„ toit plus qu'à Annibal, que Nole
„ fût remise à ce géneral par compo-
„ sition, plutôt que d'être réduite par
„ la force. Qu'ils ne dévoient pas dou-
„ ter qu'il ne s'en rendît maître, com-

Annibal tâche d'engager ceux de Nole à la révolte.

me il avoit fait de Capouë & de « Nucerie ; & qu'étant placés entre « ces deux villes, ils connoissoient « mieux que personne la difference « qu'il y avoit entre le sort de l'une « & celui de l'autre. Qu'il ne vouloit « pas leur présager les maux dont « leur patrie étoit menacée, si elle se « laissoit forcer. Qu'il aimoit mieux « leur promettre, que s'ils livroient « Marcellus & sa garnison à Annibal, « ils seroient eux-mêmes les maîtres « & les arbitres des conditions du « traité d'alliance qui se feroit entre « eux & ce géneral. «

Herennius Bassus répondit à Hannon, qu'il y avoit depuis plusieurs « années entre ceux de Nole & les « Romains, une alliance dont les « deux nations s'étoient toujours bien « trouvées jusqu'à ce jour. Que si les « mauvais succès des Romains avoient « été capables d'engager ses compatriotes à changer de parti, ils n'auroient pas attendu si tard. Et que « s'ils avoient eu dessein de se livrer à « Annibal, ils n'auroient pas appellé « dans leur ville Marcellus avec ses « troupes. Qu'enfin ils étoient dans la « résolution de vivre ou de mourir «

„ avec ceux qui étoient venus pour les
„ défendre. Cette entrevûë fit perdre à Annibal l'esperance de se rendre maître de Nole par composition. C'est pourquoi il répandit ses troupes autour de la ville, dans le dessein de l'attaquer en même-temps par tous les côtés. Mais Marcellus s'étant apperçu qu'il approchoit des murailles, rangea ses gens en bataille en-dedans de la ville, & fit sur lui une vigoureuse sortie. Dès le premier choc, il étonna les Carthaginois, & en tua quelques-uns. Mais ils se rassurerent ; & tous ayant couru à l'endroit où se donnoit le combat, & les forces étant devenues égales entre les deux partis, on commençoit à se battre de part & d'autre avec beaucoup de chaleur & d'animosité : & l'action auroit été des plus mémorables, si une horrible pluye, qui vint à tomber tout à coup avec un grand fracas, n'eût obligé les combattants de se séparer. Si bien que les Carthaginois rentrerent dans leur camp, & les Romains dans la ville, n'ayant fait ce jour-là qu'une legere perte, mais fort irrités les uns contre les autres, & dans la disposition de recommencer au premier jour. Environ trente Carthagi-

nois furent tués à la premiere attaque. Marcellus ne perdit pas un ſeul Romain. La pluye continua toute la nuit, & dura juſqu'à neuf heures du matin. Ainſi quelque ardeur qu'ils euſſent les uns & les autres d'en venir aux mains, ils ſe tinrent renfermés tout ce jour-là. Le troiſiéme jour, Annibal envoya une partie de ſes troupes au fourage dans le territoire de Nole. Marcellus ſortit auſſi-tôt, avec ſon armée en ordre de bataille; & Annibal ne refuſa point la partie. Il y avoit environ mille pas entre la ville & ſon camp. Ce fut dans cette eſpace, qui fait partie d'une grande plaine qui environne la ville de tous côtés, qu'ils combattirent. Les deux armées pouſſerent d'abord de grands cris, qui firent revenir au combat, déja commencé, ceux des Carthaginois qui étoient allés au fourage. Ceux de Nole s'offrirent auſſi de ſe joindre aux Romains; mais Marcellus ayant loué leur zele, leur ordonna de former un corps de réſerve, pour le ſecourir en cas de beſoin; & de ſe contenter en attendant, de retirer les bleſſés de la mêlée, ſans combattre, à moins qu'il ne leur en donnât le ſignal.

On ne sçavoit de quel côté pancheroit la victoire. Les deux partis, animés par l'exemple & les discours de leurs géneraux, combattoient avec beaucoup de chaleur. Marcellus représentoit aux siens, que pour peu „ qu'ils fissent d'efforts, ils l'emporteroient bien-tôt sur des gens qu'ils „ avoient déja vaincus trois jours auparavant, qu'ils avoient déja chassés „ de devant Cumes, il n'y avoit pas „ long-temps, & qui, l'année précedente, avoient été battus & mis en „ fuite auprès de Nole par d'autres „ soldats, que lui-même commandoit alors. Que tous les Carthaginois n'étoient pas dans la bataille. „ Qu'une grande partie étoit dispersée dans la campagne pour piller. „ Que ceux même qui combattoient „ étoient des gens sans force & sans „ vigueur, énervés par les délices de „ Capouë, où ils avoient passé tout „ l'hyver avec des femmes de mauvaise „ vie, à s'enyrer, & à se plonger dans „ toute sorte d'excès & de débauches. Qu'ils avoient absolument „ perdu ce courage & ces forces, qui „ leur avoient fait passer les Pyrenées „ & les Alpes. Que ce n'étoit plus

que des restes, ou, pour mieux di- "
re, des phantômes de ces premiers "
Carthaginois : qu'à peine leur re- "
stoit-il assez de vigueur pour soute- "
nir le poids de leurs corps & de leurs "
armes. Que Capouë avoit été pour "
les Carthaginois, ce que Cannes "
avoit été pour les Romains. Que "
c'étoit là qu'Annibal avoit perdu la "
valeur de ses soldats, la discipline de "
son armée, la gloire qu'il avoit ac- "
quise par le passé, & toutes les es- "
perances qu'il avoit conçuës pour "
l'avenir. Pendant que Marcellus, pour relever le courage des siens, leur faisoit remarqner le changement honteux qui s'étoit fait dans les mœurs des Carthaginois, Annibal faisoit à ces derniers des reproches encore bien plus sanglants. Qu'il voyoit parmi eux "
les mêmes drapeaux & les mêmes "
armes qu'ils avoient euës à Trebie, à "
Trasimene & à Cannes. Mais qu'as- "
surément il avoit tiré de Capouë "
des soldats tout differents de ceux "
qu'il y avoit mis en quartier d'hy- "
ver. Quoi ! leur disoit-il, vous avez "
de la peine à soutenir le choc d'une "
seule legion, d'un seul escadron, "
d'un seul lieutenant Romain, vous, "

» à qui les deux consuls, & les deux » armées consulaires n'ont jamais pû » résister ? Voilà déja deux fois que » Marcellus, avec la seule garnison » de Nole, & quelques soldats nou» vellement levés, nous vient atta» quer impunément dans nos lignes. » Qu'est devenu ce Carthaginois, qui » coupa la tête au consul Flaminius, » après l'avoir renversé de dessus son » cheval? Qu'est devenu celui qui tua » L. Paulus à la journée de Cannes? » Est-ce que vos armes sont émous» sées! est-ce que vos bras sont en» gourdis ? Quel est ce prodige ? » Quoi! moi, qui ai vaincu sans ef» fort des armées beaucoup plus » nombreuses que la mienne, j'ai pei» ne à résister à une poignée de sol» dats avec une armée entiere? Braves » seulement de la langue, vous vous » vantiez de prendre Rome d'assaut, » si on vous conduisoit au pié de ses » murailles. Il est aujourd'hui que» stion d'une entreprise moins diffici» le. C'est ici que je veux éprouver » vos courages & vos forces: Ren» dez-vous maîtres de Nole. Cette » ville est située au milieu d'une » plaine; elle n'a point de riviere, ni

de mer qui la défende. Chargez- « vous du butin d'une ville si opu- « lente. Ensuite je vous menerai, ou « vous suivrai par tout où vous vou- « drez. «

Ni les louanges qu'il donna à leurs premiers exploits, ni les reproches qu'il fit à leur lâcheté présente, ne servirent de rien pour les porter à bien faire. Ils lâcherent pié par tout; & comme le courage des Romains s'augmentoit de moment à autre, tant par les exhortations & les éloges de leur géneral, que par les applaudissements que leur donnoient ceux de Nole du haut de leurs murailles, ils prirent ouvertement la fuite, & se retirerent pleins d'effroi dans leur camp. Les Romains victorieux se mirent aussi tôt en devoir de les y aller attaquer. Mais Marcellus les fit rentrer dans la ville, où ils furent reçus avec beaucoup de joye & de grandes acclamations, même par le peuple, qui, jusques là, avoit incliné pour les Carthaginois. Les Romains tuerent dans cette journée plus de cinq mille ennemis, en firent six cent prisonniers, & prirent dix-neuf drapeaux & deux élephants: il y en eut quatre de tués sur le champ de bataille.

Les Carthaginois chassés de devant Nole.

Marcellus ne perdit pas mille hommes. Le lendemain, il y eut une treve tacite, pendant laquelle ils enterrerent leurs morts. Marcellus brula les dépouilles des ennemis à l'honneur de Vulcain, à qui il avoit promis d'en faire le ſacrifice. Trois jours après la bataille, douze cent ſoixante-douze cavaliers, tant Eſpagnols que Numides, ou mécontens de quelque mauvais traitement qu'ils avoient reçus, ou dans l'eſperance de porter les armes avec plus d'avantage, paſſerent du camp d'Annibal dans celui de Marcellus, & ſervirent depuis les Romains avec beaucoup de zele & de fidelité. Quand la guerre fut finie, on donna aux Eſpagnols & aux Numides, chacun dans leur pays, des terres conſiderables pour récompenſe de leurs ſervices. Annibal ayant renvoyé Hannon dans l'Abruzze avec les troupes qu'il en avoit amenées, s'en alla dans l'Apouille en quartier d'hyver, & campa aux environs d'Arpi. Q. Fabius n'eut pas plutôt appris qu'Annibal étoit parti pour ſe rendre dans l'Apouille, qu'il fit tranſporter des blés de Nole & de Naples dans ſon camp de Sueſſule; & l'ayant fortifié, il y laiſſa aſſez de

troupes pour le garder pendant l'hyver. Pour lui, il s'en alla du côté de Capouë, & mit tout le territoire à feu & à ſang. Ce qui obligea les habitants, qui ne comptoient pas beaucoup ſur leurs forces, de ſortir de leurs murailles, & de ſe poſter près de la ville dans un camp bien fortifié. Ils avoient un corps de ſix mille hommes, dont l'infanterie ne valoit pas beaucoup. La cavalerie étoit meilleure. C'eſt pourquoi ils s'en ſervoient pour harceller les ennemis. Parmi les cavaliers Campaniens les plus diſtingués par leur naiſſance, Cerrinus Jubellius, ſurnommé Taurea, ſurpaſſoit de beaucoup tous les autres en bravoure : en ſorte que quand il ſervoit dans les armées Romaines, le ſeul Claudius Aſellus, Romain, étoit capable de lui être comparé. Il pouſſa donc ſon cheval juſqu'aux retranchements des Romains ; & l'ayant long-temps cherché des yeux, comme il vit qu'on étoit diſpoſé à l'écouter, il demanda à haute voix où étoit Claudius « Aſellus ? Pourquoi il ne venoit pas, « les armes à la main, décider avec lui « une queſtion qu'ils avoient ſouvent « agité de paroles, au ſujet de la va- «

„ leur ? Pourquoi ne se présentoit-il
„ pas, pour remporter sur lui, par sa
„ victoire, les dépouilles opimes, ou
„ les lui ceder par sa défaite ?

Claudius ayant été informé de ce défi, ne differa qu'autant de temps qu'il lui en fallût pour obtenir de son général la permission de l'accepter. Aussi-tôt il prit ses armes ; & s'étant avancé hors des portes du camp, il appella Taurea par son nom, & lui déclara qu'il étoit prêt à se battre contre lui où il voudroit. Déja, pour être témoins de ce combat, les Romains étoient sortis en foule de leur camp : & les Campaniens s'étoient placés, non-seulement sur les retranchements du leur, mais même sur les murailles de leur ville ; lorsque les deux athletes, après s'être menacés par des discours pleins de fierté, fondirent l'un sur l'autre, la lance à la main. Ensuite, faisant faire à leur chevaux divers mouvemens, avec plus d'ostentation, que de réalité, ils tiroient le combat en longueur, sans se faire aucune blessure.

Combat singulier de Cl. Asellus Rom. & de Jubellius Taurea, Camp.

„ Ce sera ici un combat de che-
„ vaux, & non de cavaliers, dit alors
„ le Campanien, à moins que nous
„ ne descendions dans ce chemin

creux & étroit. Là, n'ayant pas la "
liberté de nous écarter, nous nous "
ſerrerons de près. Il n'eut pas ſi tôt achevé de parler, que Claudius pouſſa ſon cheval en bas. Mais Jubellius, plus brave de paroles que d'effets, ſe retira, en diſant: * *Voilà l'âne dans le foſſé.* Ce qui paſſa dans la ſuite en proverbe. Claudius rentra dans la plaine; & ayant fait faire pluſieurs tours à ſon cheval, ne trouvant plus d'ennemi, il reprocha à Taurea ſa lâcheté, & rentra dans le camp, où tout le monde le reçut avec joye, en le félicitant de ſa victoire. Quelques hiſtoriens ajoutent à ce combat équeſtre une circonſtance, que l'opinion commune a adoptée comme certaine, mais qui eſt plus merveilleuſe que vraiſemblable. Ils content, que Claudius s'étant mis à pourſuivre Taurea, qui s'enfuyoit dans la ville, entra avec lui par la porte, & ſortit enſuite par une porte oppoſée, ſans que les ennemis, étonnés d'une audace ſi prodigieuſe, lui fîſſent aucun mal.

Enſuite on demeura en repos de part

* Le Campanien faiſoit alluſion au nom de ſon adverſaire, qui ſe nommoit Aſellus. Il y a quelque choſe d'obſcur dans cette eſpece de proverbe.

& d'autre, & même le consul alla camper plus loin, pour donner aux Campaniens le tems de semer, & ne fit aucun dégât sur leurs terres, jusqu'à ce que les blés fussent assez grands pour servir de pâture aux chevaux. Alors il les fit couper & transporter dans son camp de Suessule, où il se fortifia pour y passer l'hyver. Il ordonna au proconsul Marcus Claudius, de ne garder à Nole que les soldats dont il avoit besoin pour défendre la ville, & d'envoyer le reste à Rome, afin qu'ils ne fussent à charge ni aux alliés, ni à la république: & Tib. Gracchus ayant mené ses legions de Cumes à Lucerie, dans l'Apouille, il envoya de là le préteur M. Valerius à Brindes, avec l'armée qu'il avoit euë à Lucerie; & le chargea de défendre la côte de Salente, & de s'appliquer à découvrir ce qui se passoit du côté de Philippe & de la Macedoine. Sur la fin de la campagne, où se passerent les choses que je viens d'écrire, on reçut des deux Scipions, Pub. & Cn., des lettres, dans lesquelles ils rendoient compte des heureux succès que leurs armes avoient eus dans l'Espagne: mais ils ajou„ toient, que leurs armées, tant de

Lettres écrites d'Espagne.

terre que de mer, manquoient d'ar- «
gent, d'habits & de vivres. Que «
s'il n'y avoit point d'argent dans le «
tresor public, ils trouveroient quel- «
que moyen d'en tirer des Espa- «
gnols. Mais qu'il falloit absolument «
leur envoyer le reste de Rome ; «
sans quoi, on ne devoit pas comp- «
ter de pouvoir conserver l'armée, ni «
la province. Quand on eut fait la lecture de ces lettres, tout le monde convint que ce qu'ils écrivoient étoit veritable, & que tout ce qu'ils demandoient étoit juste. Mais ils faisoient en même-temps réflexion à la quantité de troupes de terre & de mer qu'ils avoient à entretenir, & à la flotte nouvelle qu'il leur faudroit bien-tôt équiper, s'ils étoient obligés de faire
la guere contre Philippe. Que la « Disette des Romains.
Sicile & la Sardaigne, qui payoient «
tribut avant la guerre, fournissoient «
à peine de quoi entretenir les ar- «
mées qui les défendoient. Qu'à la «
verité, les impositions qu'on met- «
toit sur les citoyens Romains, & «
sur les alliés d'Italie, avoient four- «
ni jusques-là aux dépenses extraor- «
dinaires : mais que le nombre de «
ceux sur qui on levoit ces deniers, «

„ étoit extrêmement diminué par la
„ perte des grandes armées qui avoient
„ été battuës à Trasimene & à Can-
„ nes; & que si on vênoit à surchar-
„ ger le petit nombre de ceux qui
„ avoient survécu à ces défaites, ce
„ seroit les accabler & les faire périr
„ d'une autre façon. Qu'ainsi, à
„ moins que la république ne trouvât
„ des ressources dans la génerosité de
„ ceux qui voudroient bien lui prêter,
„ elle n'étoit pas en état de subsister
„ par les sommes qui étoient actuel-
„ lement dans ses coffres. Que le pré-
„ teur Fulvius devoit assembler le
„ peuple, lui faire connoître les be-
„ soins de l'état, & exhorter ceux qui
„ avoient gagné du bien dans les en-
„ treprises qu'ils avoient faites, à en
„ aider pour un temps la république,
„ avec laquelle ils s'étoient enrichis;
„ & à se charger de fournir à l'armée
„ d'Espagne les choses qui lui étoient
„ nécessaires, à condition d'être rem-
„ boursés les premiers, dès qu'il y au-
„ roit de l'argent dans le tresor. Le
préteur fit ces remontrances en pleine
assemblée, & indiqua le jour où il
devoit faire & conclure le marché avec
ceux qui entreprendroient de fournir
aux

aux armées & à la flotte d'Eſpagne, les habits, les vivres, & les autres choſes qui leur étoient néceſſaires.

Ce jour étant arrivé, il ſe préſenta dix-neuf citoyens, en trois compagnies, qui demanderent, pour ſe charger de l'entrepriſe, deux conditions; la premiere, qu'ils ſeroient exempts des charges de la guerre, tant que dureroit le traité; la ſeconde, que la république prendroit ſur elle toutes les pertes que leurs vaiſſeaux pourroient eſſuyer, de la part des ennemis & de la tempête. L'un & l'autre leur ayant été accordé, ils accepterent le marché. Ainſi l'argent des particuliers fournit à tous les beſoins de l'état. Telles étoient les mœurs de ce temps-là: telle étoit le zele & l'affection de tous les ordres, pour le ſalut & la gloire de la république. Les traitants ne firent pas paroître moins d'exactitude & de fidelité à fournir tout ce qui étoit néceſſaire, qu'ils avoient témoigné de courage & de confiance à s'en charger: & les troupes furent vêtuës & nourries auſſi-bien que dans les temps heureux, où les coffres de la république étoient biens remplis. Lorſque ces convois arriverent, Aſdrubal, Magon & Amil-

Les particuliers fourniſſent de l'argent à la république.

car, fils de Bomilcar, assiegeoient la ville d'Illiturgis, qui s'étoit déclarée pour les Romains. Les Scipions passerent au milieu de ces trois camps ennemis, avec de grands efforts & avec un grand carnage de ceux qui voulurent s'y oppofer ; & après avoir fait entrer dans la ville de leurs alliés les provisions de bouche dont ils manquoient, & les avoir exhortés à défendre leurs murailles avec le même courage, qu'ils avoient vû combattre les Romains pour leur interêt ; ils allerent pour forcer le camp d'Asdrubal, qui étoit le plus considerable des trois. Les deux autres chefs Carthaginois voyant que l'affaire étoit de la derniere importance pour eux, allerent aussi-tôt à son secours, avec leurs deux armées. Etant donc tous sortis de leur camp, ils se trouverent dans le combat soixante mille contre les Romains, qui n'étoient pas plus de seize mille hommes. Cependant la victoire fut si peu douteuse, que les Romains tuerent plus d'ennemis qu'ils n'avoient eux-mêmes de soldats, firent plus de trois mille prisonniers, & prirent près de mille chevaux & cinquante-neuf étendarts. Il resta outre cela cinq élephants sur la

Les Carthaginois battus deux fois coup sur coup par les Scipions.

place ; & les trois camps demeurerent au pouvoir du vainqueur. Les Carthaginois obligés d'abandonner Illiturgis, allerent pour forcer Intibili, après avoir recruté leurs armées des ſujets de la province, toujours prêts à s'enroller, pourvû qu'il y eût à gagner pour eux dans la guerre ; outre que le pays abondoit alors en jeuneſſe. Dans cette occaſion, il y eut une ſeconde bataille avec le même ſuccès que la précedente. Les Carthaginois perdirent treize mille hommes dans le combat même. On leur en prit plus de deux mille, avec quarante-deux étendarts, & neuf élephants. Ce fut alors que preſque tous les peuples d'Eſpagne embraſſerent le parti des Romains ; & les avantages qu'on remporta cette année dans cette province, ſurpaſſerent de beaucoup ceux qu'on eut en Italie.

Fin du troiſiéme Livre.



HISTOIRE
DE LA
SECONDE GUERRE
DE CARTHAGE.

LIVRE IV.

SOMMAIRE.

Hieronyme, roi de Syracuse, dont l'ayeul Hieron avoit toujours été ami du peuple Romain, embrasse le parti des Carthaginois. Il est tué par une conspiration des siens, à cause de son orgueil & de sa cruauté. Tib. Sempronius Gracchus, proconsul, bat les Carthaginois commandés par Hannon auprès de Benevent, secondé sur tout des esclaves, à qui leur courage procure la liberté. Le consul M. Marcellus assiege Syracuse, dans la Sicile, qui s'étoit presque entierement soulevée en faveur des Car-

thaginois. On déclare la guerre à Philippe, roi de Macedoine. Ce prince ayant été défait & mis en fuite auprès d'Apollonie, pendant la nuit, se retire presque sans armes, & avec assez de peine dans son royaume. On envoye contre lui le préteur M. Valerius. Les deux Scipions, Pub. & Cn., remportent plusieurs avantages contre les Carthaginois, en Espagne. On fait alliance avec Syphax, roi des Numides. Ce roi ayant été vaincu par Massinissa, qui tenoit alors pour les Carthaginois, passe, avec une armée considerable, dans le pays des Maurusiens, du côté de Gadits, où l'Espagne n'est séparée de l'Afrique, que par un petit bras de mer. On fait aussi amitié avec les Celtiberiens, qui s'engagent à secourir les Romains; & c'est la premiere fois que la république admet des troupes mercenaires dans ses armées.

Les Carthaginois tentent inutilement la ville de Rhege.

DE's qu'Hannon fut retourné de la Campanie dans l'Abruzze, il songea, avec le secours & sous la conduite des Brutiens, à attirer dans son parti les villes Grecques, qui demeuroient attachées à celui des Romains, avec d'autant plus d'inclination, que

les Brutiens, qu'elles haïſſoient autant qu'elles les craignoient, avoient fait alliance avec les Carthaginois. Ils ſonderent d'abord la ville de Rhege, & pendant pluſieurs jours, perdirent leur temps & leur peine autour de ſes murailles. Pendant ce temps-là, ceux de Locres firent tranſporter de la campagne dans la ville, autant de blés, de bois, & d'autres proviſions, qu'il leur fût poſſible, non-ſeulement pour s'en ſervir eux-mêmes dans le beſoin, mais encore pour laiſſer d'autant moins de butin aux ennemis. Pour cet effet, il ſortoit tous les jours par toutes les portes de la ville une multitude incroyable; & à la fin, il n'y reſta que ceux qu'on obligeoit de travailler à la réparation des portes & des murailles, & de porter des armes ſur les remparts. Amilcar voyant cette foule de gens de tout âge & de toute condition, répanduë dans les champs, la plupart ſans armes, ordonna à ſa cavalerie de marcher contre eux, &, ſans leur faire d'ailleurs aucun mal, de leur fermer ſeulement le retour dans la ville, en ſe mettant entre eux & ſes murailles. Pour lui, s'étant poſté ſur une éminence, d'où il lui étoit aiſé de

considerer la ville & la campagne, il ordonna à une cohorte de Brutiens de s'approcher des murs, d'inviter les premiers de Locres à une conference, & de les engager, en leur promettant l'amitié d'Annibal, à lui livrer la ville. D'abord les Locriens n'ajouterent aucune foi aux promesses des Brutiens. Mais quand ils apperçurent l'ennemi campé sur les hauteurs, & qu'un petit nombre de leurs habitants, s'étant sauvés dans la ville, leur eurent assuré que tout le reste étoit au pouvoir des Carthaginois; alors, vaincus par la crainte, ils répondirent qu'ils consulteroient le peuple. Ils convoquerent aussi tôt l'assemblée : & comme la populace, toujours avide de changements, se déclara, sans balancer, pour la nouvelle alliance, & que plusieurs craignoient de perdre leurs parents, restés comme des ôtages à la merci des ennemis, qui les empêchoient de rentrer dans la ville, sans avoir égard à un petit nombre, qui souhaitoient plutôt en eux-mêmes qu'on persistât dans l'amitié des Romains, qu'ils n'osoient le conseiller ouvertement, la ville fut renduë aux Carthaginois, d'un consentement unanime en apparence; Les Locriens se rendent à Annibal.

& auſſi-tôt, L. Attilius, qui commandoit la garniſon, fut ſecretement conduit au port, & embarqué avec ſes ſoldats ſur des vaiſſeaux, pour être tranſporté à Rhege. Alors Amilcar & les Carthaginois furent reçus dans la ville, où ils s'étoient engagés de faire ſur le champ, avec les Locriens, un traité, à des conditions juſtes & raiſonnables. Mais peu s'en fallut qu'ils ne leur manquâſſent de parole : Amilcar reprochant aux habitants d'avoir fait ſauver, par ruſe, le gouverneur avec ſa garniſon ; & les Locriens aſſurant qu'il s'étoit ſauvé lui-même, ſans leur participation. Amilcar envoya même après les Romains une troupe de cavaliers, pour voir ſi par hazard la marée ne les auroit point arrêtés dans le détroit, ou pouſſés vers la terre. Ceux qu'il avoit chargés de cette expedition, ne purent atteindre ceux qu'ils avoient ordre de pourſuivre : mais ils apperçurent d'autres vaiſſeaux dans le détroit, qui paſſoient de Meſſine à Rhege. C'étoient des ſoldats Romains, que le préteur Claudius envoyoit en garniſon dans cette ville : ce qui obligea les Carthaginois de renoncer auſſi-tôt à l'entrepriſe qu'ils avoient formée contre

elle. Annibal fit son traité avec ceux de Locres, aux conditions qu'ils vivroient libres sous leurs propres loix: que les Carthaginois auroient la liberté d'entrer dans leur ville quand ils voudroient: que les habitants demeureroient maîtres du port; & que, tant en paix qu'en guerre, les deux nations se donneroient mutuellement du secours.

Après cette expedition, les Carthaginois abandonnerent le détroit, sans faire aucun tort aux villes de Rhege & de Locres: ce qui fit beaucoup murmurer les Brutiens, qui s'étoient attendus de les piller. C'est pourquoi ayant eux-mêmes enrollé & armé la jeunesse de leur pays, au nombre de quinze mille hommes, ils la conduisirent à Crotone, qui étoit aussi une colonie de Grecs, dans le dessein de forcer cette ville & de s'en rendre maîtres. Ils se flattoient qu'ils augmenteroient de beaucoup leur puissance, s'ils pouvoient avoir sur le bord même de la mer une ville également recommandable par la commodité de son port, & par la bonté de ses murailles. Mais d'un côté, ils n'osoient exécuter ce projet sans y appeller Annibal, de peur qu'il ne

Les Brutiens en veulent à la ville de Crotone.

leur reprochât d'avoir oublié qu'il étoit leur allié. D'ailleurs ils craignoient que s'ils lui demandoient du secours, il n'agît, comme il avoit déja fait à Locres, en arbitre de la paix, plutôt qu'en compagnon de guerre ; ce qui feroit aussi échouer le dessein qu'ils auroient formé contre la liberté des Crotoniates. Le parti qu'ils prirent, fut d'envoyer des ambassadeurs à Annibal, & de lui proposer ce dessein, en tirant de lui parole, que quand il auroit réussi, la ville de Crotone appartiendroit aux Brutiens. Annibal leur répondit qu'il falloit être sur les lieux pour décider cette question, & les renvoya à Hannon, qui ne leur donna aucune parole positive. Car les Carthaginois ne vouloient pas souffrir qu'on pillât une ville si illustre & si opulente ; & ils esperoient que si les Brutiens l'attaquoient, sans qu'Annibal parût les approuver, ni les secourir, elle seroit plutôt disposée à se jetter entre ses bras. Mais les habitants de Crotone n'étoient point d'accord entre eux. Par une espece de fatalité, ou de maladie, commune à toutes les villes d'Italie, le peuple étoit opposé à la volonté des grands; & tandis que

le sénat demeuroit fidele aux Romains, la multitude étoit portée à faire alliance avec les Carthaginois. Un déserteur vint apprendre aux Brutiens cette dissension qui regnoit dans Crotone : qu'Aristomachus étoit à la tête du peuple, & vouloit qu'on se rendît : que dans une ville si grande, & dont les murailles avoient une si vaste étenduë, le sénat & le peuple avoient partagé entr'eux les quartiers qu'ils devoient garder. Que ceux qui avoient été confiés au peuple étoient sans défense, & qu'on y pouvoit entrer sans effort. Ainsi, par le conseil, & sous la conduite de ce transfuge, les Brutiens investirent la ville ; & y ayant été introduits par le peuple, ils s'emparerent d'abord de toutes les places, excepté de la citadelle. Les grands en étoient les maîtres, s'y étant retirés avec des troupes, suivant le plan qu'ils en avoient formé d'avance. Aristomachus s'y refugia aussi, prétextant que c'étoit aux Carthaginois, & non aux Brutieus, qu'il avoit eu dessein de livrer la ville.

Avant l'arrivée de Pyrrhus en Italie, le mur qui entouroit Crotone avoit douze milles de circuit. Les ravages

qu'on y exerça pendant cette guerre, avoient rendu plus de la moitié de cette ville déserte. Le fleuve qui passoit auparavant par le milieu de la ville, couloit en ce temps-là hors des cantons habités, dont la citadelle n'étoit pas moins éloignée. Il y avoit à si milles de la ville un temple de Junon Lacinie, plus celebre que la ville même, & pour lequel tous les peuples d'alentour avoient une extrême veneration. Il y avoit en cet endroit un bois sacré, fort touffu, & entouré de sapins d'une prodigieuse hauteur. Au milieu de ce bois étoit un pâturage très-abondant, qui nourrissoit des troupeaux de toute espece, consacrés à la déesse, qui, sans avoir de conducteur, se séparoient le soir les uns des autres, & s'en retournoient d'eux-mêmes chacun dans leurs étables, & n'avoient jamais éprouvé aucune violence de la part des bêtes ni des hommes. Les prêtres du temple tirerent de la vente de ces animaux des sommes si considerables, qu'ils en firent faire une colomne d'or massif, qui fut dédiée à Junon; en sorte que le temple étoit recommandable, autant par son opulence que par sa sainteté; & on ne

manque jamais de publier des miracles qu'on prétend arrivés dans des lieux si célebres. On conte qu'à l'entrée du temple est un autel, sur lequel la cendre reste immobile, malgré la violence des vents les plus impetueux. Pour revenir à la citadelle de Crotone, d'un côté elle donne sur la mer, & de l'autre sur la campagne. Autrefois elle n'avoit point d'autres fortifications, que celles qu'elle avoit reçuës de la nature. Mais depuis, elle fut revêtuë d'un mur, à l'endroit par où Denis, tyran de Sicile, trouva moyen de l'attaquer & de la prendre, en passant, sans être vû, à travers des rochers qui sont derriere. C'étoit cette forteresse que tenoient alors les premiers de Crotone, se flattant qu'on ne pouvoit les y forcer, quoique le peuple même de la ville se fût joint aux Brutiens pour l'assieger. Enfin les Brutiens désesperant de s'en rendre maîtres par leurs propres forces, furent obligés d'implorer le secours d'Hannon. Celui-ci fit tous ses efforts pour engager les Crotoniates à se rendre, & à recevoir chez eux une colonie de Brutiens ; que par là ils rendroient à leur ville, à moitié déserte & ruinée par les mal-

heurs de la guerre, son ancienne multitude & sa premiere splendeur : mais il ne persuada personne qu'Aristomachus. Tous les autres jurerent, qu'ils mourroient plutôt que de souffrir qu'on leur associât les Brutiens, pour être obligés, par ce mêlange, a abandonner leurs ceremonies, leurs mœurs, leurs loix, & bien-tôt après, leur langage même, & emprunter le tout d'une nation étrangere. Aristomachus voyant qu'il ne pouvoit ni persuader à ses compatriotes de se rendre, ni trouver le moyen de livrer la citadelle aux ennemis, comme il avoit fait la ville, s'enfuit tout seul, & se retira dans le camp d'Hannon. Des députés de Locres étant entrés quelque temps après dans la ville, par la permission d'Hannon, persuaderent aux Crotoniates de passer à Locres, & de ne pas attendre les dernieres extrémités. Les Locriens avoient déja demandé cette permission à Annibal, par des députés qu'ils lui avoient envoyés, & l'avoient obtenuë. Ainsi les Crotoniates ayant abandonné la citadelle, aussi-bien que la ville, furent conduits au bord de la mer, où ils s'embarquerent tous pour se rendre à Locres. Pour ce

qui est de l'Apouille, les Romains, ni les Carthaginois, ne s'y tenoient pas en repos, même pendant l'hyver. Le consul Sempronius étoit campé à Lucerie, & Annibal assez près d'Arpi. Ils se livroient assez souvent, selon que l'un ou l'autre parti en trouvoit l'occasion ou la commodité, de legers combats, par le moyen desquels les Romains devenoient de jour à autre plus aguerris, & en même-temps plus prudents, pour éviter toutes les embuches qu'on pouvoit leur dresser.

Révolution de Sicile.

Dans la Sicile, les affaires avoient entierement changé de face pour les Romains par la mort d'Hieron, & l'avénement à la couronne d'Hieronyme son petit-fils. Ce prince n'étoit encore qu'un enfant, qui, bien loin de pouvoir soutenir le poids du gouvernement, n'étoit pas capable de se conduire lui même, & de porter comme il faut celui de sa propre liberté. Ses tuteurs, & ceux qu'on avoit chargés de son éducation, bien loin de s'opposer aux vices ausquels il étoit naturellement porté, l'y précipiterent encore d'avantage, afin d'avoir toute l'autorité sous son nom. On dit que Hieron, prévoyant ce malheur, eut

Caractere d'Hieronyme.

deſſein, ſur la fin de ſes jours, de remettre Syracuſe en liberté, pour empêcher qu'un royaume qu'il avoit acquis & augmenté par ſon courage & par ſa prudence, ne fût entierement ruiné, en devenant le jouet du caprice & des paſſions d'un jeune Roi. Mais les princeſſes ſes filles s'oppoſerent de toutes leurs forces à un deſſein ſi ſage, perſuadées que Hieronyme n'auroit que le nom de roi, & qu'elles auroient toute l'autorité, & la diſpoſition de toutes les affaires, avec leurs maris, Andranodore & Zoïppe, les deux premiers des tuteurs que ſon ayeul lui avoit nommés avant de mourir. Il n'étoit pas aiſé à un vieillard de quatre-vingt-dix ans, nuit & jour obſedé par les ſollicitations & les careſſes de ſes filles, de conſerver toute la liberté de ſon eſprit, & de préferer, dans ces derniers moments, le bien public aux interêts de ſa famille. Il nomma donc 15 tuteurs à Hieronyme, & les conjura en mourant, de demeurer inviolablement attachés à l'alliance des Romains, qu'il avoit lui-même obſervée pendant 50 ans, & de faire marcher leur pupille ſur ſes traces, en l'élevant dans les maximes dans leſquelles il avoit commencé de le for-

mer. Dès qu'il eut rendu les derniers ſoupirs, les tuteurs parurent en public, & préſenterent au peuple le jeune prince, avec le teſtament qui les chargeoit du gouvernement pendant ſa minorité. Ils avoient diſpoſé dans l'aſſemblée un petit nombre de citoyens qui applaudirent à leurs diſcours, & pouſſerent des cris de joie. Mais tous les autres demeurerent dans un triſte ſilence, pleurant la mort d'un Roi qu'ils avoient toujours regardé comme leur pere. On fit enſuite les funerailles d'Hieron, plus célebres par l'affection de ſes peuples, que par l'amour & la génerosité de ſes proches. Peu de jours après, Andranodore écarta tous les autres tuteurs, leur déclarant qu'Hieronyme étoit en âge de gouverner par lui-même : & en feignant d'abandonner une autorité qui lui étoit commune avec pluſieurs, il la retint toute entiere pour lui-même.

Quand Hieronyme auroit été un roi bon, juſte & moderé, il auroit encore eu bien de la peine à ſe concilier la faveur & l'affection des Syracuſains, en prenant la place d'un prince comme Hieron, pour qui ils avoient eu autant de tendreſſe que de reſpect. Mais

comme si par ses vices il eût voulu rendre la perte de son ayeul encore plus douloureuse, il ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit voir la difference infinie qu'il y avoit de l'un à l'autre. Ce peuple, qui, pendant un si grand nombre d'années, n'avoit jamais remarqué qu'Hieron & son fils Gelon se fûssent distingués du reste des citoyens par leurs habillements & leur parure, vit paroître Hieronyme vêtu de pourpre, portant un diadême, & suivi de gardes armés. Il lui arrivoit même quelquefois de sortir de son palais dans un char, traîné par des chevaux blancs, à l'imitation de Denis le Tyran. Un appareil si fastueux étoit accompagné de mœurs très-conformes. Il méprisoit tout le monde. Ses oreilles étoient fermées à tous les supplians: tous ses discours étoient injurieux: personne n'osoit l'aborder, pas même ses tuteurs: ses débauches étoient infâmes, & sa cruauté inouie. Ainsi la terreur s'étoit tellement emparée de tous les esprits, que quelques-uns même de ses tuteurs prévinrent, par une mort ou par un exil volontaire, les supplices dont ils étoient menacés. Les trois seuls qui eûssent

entrée dans le palais d'Hieronyme, & quelque part à sa confiance, étoient Andranodore & Zoïppe, tous deux gendres d'Hieron, & un certain Thrason. Il ne les écoutoit pas beaucoup sur toute autre matiere. Mais la chaleur avec laquelle les deux premiers soutenoient le parti des Carthaginois contre Thrason, qui appuyoit fortement celui des Romains, attiroit quelquefois sur eux l'attention de ce jeune prince. Telle étoit la situation de la cour d'Hieronyme, lorsqu'une conspiration formée contre sa vie fut découverte par un domestique à peu près de l'âge de ce prince, & qui, dès son enfance, avoit été nourri familierement avec lui. Il ne put nommer qu'un seul des conjurés, appellé Theodote, par qui il avoit été sollicité d'y entrer. Il fut aussi-tôt mis entre les mains d'Andranodore, &, par son ordre, appliqué à la question. Il avoua d'abord, & sans hésiter, qu'il étoit de la partie. Mais la violence des tourmens ne fut jamais capable de l'obliger à déclarer ses complices. A la fin, feignant d'être vaincu par la douleur, il persista à cacher les véritables conjurés; mais il chargea les meilleurs amis

Conspiration contre la vie d'Hieronyme.

du tyran, choisissant à mesure qu'on le tourmentoit, parmi les plus méprisables de cette cour, ceux dont les noms se présenterent les premiers à sa mémoire. Il ajouta, que Thrason étoit le chef de la conspiration, & qu'ils n'auroient jamais conçu un dessein de cette importance, s'ils n'avoient eu à leur tête un homme aussi puissant que lui. L'inclination que Thrason avoit pour les Romains, rendit la déposition de Theodote vraisemblable. Ainsi il fut sur le champ exécuté avec ceux qu'on lui avoit donnés pour complices, qui n'étoient pas moins innocents que lui. Pendant qu'on fit souffrir à Theodote les tourments les plus rigoureux, aucun de ses compagnons ne se cacha, ni ne prit la fuite, tant ils compterent sur sa fidelité & sur sa constance, & tant il eut lui-même de force pour garder un tel secret.

Hieronyme prend le parti d'Annibal.

Dès que Thrason, l'unique lien de l'alliance des Romains, fut mort, on ne balança pas un moment à les abandonner. On envoya des ambassadeurs à Annibal pour traiter avec lui : & il envoya à son tour vers Hieronyme un jeune Carthaginois de qualité, nom-

mé Annibal, comme lui, à qui il en joignit deux autres, nommés Hippocrate & Epicides, nés à Carthage, & d'une mere Carthaginoise, mais originaires de Syracuse, dont leur ayeul avoit été exilé. Ce fut par leur ministere, qu'Annibal fit alliance avec Hieronyme, auprès duquel ils resterent, du consentement de celui qui les lui avoit envoyés. Appius Claudius, préteur de Sicile, n'eut pas plutôt appris ce qui s'étoit passé à Siracuse, qu'il envoya des ambassadeurs à Hieronyme. Lorsqu'ils furent arrivés auprès de lui, ils lui représenterent qu'ils étoient venus pour renouveller l'alliance qui avoit été entre les Romains & son ayeul. Mais ce jeune prince ne les écouta qu'avec indifference, & même avec mépris; leur demandant, d'un ton mocqueur, ce qui s'étoit passé à la journée de Cannes. Que les am- « bassadeurs d'Annibal en contoient « des circonstances qu'il avoit peine à « croire. Qu'il vouloit sçavoir la vé- « rité de leur bouche, avant de déci- « der auquel des deux partis il devoit « s'attacher. Les Romains lui répondirent, qu'ils reviendroient vers lui, « quand on lui auroit appris à parler «

Il raille indécemment les ambassadeurs de Rome, qui, à leur tour, le traitent comme un enfant mal instruit.

» férieusement, & qu'on lui auroit
» fait connoître la maniere dont on
» devoit recevoir une ambaſſade. Enſuite ils ſe retirerent, en l'avertiſſant, plutôt qu'ils ne le prioient, de ne
» pas s'embarquer témerairement dans
» une nouvelle alliance. Hieronyme envoya des ambaſſadeurs à Carthage, pour conclure le traité dont il étoit convenu avec Annibal. Les conditions étoient, que quand les Romains auroient été chaſſés de la Sicile, (ce qu'ils eſperoient devoir bien-tôt arriver, s'ils y envoyoient une flotte avec une armée) le fleuve Himera, qui ſépare l'iſle en deux parties égales, ſerviroit de borne au royaume de Syracuſe & à l'empire des Carthaginois. Mais bien-tôt après, enflé par les flatteries de ceux qui l'exhortoient à prendre des ſentiments dignes, non-ſeulement d'Hieron, mais encore de Pyrrhus, ſon ayeul maternel, il envoya à Carthage une nouvelle ambaſſade, par laquelle il demandoit qu'on lui cedât la Sicile entiere : que les Carthaginois devoient ſe contenter de l'empire d'Italie. Les Carthaginois n'étoient point étonnés de cette vanité dans un jeune prince, dont ils connoiſſoient l'extra-

vagance & la fureur. Ils ne s'avisoient pas même de la lui reprocher, trop contents de le détourner de l'amitié des Romains.

En effet, Hieronyme avoit réuni dans sa personne tous les vices qui peuvent bien-tôt jetter un homme dans le précipice. Car ayant envoyé devant lui Hippocrate & Epicyde, avec chacun deux mille hommes, pour sonder les villes où les Romains tenoient garnison, il les suivit bien-tôt lui même avec le reste de ses troupes, qui montoit à quinze mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Il s'arrêta dans la ville de Leonce. Ce fut là que les conjurés, qui, tous étoient de cette armée, s'assurerent d'une maison inhabitée, qui donnoit sur une ruë étroite, par où le Roi avoit coutume de se rendre dans la place publique. Tous les autres s'y étant cachés avec leurs armes, en attendant qu'Hieronyme passât, chargerent Dinomenes, l'un d'entre eux, qui ce jour-là étoit de garde, de trouver quelque prétexte pour arrêter la marche de l'escorte à l'endroit le plus étroit de la ruë, dans le moment que le Roi approcheroit de la porte de cette maison. Il le fit, com-

me il en étoit convenu. Comme s'il eût voulu lâcher la courroie qui lui tenoit le pié trop serré, il s'arrêta, & en même-temps obligea tous ceux qui le suivoient, d'attendre qu'il continuât à marcher. Pendant ce temps-là, il laissa entre le Roi, qui marchoit le premier, & ses gardes, qui étoient restés derriere, un intervalle assez considerable, pour donner le temps aux conjurés de se jetter sur lui & de le percer de plusieurs coups, avant qu'on pût venir à son secours. Les gardes étant accourus aux cris, chargerent Dinomenes, qui, de son côté, s'étoit mis en défense, & qui se sauva après avoir reçu deux blessures. Les satellites voyant le Roi étendu par terre, sans vie, prirent aussi la fuite. Alors les meurtriers se retirerent, les uns dans la place publique de Leonce, auprès de la multitude, ravis d'avoir recouvré la liberté; tandis que les autres coururent à Syracuse, pour prévenir les desseins d'Andranodore & des autres partisants de la royauté. Dans cette révolution, Appius Claudius, qui voyoit de près la guerre prête à s'allumer, écrivit au sénat, pour lui apprendre que la Sicile étoit sur le point

Hieronyme est tué par les conjurés.

point de se déclarer pour Annibal & les Carthaginois. Pour lui, il porta toutes ses forces sur les frontieres de son gouvernement, pour s'opposer aux complots qui se tramoient à Syracuse, contre les interêts de la république. Sur la fin de cette année, Q. Fabius, par l'ordre du sénat, fortifia Pouzol, où la guerre avoit donné occasion d'établir un marché, & y mit une garnison. De là, il prit le chemin de Rome, pour y tenir les assemblées; & les ayant indiquées pour le premier jour convenable, il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il se rendit dans le champ de Mars, sans entrer dans la ville. Là, comme les jeunes gens de la centurie Ania, à qui il appartenoit de donner les premiers leur suffrage, nommoient T. Otacilius avec Marcus Emilius Regillus, Fabius fit faire silence, & parla ainsi. Si nous avions la paix « en Italie, ou que nous fussions en « guerre avec un géneral qui ne fût « pas capable de profiter de notre né- « gligence, je regarderois comme en- « nemi de votre liberté quiconque « s'opposeroit à l'inclination que vous « apportez dans les assemblés, pour « élever aux charges ceux qui ont mé- «

Fabius s'oppose à la nomination d'Otacilius, son neveu, pour consul.

» rité votre faveur & votre bienveil-
» lance. Mais comme nos géneraux
» n'ont point fait de faute pendant
» cette guerre, & contre cet ennemi,
» qui n'ait attiré quelque grand mal-
» heur à la république, vous ne de-
» vez pas avoir moins de précaution,
» & vous tenir moins sur vos gardes,
» quand vous êtes prêts de donner vos
» suffrages, pour nommer des con-
» suls, que quand vous êtes sur le
» point de donner bataille aux enne-
» mis. Et chacun de vous doit se dire
» à lui-même : c'est pour combattre
» contre Annibal que je vais nommer
» un géneral. Cette même année,
» Jubellius Taurea, le plus brave ca-
» valier de Capouë, s'étant présenté
» auprès de cette ville pour un com-
» bat singulier, on lui opposa Asel-
» lus Claudius, le plus brave cavalier
» qu'il y eût parmi les Romains. Nos
» ancêtres envoyerent autrefois T.
» Manlius, sur le courage & la force
» de qui ils comptoient, contre un
» Gaulois qui les insultoit par ses bra-
» vades, sur le pont du Teveron. Et
» quelques années après, ce fut pour
» la même raison que Marcus Vale-
» rius se présenta, & fut agréé, pour

combattre un Gaulois, qui le dé- «
fioit de la même façon au combat. «
Comme nous souhaitons d'avoir «
une cavalerie & une infanterie su- «
perieure, s'il est possible, mais au «
moins égale à celle des ennemis, de «
même nous devons jetter les yeux «
sur un géneral, qui soit en état de «
tenir tête à celui qui commande «
leur armée. Quand nous aurons «
choisi le plus habile qu'il y ait dans «
la république, ce sera cependant un «
chef dont le commandement com- «
mencera & finira avec l'année qui «
l'aura vû créer ; & il aura affaire à «
un géneral d'une longue experien- «
ce, & dont l'autorité n'est point «
renfermée dans de certaines bornes, «
ni attachée à un certain temps, & «
qui n'étant point obligé de prendre «
la loi de personne, décide en sou- «
verain dans toutes les occasions, se- «
lon que les conjonctures lui parois- «
sent le demander. Il n'en est pas de «
même de nos consuls : à peine se «
sont-ils mis au fait, à peine com- «
mencent-ils à agir avec connoissan- «
ce de cause, que leur année finit, «
& qu'on leur envoye un successeur. «
Mais je vous en ai assez dit pour «

» vous faire connoître quels doivent
» être ceux que vous destinez à com-
» mander vos armées. Il est mainte-
» nant à propos de dire un mot de
» ceux qu'on vient de nommer. M.
» Emilius Regillus est prêtre de Ro-
» mulus ; en sorte que nous ne sçau-
» rions ni l'éloigner de Rome, ni l'y
» retenir, sans préjudicier aux affaires
» de la religion, ou à celles de la
» guerre. Pour T. Otacilius, il a
» épousé la fille de ma sœur, & en a
» eu des enfants. Mais les bienfaits
» que nous avons reçus de vous, mes
» ancêtres & moi, Messieurs, ne me
» permettent pas de préferer les inte-
» rêts de ma famille à ceux de la ré-
» publique. Quand la mer est calme,
» il n'y a point de pilote qui ne puisse
» conduire le vaisseau. Mais lorsqu'il
» s'est élevé une furieuse tempête, &
» que le navire est devenu le joüet de
» la marée & des vents, c'est alors
» qu'il faut placer au gouvernail celui
» qui a le plus d'habileté & d'expe-
» rience. Nous ne navigeons pas sur
» une mer tranquille. Plus d'un orage
» a déja été sur le point de nous sub-
» merger. C'est pourquoi nous ne
» sçaurions trop prendre de précau-

tions pour bien choisir un homme «
capable de nous conduire au port. «
Pour vous éprouver, T. Otacilius, «
nous vous avons chargé de quelques «
expeditions moins considerables, «
dont vous ne vous êtes pas assez «
bien tiré, pour nous engager à vous «
en confier de plus difficiles & de «
plus importantes. La flotte que «
vous avez commandée cette année «
avoit trois objets. Elle devoit rava- «
ger les côtes d'Afrique, mettre «
celles d'Italie en sûreté, &, sur «
tout, empêcher qu'on n'envoyât à «
Annibal, de Carthage, des secours «
d'argent, d'hommes & de vivres. «
Créez Otacilius consul, Messieurs, «
s'il a exécuté, je ne dis par toutes «
ces commissions, mais une seule. «
Si, au contraire, pendant que vous «
commandiez nos vaisseaux, Annibal «
a reçu tout ce qu'on lui a envoyé de «
Carthage avec autant de sûreté que «
si la mer eût été absolument libre; «
si les côtes d'Italie ont été plus in- «
festées cette année que celles d'A- «
frique, quelles raisons pouvez-vous «
apporter, pour nous prouver que «
nous devons vous choisir, préfera- «
blement à tout autre, pour com- «

» mander contre Annibal ? Si vous
» étiez consul, il nous faudroit, à
» l'exemple de nos ancêtres, créer un
» dictateur : & vous n'auriez pas lieu
» de vous étonner, ni d'être fâché
» qu'il se trouvât dans la république
» un homme plus capable que vous
» de faire la guerre. Il n'importe à
» personne plus qu'à vous, Otacilius,
» qu'on ne vous charge point d'un
» fardeau qui ne manqueroit pas de
» vous accabler. Ce que je vous con-
» seille, Messieurs, c'est d'entrer,
» pour nommer les consuls à qui vos
» enfants vont prêter serment, &
» dont les ordres & la sagesse les va
» conduire, dans les mêmes disposi-
» tions où vous seriez, si, sur le point
» de donner bataille, vous aviez à
» choisir les deux généraux sous les
» yeux & les auspices de qui vous
» seriez prêts de combattre. Ce n'est
» qu'avec peine que je vous rappelle
» ici le souvenir de Trasimene & de
» Cannes. Mais pour éviter de pareils
» malheurs, il est bon de se remettre
» quelquefois ces exemples devant les
» yeux. Herault, faites revenir la
» centurie Ania, pour donner de
» nouveau ses suffrages.

T. Otacilius fit beaucoup de bruit, & protesta, avec beaucoup de hauteur, qu'il vouloit exercer le consulat, puisqu'on lui avoit fait l'honneur de le nommer. Mais Fabius ordonna à ses licteurs de s'approcher de lui ; & comme il n'étoit point entré dans la ville, étant tout d'un coup venu dans le lieu où se tenoient les assemblées, il l'avertit qu'il étoit précedé des haches & des faisceaux. Ainsi il se tût ; & la centurie privilegiée étant revenuë aux suffrages, éleva Q. Fabius à son quatriéme consulat, & M. Marcellus à son troisiéme. Toutes les autres furent du même avis, sans qu'il y eût aucune varieté de sentiment. On continua la préture à Q. Fulvius Flaccus, avec qui on en créa trois nouveaux, T. Otacilius Crassus, pour la seconde fois, Q. Fabius, fils du consul, qui étoit actuellement édile curule, & P. Corn. Lentulus. Les assemblées prétoriennes étant terminées, le sénat ordonna par un arrêt, que Q. Fulvius, sans tirer au sort, commanderoit dans la ville, en l'absence des consuls, aussitôt qu'ils seroient partis pour la guerre. Il y eut cette année deux inondations très considerables ; & le Tibre

Q. Fab. Max. & M. Marcellus, consuls. An. de Rome 538.

s'étant débordé dans les campagnes, abbattit plusieurs édifices, & fit périr un nombre infini d'hommes & d'animaux. Cette année, qui étoit la cinquiéme de la guerre de Carthage, Q. Fabius Maximus & M. Claud. Marcellus ayant pris possession du consulat, le premier pour la quatriéme fois, & le second pour la troisiéme, attirerent sur eux les yeux & l'attention de tous les citoyens. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit vû en place deux personnages d'un si rare mérite. Les anciens rapportoient que c'étoit ainsi qu'on avoit vû partir Maximus Rullus avec P. Decius, pour aller faire la guerre contre les Gaulois : que c'étoit ainsi que dans la suite on avoit nommé consuls Papirius & Carvilius, & qu'on les avoit envoyés contre les Samnites, les Brutiens, les Lucaniens & les Tarentins. Marcellus étoit alors à l'armée, & par conséquent fut nommé consul pendant son absence. Mais Fabius étoit présent, & même présidoit aux assemblées quand il fut continué dans cette dignité. Les conjonctures du temps, le péril où se trouvoit la république, & la nécessité d'y remedier au plûtôt, empêchoit qu'on ne

penſât aux conſéquences d'une pareille élection, & qu'on ne ſoupçonnât Fabius d'avoir fait rejetter Otacilius, afin de prendre ſa place. On louoit au contraire ſa grandeur d'ame : on diſoit que les affaires demandant qu'on mît à la tête des armées le plus habile géneral qu'il y eût alors dans la république ; ce grand homme, perſuadé que perſonne ne le ſurpaſſoit dans l'art de commander, avoit mieux aimé s'expoſer à l'envie, que de négliger les interêts de ſa patrie dans des circonſtances ſi délicates.

Le jour même que les conſuls entrerent en charge, le ſénat s'aſſembla dans le capitole ; & avant toutes choſes, décerna qu'ils tireroient au ſort, (ſi mieux ils n'aimoient en convenir entr'eux) pour ſçavoir lequel des deux tiendroit les aſſemblées, dans leſquelles on devoit nommer des cenſeurs, avant de partir pour l'armée. Enſuite on continua dans leurs charges tous ceux qui étoient pour lors dans les armées ; & on leur ordonna de reſter dans leurs départements. Si bien que Tib. Gracchus reſta à Lucerie, où il étoit avec ſon armée, compoſée en partie d'eſclaves ; C. Terentius Var-

ron dans le territoire de Picene, & M. Pomponius dans celui de Gaule. Des préteurs de l'année précedente, Q. Mucius eut ordre de garder le gouvernement de Sardaigne, & M. Valerius de défendre les côtes maritimes de Brindes, & d'être attentif à tous les mouvements que Philippe pourroit faire du côté de Macedoine. On donna à P. Corn. Lentulus le gouvernement de Sicile, & on continua à T. Otacilius le commandement de la flotte qui avoit été employée l'année précedente contre les Carthaginois. On publia cette année plusieurs prodiges, & on en multiplia d'autant plus le nombre, qu'il se trouvoit bien des gens simples & superstitieux qui y ajoutoient foi. On contoit qu'à Lanuvium, dans l'interieur du temple de Junon Sospite, des corbeaux avoient fait leurs nids & leurs petits. Que dans l'Apouille, un palmier bien verd s'étoit allumé de lui-même. Qu'auprès de Mantouë, le fleuve Mincio s'étant débordé, avoit formé un lac, dont les eaux avoient paru de couleur de sang. Qu'à Cales il avoit plû de la croye, & du sang à Rome, dans le marché aux bœufs. Que dans un bourg de l'Istrie,

une source souterraine avoit jetté une si grande quantité d'eau, que, semblable à un torrent, elle avoit entraîné tous les tonneaux & les barriques qui s'étoient trouvées dans ce lieu. Que la foudre du ciel étoit tombée à Rome, dans le vestibule du capitole ; sur le temple de Vulcain dans le champ de Mars ; sur un noyer & sur le grand chemin, dans le pays des Sabins ; & sur les murailles & la porte de Gabies. On ajoutoit qu'à Preneste, la lance du dieu Mars s'étoit agitée, & avoit quitté sa place d'elle-même : qu'un bœuf avoit parlé en Sicile : que dans le pays des Marruciniens, un enfant, étant encore dans le sein de sa mere, avoit crié, triomphe : qu'à Spolete, une femme avoit été changée en homme : qu'à Hadria, on avoit apperçu un autel dans l'air, & tout autour, des figures d'hommes vêtus de blanc. Enfin, qu'à Rome même, des gens ayant assuré qu'ils avoient vû d'abord un essain d'abeilles dans la place publique, puis sur le Janicule des legions toutes armées, souleverent toute la ville, & firent prendre les armes aux citoyens : mais que ceux qui étoient alors sur le Janicule, soutinrent que personne n'a-

voit paru sur cette colline, excepté ceux qui avoient coutume d'y habiter. Suivant la réponse des aruspices, pour expier ces prodiges, on immola de grandes victimes, & on décerna des processions en l'honneur de tous les dieux qui avoient leurs temples ou leurs chapelles dans Rome.

Quand on eut fait tous les sacrifices ordinaires en pareil cas, pour appaiser la colere des dieux, les consuls assemblerent le sénat, pour déliberer des affaires de la république, des moyens de continuer la guerre, du nombre des soldats qu'on mettroit sur pié, & des provinces où chaque armée devoit être employée. Il fut résolu qu'on auroit sous les armes dix-huit legions: que les consuls en prendroient chacun deux sous leurs ordres : que les provinces de Gaule, de Sicile, & de Sardaigne, en auroient chacune deux, pour veiller à leur conservation : que le préteur Q. Fabius en commanderoit deux dans l'Apouille : que Tib. Gracchus demeureroit aux environs de Lucerie, avec les deux qu'on avoit formées des esclaves qui s'étoient enrollés volontairement : qu'on en laisseroit une au proconsul C. Ter. Varron, dans le can-

ton de Picene ; une à M. Valerius, pour s'en servir aux environs de Brindes, où il étoit avec une flotte, & que les deux dernieres resteroient à Rome pour la garder. Pour remplir ce nombre de dix-huit legions, il en falloit armer six nouvelles. Les consuls eurent ordre de les lever incessamment, & d'équiper un nombre de vaisseaux, qui, joints à ceux qui étoient à la rade sur les côtes de la Calabre, formâssent pour cette année une flotte de cent cinquante navires. Q. Fabius tint les assemblées pour la création des censeurs. M. Attilius Regulus, & P. Furius Philus furent élevés à cette dignité. Le bruit de la guerre de Sicile s'augmentant de jour en jour, T. Otacilius eut ordre d'aller de ce côté-là avec la flotte. Comme on manquoit de nautonniers, les consuls, en vertu d'un arrêt du sénat, ordonnerent que le citoyen qui, ou lui ou son pere, auroit été jugé par les censeurs L. Emilius & C. Flaminius, posseder depuis cinq cent, jusqu'à mille écus de revenu, ou qui dans la suite auroit acquis ce bien, fourniroit un matelot payé pour six mois : que celui qui auroit au-dessus de trois mille jusqu'à neuf

Nautonniers fournis par les particuliers.

mille livres de rente, en fourniroit trois avec la paye d'une année entiere : que ceux qui auroient au-dessus de dix mille, jusqu'à trente mille livres, en donneroient cinq; & que ceux dont le revenu passeroit trente mille livres, en donneroient sept. Que les sénateurs en fourniroient huit avec la solde d'une année. Les matelots qui furent levés en vertu de cet édit, ayant été armés & équipés par leurs maîtres, s'embarquerent avec des vivres cuits, pour les nourrir pendant trente jours. Ce fut pour la premiere fois que la flotte des Romains fut fournie de nautonniers aux dépens des particuliers.

Les Campaniens sont effrayés des préparatifs des Romains.

Ces préparatifs, beaucoup plus considérables qu'ils n'avoient jamais été, firent craindre aux habitants de Capouë que la campagne ne s'ouvrît cette année par le siége de leur ville. C'est pourquoi ils envoyerent des ambassadeurs à Annibal, pour le prier de faire approcher son armée de Capouë. » Qu'on levoit à Rome des armées » pour l'assiéger : que de toutes les » villes qui les avoient abandonnés, » il n'y en avoit point contre qui ils » fussent plus irrités. La consternation avec laquelle ils porterent cette

nouvelle à Annibal, obligea ce géneral de se hâter, pour empêcher les Romains de le prévenir. Ainsi étant parti d'Arpi, il vint se camper à Tifate, dans son ancien camp, au-dessus de Capouë. Ensuite, ayant laissé un corps de Numides & d'Espagnols pour la garde de son camp & celle de Capouë, il descendit avec le reste de son armée au lac d'Averne, en apparence, pour y faire un sacrifice, mais en effet pour sonder Pouzole & les troupes qui y étoient en garnison. Fabius n'eut pas plutôt appris qu'Annibal avoit quitté Arpi, pour retourner dans la Campanie, qu'il partit pour aller se mettre à la tête de son armée, marchant jour & nuit avec une extrême diligence. Il ordonna en même-temps à Tib. Gracchus de quitter Lucerie, & de venir avec ses troupes du côté de Benevent; & au préteur Q. Fabius, son fils, d'aller prendre la place de Gracchus auprès de Lucerie. En même-temps les deux préteurs partirent pour la Sicile: Pub. Cornelius, pour se rendre à son armée; Otacilius, pour aller prendre le commandement de sa flotte, & veiller à la sûreté des côtes. Tous enfin se rendirent à leurs départe-

ments : & ceux qu'on avoit continués dans leurs charges, eurent ordre de rester dans les postes où ils étoient l'année précedente.

De jeunes Tarentins viennent offrir à Annibal de lui livrer leur ville.

Pendant qu'Annibal étoit auprès du lac d'Averne, cinq jeunes gentilshommes de Tarente le vinrent trouver. Ils étoient du nombre de ceux qu'il avoit faits prisonniers à la journée de Trasimene, ou à celle de Cannes, & qu'il avoit renvoyés chez eux sans rançon, après leur avoir témoigné la douceur & la bienveillance dont il avoit coutume d'user envers tous les alliés des Romains. Ils lui dirent, que pour lui marquer leur reconnoissance, ils avoient engagé la plus grande partie des jeunes Tarentins à préferer son alliance & son amitié à celle des Romains. Que c'étoient eux qui les avoient envoyés vers lui, pour le prier de faire avancer son armée du côté de leur ville. Que s'ils le voyoient campé près de leurs portes; si de dessus leurs murailles ils appercevoient ses drapeaux, ils ne balanceroient pas à la lui livrer. Qu'à Tarente, c'étoit la jeunesse qui disposoit du peuple, & le peuple du gouvernement. Annibal loua leur zele & leur bonne volonté; & les ayant

comblés de présents, & encore plus de promesses, il les renvoya chez eux pour hâter l'exécution de leur projet, les assurant que de son côté, il les seconderoit quand il en seroit temps. Ils s'en retournerent avec ces esperances. Pour lui, il avoit une envie extrême de se voir maître de Tarente. Il consideroit qu'outre que c'étoit une ville très-forte & très opulente, c'étoit encore un port de mer tourné très-à-propos du côté de la Macedoine, & où le roi Philippe, s'il avoit dessein de passer en Italie, pourroit aborder, puisque les Romains étoient maîtres de celui de Brindes. Ayant achevé le sacrifice qui l'avoit en partie amené dans ce lieu, & ravagé pendant qu'il y séjourna, tout le territoire de Cumes, jusqu'au promontoire de Misene, il tourna tout à coup contre Pouzole, dans le dessein de surprendre la garnison qu'y tenoient les Romains. Elle étoit composée de six mille hommes ; & la place, outre son assiette naturelle, qui étoit très-avantageuse, étoit encore très-bien fortifiée. Annibal y passa trois jours, à faire de tous côtés des tentatives inutiles : après quoi il en partit, & s'en alla faire le dégât aux envi-

rons de Naples, plutôt pour assouvir sa colere, que dans l'esperance de s'emparer de cette ville. Le peuple de Nole, depuis long temps ennemi des Romains & de son propre sénat, voyant Annibal si près, lui envoya des ambassadeurs, pour lui promettre que la ville lui seroit infailliblement livrée, s'il s'en approchoit avec ses troupes. Mais les nobles appellerent aussi-tôt le consul Marcellus, qui rendit inutiles les entreprises de la populace. Il étoit venu en un seul jour de Cales à Suessule, malgré le temps qu'il employa à passer le Vulturne. De là il fit entrer dans Nole, dès la nuit suivante, six mille fantassins & trois cent cavaliers, pour seconder les efforts des nobles & du sénat. Ainsi la diligence que fit le consul pour faire entrer le premier du secours dans Nole, fit échouer tous les desseins qu'Annibal avoit formés contre cette ville: en sorte qu'ayant déja manqué deux fois son coup, il ne fut plus si crédule dans la suite, quand le peuple de Nole envoya pour le solliciter.

Annibal fait de nouvelles tentatives sur Nole.

Il est toujours repoussé par Marcellus.

Dans ces mêmes jours, le consul Q. Fabius se présenta devant Casilin, pour tâcher de s'emparer de cette ville,

qui étoit défenduë par une garnison de Carthaginois. Et d'un autre côté Hannon & Tib. Gracchus, comme de concert, partirent, le premier du pays des Brutiens, avec un corps considérable d'infanterie & de cavalerie; & l'autre de son camp de Lucerie, pour s'approcher de Benevent. Le Romain entra d'abord dans la ville. Mais ayant appris qu'Hannon étoit campé à trois milles de là, sur les bords du Calore, & qu'il faisoit le dégât dans les campagnes voisines, il sortit aussi de Benevent; & s'étant campé environ à mille pas de l'ennemi, il assembla ses soldats pour les haranguer. La plupart étoient des esclaves, qui, depuis deux ans entiers, aimoient mieux mériter leur liberté par des actions, que de la demander par des paroles. Il s'étoit cependant apperçû, en sortant des quartiers d'hyver, de quelques murmures confus. Ils s'étoient plaints d'un si long esclavage, & avoient demandé s'ils n'auroient jamais le bonheur de faire la guerre en qualité d'hommes libres. Et là-dessus, il avoit écrit au sénat, pour lui faire connoître ce qu'ils méritoient, plutôt que ce qu'ils demandoient: Qu'ils avoient servi jusques-là avec «

Gracchus & Hannon près de Benevent.

„ autant de fidelité que de courage ;
„ & que, pour être des soldats accomplis, il ne leur manquoit que la
„ liberté. Le sénat l'avoit laissé le maître de faire là-dessus tout ce qu'il jugeroit le plus à propos pour le bien de la république. C'est pourquoi, avant d'en venir aux mains avec les ennemis, il déclara aux siens : Que le
„ temps étoit venu, d'obtenir cette
„ liberté qu'ils désiroient depuis si
„ long temps & avec tant d'ardeur.
„ Que dès le lendemain il combat-
„ troit l'ennemi en raze campagne :
„ que là, sans craindre d'embuches,
„ la véritable valeur pourroit paroître
„ dans tout son jour. Que quiconque
„ lui rapporteroit la tête d'un enne-
„ mi, recevroit sur le champ la liber-
„ té pour récompense : mais qu'il pu-
„ niroit du supplice des esclaves ceux
„ qui lâcheroient pié & abandon-
„ donneroient leur poste. Que leur
„ sort étoit entre leurs mains. Qu'ils
„ avoient pour caution de sa promes-
„ se, non-seulement sa parole, mais
„ celle de Marcellus, mais celle de
„ tous les sénateurs, qu'il avoit con-
„ sultés sur cet article, & qui l'a-
„ voient laissé le maître de tout. Il

Gracchus engage ses soldats, la plupart esclaves, à bien combattre, & leur promet pour récompense la liberté.

leur fit aussi-tôt la lecture des lettres de Marcellus & de l'arrêt du sénat : après quoi ils pousserent des cris de joye ; & tous, d'un commun accord, demandoient fierement qu'on les menât contre l'ennemi, & qu'on leur donnât sur le champ le signal du combat. Gracchus les congedia après leur avoir promis la bataille pour le lendemain. Alors pleins de joye, sur tout ceux que la seule action du jour suivant devoit tirer de la servitude, ils passerent le reste de la journée à préparer leurs armes, & à les mettre en état de bien seconder leur courage.

Le lendemain, dès qu'on eut donné le signal avec le son de la trompette, ils s'assemblerent les premiers autour de la tente de Gracchus : & ce géneral les rangea en bataille au lever du soleil. Les Carthaginois ne refuserent pas la partie. Leur armée étoit composée de dix-sept mille hommes d'infanterie, la plupart Brutiens, ou Lucaniens ; & de douze cent cavaliers, tous Numides & Maures, excepté un petit nombre d'Italiens qui y étoient mêlés. On combattit long-temps, & avec beaucoup de chaleur. Pendant quatre heures la victoire demeura incertaine

Bataille & victoire bien disputée.

entre les deux partis. Rien n'embarrassoit davantage les Romains, que les têtes des ennemis dont ils vouloient s'assurer, parce qu'on y avoit attaché leur liberté. Car à mesure qu'un soldat avoit bravement tué un ennemi, il perdoit d'abord un temps considerable à lui couper la tête au milieu du tumulte & du désordre ; & quand il en étoit enfin venu à bout, la nécessité de la tenir & de la garder, occupant une de ses mains, le mettoit hors d'état de combattre ; en sorte que les plus braves ne prenant plus de part à ce qui se passoit, la bataille étoit abandonnée aux plus lâches & aux plus timides. Gracchus averti par les tribuns des soldats, que ses gens ne blessoient plus aucun des ennemis qui étoient encore en état de se défendre ; qu'ils étoient tous occupés à couper les têtes des morts, & qu'ils les avoient ensuite à la main, au lieu de leurs épées ; il leur fit promptement ordonner, de jetter „ ces têtes par terre, & de fondre sur „ ceux des ennemis qui se défendoient „ encore : qu'il n'avoit pas besoin de „ cette preuve pour distinguer la vé„ ritable valeur, & que ceux qui au„ roient fait leur devoir, étoient assu-

rés d'avoir la liberté. Alors le combat recommença tout de nouveau ; & Gracchus envoya même sa cavalerie contre l'ennemi : mais les Numides étant venus bravement à sa rencontre, & les cavaliers ne combattant pas avec moins d'ardeur que les fantassins, la victoire devint encore une fois douteuse. Les deux géneraux animoient leurs gens de la main & de la voix. Gracchus représentoit aux siens qu'ils n'avoient affaire qu'à des Brutiens & des Lucaniens, tant de fois vaincus & soumis par leurs ancêtres. Hannon reprochoit aux Romains qu'ils n'étoient que des esclaves, à qui on avoit ôté leurs chaînes pour leur faire prendre les armes. Enfin Gracchus déclara à ses soldats, qu'il n'y avoit point de liberté pour eux, à moins que ce jour-là l'ennemi ne fût vaincu & mis en fuite.

La victoire se déclare enfin pour Gracchus.

Cette menace les anima tellement, que poussant de nouveaux cris, & devenus dans le moment tout autres, ils se jetterent sur l'ennemi avec tant de furie, qu'il ne fut pas en son pouvoir de résister plus long-temps. D'abord ceux qui étoient placés devant les enseignes, ensuite les enseignes mêmes,

& enfin tout le corps de bataille fut rompu, & tous prirent ouvertement la fuite, & regagnerent leur camp avec tant d'effroi & de consternation, qu'aucun ne se mit en devoir d'en défendre les portes contre les Romains, qui y étant entrés pêle-mêle avec les vaincus, y recommencerent un nouveau combat plus embarrassé dans un espace si étroit, mais, par la même raison, beaucoup plus sanglant. Dans ce tumulte, les prisonniers Romains, pour seconder leurs compatriotes, s'assemblerent en un corps ; & s'étant saisi des armes qui se trouverent sous leur main, attaquerent les Carthaginois par derriere, & leur fermerent le chemin de la fuite. C'est pourquoi d'une si grande armée, à peine s'en sauva-t'il deux mille hommes, presque tous cavaliers, avec leur chef. Tout le reste fut tué, ou pris, avec trente huit étendarts. Gracchus perdit environ deux mille hommes. Tout le butin fut abandonné au soldat, excepté les prisonniers & les animaux, qui seroient revendiqués & reconnus par leurs maîtres dans l'espace de trente jours. Les vainqueurs étant retournés dans leur camp chargés de butin, on remarqua que quatre mille

mille esclaves, qui avoient combattu avec moins de courage que leurs compagnons, & qui n'étoient pas entrés avec eux dans le camp des ennemis, s'étoient retirés sur la colline prochaine, pour éviter le châtiment qu'ils croyoient avoir mérité. Le lendemain un tribun des soldats les en retira, & les ramena dans le camp, dans le temps que Gracchus, ayant assemblé les soldats, étoit sur le point de les haranguer. D'abord il donna aux vieux soldats les éloges & les récompenses qu'ils méritoient, à proportion de la valeur que chacun d'eux avoit fait paroître en cette occasion. Ensuite s'adressant à ceux qui étoient encore esclaves, il leur dit, que dans un jour si heureux, il aimoit mieux les louer tous en géneral, sans distinction des braves & des lâches, que d'en punir un seul pour son peu de courage. Qu'ainsi il les déclaroit tous libres, & prioit les dieux que ce fût pour l'honneur & l'avantage de la république. Alors ils pousserent de grands cris de joie; & s'embrassant & se félicitant les uns les autres, ils levoient les mains vers le ciel, & souhaitoient toute sorte de prosperités au peuple Romain, &

Gracchus donne la liberté aux esclaves de son armée.

à leur géneral. Mais Gracchus ayant repris la parole : Avant de vous avoir » tous égalés, leur dit-il, par la li» berté que je viens de vous donner, » je n'ai point voulu mettre de di» ſtinction odieuſe entre vous. Mais » préſentement que je me ſuis acquit» té de ma parole, & de celle que je » vous avois donnée au nom de la ré» publique, pour ne pas confondre la « valeur avec la lâcheté, je me ferai » donner les noms de ceux qui, pour » éviter les reproches & la punition » que méritoit leur faute, ſe ſont ſé» parés d'avec leurs compagnons : & » en les faiſant paroître devant moi » les uns après les autres, je les obli» gerai de me promettre, avec ſer» ment, que tant qu'ils porteront les » armes, ils reſteront debout en pre» nant leur repas, à moins que la ma» ladie ne les en empêche. Vous ſouf» frirez cette mortification ſans répu» gnance, pour peu que vous faſſiez » réflexion qu'on ne pouvoit pas pu» nir plus legerement votre lâcheté. Après ce diſcours, il ordonna qu'on pliât bagage & qu'on ſe mît en marche : & les ſoldats, en portant le butin ſur leurs épaules, ou en le faiſant mar-

cher devant eux, retournerent à Benevent en chantant & en dansant, avec des transports de joie si éclatants, qu'on les eût pris pour des convives qui sortoient d'un festin, & non pour des soldats qui revenoient de la bataille. Les Beneventins sortirent de leur ville en foule, pour aller au-devant d'eux. Ils les embrassoient, ils les félicitoient de leur victoire. C'étoit à qui les inviteroit à venir manger & loger chez soi. Les mêts étoient tout préparés dans la cour de chaque particulier: & ils pressoient les soldats d'entrer, & prioient Gracchus de leur permettre de boire & manger avec eux. Gracchus y consentit, à condition qu'ils mangeroient tous en public: si bien que les habitants dresserent devant leurs maisons des tables, sur lesquelles ils porterent tout ce qu'ils avoient apprêté. Ceux qui venoient de recevoir la liberté avoient sur la tête des bonnets de laine blanche. Les uns étoient à moitié couchés, suivant l'usage ordinaire; les autres étoient debout, &, tout à la fois, mangeoient & servoient les autres. Gracchus trouva ce spectacle si singulier & si nouveau, qu'étant de retour à Rome, il fit représenter

Les Beneventins régalent l'armée victorieuse de Gracchus.

ces diverses postures de ses soldats, en un tableau, qu'il plaça dans le temple de la liberté, que son pere avoit fait bâtir sur le mont Aventin, des deniers qui provenoient des amendes, & dont il avoit lui-même fait la dédicace.

Pendant que ces choses se passoient à Benevent, Annibal, après avoir ravagé tout le pays aux environs de Naples, alla camper dans le voisinage de Nole. Quand le consul eut appris qu'il approchoit, il ordonna au propréteur Pomponius de le venir joindre avec l'armée qui étoit campée au-dessus de Suessule, & se mit aussi-tôt en devoir d'aller au-devant d'Annibal, & de le combatre. Pendant le silence de la nuit, il fit sortir Claude Neron, avec l'élite de sa cavalerie, par la porte la plus éloignée de l'ennemi, & lui ordonna, après avoir fait un grand circuit, de s'approcher peu à peu, & en se tenant couvert, de l'endroit où étoient les Carthaginois ; & enfin, quand il verroit l'action engagée, de les venir tout d'un coup attaquer par derriere. Neron ne put exécuter ces ordres, soit qu'il se fût égaré en chemin, ou que le temps lui eût manqué. Le combat s'étant donné sans lui, les

Nouvel avantage de Marcellus sur Annibal.

Romains ne laisserent pas d'avoir l'avantage : mais n'étant pas secondés de la cavalerie, leur projet ne réussit pas comme ils l'avoient esperé. Marcellus n'osant pas poursuivre les ennemis dans leur fuite, fit retirer les siens, quoique vainqueurs. On dit cependant qu'Annibal perdit ce jour-là plus de deux mille hommes. Marcellus n'en perdit pas en tout quatre cent. Vers le coucher du soleil, Neron ayant inutilement fatigué ses hommes & leurs chevaux pendant un jour & une nuit, arriva sans avoir seulement vû l'ennemi. Le consul lui fit une réprimande bien vive ; jusqu'à lui reprocher, qu'il n'avoit tenu qu'à lui, qu'on ne ren- « dit à Annibal la journée de Cannes. « Le lendemain Marcellus mit encore ses troupes en bataille : mais Annibal ne sortit point de son camp, avouant tacitement qu'il se reconnoissoit vaincu. Le troisiéme jour il se retira à la faveur de la nuit : & renonçant à la conquête de Nole, qu'il avoit tant de fois tentée inutilement, il marcha vers Tarente, où il esperoit de mieux réussir.

Annibal renonce enfin à la conquête de Nole.

Les Romains n'avoient pas moins d'attention aux affaires du dedans, qu'à

celles de la guerre. Car les censeurs n'étant point occupés, faute d'argent, des ouvrages publics, s'appliquerent à réformer les mœurs des citoyens, & à corriger les abus que la guerre avoit introduits, semblables aux mauvaises humeurs que les corps contractent dans les longues maladies. D'abord ils firent appeller devant eux ceux qui, après la bataille de Cannes, étoient accusés d'avoir voulu abandonner la république & sortir de l'Italie. L. Cecilius Metellus, alors questeur, étoit le plus considerable d'entre eux. Il eut ordre, & ses complices après lui, de se défendre ; & n'ayant pû se justifier, ils demeurerent convaincus d'avoir tenu, contre les interêts de la république, des discours qui tendoient à former une conjuration pour abandonner l'Italie. Après eux on fit comparoître ces interpretes trop subtils de la nécessité d'exécuter les serments ; ces députés frauduleux, qui ayant juré à Annibal qu'ils reviendroient dans son camp, croyoient s'être acquittés de leur parole en y rentrant un instant, sous un prétexte imaginaire. Eux & ceux dont on vient de parler, furent privés de tout suffrage dans les assem-

Séverité des censeurs à Rome.

blées, chassés de leurs tributs, exclus de la société des citoyens Romains, dans laquelle ils ne restoient que pour y payer les impôts, sans être admis à aucune charge: Et ceux d'entr'eux à qui la république entretenoit un cheval, perdirent aussi cet avantage. La sévérité des censeurs ne se borna pas à la correction des sénateurs & des chevaliers. Ils punirent de la même peine tous ceux des jeunes gens qui n'avoient point servi depuis quatre ans, sans avoir été malades, ou avoir quelque autre raison bonne & valable: il s'en trouva plus de deux mille de cette espece sur les registres qui contenoient les noms de la jeunesse Romaine. Cette rigueur des censeurs fut suivie d'un arrêt du sénat qui n'étoit pas moins triste. Il condamnoit tous ceux que les censeurs avoient nottés, à servir à pié, à passer en Sicile, & à se joindre à l'armée de Cannes, sans pouvoir esperer de congé, que quand Annibal auroit été chassé de l'Italie. Comme les censeurs ne voyoient point d'argent dans le trésor, ils n'affermoient point, selon l'usage ordinaire, les ouvrages de la république, négligeoient la réparation des temples, & ne fournissoient plus

de chevaux aux magistrats curules. Mais ceux qui avoient coutume de faire ces sortes de marchés s'étant présentés, les exhorterent à traiter avec eux de la même façon, que si le trésor étoit en état de fournir de l'argent. Qu'aucun d'eux n'en demanderoit avant la fin de la guerre. Ensuite les maîtres des soldats que Gracchus avoit mis en liberté auprès de Benevent, s'assemblerent, & déclarerent, qu'encore que les banquiers les eussent fait appeller pour recevoir le prix de leurs esclaves, ils ne vouloient cependant point recevoir d'argent que la guerre ne fût terminée. Cette conspiration génerale à soulager le trésor épuisé, engagea aussi ceux qui étoient chargés de l'argent des mineurs & de celui des veuves, à le confier à la république, persuadés qu'ils n'en pouvoient faire un meilleur usage, & que cet emploi étoit plus sûr que tous ceux qu'ils auroient pû faire d'une autre façon. Le questeur tenoit un compte exact des sommes qu'on employoit pour les besoins des veuves & des pupilles. Cette génerosité & ce désinteressement des particuliers passa de la ville dans le camp. Les cavaliers, ni les capitaines,

Preuves admirables de l'amour du bien public dans plusieurs particuliers.

ne recevoient point leur solde; & ceux qui l'exigeoient étoient traités d'esprits mercenaires.

Le consul Q. Fabius étoit campé auprès de Casilin, qui étoit défendu par une garnison de deux mille Campaniens, & de sept cent Carthaginois. Statius Metius avoit été envoyé pour la commander par Magius Atellanus, qui étant cette année le premier magistrat de Capouë, armoit indifferemment les esclaves & le peuple, pour venir fondre sur le camp des Romains, tandis que le consul songeoit à s'emparer de Casilin. Fabius étoit exactement informé de tout. C'est pourquoi il envoya à Nole vers son collegue, pour lui faire entendre, qu'il falloit absolument opposer une autre armée aux efforts des Campaniens, pendant qu'il attaquoit Casilin avec la sienne. Qu'ainsi, ou il vînt lui-même avec ses troupes, en laissant à Nole un petit nombre de soldats pour la défendre ; ou, si sa présence y étoit nécessaire, & que cette ville eût encore à craindre des entreprises d'Annibal, qu'il feroit venir Gracchus de Benevent. Marcellus ayant reçû le courrier de son collegue, laissa deux mille hommes à Nole,

Fabius assiége Casilin.

& vint lui-même à Casilin avec le reste de l'armée. Son arrivée obligea les Campaniens, qui se mettoient déja en mouvement, de se tenir en repos. Ainsi Casilin se vit attaqué par deux armées tout à la fois. Mais comme les soldats Romains, en approchant trop près des murailles, recevoient beaucoup de blessures, sans remporter de grands avantages, Fabius étoit d'avis qu'on renonçât à la conquête d'une bicoque, qui leur donnoit autant de peine qu'auroit pû faire une ville bien considerable ; & sur tout, ayant sur les bras des affaires bien plus importantes. Il étoit sur le point de se retirer, lorsque Marcellus lui représenta, que si d'un côté, les grands » géneraux ne devoient pas tenter in» differémment toute sorte d'entre» prises, d'un autre ils devoient pous» ser jusqu'au bout celles qu'ils » avoient une fois formées; quand ce » ne feroit que pour conserver leur ré» putation, de laquelle les plus grands » succès dépendoient souvent. Cette réflexion obligea Fabius à perseverer dans son dessein. Alors les Romains recommencerent à faire avancer leurs mantelets, & à dresser contre les mu-

railles toutes les machines dont on a coutume de se servir pour les abbattre. Les Campaniens effrayés de ces préparatifs, demanderent à Fabius, qu'il leur permît de se retirer à Capouë en toute sûreté. Il en étoit déja sorti un petit nombre, lorsque Marcellus s'empara de la porte par laquelle ils s'échappoient & fit main basse d'abord sur eux, & ensuite, étant entré de force dans la ville, sur tout ceux qui tomberent sous sa main. Environ cinquante Campaniens, qui étoient sortis des premiers, s'étant refugiés auprés de Fabius, reçurent de lui une escorte qui les conduisit jusqu'à Capouë. Casilin fut pris à l'occasion d'une entrevûë, entre les habitants & les Romains, à qui ils demandoient des assurances pour leur vie, avant de leur livrer la ville. Les prisonniers, tant Campaniens que Carthaginois, furent envoyés à Rome, & enfermés dans les prisons. Pour ce qui est des habitants, ils furent distribués dans les villes voisines, qu'on leur donna pour prison.

Casilin repris par Fabius.

Lorsque les consuls se retiroient de Casilin, après s'en être rendus maîtres, Gracchus, qui étoit dans la Lucanie,

envoya quelques cohortes, qu'on avoit levées dans cette contrée, sous la conduite d'un commandant des alliés, pour ravager les terres des ennemis. Hannon, qui les trouva répanduës de côté & d'autre, sans ordre & sans précaution, vint fondre sur elles, & eut sa revanche de la perte qu'il avoit faite lui-même auprès de Benevent. Après cet avantage, il se retira à la hâte chez les Brutiens, pour échapper à Gracchus, qui s'étoit mis en chemin pour le poursuivre. Marcellus retourna à Nole, d'où il étoit venu; & Fabius passa dans le Samnium, pour piller la campagne, & faire rentrer dans le parti des Romains les villes qui l'avoient abandonné. Les Samnites, qui habitent au environ de Caudium, furent plus maltraités que les autres. Leurs terres furent désolées par le fer & par le feu : on enleva hommes & bestiaux, & on prit de force plusieurs villes, entr'autres Compulterie, Thelesie, Meles, Fulfules, & Orbitanium. Dans la Lucanie, on prit Blandes, & dans l'Apouille, Eces, qui fut emportée d'assaut. Dans ces villes, vingt-cinq mille hommes furent tués, ou pris: & le consul y ayant trouvé trois cent

Hannon défait quelques cohortes dans la Lucanie.

ſoixante-dix déſerteurs, il les envoya à Rome, où ils furent tous précipités du haut du roc Tarpeien, après avoir été battus de verges dans la place des aſſemblées. Fabius n'employa que fort peu de jours à ces expeditions ; tandis que Marcellus fut retenu à Nole par une maladie qui l'empêcha d'agir. Dans le même temps, le préteur Q. Fabius, qui avoit ſon département aux environs de Lucerie, prit de force la ville d'Accua, & alla camper auprès d'Ardonnée, où il ſe fortifia. Pendant que les Romains ſont occupés ailleurs des expeditions que je viens de rapporter, Annibal étoit déja arrivé aux environs de Tarente, après avoir ravagé tous les lieux par où il avoit paſſé. Il ne fit ceſſer les hoſtilités que quand il fut arrivé ſur les terres des Tarentins. Ce fut là que ſes troupes commencerent à marcher avec beaucoup de retenuë, ſans faire tort à perſonne, ni s'écarter du chemin. On voyoit bien que cette réſerve venoit du ſeul déſir de ſe concilier l'affection des Tarentins, & non pas de la modeſtie du géneral ou des ſoldats. Au reſte il s'avança juſqu'au pié des murailles : mais ayant remarqué que la vûë de ſon armée n'ex-

citoit aucun mouvement dans la ville, comme il s'en étoit flatté, il alla camper environ à mille pas des portes.

M. Livius défend Tarente contre les entreprises d'Annibal.

Trois jours avant l'arrivée d'Annibal, Marcus Livius, envoyé par le propréteur M. Valerius, qui commandoit une flotte auprès de Brindes, étoit entré dans Tarente; & ayant fait prendre les armes aux plus distingués de la jeunesse de cette ville, & placé des corps de garde à toutes les portes, sur les murailles, & dans tous les lieux qui paroissoient avoir besoin d'être gardés; en travaillant nuit & jour avec une vigilance infatigable, il ôta & aux ennemis, & aux alliés de qui il se défioit, les moyens de faire aucune tentative sur la place. C'est pourquoi Annibal ayant inutilement attendu pendant plusieurs jours l'exécution des promesses qu'on lui avoit faites, ne voyant paroître aucun de ceux qui l'étoient venu trouver au lac d'Averne, & ne recevant point de leurs nouvelles, décampa de ce lieu, persuadé qu'on l'avoit amusé par de vaines esperances. Et quoique la feinte douceur dont il avoit usé envers les Tarentins ne lui eût servi de rien, il ne laissa pas, en se retirant, de faire observer à ses

troupes la même discipline qu'auparavant, ne désesperant pas encore de les détacher de l'alliance des Romains. Lorsqu'il fut arrivé à Salapie, comme le lieu lui parut commode pour des quartiers d'hyver, & qu'on étoit sur la fin de la campagne, il y fit transporter tous les blés qu'il pût enlever aux environs de Metapont & d'Heraclée. De là il envoyoit les Maures & les Numides au fourage dans le pays de Salerne & sur les montagnes de l'Apouille, dont ils enlevoient peu de butin, si ce n'étoit des chevaux, qu'il donna à ses cavaliers, pour les dompter, au nombre d'environ quatre mille.

Troubles & factions dans la Sicile.

Les Romains voyant qu'il s'élevoit dans la Sicile une guerre assez dangereuse, & que la mort du tyran, bien loin d'abbattre le courage des Syracusains, & de leur faire changer de parti, n'avoit servi qu'à leur donner des generaux habiles & entreprenants, chargerent Marcellus, l'un des consuls, du gouvernement de cette province, & de la conduite des troupes qui y étoient employées. Aussi-tôt après le meurtre d'Hieronyme, les soldats s'étoient soulevés dans Leonce contre les

conjurés, & les avoient menacés hautement de les immoler aux manes de leur roi. Mais le doux nom de la liberté, qu'on fit souvent sonner à leurs oreilles, l'esperance qu'on leur donna d'avoir part aux trésors du tyran, & de faire la guerre avec plus d'avantage, & sous des capitaines d'une plus grande experience, fit un changement si grand & si prompt dans leurs esprits, qu'ils laisserent étendu par terre & privé de sépulture, le corps de ce prince, qu'ils venoient de regretter si fort un moment auparavant. Ainsi les conjurés se partagerent : & pendant que les autres resterent à la tête des troupes pour les commander, Theodotus & Sosis étant montés sur les chevaux du Roi, coururent à toute bride à Syracuse, pour surprendre & opprimer les partisans d'Hieronyme, qui n'étoient point encore informés de ce qui s'étoit passé. Mais ils avoient déja été prévenus, non-seulement par la renommée, dont la diligence en ces sortes d'événements, est aussi grande quelle est étonnante ; mais encore par un courrier que les royalistes avoient dépêché. Ainsi Andranodore s'étoit déja emparé de l'isle, de la citadelle, & des autres places

dont il avoit pû disposer, & qui lui avoient paru en état de défense, & avoit mis des troupes par tout. Theodotus & Sosis étant entrés après le coucher du soleil par le quartier d'Hexapyle, firent voir aux citoyens le diadême du Roi, & ses habits tout ensanglantés; & traversant la partie de la ville appellée Tyche, sans cesser d'inviter le peuple à prendre les armes & à se remettre en liberté, ils se rendirent dans Achradine, & l'exhorterent à s'y assembler avec eux. Mais la multitude étoit fort agitée & fort incertaine. Les uns couroient de tous côtés par les ruës; les autres se tenoient à l'entrée de leur demeure: d'autres regardoient ce qui se passoit de leurs fenêtres, & du haut de leurs maisons, demandant de quoi il étoit question. Toute la ville est illuminée, & en même-temps pleine de trouble. Ceux qui sont armés s'attroupent dans les places publiques. Ceux qui ont les mains vuides, courent au temple de Jupiter Olympien, & en arrachent les armes que le roi Hieron y avoit fait attacher, après les avoir reçûës en présent du peuple Romain, qui en avoient dépouillé les Gaulois & les Illiriens: &

prient ce dieu de vouloir bien leur prêter ces armes sacrées, & seconder le dessein qu'ils ont de s'en servir, pour la défense de leur patrie, des temples des dieux, & de leur liberté. Cette populace, alla se joindre aux corps de garde qu'on avoit postés dans les principaux quartiers de la ville. Dans l'isle, Andranodore s'attacha sur tout à fortifier les greniers publics. Ils étoient entourés d'un mur de pierres de taille, en forme de citadelle. Mais les jeunes gens, à qui on en avoit confié la garde, furent les premiers, à envoyer assurer le sénat assemblé dans Achradine, qu'ils étoient prêts à lui livrer les greniers publics & le blé qu'ils renfermoient.

Dès que le jour parut, tout le peuple armé & sans armes courut dans Achradine. Là, Polyenus, l'un des principaux des sénateurs, s'étant placé devant l'autel de la Concorde, fit un discours également libre & moderé. Il représenta à ses auditeurs, qu'ayant „ éprouvé les indignités de l'esclavage, „ ils étoient irrités contre un mal qui „ leur étoit connu. Qu'à l'égard des „ calamités que les guerres civiles en- „ traînent après elles, ils en avoient

Discours de Polyenus libre & moderé tout à la fois.

plûtôt entendu parler à leurs peres, « qu'ils n'en avoient été témoins eux-« mêmes. Qu'il les louoit d'avoir pris « les armes avec courage & sans hési-« ter ; mais qu'il les loueroit bien da-« vantage, s'ils ne s'en servoient que « dans la derniere nécessité. Que pour « le présent, il étoit d'avis qu'on en-« voyât des députés à Andranodore, « pour lui ordonner de se soumettre « au sénat & au peuple ; d'ouvrir les « portes de l'isle, & d'en faire retirer « la garnison. Mais que s'il prétendoit « demeurer le maître d'un royaume, « dont il n'avoit été que l'administra-« teur, lui-même étoit d'avis qu'on « se déclarât contre la tyrannie d'An-« dranodore, encore plus hautement « qu'on n'avoit fait contre celle d'Hie-« ronyme. Après cette harangue, on fit partir les députés. On commença de ce jour-là à tenir l'assemblée du sénat, qui avoit toujours été le conseil public du roi Hieron ; mais qui, depuis sa mort, n'avoit été ni convoqué ni consulté sur aucune affaire. Quand Andranodore eut entendu les députés qu'on lui avoit envoyés, il étoit assez disposé par lui-même, à se rendre au consentement unanime des citoyens ;

Andranodore est sommé de se soumetre au sénat & au peuple.

sur tout voyant que ses adversaires s'é toient emparés de plusieurs places dan la ville, & qu'on lui avoit enlevé pa trahison la partie de l'isle la plus fort & la plus capable de résistance. Mai Demarate, fille d'Hieron, sa fem me, princesse dont l'ambition étoi extrême, & qui n'avoit encore rie rabbattu de la fierté que sa naissanc lui avoit inspirée, le tira d'avec les dé putés ; & se voyant seule avec lui, l fit souvenir de cette maxime que Deni le tyran avoit si souvent à la bouche lorsqu'il disoit : Que tant qu'on étoi „ à cheval, on devoit conserver l „ royauté, & attendre pour quitter l „ trône, qu'on en fut arraché par le „ piés. Qu'il étoit aisé, dès qu'on l „ vouloit, de renoncer à la souverain „ puissance ; mais que de tous le „ biens, c'étoit le plus difficile à ac „ querir. Qu'il demandât un temp „ aux députés des sénateurs, pour dé „ liberer sur leurs propositions. Qu' „ l'employât à faire venir du pays de „ Leontins les troupes d'Hieronyme „ qu'il n'avoit qu'à leur promettre c „ leur partager l'argent du trésor roya „ & que par leur moyen, il devier „ droit maître du gouvernement. A

Ambition de Demarate, femme d'Andranodore.

dranodore ne rejetta pas absolument ces conseils que lui donnoit sa femme. Mais il ne les suivit pas non plus à la lettre ; persuadé que le moyen le plus sûr pour s'assurer de l'autorité, c'étoit de s'accommoder au temps. C'est pourquoi il renvoya les députés, avec ordre de dire au sénat, qu'il se soumettroit à sa puissance. Le lendemain, dès le grand matin, il ouvrit les portes de l'isle, & se rendit dans la place publique d'Achradine : & s'étant mis sur les dégrés de l'autel de la Concorde, d'où Polyenus avoit harangué la veille, il commença par demander pardon de son retardement, protestant que s'il avoit tenu les portes de l'isle fermées, ce n'étoit pas qu'il eût dessein de séparer ses interêts d'avec ceux des autres citoyens : mais que voyant les épées une fois tirées, il avoit voulu sçavoir jusqu'où on porteroit la vengeance, & si on se contenteroit de la mort du tyran, ce qui suffisoit pour rétablir la liberté ; ou si on massacreroit, comme complices de sa tyrannie & de sa cruauté, tous ceux qui lui avoient été unis par le sang, ou attachés par les fonctions de quelques emplois. Qu'il ne s'étoit pas plutôt apperçu que ceux qui

Andranodore feint de se soumettre.

avoient délivré leur patrie, la vouloien
aussi sauver, & que toutes les mesure
qu'on prenoit n'avoient d'autre fin qu
le bien public, il n'avoit fait aucun
difficulté de remettre à sa patrie & s
personne, & ses biens, & toutes le
charges qui lui avoient été confiées
puisque celui de qui ils les tenoit éto
péri par sa propre fureur. Puis se tou
nant vers les meurtriers d'Hieronyme
& s'adressant nommément à Theodote
& à Sosis: Vous avez fait, leur dit-il
„ une action heroïque: mais, croyez
„ moi, votre gloire n'est qu'ébau
„ chée: il y faut mettre le combl
„ C'est ce que vous ferez, en travai
„ lant de tout votre pouvoir à la pai
„ & à l'union de tous les ordres d
„ l'état. Sans cela, il est à craindr
„ que cette liberté que vous venez d
„ rétablir, ne dégenere en une licenc
„ effrenée.

Après avoir ainsi parlé, il mit
leurs piés les clefs des portes de l'isle
& celles du trésor royal; & ce jour-l
ils se séparerent tous pleins de joie, &
allerent dans tous les temples de
ville, avec leurs femmes & leurs en
fants, pour remercier les dieux du bon
heur qu'ils leur avoient procuré. D

le lendemain ils tinrent une assemblée, pour nommer des préteurs. Andranodore fut créé le premier. On prit la plupart de ceux qu'on lui donna pour collegue, parmi les meurtriers du tyran, dont il y en avoit même deux qui étoient actuellement absents, Sopater & Dinomenes. Ces derniers ayant appris ce qui s'étoit passé à Syracuse, y firent transporter l'argent du Roi qui se trouva à Leonce, & le mirent entre les mains des tresoriers qu'on avoit créés pour en être les gardiens. On leur livra de la même maniere celui qui étoit dans l'isle & dans Achradine ; & d'un commun consentement, on fit abbattre cette partie de la muraille qui séparoit l'isle du reste de la ville, & qui pouvoit passer en cet endroit pour une véritable forteresse. Des commencements si heureux furent suivis de reglements qui n'avoient pour but que la liberté à laquelle tous les esprits sembloient conspirer. Hippocrate & Epicide ayant apris la mort du tyran, que le premier avoit même voulu cacher, en tuant celui qui en apportoit la nouvelle, se virent aussi-tôt abandonnés des soldats qu'ils commandoient : en sorte qu'ils prirent le

On crée des préteurs à Syracuse.

parti qui leur parut le plus sûr dans les conjonctures présentes, qui fut de revenir à Syracuse. Mais pour n'être point suspects de vouloir exciter quelques troubles, & introduire quelque nouveauté, ils s'adresserent premierement aux préteurs, qui les présenterent ensuite au sénat. Ils représenterent dans l'assemblée, que c'étoit An-
„ nibal qui les avoit envoyés vers
„ Hieronyme, son ami & son allié.
„ Que depuis qu'ils étoient arrivés en
„ Sicile, ils n'avoient pû se dispenser
„ d'obéir aux ordres d'un prince à qui
„ leur géneral les avoit soumis. Que
„ leur dessein étoit de retourner au-
„ près d'Annibal. Mais que les che-
„ mins n'étant pas libres, à cause des
„ troupes des Romains répanduës
„ dans toutes les parties de l'isle, ils
„ prioient le sénat de leur donner une
„ escorte, afin qu'ils pûssent passer
„ sûrement à Locres en Italie. Que
„ par ce petit service, ils feroient un
„ grand plaisir à Annibal, & qu'il
„ leur en auroit une extrême obligation. On ne fit aucune difficulté de leur accorder ce qu'ils demandoient. On étoit ravi de voir éloigner deux capitaines experimentés, dépourvûs de

Hippocrate & Epicyde demandent à retourner vers Annibal.

biens,

biens, & par cette raison même, hardits & entreprenants. Mais quoique le dessein de les congedier fût approuvé de tout le monde, ils ne l'exécuterent cependant pas aussi promptement qu'ils auroient dû. Pendant qu'on differoit de jour à autre à les faire partir, ces deux jeunes guerriers, accoutumés à vivre parmi les soldats, s'attacherent à décrier le sénat & les magistrats, par des accusations & des calomnies qu'ils répandoient, tantôt parmi les troupes, tantôt parmi les déserteurs, dont la plupart étoient des soldats ou des matelots de la flotte Romaine, & quelquefois même parmi le petit peuple. Il publioient que les grands n'avoient point d'autre vûë que de livrer la ville aux Romains, sous prétexte de se réconcilier avec eux; afin de faire tomber ensuite toute l'autorité entre les mains de ceux qui auroient fait rentrer Syracuse dans leur alliance.

Une foule de gens propres à écouter de pareils discours, & à y ajouter foi, s'assembloit de jour en jour en plus grand nombre à Syracuse, & faisoit esperer non-seulement à Hippocrate & à Epicyde, mais même à Andranodore, de pouvoir changer la face

Andranodore aspire à la royauté.

des affaires. Ce dernier fatigué par le remontrances éternelles de sa femme qui le pressoit de mettre la main à l'œuvre, pendant que l'état étoit agité par une liberté encore mal affermie pendant qu'il avoit à sa disposition de troupes accoutumées à vivre de la paye de ses Rois; pendant qu'il pouvoit être secondé par les capitaine d'Annibal, également habiles & aimés des soldats; il communiqua enfin cette entreprise à Themiste, gendre de Gelon; & peu de jours après il eu la témerité de s'en ouvrir à un certain Ariston, acteur de tragedies, à qui il avoit coutume de faire part de tous se secrets. Cet Ariston étoit riche & de bonne maison, & sa profession, qu n'est point honteuse parmi les Grecs n'empêchoit pas qu'il ne fût regarde comme un homme d'honneur. Ainsi persuadé qu'il devoit plus à sa patrie qu'à son ami, il dénonça Andranodore aux préteurs. Ces magistrats ayant reconnu la verité du fait, prirent conseil des anciens; & de leur consentement, après avoir mis des gardes aux porte du sénat, firent tuer Andranodore & Themiste, quand ils se présenterent pour entrer dans l'assemblée. Une exé-

Andranodore est tué comme un tyran, avec Themiste, complice de ses desseins.

cution en apparence si atroce, excita d'abord quelque tumulte parmi ceux qui n'en sçavoient pas la cause. Mais les préteurs ayant fait faire silence, introduisirent le dénonciateur dans l'assemblée. Celui-ci exposa par ordre tout le plan de la conjuration. Que « le premier à qui Andranodore avoit « communiqué son dessein, étoit « Themiste, mari d'Harmonie, fille « de Gelon. Que l'un & l'autre « avoient engagé les troupes auxiliaires « des Africains & des Espagnols, « à massacrer les préteurs & les autres « magistrats, en leur promettant pour « récompense les biens de ceux à qui « ils auroient ôté la vie. Qu'ils avoient « apposté une troupe de soldats mercenaires, « accoutumés à exécuter les « ordres d'Andranodore, pour s'emparer « tout de nouveau de l'isle. « Enfin il leur fit un détail si bien circonstancié, & des personnes qui étoient entrées dans la conspiration, & des moyens qu'ils devoient prendre pour exécuter leur projet, & des avantages qu'ils comptoient d'en retirer; & l'affaire parut si claire & si évidente aux yeux des sénateurs, que tous jugerent qu'ils avoient aussi bien mérité la

mort qu'Hieronyme. La multitude qui étoit assemblée devant le vestibule du sénat, poussoit des cris confus & menaçants. Mais les corps des conjurés qu'on exposa à leur vûë, calma tellement la fureur de ces mutins, qu'ils suivirent, sans rien dire, la partie des citoyens la plus saine, à l'assemblée qu'on venoit de convoquer, & dans laquelle Sopater fut chargé par le sénat & par ses collegues, de haranguer le peuple. Et comme si on l'eût chargé d'une accusation, plutôt que d'une apologie, il reprit, dès l'origine, la vie & la conduite d'Andranodore & de Themiste, & leur imputa toutes les impietés qu'on avoit commises, & toutes les cruautés qu'on avoit exercées depuis la mort d'Hieron. En effet, qu'est-ce qu'Hieronyme avoit été capable de faire par lui-même, étant à peine parvenu à l'âge de puberté? Que c'étoient ses tuteurs & ses maîtres qu'on devoit regarder comme les auteurs des maux & des desordres, dont la haine & la punition étoit tombée sur ce jeune prince. Qu'ainsi ils avoient dû perir avant Hieronyme, ou au moins avec lui. Mais que non contents d'avoir évit

Sopater justifie devant le peuple le meurtre d'Andranodore & de Themiste.

la mort qu'ils avoient si justement «
méritée, ils avoient encore formé, «
depuis le meurtre du tyran, de nou- «
veaux projets, aussi criminels que les «
premiers ; d'abord tout ouverte- «
ment, lorsqu'Andranodore ayant «
fait fermer les portes de l'isle, avoit «
entrepris de se faire reconnoître «
pour le successeur d'Hieronyme, «
& pour l'heritier d'un royaume dont «
il n'avoit été que l'administrateur : «
qu'ensuite, se voyant abandonné de «
ceux qui étoient dans l'isle, & as- «
siegé par tous les autres citoyens, «
qui s'étoient retirés dans Achradi- «
ne, il avoit fait tous ses efforts pour «
s'emparer, par des voies secrettes & «
frauduleuses, d'une autorité qu'il «
n'avoit pû emporter par la force. «
Que son ambition n'avoit pû être «
affermie, ni par les bienfaits qu'il «
avoit reçus, ni par les honneurs «
dont on l'avoit comblé, lorsqu'on «
l'avoit créé préteur parmi les libe- «
rateurs de la patrie, lui qui étoit «
l'ennemi le plus déclaré de son sa- «
lut & de sa liberté. Qu'on voyoit «
bien que ce désir violent de regner «
leur avoit été inspiré par les deux «
princesses du sang royal qu'ils «

„ avoient épousées, & dont l'une „ étoit fille d'Hieron, & l'autre de Gelon. A ces dernieres paroles, la populace poussa de toutes les parties de l'assemblée des cris horribles, demandant qu'on fît mourir ces deux princesses, & qu'on exterminât tout le reste de la race des tyrans. Tel est le caractere de la multitude : ou elle sert avec bassesse, ou elle domine avec insolence. Elle n'a pas assez de moderation pour se contenir dans les bornes de la liberté, qui tient le milieu entre un esclavage indigne & une licence effrenée. Et l'on voit assez souvent à la tête du peuple des ministres interessés qui, au lieu de calmer cette fureur & cette intemperance qui lui est naturelle, la portent eux-mêmes à l'excès en l'obligeant à tremper ses mains dans le sang de ceux qui sont devenus les objets de sa colere & de sa haine. C'est ce qu'on vit arriver dans cette occasion. Car les préteurs proposerent sur le champ une loi qui fut presque acceptée avant d'être bien entenduë, & qui condamnoit à la mort tous ceux qui étoient de la famille royale. En sorte que Demarate, fille d'Hieron & femme d'Andranodore ; & Har-

Demarate & Harmonie, princesses du sang d'Hie-

monie, fille de Gelon, & femme de Themiste, furent tuées dans le même moment par ceux que les préteurs avoient envoyés.

ron, sont tuées; & aprés elles, tout le reste de la race royale.

Heraclée, autre fille d'Hieron, avoit été mariée à Zoïppe, qui ayant été envoyé en ambassade auprès du roi Ptolomée, étoit demeuré auprès de ce prince dans un exil volontaire. Heraclée étant avertie qu'on envoyoit aussi des meurtriers pour lui ôter la vie, se refugia dans la chapelle de son palais, auprès de ses dieux Penates, avec deux jeunes princesses, ses filles. Elles avoient les cheveux épars, & étoient dans un état capable d'exciter à la compassion les cœurs les plus dûrs & les plus impitoyables. A un exterieur si touchant, la mere ajouta des prieres, qu'elle adressa à ses meurtriers, en les conjurant par le souvenir de son pere Hieron, & de Gelon son frere, de ne la point envelopper, « elle qui étoit innocente, dans la « vengeance qu'ils avoient justement « exercée contre Hieronyme. Que « tout le fruit qu'elle avoit recueilli « du regne de ce prince insensé, étoit « l'exil de son mari. Que comme son « sort avoit été bien different de celui «

Heraclée, autre fille d'Hieron, demande en vain la vie pour elle & pour ses filles.

„ de sa sœur, du vivant d'Hieronyme
„ aussi ne devoit-elle pas être traité
„ comme elle, après la mort de ce ty
„ ran. Que si les desseins d'Andrano
„ dore avoient réussi, Demarate au
„ roit partagé la souveraine puissanc
„ avec son mari : que pour elle, ell
„ auroit été dans la servitude ave
„ tous les autres citoyens. Pouvoit-o
„ douter, que si Zoïppe apprenoit l
„ mort du tyran, & le rétablissemen
„ de la liberté, il ne s'embarquât aus
„ si-tôt pour revenir dans sa patrie
„ Combien les esperances des hom
„ mes étoient trompeuses ! Que s
„ femme & ses enfants étoient e
„ danger de perdre la vie dans cett
„ même patrie, précisement dans l
„ temps que la liberté qu'on veno
„ de lui rendre sembloit les mettre
„ l'abri de tout peril & de tout outr
„ ge. Quel étoit donc leur crime
„ Que pouvoit-on craindre pour l
„ loix & pour la liberté de la part d
„ trois princesses, dont l'une presqu
„ veuve, & les deux autres orphel
„ nes, passoient leur vie à pleurer l
„ perte d'un époux & d'un pere ? O
„ diroit peut-être, qu'on n'avoit p
„ sujet de les apprehender ; mais qu

leur naissance les rendroit odieuses. «
Si cela étoit, ne pourroit-on pas les «
releguer loin de Syracuse & de la «
Sicile, & faire conduire à Alexan- «
drie la femme auprès de son époux, «
& les filles auprès de leur pere ? «
Elle s'apperçut alors qu'ils étoient insensibles à ses larmes, & sourds à ses prieres, & que quelques-uns même tiroient déja l'épée pour les frapper. Ainsi afin de ne point perdre inutilement le temps, renonçant pour elle-même à la vie, elle les pria d'épargner au moins de jeunes princesses que les ennemis les plus irrités se feroient fait un scrupule d'outrager, & de ne pas imiter eux-mêmes les cruautés dont ils étoient les vengeurs. Mais ces barbares, sans rien écouter, l'arracherent du pié des autels, & l'égorgerent ; & sur le champ se jetterent sur les princesses, toutes couvertes du sang de leur mere. Mais la mort qu'on présentoit à leurs yeux, les ayant tout d'un coup fait passer de la crainte à une espece de fureur, elles se déroberent à leurs bourreaux, & sortirent de la chapelle avec tant de vigueur & de legereté, que si elles eussent trouvé les portes de leur maison ouvertes, elles auroient infail-

Méurtre affreux d'Heraclée à la face des autels, & de ses deux filles entre les bras de leur mere.

liblement excité quelque soulevement dans la ville. Alors même, n'ayant qu'un espace fort étroit pour échapper à tant de gens armés qui les poursuivoient, elles éviterent assez long temps les coups qu'on leur portoit, & s'arracherent même plusieurs fois d'entre les bras vigoureux qui les avoient saisies; jusqu'à ce qu'enfin, elles tomberent mortes, percées de mille coups, après avoir rempli de leur sang toute la maison, & leurs meurtriers eux-mêmes. Une circonstance rendit encore plus déplorable ce meurtre, déja si affreux par lui-même. Car il n'eut pas plutôt été executé, que le peuple changeant tout d'un coup sa haine en compassion, envoya défendre aux satellites de leur ôter la vie. Il entra ensuite en fureur contre ceux qui s'étoient tant pressés d'obéir à un ordre si cruel, & ne lui avoient pas laissé le temps de la reflexion & du repentir : & dans son indignation, il voulut qu'on tînt, pour remplacer Andranodore & Themiste, des assemblées, dont on voyoit bien que l'issuë ne seroit pas favorable.

Le jour marqué pour cette élection étant venu, un inconnu, du bout de

l'aſſemblée s'aviſa, contre l'attente de tout le monde, de propoſer Epicyde. Un ſecond propoſa Hippocrate. Une infinité de voix confuſes repeterent enſuite ces deux noms ; & il paroiſſoit que la multitude les écoutoit avec plaiſir. Il eſt à remarquer, que l'aſſemblée étoit compoſée non-ſeulement du peuple, mais encore d'une foule de ſoldats, dont la plupart étoient des deſerteurs, qui avoient interêt de changer l'état des affaires. Les préteurs diſſimulant leur mécontentement, vouloient d'abord remettre l'élection à un autre jour : mais enſuite ne pouvant reſiſter à l'opiniâtreté de la populace, & craignant d'exciter une ſedition par leur refus, ils declarerent Epicyde & Hippocrate préteurs. Ces deux étrangers ne firent pas connoître d'abord leur intention, quelques fâchés qu'ils fuſſent de ce qu'on avoit envoyé des ambaſſadeurs à Appius, pour lui demander une treve de dix jours, & qu'après l'avoir obtenuë, on en avoit fait partir d'autres, pour renouveller avec les Romains le traité d'alliance, auquel Hieronyme avoit renoncé. Appius commandoit alors auprès de Murgance, un flotte de cent vaiſ-

Hippocrate & Epicyde créés préteurs.

ſeaux ; & de là, obſervoit les change ments que produiroit parmi les Syra cuſains la liberté qu'on venoit de leu rendre, & qui n'avoit pas encore pri une forme bien conſtante & bien ſoli de. En attendant, il envoya à Marcel lus, qui étoit actuellement en chemi pour ſe rendre en Sicile, les deputé des Syracuſains. Il apprit d'eux le conditions de paix qu'on propoſoit & les trouvant raiſonnables, il envoy de ſon côté des ambaſſadeurs à Syra cuſe, pour terminer l'affaire, & re nouveller l'ancienne alliance avec le préteurs mêmes. Mais ils trouverer que les affaires avoient bien changé d face, & que la confuſion & le deſo dre y avoient pris la place de la tran quillité & de l'union. Hippocrate & Epicyde ayant appris que la flotte de Carthaginois étoit abordée au pro montoire de Pachin, crurent n'avoi plus rien à craindre de la part des Ro mains. C'eſt pourquoi ils commence rent à ſolliciter à la revolte, tantôt le ſoldats mercenaires, tantôt les tansfu ges, accuſant les préteurs de vouloi livrer Syracuſe aux Romains. Mai lorſqu'Appius, pour donner courag à ceux de ſon parti, eut fait entrer ſ

Marcellus envoye à Syracuſe des ambaſſadeurs, pour renouveller l'ancienne alliance : mais ce deſſein eſt traverſé par Hippocrate & Epicyde.

vaiſſeaux dans le port, perſonne ne douta plus de la mauvaiſe intention des préteurs, quelque innocents qu'ils fûſſent dans le fond. Et d'abord même le peuple courut en foule vers la mer, pour empêcher les Romains d'approcher, ſuppoſé que leur deſſein fût d'entrer dans la ville.

Dans ce deſordre, les préteurs crurent qu'il étoit à propos de convoquer une aſſemblée. Là, comme les ſentiments étoient partagés, & que la ſedition étoit prête d'éclater, Apollonides, l'un des plus conſiderables d'entre les magiſtrats, fit un diſcours très ſage, & autant ſalutaire qu'il pouvoit l'être dans de telles conjonctures. Il repreſenta aux citoyens, que jamais état « ne s'étoit trouvé ſi près de ſon ſalut « ou de ſa ruine en même temps. « Que pour rendre leur republique « plus heureuſe & plus floriſſante « qu'elle n'avoit jamais été, il n'étoit « queſtion que de s'entendre tous, « pour embraſſer d'un commun ac- « cord l'alliance des Romains, ou « celle des Carthaginois. Mais que « s'ils s'opiniâtroient à demeurer par- « tagés entre ces deux peuples, il al- « loit s'élever parmi les Syracuſains «

Appollonides tâche de calmer les eſprits par ſes ſages conſeils.

» eux-mêmes, une guerre beaucoup
» plus cruelle & plus sanglante que
» celle qui se faisoit alors entre les Ro-
» mains & les Carthaginois ; puisque
» les deux factions auroient dans l'en-
» ceinte des mêmes murailles, leurs
» soldats, leurs generaux & leurs ar-
» mes. Que ce qu'il y avoit donc de
» plus essentiel pour eux, étoit de fai-
» re tous leurs efforts pour entrer dans
» les mêmes sentimens & dans les
» mêmes vûës. Que le choix de leurs
» alliés étoit ce qui devoit le moins
» les embarasser, étant assez indiffe-
» rent pour eux, qu'ils s'unîssent avec
» les Romains, ou avec les Carthagi-
» nois. Qu'il observeroit cependant,
» que l'exemple d'Hieron étoit d'un
» autre poids que celui d'Hieronyme
» pour les engager à preferer l'amitié
» d'un peuple avec qui ils avoient
» trouvé de si grands avantages pen
» dant cinquante ans, à celle d'une na-
» tion qu'ils ne connoissoient encore
» que par son infidelité & sa perfidie
» Qu'il y avoit une autre reflexion à
» faire avant de se determiner ; c'est
» qu'en rejettant les Carthaginois, ils
» n'étoient pas obligés d'entrer d'a-
» bord en guerre avec eux : au lieu qu'il

ne pouvoient refuser l'alliance du « peuple Romain, sans attirer aussi- « tôt sur leurs bras & ses flottes & ses « armées. Ce discours eut d'autant plus de poids, qu'il étoit moins passionné. Avant que les préteurs, & les premiers des sénateurs prissent leur parti, on voulut que les officiers des troupes de la republique, & les prefets des alliés, tinssent aussi sur le même sujet un conseil militaire. Lorsque l'affaire eut été debattuë long temps, & avec beaucoup de chaleur, enfin l'impossibilité de soutenir la guerre contre les Romains, fit qu'on se determina à faire la paix avec eux, & à leur envoyer des ambassadeurs pour la conclure.

On se détermine à faire la paix avec les Romains.

Peu de jours après, il vint à Syracuse des députés des Leontins, qui demandoient qu'on leur envoyât des troupes pour defendre leur pays. Cette ambassade parut être venuë fort à propos, pour decharger la ville d'un amas confus d'officiers & de soldats, qui n'étoient capables que d'y exciter des troubles. Hippocrate eut ordre de conduire sur les terres des Leontins les transfuges Romains, qui, avec un nombre considerable de soldats mercenaires des troupes auxiliaires, qui les y

On envoye Hippocrate au secours des Leontins.

accompagnerent volontairement, fo merent en tout un corps de quat mille hommes. Cette commission i fit pas moins de plaisir à ceux qui donnerent, qu'à ceux qui la reçuren Ils étoient ravis les uns & les autre les uns, d'avoir trouvé l'occasion qu'i cherchoient depuis long-temps, d'e citer quelque nouveauté ; les a tres, d'avoir purgé la ville d'ui peste qui la pouvoit infecter. Mais S racuse ressembla, en cette occasion, un corps malade, qui, après avoir re quelque leger soulagement, est accab d'une rechute plus dangereuse que maladie même. Car Hippocrate cor mença par faire furtivement des cou ses sur les frontieres de la provin Romaine : puis voyant qu'Appi avoit envoyé des gens pour défend les terres de ses alliés, il vint fond avec toute son armée sur le secou qu'on avoit opposé à ses incursions, en fit un grand carnage. Marcell n'eut pas plutôt appris cette nouvell qu'il envoya des ambassadeurs à Syr cuse, pour se plaindre de ces hosti tés qu'on exerçoit dans le temps mên qu'on traitoit de la paix, & dema » der qu'on chassât, non-seuleme

Il attaque la province des Romains, & par là, donne lieu à la guerre.

de Syracuse, mais encore de toute « la Sicile, Hippocrate & Epicyde, « qui seroient toujours un obstacle à « la paix, tant qu'ils resteroient dans « le pays. Epicyde craignant, s'il restoit à Syracuse, de répondre en son nom de la faute de son frere absent ; & voulant, de son côté, contribuer autant qu'il le pourroit, à la guerre qui alloit se rallumer, se rendit aussi dans le pays des Leontins. Et comme il vit que ce peuple étoit suffisamment irrité contre les Romains, il ne songea qu'à l'animer aussi contre les Syracusains. Il assura donc aux Leontins, que les préteurs n'avoient " renouvellé leur alliance avec les Ro- " mains, qu'à condition que tous les " peuples de la Sicile, qui avoient été " soumis au pouvoir des Rois, le se- " roient de même à celui des Syracu- " sains. Que ces derniers comptoient " pour rien d'avoir été délivrés de la " servitude, s'ils ne dominoient eux- " mêmes sur les autres. Mais qu'il " falloit leur déclarer que les Leon- " tins ne meritoient pas moins qu'eux " d'être libres : d'autant plus que c'é- " toit dans leur ville que le tyran avoit " été tué, qu'on avoit commencé de "

„ crier à la liberté, & qu'on avo
„ abandonné les officiers d'Hieron
„ me, pour aller à Syracuſe chang
„ la forme du gouvernement. Qu'ai
„ ſi, ou il falloit ôter cette clauſe d
„ traité, ou le regarder comme nu
Le peuple ſe laiſſa aiſement éblouir c
ces raiſons: en ſorte que les députés c
Syracuſe s'étant plaint du meurtre d
Romains, & ayant demandé qu'Hi
pocrate & Epicide, qui en étoient l
auteurs, fuſſent renvoyés à Locre
ou par tout ailleurs, à leur choix, pou
vû qu'ils ne reſtâſſent point en Sicile
on leur répondit fierement, que l
„ Leontins n'avoient pas chargé l
„ Syracuſains de faire pour eux la pa
„ avec les Romains, & qu'ils n'étoie
„ point obligés d'obſerver les cond
„ tions d'une alliance qui avoit ét
„ concluë ſans leur participatio

Leontins ſoulevés contre les Syracuſains.

Ceux de Syracuſe firent entendre au
Romains, que les Leontins refu
„ ſoient d'obeïr; & qu'ainſi, ils pou
„ voient leur faire la guerre, ſans don
„ ner atteinte au traité: que Syracu
„ ſe joindroit ſes armes à celles d
„ Rome, pour les réduire; à condi
„ tion que, quand on les auroit mis
„ la raiſon, ils rentreroient ſous la do

mination des Syracusains, comme «
on en étoit convenu. «

Marcellus partit donc avec toute son armée, pour se rendre dans le pays des Leontins ; & ayant fait venir Appius, pour attaquer la ville par un autre côté, il trouva tant de courage & d'ardeur dans ses soldats, irrités du carnage qu'on avoit fait de leurs compagnons, dans le temps qu'on tenoit des conferences pour la paix, qu'ils emporterent la ville dès le premier assaut qu'ils y donnerent. Hippocrate & Epicyde voyant que l'ennemi étoit maître des murailles, & qu'on avoit rompu les portes, se sauverent dans la citadelle, avec un petit nombre de gens ; & dès la nuit suivante, en sortirent pour se retirer à Herbesse. Pendant ce temps-là, un corps de huit mille hommes, qu'on avoit fait partir de Syracuse pour venir se joindre aux Romains, rencontrerent auprès du fleuve Myla, un courrier, qui leur apprit que la ville de Leonce venoit d'être forcée ; & mêlant plusieurs circonstances fausses à ce qu'il y avoit de vrai, il ajouta : Qu'on avoit fait « main-basse sur les habitants, aussi- « bien que sur les soldats, & qu'il ne «

Marcellus prend Leonce, & remet cette ville sous l'obéissance des Syracusains.

Fausse nouvelle du pillage & du meurtre des Leontins.

„ croyoit pas qu'on eût épargné auc
„ de ceux qui avoient atteint l'âge
„ puberté : que la ville avoit été p
„ lée, & les biens des riches conf
„ qués, ou donnés pour récompe
„ aux ſoldats. A une nouvelle ſi at
ce, l'armée s'arrêta : & Soſis & Dir
menes, qui la commandoient, voy
le trouble qu'elle avoit excité par
les ſoldats, deliberoient ſur le pa
qu'ils avoient à prendre. Environ de
mille deſerteurs, à qui Marcellus av
fait couper la tête, après les avoir f
battre de verges, donnoient de la vr
ſemblance au recit du courrier, to
faux qu'il étoit, & jettoient la terr
parmi les Syracuſains. Il étoit cepe
dant certain que dès le moment que
Romains avoient été les maîtres de
ville, ils n'avoient outragé aucun
habitants, ni des ſoldats, & qu
avoit rendu à chacun tout ce qui
appartenoit, à l'exception de ce
pouvoit avoir été enlevé dans le deſ
dre inévitable aux premiers mome
d'une ville priſe d'aſſaut. Cepend
on ne put engager les ſoldats de Sy
cuſe, qui ſe plaignoient qu'on av
livré leurs compagnons à la fureur
Romains, ni à aller à Leonce, ni à

tendre en cet endroit des nouvelles plus certaines de ce qui s'y étoit passé. Les préteurs voyoient bien qu'il y avoit dans les esprits une disposition prochaine à la revolte. Mais se flattant que ces mouvements s'appaiseroient facilement, dès qu'on auroit ôté à la multitude les auteurs de sa mutinerie, ils firenr marcher l'armée du côté de Megare : & prenant avec eux un petit nombre de cavaliers, ils coururent eux-mêmes à Herbesse, dans l'esperance d'entrer dans cette ville à la faveur de l'effroi & de la consternation qui y regnoit. Mais en ayant trouvé les portes fermées, ils resolurent d'employer la force ; & dès le lendemain, étant decampés de Megare, ils vinrent attaquer Herbesse avec toutes leurs troupes. Alors Hippocrate & Epicyde formerent un dessein extraordinaire, hardi, dangereux en apparence, mais qui étoit l'unique moyen qu'ils eûssent de se sauver, toute ressource leur étant ôtée d'ailleurs. Ce fut d'aller au-devant de l'armée, & de se mettre à la merci des soldats. Ils sçavoient qu'ils en étoient aimés, pour avoir longtemps vêcu parmi eux, & que d'ailleurs ils étoient irrités du meurtre sup-

Hippocrate & Epicyde soulevent aussi les Syracusains contre les Romains.

posé de leurs camarades. Ceux qui fo moient l'avant-garde étoient, par h zard, six cent Cretois, qui avoient s vi sous eux du temps d'Hieronym & qui se souvenoient encore du bié fait qu'ils avoient reçu d'Annibal, lo que les ayant faits prisonniers à la b taille de Trasimene, où ils avoi combattu parmi les troupes auxiliai des Romains, il les avoit renvoyés s rançon. Hippocrate & Epicyde ayant reconnus à leurs drapeaux & leurs armes, les conjurerent, en l presentant des branches d'olivier,
,, les recevoir parmi eux, & de
,, proteger contre leurs ennemis :
,, tout, de ne les point abandon
,, aux Syracusains, qui ne manq
,, roient pas de les livrer aux Roma
,, par qui ils seroient aussi-tôt ma
,, crés.

Les Cretois, d'une commune v leur crierent qu'ils eûssent bon co ge : qu'ils ne les abandonneroient p & qu'il n'y avoit point de peril auc ils ne s'exposâssent pour les défen Pendant cet entretien, ceux qui m choient les premiers s'étoient arrêt & avoient interrompu la marche l'armée entiere, sans que les chefs s

ſent encore la cauſe de ce retardement. Bien-tôt le bruit paſſa de la tête au centre, & juſqu'à la queuë, & apprit que c'étoient Hippocrate & Epicide; ce qui cauſa parmi tous les ſoldats un fremiſſement, qui leur temoignoit aſſez la joie qu'ils avoient de leur arrivée. Auſſi-tôt les préteurs pouſſerent leurs chevaux juſqu'à l'avant garde, & demanderent aux Cretois qui leur avoit donné la licence de lier converſation avec des ennemis, & de les admettre parmi eux? Et en même temps ils commanderent qu'on ſe ſaisît d'Hippocrate & d'Epicyde, & qu'on les chargeât de chaînes. Mais à l'inſtant, les Cretois les premiers, & après eux tous les autres ſoldats, pouſſerent des cris ſi hauts & ſi menaçants, que les préteurs reconnurent qu'ils ne pouvoient aller plus loin ſans ſe mettre eux-mêmes en danger. Dans cet état, ne ſçachant quel parti étoit le meilleur à prendre, enfin ils ſe determinerent à retourner du côté de Megare, d'où ils étoient partis, & envoyerent un courrier à Syracuſe, pour y porter la nouvelle de ce qui venoit d'arriver. Hippocrate, perſuadé que dans la diſpoſition où étoient les eſprits, il n'y avoit

rien dont on ne pût les persuader, ap
puya son premier stratagême d'un
nouvelle fraude. Il envoya quelqu
Cretois sur le chemin de Syracuse
& supposant qu'il avoit intercepté un
lettre écrite par les magistrats à Ma
cellus, mais qu'il avoit composée lu
même, il en fit la lecture en presen
de toute l'armée. Après cette adre
ordinaire, *Les préteurs de Syracuse*,
consul Marcellus, *Salut*, on lisoit da
le corps de la lettre : Qu'il n'avoit
„ mais mieux fait que d'extermi
„ tous ceux qui s'étoient trouvés da
„ Leonce: mais que tous les sold
„ mercenaires étoient agités du mê
„ esprit de revolte; & que Syrac
„ ne seroit jamais tranquille, tant q
„ resteroit des troupes étrangeres,
„ dans la ville, ou dans l'armée. Q
„ devoit donc faire tous ses effo
„ pour reduire sous sa puissance, c
„ qui étoient campés près de Mega
„ & assurer le repos de Syracuse
„ le supplice de ces mutins. Ap
cette lecture, les soldats étrangers c
rurent aux armes avec tant de fure
que les préteurs, s'étant échappés
faveur du tumulte, se sauverent à t
te bride à Syracuse. Mais leur f
n'app

n'appaisa pas la sedition : & ces mercenaires se jetterent, comme des furieux, sur les Syracusains, & n'en auroient épargné aucun, si Hippocrate & Epicyde n'eûssent calmé l'emportement de la multitude ; non pas par compassion, ou par aucun sentiment d'humanité ; mais par politique, pour se conserver à eux-mêmes quelque esperance de rentrer dans Syracuse ; premierement, en gagnant l'amitié des soldats à qui ils sauvoient la vie, puis en les retenant sous leur commandement comme des ôtages, qui leur répondoient des parents & des amis qu'ils avoient dans cette ville. Et comme ils sçavoient par experience combien la populace est credule & facile à donner dans toute sorte de pieges, ils corrompirent un des soldats qui s'étoient trouvés dans Leonce lorsqu'elle avoit été prise d'assaut, & l'engagerent à aller faire à Syracuse un recit de ce qui s'étoit passé dans cette journée, conforme à la fausse nouvelle qu'on avoit debitée auprès du fleuve Myla. Ils ne doutoient point que ce soldat n'excitât l'indignation des Syracusains, & qu'il ne les portât à la vengeance, en leur contant, comme temoin ocu-

laire, les excès de cruauté dont il avoient déja oui parler, mais qui n'étoient pas encore bien averés.

Le sénat, aussi-bien que le peuple, ajouta foi à ces impostures Et des gens qui n'étoient pas sans consideration, alloient par la ville, pu
„ bliant que les Syracusains étoien
„ bienheureux d'avoir découvert l'a
„ varice & la cruauté des Romain
„ dans le massacre & le pillage d
„ Leonce : que s'ils étoient entré
„ dans Syracuse, ils auroient fait souf
„ frir à ses habitants les mêmes outra
„ ges, & s'y seroient portés à des ex
„ cès encore plus grands, parce qu'il
„ y auroient trouvé plus de matier
„ pour assouvir ces deux passions
Ainsi tous furent d'avis qu'on leur fermât les portes de la ville, & qu'on prî des mesures pour sa défense. Mais l crainte & la haine des citoyens avoi des objets bien differents. Tous le militaires, & une grande partie d peuple, avoient les Romains en aversion. Les préteurs, & un petit nombr de grands, malgré l'impression que le fausses nouvelles avoient faites su leurs espits, songeoient à se preserve d'un malheur qui les menaçoit de plu

près. Car Hippocrate & Epicyde étoient déja arrivés à l'endroit de Syracuse qu'on nomme Hexapyle, à cause des six portes qui la ferment de ce côté-là ; & les soldats sollicitoient les parents qu'ils avoient dans la ville de la leur ouvrir, & de leur permettre de défendre leur patrie commune, contre la cruauté des Romains. Déja ils entroient par une des portes, lorsque les préteurs accoururent, & userent premierement de l'autorité que leur donnoit leur charge, puis de menaces & de remontrances, pour les détourner d'un dessein si temeraire & si pernicieux. Enfin voyant qu'ils ne gagnoient rien sur ces esprits opiniâtres, ils employerent jusqu'aux prieres, pour les empêcher de livrer la ville à des gens qui avoient été auparavant les satellites du tyran, & qui étoient alors les corrupteurs de l'armée. Mais le peuple irrité, sans rien écouter, rompoit les portes en-dedans de la ville, avec la même ardeur, que les soldats les rompoient par dehors : en sorte que les troupes entrerent sans trouver de resistance, & se logerent en toute sûreté dans le quartier d'Hexapyle. Les préteurs, avec la jeunesse

de la ville, se refugierent dans Achradine, où ils furent aussi-tôt attaqués par les soldats mercenaires, les deserteurs, & tous ceux qui avoient servi sous Hieronyme. Et la place ayant été prise d'assaut, les préteurs, excepté ceux qui se sauverent pendant le tumulte, furent tous tués avec ceux qui les avoient accompagnés. La nuit mit fin au carnage. Le lendemain on donna la liberté aux esclaves; on tira des prisons ceux qui y étoient retenus pour leurs dettes ou pour leurs crimes: & cette multitude confuse s'étant assemblée, créa préteurs Hippocrate & Epicyde: de sorte que Syracuse, après avoir joui peu de temps d'une lueur de liberté, retomba dans son ancienne servitude.

Préteurs de Syracuse tués, & Hippocrate & Epicyde nommés en leur place.

Les Romains ayant appris tous ces mouvements, décamperent aussi-tôt du pays des Leontins, pour marcher à Syracuse. Cependant les ambassadeurs qu'Appius avoit fait partir pour cette ville, étant près du port, détacherent, pour donner avis de leur arrivée, une galere, qui ne fut pas plutôt entrée, qu'elle fut prise: & les ambassadeurs eux-mêmes eurent bien de la peine à se sauver. Marcellus voyant

que les Syracusains, bien loin d'agir en alliés qui ne souhaitent que la paix, n'observoient pas même les loix qui sont inviolables parmi des ennemis, se campa avec son armée auprès du temple de Jupiter Olympien, à quinze cent pas de la ville. Avant d'aller plus loin, il jugea à propos de leur envoyer encore de nouveaux députés : mais pour les empêcher d'entrer dans la ville, Hippocrate & Epicyde allerent au-devant d'eux hors des portes, avec ceux de leur faction. Le chef de l'ambassade dit, que les Romains n'étoient pas " venus pour faire la guerre aux Sy- " racusains ; mais pour secourir, & " ceux qui s'étoient sauvés du milieu " du carnage dans leur camp, & ceux " qui, opprimés par la crainte, souf- " froient, dans leur ville même, une " servitude plus honteuse, non-seule- " ment que l'exil, mais que la mort " même. Que les Romains ne laisse- " roient absolument pas impuni le " carnage affreux qu'on avoit fait de " leurs alliés. Mais que si on permet- " toit à ceux qui s'étoient refugiés " dans leur armée de rentrer dans leur " patrie, & d'y vivre en toute sûreté ; " si on livroit aux Romains les auteurs "

Marcellus campé près de Syracuse.

„ du meurtre, & qu'on rendît au
„ Syracusains leurs loix & leur liber
„ té, il n'étoit pas besoin de recouri
„ à la guerre. Que tous ceux qui s'op
„ poseroient à une demande si just
„ & si raisonnable, devoient s'atten
„ dre à éprouver la force de leurs ar
mes. Epicyde, parlant pour Hippo
crate & pour lui, dit aux ambassa
deurs, qu'il n'avoit rien à leur répon
„ dre, puisque ce n'étoit pas à eu
„ que s'adressoit la commission don
„ ils étoient chargés. Qu'ils n'avoien
„ qu'à revenir à Syracuse, lorsqu
„ ceux à qui on les avoit envoyés se
„ roient les maîtres du gouvernemen
„ Que si Marcellus leur déclaroit l
„ guerre, ils lui feroient connoître pa
„ l'évenement, la difference qu'il
„ avoit entre Leonce & Syracuse
Epicyde, après cette réponse, quitt
les ambassadeurs, & leur ferma le
portes. Dès ce moment, Marcellu
assiegea Syracuse par mer & par terre
Et pendant que ses legions attaquoien
le quartier d'Hexapyle, sa flotte s'ap
procha d'Achradine, dont les mur
sont baignés par les eaux de la mer
Et comme il s'étoit rendu maître d
Leonce dès le premier assaut, par l

Marcellus ayant en vain employé la douceur, assiege la ville par mer & par terre.

terreur qu'il avoit jettée parmi les habitants, & qu'il ne desesperoit pas d'entrer par quelque côté dans une ville composée d'une infinité de parties separées les unes des autres par une distance considerable, il fit approcher des murs, & exposa aux yeux des habitants, l'appareil formidable des machines dont on se sert pour forcer une ville.

Et une entreprise commencée & soutenuë avec tant de courage & d'ardeur, auroit infailliblement reüssi, sans le secours d'un seul homme qui se trouva pour lors à Syracuse. C'étoit Archimede, ce contemplateur assidu du ciel & des astres; mais beaucoup plus admirable par l'invention de plusieurs machines, avec le secours desquelles, sans peine, & presqu'en se jouant, il éludoit les ressorts que les Romains avoient préparés avec des soins infinis, & qu'ils faisoient mouvoir avec des travaux incroyables. Le mur qui entouroit la ville du côté de la terre ayant été construit dans un terrein fort inégal, étoit en quelques endroits fort élevé & de difficile accès: dans d'autres il étoit fort bas, & on y pouvoit aller, pour ainsi dire, de plein

Archimede.

pié. Archimede fortifia toutes ces pa
ties, selon que la necessité & la natu
du lieu le demandoient. Marcellus a
taquoit avec ses galeres le mur d'A
chradine, dont la mer battoit le pié
comme on a dit plus haut. Il y avo
outre cela d'autres vaisseaux, de dessu
lesquels les archers & les frondeurs,
les velites mêmes, qui lancent d
dards qu'on ne peut renvoyer cont
son ennemi sans être experimenté da
cet art, jettoient continuellement d
traits sur ceux qui défendoient la m
raille, en sorte qu'ils n'y pouvoie
paroître un moment, sans être blessé
Ces derniers vaisseaux étoient éloign
des murs, pour donner à ceux q
étoient employés dessus, l'espace do
ils avoient besoin pour tirer sur les a
siegés. Pour les galeres à cinq rang
après avoir retranché les rames d'un
leurs côtés, on en appliquoit deux l'
ne contre l'autre, de façon qu'ell
sembloient ne former qu'un seul cor
de bâtiment, qui s'avançoit jusqu'
pié des murailles par le moyen des r
mes exterieures, portant des tours
divers étages avec les machines dest
nées à battre la place. Contre ces att
ques maritimes, Archimede avoit di

posé sur la muraille des machines de differente grandeur. Avec les unes, il lançoit contre les vaisseaux les plus éloignés, des pierres d'une pesanteur & d'une masse énorme. Sur ceux qui étoient plus près, il jettoit des traits plus legers, mais aussi plus frequents. Enfin, pour mettre les siens en état de blesser les ennemis, sans être exposés eux-mêmes à leurs coups, il fit faire à la muraille, du parapet en bas, de frequentes ouvertures d'environ une coudée, par lesquelles, en demeurant eux-mêmes à couvert, ils jettoient sur les Romains leurs fleches & leurs javelots. A l'égard des bâtiments qui, pour être hors de la portée des traits, s'approchoient jusqu'au pié de la muraille, voici comme Archimede s'y prit, pour rendre leurs efforts inutiles. Il plaça sur le haut du mur une espece de gruë ou de bascule, avec laquelle il lançoit contre leur prouë un crampon de fer, attaché au bout d'une longue & forte chaîne, qui étant ensuite retirée en haut par le moyen d'un contrepoids de plomb, extraordinairement lourd, mettoit le vaisseau sur la poupe, & tenoit la prouë suspenduë en

l'air ; puis tout d'un coup, la même chaîne étant lâchée, le navire retomboit, comme du haut de la muraille, avec tant de violence, que lors même qu'il se retrouvoit dans son assiette naturelle, il ne laissoit pas de se remplir d'une grande quantité d'eau. Ainsi Marcellus voyant l'impossibilité qu'il y avoit à reüssir par mer, tourna tous ses efforts du côté de la terre. Mais il n'y trouva pas de moindres difficultés, Hieron ayant mis à profit les talents merveilleux d'Archimede, & employé pendant plusieurs années des sommes très-considerables, pour fortifier aussi cette partie, & la mettre hors d'insulte. La nature du lieu avoit secondé ses soins. Car le mur est bâti sur un roc, dont la plus grande partie a une pente si roide & si escarpée, que sans qu'on employât le secours des machines, les assiegeants pouvoient être écrasés par les pierres qui tomboient d'elles-mêmes sur eux : la même raison en rendoit l'accès aussi difficile que dangereux. C'est pourquoi, après avoir tenu conseil, voyant que toutes ses tentatives étoit sans effet, il resolut de lever le siege, & se contenta de bloquer la

...llus dé- ...té par ...mede, ...ne de ...se.

ville par terre & par mer, en forte qu'elle ne pût recevoir de secours, ni de vivres.

En attendant, il partit avec la troisiéme partie de son armée, pour aller reprendre les villes qui, dans la derniere revolution, avoient quitté les Romains pour les Carthaginois. Helore & Herbesse se rendirent d'elles-mêmes, sans attendre qu'on les y forçât. Mais Megare s'étant mise en devoir de resister, il la prit d'assaut, & la pilla, pour jetter la terreur dans l'esprit des autres peuples, & sur tout des Syracusains. A peu près dans le même temps, Himilcon, après être resté long-temps avec sa flotte, auprès du promontoire de Pachin, débarqua enfin auprès d'Heraclée, avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, trois mille cavaliers, & douze éléphants. Il n'avoit pas amené d'abord de si grandes forces au promontoire dont nous venons de parler. Mais lorsqu'il avoit vû Hippocrate maître de Syracuse, il étoit retourné à Carthage; & là, secondé par les députés de ce même Hippocrate, & par les lettres d'Annibal, qui mandoit au sénat, que le temps étoit venu de reprendre la Si-

Il prend d'autres villes en Sicile.

cile sur les Romains, avec autant de gloire que de facilité ; enfin appuyant ce projet en personne par des raisons très-pressantes, il obtint tout les secours d'infanterie & de cavalerie que la république étoit alors en état de fournir. Il ne fut pas plutôt arrivé à Heraclée, qu'il alla assieger Agrigente, & s'en rendit maître en fort peu de jours. Cette premiere expedition alluma tellement l'esperance qu'avoient les autres villes, qui s'étoient déclarées pour les Carthaginois, de chasser entierement les Romains de la Sicile ; qu'enfin ceux même qui étoient assiegés dans Syracuse, eurent l'audace de partager leurs forces : & se persuadant qu'avec une partie commandée par Epicyde, ils étoient en état de défendre la ville, ils chargerent Hippocrate, avec l'autre, de se joindre à Himilcon, & de faire avec lui la guerre contre le consul Romain. Etant donc parti de nuit avec dix mille pietons & cinq cent cavaliers, il passa entre les corps de garde des Romains, & vint camper auprès d'Acrilla. Pendant qu'il étoit occupé à s'y fortifier, Marcellus, qui, prévenu par Himilcon, avoit manqué Agrigente, s'en revenoit, ne craignant

Himilcon arrive en Sicile avec une armée, y prend Agrigente, & donne courage aux alliés des Carthaginois.

rien moins, que de rencontrer l'armée de Syracuſe dans ce temps & dans ce lieu. Cependant, comme il apprehendoit Himilcon & les Carthaginois, auſquels il étoit inferieur avec les troupes qu'il avoit alors avec lui, il ſe tenoit ſur ſes gardes, & avoit pris des meſures contre tous les évenements.

Ces précautions qu'il avoit priſes contre les Carthaginois, lui ſervirent par hazard contre les Siciliens. Il les trouva occupés à leur campement; & les ayant attaqués dans le temps qu'ils étoient diſperſés de côté & d'autre, & la plupart ſans armes, il inveſtit leur infanterie, & la défit entierement: pour les cavaliers, ayant tenté, plutôt que livré, un leger combat, ils s'enfuirent, avec Hippocrate, à Acres. Cet avantage remporté par les Romains, retint dans leur parti tous ceux des Siciliens qui étoient ſur le point de les abandonner. Marcellus reprit le chemin de Syracuſe; & peu de jours après, Himilcon & Hippocrate s'étant joints, allerent camper à huit milles de là, ſur le bord de l'Anape. A peu près dans le même temps, cinquante cinq galeres, armées en guerre ſous la conduite de Bomilcar, entrerent de la

Hippocrate ſorti de Syracuſe avec ſon armée, eſt vaincu par Marcellus.

Sécours envoyés de Rome & de Carthage en Sicile.

pleine mer dans le grand port de Syracuse, & une flotte Romaine, composée de trente galeres à trois rangs, débarqua à Palerme la premiere legion : & les deux peuples tournoient tellement tous leurs efforts du côté de la Sicile, qu'ils sembloient ne plus songer à l'Italie. Himilcon qui avoit esperé faire tomber dans ses pieges la legion Romaine qui venoit de Palerme à Syracuse, manqua son coup, pour avoir pris un autre chemin ; car il alla au-devant d'elle par le milieu des terres, au lieu que les Romains suivirent le chemin de la mer, accompagnés de leur flotte, qui navigeoit vis-à-vis d'eux, le long de la côte, & joignirent auprès de Pachin Appius Claudius, qui étoit venu au-devant d'eux avec une partie de ses troupes. La flotte des Carthaginois ne resta pas long-temps auprès de Syracuse. Car Bomilcar désesperant de pouvoir tenir tête aux Romains, qui avoient une fois plus de vaisseaux que lui, & persuadé qu'un plus long sejour ne serviroit qu'à affamer ses alliés, mit à la voile, & repassa en Afrique. Himilcon, de son côté, avoit inutilement suivi Marcellus jusqu'à Syracuse, pour tâcher de le

combattre avant qu'il eût joint le reste de son armée. Mais n'en ayant point trouvé l'occasion, & voyant que les ennemis étoient en sûreté auprès de la ville, tant par leurs retranchements, que par le nombre de leurs soldats, pour ne pas perdre son temps à considerer sans fruit le siege de ses alliés, il se retira avec ses troupes, pour courir par tout où l'appelleroit l'esperance de soulever quelque nation contre les Romains, ou au moins pour encourager par sa presence ceux qui tenoient encore son parti. La premiere ville qu'il reprit, par la trahison de ses habitants, fut Murgance, où les Romains avoient fait transporter une grande quantité de provisions de toute espece.

Plusieurs villes se soulevent contre les Romains.

L'exemple des Murgantins releva tout de nouveau le courage des autres peuples : en sorte que de toutes parts les garnisons Romaines étoient ou chassées des citadelles qu'elles gardoient, ou opprimées par la perfidie des habitants. La ville d'Enna étoit bâtie sur un lieu élevé, & escarpé de tous côtés ; ce qui la rendoit imprenable par sa seule situation, outre que la citadelle étoit munie d'une forte garnison, dont le commandant n'étoit pas homme à se

L. Pinarius en garde contre la trahison de ceux d'Enna.

laisser surprendre. C'étoit L. Pinarius, officier plein de courage, appliqué, & qui faisoit dépendre son salut de sa vigilance & de ses précautions, beaucoup plus que de la fidelité des Siciliens : & l'exemple de tant de villes qui se revoltoient, ou qui égorgeoient leurs garnisons, avoit encore augmenté sa défiance naturelle. C'est pourquoi jour & nuit il étoit sur pié, ayant grand soin que les sentinelles & les corps de garde se tînssent alertes, & il ne permettoit pas aux soldats de quitter un moment leurs armes, ou leurs postes. Les premiers d'Enna, qui étoient déja convenus avec Himilcon, de lui livrer la garnison Romaine, voyant que celui qui la commandoit ne donnoit aucune prise sur lui, & qu'il n'étoit pas possible d'executer leur projet par la fraude, se determinerent à employer la force ouverte. Ils déclarerent donc à Pinarius, qu'ils devoient „ avoir en leur puissance leur ville & „ leur citadelle, s'il étoit vrai qu'ils „ eussent été admis dans l'amitié des „ Romains, comme des hommes li- „ bres ; & non pas livrés à leur domi- „ nation, comme des esclaves que „ leurs maîtres tiennent enfermés.

Qu'ainsi il eût à leur rendre les clefs « des portes. Que le plus sûr lien de « la societé étoit la bonne foi, & que « le peuple Romain n'auroit pas grande obligation à ceux d'Enna, si la « crainte seule lui répondoit de leur « fidelité & de leur attachement. Le « gouverneur répondit, qu'il tenoit « de son general l'autorité qu'il avoit « sur la garnison & dans la place. Que « c'étoit ce même general qui lui « avoit confié les clefs des portes de la « citadelle, avec ordre de les garder & « n'en répondre qu'à lui seul. Que par « consequent, il ne lui étoit pas libre « d'en disposer au gré des habitants. « Que selon la discipline & les loix « des Romains, on ne pouvoit quitter son poste sans commettre un « crime, que les peres mêmes avoient « souvent expié par le sang de leurs « propres enfants. Que le consul Marcellus n'étoit pas bien éloigné. « Qu'ils lui envoyâssent des ambassadeurs, pour lui faire connoître leur « intention, & apprendre la sienne. « Ceux d'Enna répliquerent fierement, qu'ils n'avoient que faire d'envoyer « à Marcellus ; & que s'ils ne gagnoient rien par la douceur, ils «

» étoient resolus d'employer la force, » pour recouvrer leur liberté. Si vous » avez de la répugnance, à envoyer » vers le consul, dit alors Pinarius, » feignant de se radoucir, au moins » accordez-moi une assemblée du » peuple, afin que je sçache si vous » me parlez au nom de toute la ville, » ou seulement de quelques particuliers. Ils accepterent ce parti, & indiquerent l'assemblée pour le jour suivant.

Discours vigoureux de Pinarius à ses soldats.

Pinarius se retira dans la citadelle après cet entretien; & ayant assemblé ses soldats : Je croi, leur dit-il, camarades, que vous n'ignorez pas » la trahison & la cruauté que les Siciliens ont exercée depuis quelques » jours contre les Romains qui étoient » en garnison dans leurs villes. Si vous » avez évité ce malheur, vous en êtes » redevables premierement à la bonté » des dieux, puis à votre valeur, à » votre vigilance, & à la précaution » que vous avez prise, de rester jour » & nuit sous les armes. Plût aux » dieux qu'il nous fût permis dans la » suite de conserver notre vie, sans » attaquer celle des autres. Mais les » mesures que nous avons prises jus-

qu'ici contre les embuches secrettes « d'Enna, vont nous devenir inutiles « contre la force ouverte qu'ils sont « sur le point d'employer. Car au- « jourd'ui voyant qu'ils ne peuvent « nous opprimer par la fraude & la « perfidie, ils me redemandent hau- « tement les clefs de la citadelle : & je « ne les leur aurai pas plutôt renduës, « que les portes en seront ouvertes aux « Carthaginois : & nous serons tous « égorgés, avec encore plus d'inhu- « manité, que la garnison de Mur- « gance. Pour vous faire connoître « le danger qui vous menace, je leur « ai demandé un jour de délai, sous « prétexte de deliberer sur leur de- « mande, & j'ai eu bien de la peine à « l'obtenir. Dès que le jour paroîtra, « ils doivent assembler le peuple, pour « nous accuser devant lui, & l'animer « à notre perte. Ainsi vous devez vous « attendre que demain Enna sera « inondée ou de votre sang, ou de ce- « lui de ses citoyens. Si vous vous « laissez prévenir, vous êtes perdus : « si vous prévenez vos ennemis, vous « n'avez rien à craindre. Ceux qui ti- « reront les premiers l'épée, sont assu- « rés de la victoire. Munissez-vous «

» donc de vos armes ; & en vous te-
» nant ſur vos gardes, attendez le ſi-
» gnal que je vous donnerai. Je ſerai
» dans l'aſſemblée, & tirerai les cho-
» ſes en longueur, en diſputant con-
» tr'eux, pour vous donner tout le
» temps de vous bien préparer. Quand
» je vous aurai donné ce ſignal avec
» ma robe, tirez ſur le champ vos
» épées, & vous jettez, en pouſſant
» de grands cris, ſur cette foule con-
» fuſe de peuple, & vous gardez bien
» de laiſſer échapper qui que ce ſoit,
» dont vous puiſſiez apprehender ou
» la perfidie ou la violence. Je vous
» prie & je vous conjure Cerès &
» Proſerpine, & vous, Dieux, tant
» du ciel que de l'enfer, qui habitez
» ces lacs & ces bois ſacrés, de nous
» être favorables dans un deſſein que
» la ſeule neceſſité de défendre notre
» vie nous a fait former, & non l'en-
» vie d'attenter à celle des autres. Je
» vous ferois un plus long diſcours,
» ſoldats, ſi vous deviez trouver de la
» reſiſtance dans vos ennemis. Mais
» ils viendront à l'aſſemblée ſans crain-
» te & ſans armes. La laſſitude ſeule
» mettra des bornes à votre vengean-
» ce : & ce qui doit vous raſſurer à

l'égard d'Himilcon & des Cartha- «
ginois, c'eſt que le conſul eſt près «
d'ici avec ſon armée. «

Les ſoldats ayant entendu le diſcours de Pinarius, ſe retirerent pour aller prendre de la nourriture & du repos. Le lendemain ils ſe placerent les uns d'un côté, les autres d'un autre, pour être plus en état de fermer le chemin de la retraite aux habitants. La plus grande partie ſe poſta aux environs du theâtre, ou ſur le theâtre même; ce qui ne donna aucun ſoupçon à un peuple qui les voyoit tous les jours aſſiſter avec lui aux aſſemblées ou aux ſpectacles. Les magiſtrats de la ville ayant préſenté Pinarius au peuple, cet officier dit que c'étoit au conſul, & non à lui, qu'il falloit s'adreſſer pour obtenir ce qu'ils demandoient; & ajouta pluſieurs raiſons qu'il avoit déja employées la veille. Alors un petit nombre de gens d'abord, puis un plus grand, & enfin toute la multitude, d'une commune voix, le ſomma de rendre les clefs, avec menaces de ſe porter contre lui aux dernieres extrêmités, s'il n'obeïſſoit. Comme il differoit encore, ils étoient ſur le point d'en venir à la derniere violence, lorſ-

que Pinarius fit aux siens avec sa robe le signal dont il étoit convenu. Aussitôt les soldats, qui attendoient depuis long-temps ce mouvement, après avoir poussé des cris affreux, se jetterent sur cette populace qui leur tournoit le dos. Les uns fondent sur elle d'un lieu élevé ; les autres arrêtent aux portes ceux qui veulent s'échapper. Enfermés dans l'enceinte du theâtre, on les égorge comme des victimes. Ils tombent par monceaux les uns sur les autres, tant ceux qui sont tués que ceux qui fuyent & qui s'embarrassent réciproquement, & l'on voit pêle-mêle renversés par terre les vivants sur les morts, & les sains sur les blessés. Ensuite les soldats se dispersent dans tous les quartiers de la ville. Ils pillent, ravagent & tuent tout ce qui se trouve sous leur main, comme ils auroient pû faire dans une place prise d'assaut, aussi irrités & aussi furieux contre des gens sans défense & sans armes, que s'ils avoient trouvé de la resistance, & que le peril eût été égal de part & d'autre. Ce fut ainsi qu'Enna fut conservée aux Romains, par une entreprise que la necessité seule peut faire excuser. Marcellus n'en sçut pas mauvais gré à Pinarius. Il ac-

Les habitans d'Enna sont égorgés par la garnison Romaine.

corda même tout le butin aux soldats, convaincu que pour empêcher les Siciliens de sacrifier les garnisons Romaines aux Carthaginois, il ne falloit pas moins que l'exemple d'une vengeance aussi redoutable. Enna est justement située au milieu de la Sicile, & n'est pas moins celebre par les vestiges de l'enlevement de Proserpine qui s'y trouvent en mille endroits, que par sa situation naturelle, qui la rend presque imprenable. C'est pourquoi la nouvelle de ce massacre se répandit en un seul jour dans toutes les parties de la province; de sorte que les Siciliens, qui croyoient qu'une si grande inhumanité avoit offensé, non-seulement les hommes, mais encore les dieux, conçurent encore plus d'aversion qu'auparavant pour les Romais: & ceux qui jusques-là avoient été partagés entre eux & les Carthaginois, ne balancerent plus à se déclarer pour les derniers. Alors Hippocrate & Himilcon, que les traîtres avoient inutilement engagés à s'approcher d'Enna, se retirerent, le premier à Murgance, & l'autre à Agrigente. Marcellus s'en retourna à Leonce: & ayant fait porter dans son camp du blé & d'autres provisions,

il y laissa une legere escorte, & s'en revint à Syracuse pour en former le siege : & après avoir envoyé Appius à Rome pour y demander le consulat, il lui donna pour successeur dans le commandement de la flotte & du vieux camp, T. Quintius Crispinus, & alla lui-même établir ses quartiers d'hyver à cinq milles d'Exapyles, dans un lieu appellé Leon, où il se retrancha. Voilà ce qui se passa en Sicile jusqu'au commencement de l'hyver.

Philippe se déclare contre les Romains.

Pendant cette même campagne, le roi Philippe, dont les intentions étoient fort suspectes depuis quelque temps, se déclara enfin contre les Romains. Le préteur Marcus Valerius, qui commandoit une flotte auprès de Brindes, & le long des côtes de la Calabre, reçut des ambassadeurs de la part de ceux d'Orique, qui lui apprirent que ce prince étoit venu premierement sonder Apollonie, après avoir remonté le fleuve Aous avec cent vingt galeres à deux rangs : mais qu'ensuite, abandonnant cette entreprise, qui lui paroissoit trop longue & trop difficile, il s'étoit approché secretement d'Orique pendant la nuit avec son armée ;

&

& que dès la premiere attaque, il s'étoit rendu maître de cette ville, située au milieu d'une plaine, & qui n'avoit ni des murailles assez fortes, ni des troupes assez nombreuses pour la défendre. Ils prioient le préteur de leur envoyer une armée de terre, ou une flotte, pour repousser des ennemis qui en vouloient sûrement aux Romains, & qui n'attaquoient Orique, que parce que cette ville leur paroissoit commode, par rapport aux desseins qu'ils avoient sur l'Italie. M. Valerius ayant confié le soin de garder la côte à T. Valerius son lieutenant, partit avec sa flotte, qu'il tenoit toute prête & en état d'agir, après avoir embarqué sur des vaisseaux de charge, ceux de ses soldats que les galeres armées en guerre ne purent contenir: & s'étant rendu à Orique dès le second jour, il reprit aisément cette ville, où Philippe, en se retirant, n'avoit laissé qu'une foible garnison. Les députés d'Apollonie le vinrent trouver en ce lieu, & lui apprirent que Philippe ne les tenoit assiegés, que parce qu'ils refusoient de se joindre à lui. Qu'ils n'étoient plus en état de lui resister, à moins que les Romains, à qui ils demeuroient atta-

Il prend Orique.

Le préteur M. Valerius reprend cette ville.

chés, ne leur envoyâssent du secours. Valerius leur promit qu'il le feroit; & sans differer il fit partir sur de longs vaisseaux deux mille soldats choisis, commandés par Nevius Crista, préfet des alliés, officier brave & fort experimenté dans la guerre, avec ordre de se rendre à l'embouchure du fleuve. Nevius mit ses soldats à terre en cet endroit: & ayant ordonné aux galeres qui les avoient apportés de retourner à Orique, d'où elles étoient parties, & de se rejoindre au reste de la flotte, il conduisit ses soldats, en s'éloignant du fleuve, par un chemin qui n'étoit point gardé par les Macedoniens, & entra de nuit dans la ville, sans qu'aucun des ennemis s'en apperçût. Ils se tinrent en repos tout le jour suivant. Nevius l'employa à examiner ce qu'il y avoit de jeunesse dans Apollonie, ce que la ville d'ailleurs pouvoit fournir d'armes & de troupes reglées. L'état où il trouva toutes choses lui avoit déja donné une pleine confiance, lorsqu'il apprit de ses coureurs que les ennemis étoient dans une securité & dans une indolence incroyable. C'est pourquoi, étant sorti de la ville sans tumulte, pendant le silence de la nuit, il entra

dans le camp des ennemis, qui se tenoient si peu sur leurs gardes, que plus de mille hommes avoient passé par dessus leurs retranchements, avant que qui que ce soit s'en fût apperçu : & s'ils se fussent abstenus de tuer, ils auroient poussé jusqu'à la tente du Roi sans trouver aucun obstacle. Mais les cris de ceux qui furent tués aux portes, éveillerent enfin les Macedoniens, qui furent saisis d'un tel effroi, que non-seulement aucun d'eux ne prit les armes, ni ne se mit en peine de repousser l'ennemi ; mais que le Roi lui-même s'enfuyant tout nud, comme il s'étoit trouvé à son réveil, regagna le bord du fleuve & ses vaisseaux, dans un état si peu conforme à la majesté royale, qu'il étoit capable de couvrir un simple soldat de honte & de confusion. Toute la multitude courut en foule du même côté. Il y eut près de trois mille hommes de tués, ou de pris dans le camp : mais le nombre des prisonniers exceda de beaucoup celui des morts. Après qu'on eût pillé le camp des Macedoniens, les Apolloniates firent transporter dans leur ville les catapultes, les arbalêtes, & les autres machines qui avoient été destinées à bat-

Philippe battu auprès d'Apollonie, qu'il assiegeoit.

tre leurs murailles, dans le dessein de s'en servir pour les défendre dans la suite, s'ils se trouvoient jamais exposés au même peril. On abandonna aux Romains tout le reste du butin. Cette nouvelle ayant été portée à Orique, M. Valerius conduisit aussi-tôt sa flotte vers l'embouchure du fleuve, pour empêcher Philippe de se sauver avec le secours de ses vaisseaux. C'est pourquoi ce prince ne croyant pas être en état de combattre les Romains, ni par terre ni par mer, après avoir mis à sec une partie de ses navires, & brûlé l'autre, se retira par terre en Macedoine, avec le reste de ses soldats, dont la plupart avoient perdu leurs armes & leurs bagages. M. Valerius passa l'hyver à Orique avec sa flotte.

Affaires d'Espagne.

Cette même année, les affaires d'Espagne eurent leurs vicissitudes. Car avant que les Romains passâssent l'Hebre, Magon & Asdrubal défirent des troupes nombreuses d'Espagnols : & toute la province ulterieure eût pris le parti des Carthaginois, si P. Cornelius Scipion, après avoir passé ce fleuve à la hâte avec son armée, ne fût arrivé fort à propos pour rassurer les esprits allarmés. Les Romains se cam-

perent d'abord auprès du *Haut Camp*, lieu célebre par le meurtre du grand Amilcar. Il y avoit là une citadelle bien fortifiée, & ils avoient eu soin d'avance d'y faire transporter des vivres. Cependant parce que les ennemis étoient répandus aux environs, & que leur cavalerie avoit impunément harcellé les Romains dans leur marche, & leur avoit tué environ deux mille hommes, de ceux qui étoient restés derriere, ou qui s'étoient écartés du gros; Scipion crut qu'il étoit à propos d'aller camper auprès du mont de la Victoire, dans un canton moins infesté par les Carthaginois. Cn. Scipion s'y rendit avec toutes ses troupes. Asdrubal, fils de Gisgon, l'un des trois géneraux Carthaginois, y vint aussi avec une armée dans les formes. Et tous se camperent au delà du fleuve, vis-à-vis le camp des Romains. P. Scipion étant parti secrettement pour aller examiner le pays d'alentour, ne put cacher sa marche aux ennemis: & ils l'auroient accablé dans la plaine, s'il n'eût gagné une hauteur qui n'étoit pas éloignée. Les Carthaginois allerent aussi tôt l'y assieger; mais son frere Cn. vint à son secours, & le tira du

peril qui le menaçoit. Ce fut en cette occasion que les Romains attirerent dans leur parti la ville de Castillon, l'une des plus fortes & des plus célebres de toute l'Espagne, & si attachée jusques-là aux Carthaginois, qu'Annibal avoit épousé une fille de cette ville. Les Carthaginois entreprirent d'emporter celle d'Illiturgis, défenduë par une garnison Romaine ; & il paroissoit qu'ils la prendroient par la famine. Mais Cn. Scipion étant venu au secours de ses citoyens & de ses alliés, avec une legion composée de soldats legerement armés, entra dans la ville, après avoir passé entre les deux camps, & fait un grand carnage des ennemis qu'il trouva en son chemin. Le lendemain il fit sur les Carthaginois une sortie, qui n'eut pas un succès moins favorable. Il tua plus de douze mille hommes dans ces deux actions, & en prit plus de dix mille, avec trente-six étendarts. Ainsi les Carthaginois abandonnerent Illiturgis. Ils marcherent de là à Bigerra, ville alliée des Romains, aussi-bien qu'Illiturgis, dans le dessein de s'en rendre maîtres. Mais Cn. Scipion y étant accouru, leur en fit sur le

champ abandonner le siege.

Les Carthaginois marcherent de là vers Munda, où ils furent aussi-tôt suivis par les Romains. Il s'y livra entre les deux partis un combat qui dura près de quatre heures. Et les Romains étant sur le point de remporter une victoire complette, Cn. Scipion eut la cuisse percée d'une javeline : cet accident jetta l'épouvante parmi les soldats qui l'environnoient, & qui crurent la blessure mortelle ; ce qui obligea le géneral de faire sonner la retraite. On ne doute point que sans ce malheur, les Romains n'eussent pris ce jour-là le camp des Carthaginois. Car non-seulement les soldats, mais encore les élephants avoient déja été poussés jusques à leurs retranchements, où trente-neuf de ces animaux furent tués à coups de javelots. Il y eut encore ce jour-là environ douze mille hommes de tués, trois mille de pris, avec cinquante-sept étendarts. Les Carthaginois se retirerent de là vers Aurigia, où les Romains les poursuivirent, pour ne leur pas donner le temps de se reconnoître. Scipion leur livra là un second combat, en se faisant porter sur le champ de bataille dans une litiere.

Cn. Scipion blessé dans un combat près de Munda.

La victoire ne fut pas plus disputée que dans le premier : mais les ennemis y perdirent la moitié moins de monde, parce qu'ils avoient beaucoup moins de combattants. Mais comme le pays étoit fort peuplé, & que les habitants, nés pour la guerre, ne se rebuttoient pas des mauvais succès, Magon ayant été chargé par son frere de faire des levées, remit bien-tôt sur pié une nouvelle armée, avec laquelle Asdrubal eut la hardiesse de tenter un nouveau combat. Mais les soldats, la plupart Gaulois, en s'exposant pour un parti tant de fois vaincu, porterent dans cette action les mêmes dispositions qu'auparavant, & n'eurent pas un succès plus favorable. Plus de huit mille hommes furent tués sur la place. Les Romains en firent mille prisonniers, & remporterent plusieurs dépouilles Gauloises, une grande quantité d'anneaux, de colliers & de brasselets d'or. Il y eut aussi deux Rois des plus célebres d'entre les Gaulois qui perdirent la vie dans le combat : ils s'appelloient Menipaptus & Civismarus. Il y eut huit élephants de tués & trois de pris. Les Romains ayant eu de si grands succès dans l'Espagne,

crurent qu'il étoit honteux pour eux, de laiſſer depuis ſix ans au pouvoir des Carthaginois Sagonte, dont la ruine avoit été cauſe de la guerre. C'eſt pourquoi ils en chaſſerent la garniſon Carthaginoiſe de force ; & ayant repris la ville, y rétablirent ceux de ſes anciens habitants qui étoient échappés aux fureurs de la guerre. A l'égard des Turdetans, qui avoient attiré aux Sagontins la guerre des Carthaginois, ils raſerent leur ville, & vendirent à l'encan & comme eſclaves, tous ceux de ſes habitants qui tomberent entre leurs mains. Voilà ce qui ſe paſſa en Eſpagne pendant le conſulat de Q. Fabius & de M. Claudius Marcellus.

Les nouveaux tribuns du peuple ne furent pas plûtôt entrés en charge à Rome, qne L. Metellus, l'un d'entre eux, appella devant le tribunal du peuple les cenſeurs P. Furius & Marcus Attilius. Il vouloit ſe venger de l'affront qu'ils lui avoient fait l'année d'auparavant, lorſque malgré ſa qualité de queſteur, ils l'avoient chaſſé de ſa tribu, l'avoient privé du cheval que la république lui entretenoit, & lui avoient ôté tous les privileges de citoyen Romain, pour le punir de la

conjuration qu'il avoit formée après la bataille de Cannes, d'abandonner l'Italie. Mais les neuf autres tribuns du peuple s'étant opposés à l'entreprise de Metellus, & n'ayant pas voulu permettre qu'ils fussent mis au nombre des accusés pendant leur censure, il fut obligé de les laisser en repos. P. Furius étant mort avant qu'ils achevassent leur dénombrement, M. Attilius abdiqua la censure. Q. Fabius Maximus tint les assemblées consulaires, dans lesquelles on nomma Q. Fabius Maximus, son fils, & Tit. Sempronius Gracchus, l'un & l'autre pendant leur absence, & le dernier pour la seconde fois. On créa préteurs M. Attilius, & trois autres qui étoient actuellement édiles curules, P. Sempronius Tuditanus, Cn. Fulvius Centumalus, & M. Emilius Lepidus. On dit que les édiles curules firent célebrer cette année, pour la premiere fois, des jeux de théâtre, qui furent continués pendant quatre jours. L'édile Tuditanus étoit celui qui, après la journée de Cannes, pendant que tous les autres étoient dans une consternation effroyable, s'étoit sauvé en poussant son cheval à travers des ennemis victorieux.

Aprés qu'on eût terminé les assemblées, par le conseil de Q. Fabius, on fit venir à Rome les consuls qui avoient été nommés : & lorsqu'ils furent entrés en charge, ils assemblerent le sénat, pour le consulter sur les affaires de la guerre, & pour convenir de leurs départements & de ceux des préteurs, aussi-bien que des armées qui serviroient sous le commandement de chacun d'eux. Et voici le partage qu'on fit des provinces & des troupes. Les deux consuls furent chargés de faire la guerre contre Annibal, Sempronius avec l'armée qu'il avoit déja commandée, & son collegue avec celle qui avoit servi sous Fabius. Elles étoient composées chacune de deux legions. Le préteur M. Attilius eut ordre de rendre la justice aux étrangers, à la place de son collegue M. Emilius, à qui le sort avoit fait tomber cette commission, & qu'on envoya commander auprès de Lucerie les deux legions que Q. Fabius, alors consul, avoit commandées pendant sa préture. Les deux préteurs Sempronius Tuditanus & Cn. Fulvius, eurent pour leurs quartiers, le premier, Rimini, avec les deux legions qu'on avoit levées dans la

Q. Fab. Maximus, Tib. Sempronius, consuls. An de Rome 539.

ville ; & l'autre, Sueffule, avec deux autres que lui devoient remettre M. Pomponius. On continua à M. Claudius Marcellus le commandement dans cette partie de la Sicile qui avoit été foumiſe au roi Hieron ; au propréteur Lentulus, le gouvernement de l'ancienne province ; à T. Otacilius, celui de la flotte, ſans rien ajouter aux forces qu'ils avoient ſous eux. On décerna à M. Valerius la Grece & la Macedoine, avec la flotte & la legion qu'il avoit déja : la Sardaigne échut à Q. Mucius, avec l'ancienne armée, compoſée de deux legions : enfin à C. Terentius, la legion qu'il commandoit & le pays de Picene. On ordonna de plus la levée de deux legions de citoyens, & de vingt mille alliés. C'étoient là les forces qu'on devoit employer pour la ſureté de l'empire Romain, contre les ennemis qu'ils avoient déja ſur les bras, & contre ceux qui pouvoient encore ſe déclarer, comme ils avoient lieu de le craindre. Les conſuls ayant levé deux nouvelles legions dans la ville, & recruté les anciennes, avant de ſortir de Rome, firent les ſacrifices néceſſaires pour l'expiation de pluſieurs prodiges qu'on

avoit annoncés. Car on contoit, que le tonnerre étoit tombé ſur la muraille & ſur les portes de la ville, & même ſur le temple de Jupiter à Aricie. Bien des gens s'imaginerent avoir vû ou entendu des choſes ſurnaturelles, que malgré leur peu de vraiſemblance, les eſprits credules adopterent comme véritables. Les uns publioient, qu'au pays de Compſa, dans le temple de Jupiter Vicilin, on avoit vû des figures de vaiſſeaux de guerre, & entendu le bruit des armes des ſoldats qui les montoient: & que les eaux du fleuve d'Amiterne avoient paru enſanglantées. Dès qu'on eût expié ces prodiges par un décret des pontifes, les conſuls ſe rendirent dans leurs provinces, Sempronius dans la Lucanie, & Q. Fabius dans l'Apouille, où ſon pere vint le joindre auprès de Sueſſule, pour ſervir ſous lui en qualité de lieutenant. Son fils étant venu au-devant de lui, douze licteurs qui le précedoient, par reſpect pour un vieillard d'une ſi haute réputation, le laiſſoient avancer à cheval, ſans rien dire. Mais le conſul s'en étant apperçu, ordonna au dernier des licteurs qui marchoit immédiatement devant lui, de faire ſon devoir; & cet

Fabius, con-
ul, fait or-
onner à son
ere, qui ve-
oit à sa ren-
ontre à che-
al, de mettre
ié à terre.

officier ayant crié à Fabius le pere qu'il eût à mettre pié à terre, il obéit sur le champ ; & en s'approchant du consul :
„ Je voulois voir, lui dit-il, mon fils,
„ quelle idée vous aviez de la place
„ que vous occupez.

Dasius Alti-
ius, d'Arpi,
oublement
aitre.

Ce fut en ce camp que Dasius Altinius, de la ville d'Arpi, vint secretement trouver le consul pendant la nuit, accompagné seulement de trois esclaves, & lui promit de lui livrer Arpi, moyennant une récompense proportionnée à un tel service. Fabius ayant mis l'affaire en déliberation dans son conseil, quelques-uns étoient d'avis, qu'après l'avoir fait battre de verges, on lui fît trancher la tête,
„ comme à un déserteur & un traître,
„ qui, n'ayant d'autre regle que son in-
„ terêt, étoit alternativement l'ennemi
„ des deux nations. Qu'après la bataille
„ de Cannes, persuadé qu'il falloit
„ toujours passer du côté où étoit la
„ fortune, il s'étoit déclaré pour An-
„ nibal, & avoit entraîné ses conci-
„ toyens dans sa révolte. Qu'alors,
„ voyant, contre son esperance &
„ malgré ses vœux, que les affaires
„ des Romains prenoient un meilleur
„ train, & que la république se rele-

voit de sa chûte, il venoit offrir à « ceux qu'il avoit trahis d'abord, une « trahison encore plus infame que la « premiere. Que son cœur étoit tou- « jours dans un parti, tandis que son « corps étoit dans l'autre ; ennemi « aussi méprisable, qu'infidele allié. « Qu'il falloit en faire une punition « exemplaire, & l'ajouter à celles du « maître de Faleries & du medecin de « Pyrrhus, comme une troisiéme le- « çon pour les traîtres & les perfides qui « seroient tentés de suivre son exemple. «
Le pere du consul ne fut pas de ce sentiment. Il disoit, que dans un « temps où la guerre étoit allumée de « tous côtés, il ne falloit pas s'imagi- « ner qu'on pût porter des jugements « avec la même liberté dont on use- « roit en pleine paix. Que bien loin « d'inviter les alliés à quitter le parti « des Romains par une severité mal « placée, il falloit bien plutôt cher- « cher les moyens de les y retenir. « Etoit-il prudent de traiter à la ri- « gueur ceux qui vouloient rentrer « dans leur devoir & dans leur an- « cienne alliance? S'il étoit permis « d'abandonner les Romains, & qu'on « n'eût pas la liberté de revenir à eux, «

„ pouvoit-on douter que bien-tôt
„ tous les peuples d'Italie ne quittâſ-
„ ſent la république pour ſe joindre
„ aux Carthaginois. Qu'après tout, il
„ n'étoit pas d'avis qu'on ſe fiât abſo-
„ lument à Altinius. Qu'il y avoit un
„ milieu à prendre dans cette affaire.
„ Que ſans le regarder pour le pré-
„ ſent, ni comme ennemi, ni comme
„ allié, il falloit l'enfermer près du
„ camp, dans quelque ville ſûre & fi-
„ delle, où on lui laiſſeroit la liberté
„ d'aller & de venir tant que la guerre
„ dureroit. Quand elle ſeroit finie,
„ on jugeroit lequel étoit le plus à
„ propos, ou de le punir pour ſa ré-
„ volte, ou de lui pardonner en fa-
„ veur de ſon retour. Tout le monde
fut de l'avis de Fabius. On le chargea de chaînes lui & ceux qui l'accompagnoient, & on l'envoya à Cales, avec une groſſe ſomme d'argent qu'il avoit apportée avec lui, & qu'on lui fit garder. Pendant le jour il marchoit par la ville, ſuivi par des gardes, qui le renfermoient ſoigneuſement pendant la nuit. Dès que ceux d'Arpi ſe furent apperçus de ſon abſence, ils le cherchèrent avec ſoin, mais inutilement. Comme il étoit le premier citoyen de

la ville, le bruit de son évasion s'étant répandu par tout, y excita beaucoup de troubles & d'allarmes : & la crainte de quelque révolution les engagea à donner avis à Annibal de ce qui s'étoit passé. Ce géneral n'en fut point fâché. Car outre que depuis long-temps il regardoit Altinius comme un homme à qui il ne falloit se fier que de bonne sorte, il trouvoit dans sa fuite un prétexte de s'emparer de ses biens, qui étoient très-considerables. Mais pour faire croire que la colere avoit plus de part à sa vengeance que l'avarice, il usa envers sa famille, non-seulement de severité, mais encore de cruauté & de barbarie. Il fit venir sa femme & ses enfants dans son camp; & les ayant fait mettre à la question, pour découvrir premierement ce qu'étoit devenu Dasius, & ensuite ce qu'il avoit laissé d'or & d'argent dans sa maison : quand il eut été informé de tout, il ordonna qu'on les brulât vifs ; ce qui fut sur le champ exécuté.

Horrible cruauté d'Annibal.

Fabius étant parti de Suessule, forma sur le champ le dessein d'assieger Arpi. Et s'étant campé environ à cinq cent pas de cette ville, après en avoir examiné de près la situation & les mu-

railles, il résolut de l'attaquer par l'endroit qui étant le plus fort, étoit aussi le moins gardé par les ennemis. Ayant pris toutes les mesures nécessaires, & préparé toutes les machines qu'on met en usage en pareil cas, il choisit les plus braves capitaines & les meilleures compagnies de son armée, & nomma pour les commander, ceux des tribuns sur la valeur desquels il comptoit le plus, & leur donna à chacun six cent hommes, nombre qui lui parut suffisant pour une pareille entreprise, leur ordonnant de porter leurs échelles de ce côté-là, à la quatriéme veille de la nuit. Il y avoit en cet endroit une porte basse & étroite, qui donnoit sur une ruë peu frequentée, dans une partie de la ville presque déserte. Il ordonna à ses gens, après avoir escaladé la muraille, de rompre cette porte en-dedans de la ville; & après s'être rendus maîtres de cette partie, de lui en donner avis par un coup de trompette, afin qu'il fît avancer le reste de ses troupes. Que de son côté, il auroit soin que tout fût prêt à les seconder. Le tout fut ponctuellement exécuté. Et ce qui paroissoit devoir être un obstacle à l'accomplissement de leur dessein,

fut ce qui contribua le plus à en dérober la connoiſſance aux ennemis. Une pluye qui commença à tomber vers le minuit, obligea les ſentinelles de ſe mettre à couvert en abandonnant leurs poſtes. L'eau tombant d'abord avec beaucoup de violence & de fracas, empêcha qu'on entendît le bruit que faiſoient les Romains, en rompant la porte. Mais enſuite l'orage venant à s'appaiſer, la pluye qui continuoit toujours, mais qui frappoit les oreilles avec plus de lenteur & d'égalité, endormit la plus grande partie des aſſiégés. Les ſoldats de Fabius s'étant emparés de la porte & du quartier qui en étoit voiſin, ordonnerent aux trompettes de ſe placer à diſtances égales dans la ruë, & de ſonner, pour avertir le conſul, & l'attirer de ce côté-là. Fabius n'eut pas plutôt entendu le ſignal dont il étoit convenu, qu'il fit avancer ſes troupes, & entra dans la ville un peu avant le jour par la porte qu'il avoit fait abbattre.

Fabius prend Arpi.

Ce fut alors que les ennemis s'éveillerent, la pluye ayant ceſſé dans le temps que le jour commença. La garniſon qu'Annibal avoit miſe dans Arpi étoit de cinq mille hommes, auſ-

quels les habitants avoient joint trois mille de leurs citoyens, qu'ils avoient armés à leurs dépens. Les Carthaginois, qui n'étoient pas bien assurés de leur fidelité, & qui craignoient qu'ils ne les attaquâssent par derriere, les opposerent les premiers aux Romains. On combattit d'abord au milieu des ténebres & dans des ruës étroites, les Romains s'étant emparés non-seulement des avenuës, mais même du toît des maisons les plus voisines de la porte, pour empêcher qu'on ne les blessât en lançant des traits d'un lieu élevé. Pendant qu'on en étoit aux mains, les Romains lierent conversation avec ceux des Arpiniens qu'ils connoissoient de longue main. Ils leur demandoient à quoi ils avoient pensé de livrer leur ville à Annibal ; quelle injure ils avoient reçue des Romains, & quelle obligation ils avoient aux Carthaginois, pour avoir pris les armes en faveur d'une nation étrangere & barbare, contre un peuple né dans l'Italie comme eux, & dont ils étoient alliés depuis tant d'années ? Quelle raison avoient-ils de vouloir rendre l'Italie tributaire de l'Afrique ? Les Arpiniens répondirent, qu'un petit nombre des

premiers de la ville, ſans conſulter le reſte des habitants, les avoient vendus à Annibal : qu'ainſi ils s'étoient trouvés pris & opprimés ſans le ſçavoir. Cet aveu donna lieu aux uns & aux autres d'entrer plus avant en matiere : juſqu'à ce qu'enfin le préteur d'Arpi ayant été conduit au conſul, & les deux peuples s'étant reconciliés à la vûë même de leurs drapeaux, & tandis qu'on en étoit aux mains, les habitants, ſur la parole qu'on leur donna, d'oublier le paſſé, tournerent tout d'un coup leurs armes contre les Carthaginois. Et dans le même moment, environ mille Eſpagnols ſe rangerent auſſi ſous les enſeignes du conſul, ſans avoir exigé autre choſe de lui, ſinon que la garniſon Carthaginoiſe ſeroit renvoyée ſaine & ſauve. On ouvrit auſſi-tôt les portes aux Carthaginois, ſans leur faire aucun tort, ſuivant la parole qu'on en avoit donnée ; & ils allerent trouver Annibal auprès de Salapie. C'eſt ainſi qu'Arpi rentra ſous la puiſſance des Romains, ſans perdre aucun de ſes habitants, excepté celui qui les avoit trahis deux fois. On donna aux Eſpagnols une double paye ; & dans la ſuite ils demeurerent toujours

fideles aux Romains, & leur rendirent de grands ſervices en bien des occaſions. Dans le temps que les conſuls étoient, l'un dans l'Apouille, & l'autre dans la Lucanie, cent douze Campaniens des plus diſtingués, ſous prétexte de vouloir aller piller les terres des ennemis, demanderent permiſſion aux magiſtrats de ſortir de la ville : & dès qu'ils l'eûrent obtenuë, ils ſe rendirent dans le camp des Romains, auprès de Sueſſule. Après s'être fait connoître à la garde avancée, ils demanderent qu'on les conduiſît au préteur, à qui ils avoient à parler d'une affaire importante. Cn. Fulvius, qui commandoit dans ce poſte, ayant été informé de leur intention, ordonna que dix d'entr'eux lui fûſſent amenés ſans armes. Lorſqu'ils lui eurent fait connoître ce qu'ils demandoient, qui ſe bornoit à la reſtitution de leurs biens, quand Capouë ſeroit rentrée ſous la puiſſance des Romains ; il les reçut tous ſous ſa protection. Le préteur Sempronius Tuditanus, de ſon côté, ſe rendit maître d'Aterne par force. Il y fit plus de ſept mille priſonniers, & y trouva une grande quantité d'argent monnoyé. Dans ce même temps le feu

prit à Rome, & continua pendant deux nuits & un jour avec tant de violence, qu'il consuma tout ce qu'il y avoit d'édifices entre les greniers à sel & la porte Carmentale, avec l'Equimelie & la ruë aux Jougs : s'étant de là répandu hors de la porte, dans les temples de la Fortune, de la mere Matute & de l'esperance, il détruisit tout ce qu'il rencontra, tant sacré que profane.

Cette même année, les deux Scipions, Pub. & Cn., animés par les avantages considerables qu'ils avoient remportés en Espagne, où ils avoient ajouté de nouveaux alliés aux anciens, qu'ils avoient ramenés dans le parti des Romains, porterent leurs esperances jusques dans l'Afrique. Ayant appris que Syphax, roi d'une grande partie de la Numidie, après avoir été ami des Carthaginois, s'étoit tout d'un coup déclaré contre eux, ils lui envoyerent en ambassade trois centurions, qu'ils chargerent de faire amitié & alliance avec lui, & de lui promettre, que s'il continuoit à faire la guerre contre les Carthaginois, le peuple Romain, à qui il rendroit par là un grand service, & eux-mêmes,

Les deux Scipions envoyent des ambassadeurs à Syphax, & font alliance avec lui.

chercheroient toutes les occasions de lui faire plaisir, &. de lui témoigner une parfaite reconnoissance. Ce prince barbare reçut cette ambassade avec beaucoup de joie ; & dans un entretien qu'il eut avec les trois députés, tous vieux officiers, au sujet de cette guerre, il ne put s'empêcher d'admirer la discipline que les Romains faisoient observer dans leurs armées ; & la comparaison qu'il fit de sa méthode avec la leur, lui apprit combien il étoit ignorant dans ce métier. C'est pourquoi il les pria de le regarder d'abord comme un bon ami & un fidele allié, & demanda que deux d'entr'eux retour-
„ nâssent vers leurs géneraux, pour
„ leur rendre compte de leur commis-
„ sion ; mais qu'ils lui laissassent le
„ troisiéme pour instruire ses soldats,
„ assez adroits quand il s'agissoit de
„ manier un cheval, dans l'art de com-
„ battre à pié, où il comprenoit aisé-
„ ment qu'ils n'entendoient rien. Que
„ dès le premier établissement de leur
„ nation, ses ancêtres n'avoient jamais
„ fait la guerre autrement, & que c'é-
„ toit ainsi que lui & ses sujets avoient
„ été formés dès leur enfance. Mais
„ que comme ils avoient un ennemi
puissant

puissant en infanterie, il devoit faire en sorte de lui devenir égal en cette partie. Qu'il avoit des hommes en abondance. Qu'il n'étoit question que de leur donner des armes convenables, & de leur apprendre à s'en bien servir, & à garder leur poste dans la bataille, au lieu de se ranger & de combattre au hazard, comme ils avoient coutume de faire. Les ambassadeurs lui répondirent qu'ils feroient tout ce qu'il souhaitoit : mais ils tirerent parole de lui, qu'il renvoyeroit le centurion qu'ils lui laissoient, si leurs géneraux n'approuvoient pas qu'il fût demeuré dans ses états. Il s'appelloit Q. Statorius. Les deux autres allerent rendre compte de leur ambassade ; & Syphax en envoya de son côté, pour s'assurer de la parole des géneraux Romains, & pour leur répondre de la sienne. Il les chargea en même-temps d'engager à la revolte les Numides qui servoient dans les armées des Carthaginois. Statorius, de son côté, trouva dans la nombreuse jeunesse de Numidie, de quoi former pour Syphax des compagnies d'infanterie, à qui il apprit à faire l'exercice, à suivre leurs drapeaux & à garder leurs

rangs, aussi facilement que les Romains mêmes. Enfin, il les accoutuma si bien au travail & à tous les devoirs de la discipline militaire, telle qu'elle se pratique dans les armées de la république, que le Roi compta bien-tôt sur le secours de son infanterie, autant que sur celui de sa cavalerie, & qu'il vainquit même les Carthaginois dans une bataille qu'il leur livra en raze campagne. Les ambassadeurs de Syphax causerent aussi en Espagne une révolution très-favorable au parti des Romains. Car les Numides, au premier bruit de leur arivée, passerent la plupart de leur côté. Les Carthaginois n'eurent pas plutôt appris le traité qui venoit de se conclure entre Syphax & les Romains, qu'ils envoyerent des ambassadeurs à Gala, Roi de cette autre partie de la Numidie, dont les peuples sont appellés Massyliens, pour lui demander son alliance & son amitié.

Gala avoit un fils, nommé Massinissa, âgé seulement de dix-sept ans; mais qui dans une si grande jeunesse, faisoit déja éclatter des vertus, dont on pouvoit se promettre, qu'il laisseroit à ses descendants un royaume plus

opulent & plus étendu, qu'il ne l'avoit reçû de ses peres. Les députés des Carthaginois firent entendre à Gala, que Syphax ne s'étoit joint « aux Romains, qu'afin de se fortifier de leurs secours contre les autres Rois, & les autres nations de l'Afrique. Qu'il étoit donc de l'interêt de Gala, de s'unir au plutôt avec les Carthaginois : qu'avant que Syphax passât en Espagne, ou les Romains en Afrique, il étoit aisé d'opprimer le premier, qui n'avoit encore alors tiré des Romains, que le nom de leur allié. Ils n'eurent pas de peine à persuader à Gala de lever une armée que Massinissa fut chargé de conduire à leur secours ; & qui, s'étant jointe aux legions de Carthage, vainquit Syphax dans un grand combat, dans lequel on dit qu'il y eût trente mille hommes tués sur la place. Syphax, avec un petit nombre de cavaliers, se retira chez les Maurusiens, qui habitent aux extrêmités de l'Afrique, le long de l'Ocean, près du détroit de Gibraltar. Là, par le moyen des barbares, qui, sur le bruit de sa défaite, accoururent de toutes part à son secours, il forma bien-tôt un corps

Les Carthaginois s'allient avec Gala.

Massinissa gagne une grande bataille contre Syphax.

de troupes aussi considerable que le premier. Mais Massinissa, pour ne lui pas donner le temps de reprendre haleine, ou de passer en Espagne, dont il n'étoit séparé que par un petit bras de mer, l'atteignit bien-tôt avec son armée victorieuse. Ce fut là qu'avec ses seules forces, & sans le secours des Carthaginois, il continua contre Syphax, une guerre, dans laquelle il acquit beaucoup de gloire. Il ne se passa rien de mémorable en Espagne, si ce n'est que les generaux Romains attirerent sous leurs enseignes la jeunesse des Celtiberiens, en leur promettant les mêmes avantages dont ils étoient convenus avec les Carthaginois ; & qu'ils envoyerent plus de trois cent Espagnols des plus distingués en Italie, avec ordre de débaucher, s'ils le pouvoient, ceux de leur nation qui portoient les armes pour Annibal. On peut encore observer, que jusqu'à cette année, les Romains n'avoient jamais eu dans leurs armées, de soldats mercenaires ; & que les Celtiberiens furent les premiers qui y servirent en cette qualité.

Celtiberiens les premiers, servent les Romains pour de l'argent.

Fin du quatriéme Livre & du Tome I.



Fautes à corriger dans le premier Volume.

PAge 23, *ligne* 2, les armées Romaines : *lisez* les Romains.

Pag. 50, *l.* 2, nous, *lis.* vous.

Pag. 85, *l.* 8, faute : *lis.* fraude.

Pag. 175, *l.* 21, du combat : *lis.* au combat.

Pag. 182, *penult. lign.* quelle troupe : *lis.* quelles troupes.

Pag. 195, *l.* 16, à les traverser : *lis.* à le traverser.

Pag. 205, *l.* 8, qu'ils ne pouvoient : *lis.* qu'il ne pouvoit.

Même pag. l. 20, le Carthaginois, *lis.* les Carthaginois.

Pag. 267, *l.* 1, s'ils : *lis.* ils.

Pag. 392, *l.* 23, une peine extrême : *lis.* une peine infinie.

Pag. 481, *l.* 19, telle étoit le zele : *lis.* tel étoit le zele.

Pag. 509, *l.* 26, infectées : *lis.* infestées.

Pag. 556, *l.* 21, affermie : *lis.* assouvie.



